

DICIOTTESIMO SECOLO

Rivista della Società Italiana di Studi sul Secolo XVIII



Vol 8 (2023)
ISSN 2531-4165

קרייז
FIRENZE
UNIVERSITY
PRESS



«Diciottesimo secolo» is the official international open access journal of the Società Italiana di Studi sul Secolo XVIII (SISSD). It is committed to hosting critical debates covering a full range of eighteenth century subjects: from literature to history, from law to religion, from philosophy to science, from anthropology to the fine arts, from linguistics to ethics, from theatre to music. It is also intended as an instrument for providing updated information about current Italian research in eighteenth-century studies. Published annually and double blind peer reviewed, the journal is divided into three sections: “Essays”, “Critical Notes” and “Reviews”.

Editors-in-Chief

Andrea Gatti, Università di Ferrara, Italy
Rolando Minuti, Università di Firenze, Italy

Editorial Board

Alessia Castagnino, Università di Milano, Italy
Patrizia Delpiano, Università di Torino, Italy
Marina Formica, Università di Roma “Tor Vergata”, Italy
Giovanni Iamartino, Università di Milano, Italy
Lucio Tufano, Università di Palermo, Italy

Scientific Committee

Guido Abbattista, Beatrice Alfonzetti, Lodovica Braidà, Alessia Castagnino, Gabriella Catalano, Domenico Cecere, Alessandra Di Ricco, Niccolò Guasti, Rosamaria Loretelli, Emma Maglio, Chiara Lucrezio Monticelli, Gianenrico Paganini, Pasquale Palmieri, Paolo Quintili, Anna Maria Rao, Silvia Tatti, Valeria G.A. Tavazzi, Duccio Tongiorgi, Corrado Viola

International Scientific Committee

Jesus Astigarraga (Universidad de Zaragoza)
Vincent Denis (Université de Paris 1)
Clorinda Donato (California State University, Long Beach)
Andrea Fabiano (Université Paris-Sorbonne)
Vincent Milliot (Université de Caen)
Ann Thomson (European University Institute, Firenze).

Editorial Secretarial Staff

Valentina Altopiedi, Lucia Berti (Linguistic Reviewer - English), Massimo Galtarossa (Managing Editor), Giuseppina D'Antuono, Daniela Mangione, Laura Nicoli, Cinzia Recca, Debora Sicco, Cinzia Recca, Danilo Siragusa, Valeria Tavazzi

Journal Contact: Rolando Minuti, E-mail: rolando.minuti@unifi.it; Andrea Gatti, E-mail: andrea.gatti@unife.it

DICIOTTESIMO SECOLO

Rivista della Società Italiana di Studi sul Secolo XVIII

Vol. 8 (2023)

Firenze University Press

Diciottesimo secolo

Published by

Firenze University Press – University of Florence, Italy

Via Cittadella, 7 – 50144 Florence – Italy

<http://www.fupress.net/index.php/ds/index>

ISSN 2531-4165 (online)

Direttore Responsabile: **Rolando Minuti**

Copyright © 2023 **Authors**. The authors retain all rights to the original work without any restriction.

Open Access. This issue is distributed under the terms of the [Creative Commons Attribution 4.0 International License \(CC-BY-4.0\)](#) which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided you give appropriate credit to the original author(s) and the source, provide a link to the Creative Commons license, and indicate if changes were made. The Creative Commons Public Domain Dedication (CC0 1.0) waiver applies to the data made available in this issue, unless otherwise stated.



Citation: Yasmine Marcil (2023). Periodicals and Health in the 18th Century. Introduction. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 3-10. doi: 10.36253/ds-14566

Copyright: ©2023 Yasmine Marcil. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Periodicals and Health in the 18th Century

Introduction¹

YASMINE MARCIL

Université Sorbonne Nouvelle

Ce dossier vise à montrer à l'intérêt de la presse périodique des Lumières pour la médecine à partir de contributions concernant plusieurs pays d'Europe (Grande-Bretagne, Allemagne, Suède, Suisse et France). Il met en lumière combien la santé et la maladie ne relèvent plus seulement de l'expérience individuelle, mais sont aussi des questions collectives². La préoccupation sanitaire, l'intervention des autorités dans le domaine de la santé³, se sont développées face aux épidémies, avec des mesures de prévention prises pour lutter contre des foyers épidémiques et des risques d'épidémies. Au XVIII^e siècle, le discours sur la santé est plus présent dans la sphère publique, ne serait-ce que sous le prisme du danger (celui des charlatans ou celui des cimetières par exemple)⁴. En outre, les médecins qui occupent une place plus importante dans les milieux littéraires et savants⁵, sont présents dans les journaux.

LA PRESSE PÉRIODIQUE ET LA SANTÉ

Fondées à Leipzig en 1670, les *Miscellanea Curiosa medico physica*⁶ sont le premier journal exclusivement consacré à la médecine. Publié en latin, ce périodique, à la frontière entre le merveilleux et la démarche scientifique, se singularise par des illustrations telles que celle-ci concernant un cas de fracture du crâne.

¹ Cette introduction bénéficie très largement des nombreux échanges avec Maria Conforti, de nos recherches menées conjointement ces dernières années ainsi que de sa relecture de cette introduction, aussi je tiens ici vivement à la remercier.

² D. Boury, *Epidémies et épizooties au siècle des Lumières: au seuil de la géographie médicale*, «Corpus. Revue de philosophie», 54, 2008, pp. 47-65.

³ D. Fassin, *Faire de la santé publique*, Editions de l'école des hautes études en santé publique, Paris 2008, p. 22.

⁴ J.-B. Fressoz, «La fin du monde par la science». *Innovations, risques, régulations, de l'inoculation à la machine à vapeur, 1750-1780*, Thèse EHESS (Paris) et IUE (Florence), ss dir. D. Pestre et P. Becker, 2009, p. 66. A propos des cimetières, R. Bertrand montre que les élites sont convaincues dans la seconde moitié du siècle des risques liés aux sépultures à l'intérieur des lieux de culte et des villes. La question est envisagée sous l'angle de l'hygiène publique. B. Régis, *Genèse d'un cimetière nouveau dans le dernier tiers du XVIII^e siècle*, in *Aux origines des cimetières contemporains : Les réformes funéraires de l'Europe occidentale. XVIII^e-XIX^e siècle*, éd. par B. Régis et A. Carol, Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence 2016, pp. 65-91.

⁵ D. Roche, *La République des lettres*, Fayard, Paris 1988.

⁶ Le titre complet pour les premières décennies est *Miscellanea Curiosa, sive Ephemeridum Medico-Physicarum Germanicarum Academiae Naturae Curiosorum*. Ce périodique en latin, publié à Leipzig et en d'autres lieux, est lié à l'Academia Leopoldina Naturae Curiosorum.

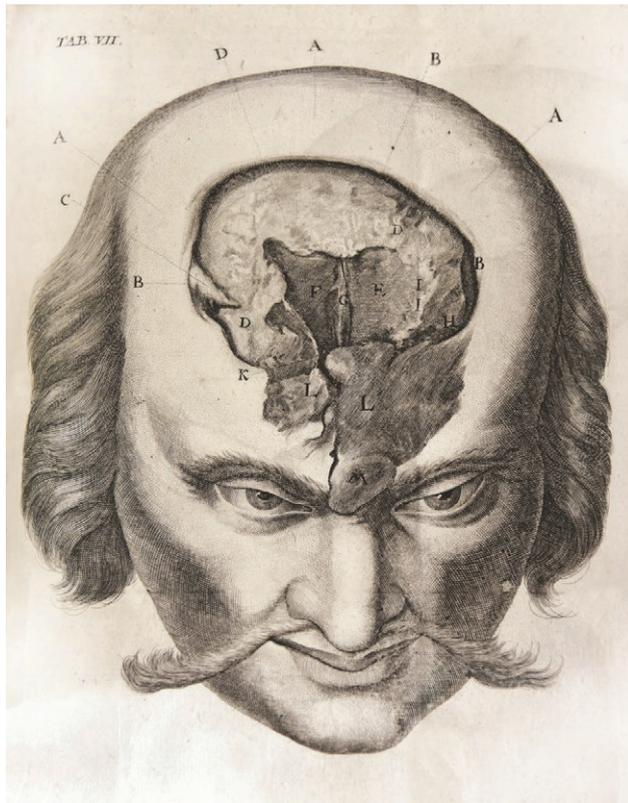


Fig. 1. Le premier périodique de santé. *Miscellanea Curiosa, sive Ephemeridum Medico-Physicarum Germanicarum Academiae Naturae Curiosorum*, decuria 9-10, 1722 (tab. VII, Johann Salzmann, *De mira cranii fractura in homine per XL annos superstite*) [4 AEA 20 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

C'est à la même époque que paraît (dans un contexte bien différent) le premier journal médical en langue vernaculaire en Europe : *Les Nouvelles Découvertes sur toutes les parties de la médecine* publiées à Paris en 1679, et fondées par Nicolas de Blégny, un homme touche-à-tout dans le domaine médical, exerçant sans être médecin ni chirurgien et qui a dû faire face à l'hostilité de la Faculté de médecine de Paris. Cet habile polygraphe a néanmoins réussi à créer un journal qui eut du succès⁷. La création de journaux de médecine s'inscrit dans

⁷ Nicolas de Blégny (1642?-1722) a sans doute appris des rudiments d'art médical. C'est par ses relations qu'il obtint en 1683 la charge de chirurgien ordinaire du duc d'Orléans. Il se fit connaître par des livres (dont un sur *l'art de guérir les maladies vénériennes* en 1677, et un autre sur *l'art de guérir les hernies* en 1676) avant de lancer un périodique pour lequel il obtint un privilège. Malgré son succès, le périodique disparaît en 1681, en raison de l'hostilité de la Faculté de médecine et du directeur du *Journal des savants*, l'abbé de la Roque. Voir D.A. Kronick, *Nicolas de Blégny, Medical Journalist in «Devant le Deluge» and others essays on early modern scientific communication*, The Scarecrow Press, Lanham (Maryland) e Oxford 2004, pp. 1-11; D. Ribard, *Experts, fous, escrocs. Comprendre la politique au temps de Louis XIV*, in *Parole d'experts. Une*

le contexte plus général du développement de la presse périodique et particulièrement de la presse savante. Il existe en effet un espace pour de tels périodiques, y compris en langue vernaculaire, et ceux-ci se sont avérés décisifs dans la communication entre les élites cultivées et savantes européennes⁸. Fondé à Paris en 1665, le *Journal des savants* est rapidement suivi à Londres avec les *Philosophical Transactions* (1665), à Rome avec le *Giornale de'letterati* (1668) ou à Leipzig avec les *Acta Eruditorum* (1682). Ces journaux composés avant tout de comptes rendus de livres permettent à leurs lecteurs d'être informés des nouvelles publications et traductions, mais aussi éventuellement d'intervenir pour commenter des ouvrages ou pour faire connaître leurs propres résultats. Se nommant *Journal*, *transactions*, *acta*, *giornale*, *bibliothek* etc., ces périodiques circulent entre les grands centres européens et participent de transferts de connaissance à diverses échelles⁹.

Pour autant, la médecine n'est pas l'apanage de ces périodiques savants. Les journaux littéraires, généralistes, de plus en plus nombreux au cours du XVIII^e siècle, s'y intéressent aussi. Le *Mercurie galant* (Paris, 1672), le *Gentleman's Magazine* (Londres, 1731) ou le *Journal de Lausanne* (1786) en parlent¹⁰ et ont ainsi participé à la dissémination des savoirs médicaux vers une audience dépassant le cercle étroit des spécialistes. Ainsi le *Gentleman's Magazine* qui touche 10 000 lecteurs, propose des essais sur les remèdes ou la prévention des maladies, des comptes rendus de livres de médecine, des informations sur les épidémies ou les nouveaux hôpitaux de bienfaisance. On observe par ailleurs des pics dans le traitement de l'information et des savoirs en santé au moment de crises telles que l'épidémie de peste en Provence (1720) ainsi que lors de l'annonce d'innovations médicales, comme par exemple l'inoculation contre la petite vérole (C. Wolff). Dans la seconde moitié du siècle, au moment où s'observe un phénomène de spécialisation

histoire sociale du politique (XVI^e-XVIII^e siècle), éd. par M. Brétéché et H. Hermant, PUR, Rennes 2021.

⁸ P.-Y. Beaurepaire, *Le mythe de l'Europe française au XVIII^e siècle. Diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Autrement, Paris 2007, p. 109.

⁹ Sur ce sujet, voir l'étude fondamentale: J. Peiffer, J.-P. Vittu, *Les journaux savants, formes de la communication et agents de la construction des savoirs (17^e-18^e siècles)*, «Dix-huitième siècle», 40, 2008, pp. 281-300.

¹⁰ A propos de ces journaux, se reporter à: M. Vincent, *Le Mercurie galant. Présentation de la première revue féminine d'information et de culture, 1672-1710*, H. Champion, Paris 2005, pp. 401-422 ; R. Porter, *Laymen, Doctors and Medical Knowledge in the Eighteenth Century: The Evidence of the Gentleman's Magazine*, in *Patients and Practitioners: Lay Perceptions of Medicine in Pre-Industrial Society*, ed. by R. Porter, Cambridge University Press, Cambridge 2008, pp. 283-314; M. Nicoli, *Apporter les Lumières au plus grand nombre. Médecine et physique dans le Journal de Lausanne (1786-1792)*, Antipodes, Lausanne 2006.

des périodiques¹¹, de nouveaux journaux de médecine apparaissent. Ainsi à Paris est créé le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie* (1757-1794), à Bouillon la *Gazette salubre* (1761-1793), à Florence, la *Raccolta di opuscoli medico-pratici* (1773-1778)¹², à Londres *The London Medical Journal* (1781-1800)¹³. Parmi ces nouveaux journaux, créés à l'initiative de médecins, certains comme la *Gazette d'Epidaure* (B. Prot) et la *Gazette de santé* (I. Coquillard) ne visent pas uniquement un public de professionnels. La variété des périodiques et les différentes formes de l'intérêt pour la santé ont été prises en compte et envisagées dans ce dossier comme un élément essentiel pour la compréhension des discours publics sur la santé dans les sociétés européennes.

L'ÉDITION EN SANTÉ ET MÉDECINE

L'attention de nombreux journaux à la question de la santé ne doit pas être isolée de l'ensemble de la production éditoriale : elle s'ancre en effet à la fois dans une tradition ancienne de publications pour un public profane et dans le contexte éditorial dynamique du siècle des Lumières. Parmi les premiers imprimés destinés à un public non professionnel, on compte dès la fin du XV^e siècle les pièces gothiques¹⁴, puis plus tard les almanachs (qui délivrent des conseils médicaux), et surtout les livres de médecine des pauvres, sorte de recueils de remèdes et des différents types de maladies. Ceux-ci, apparus massivement en France au XVII^e siècle¹⁵, avec

l'essor de l'édition bon marché, sont avant tout destinés à des personnes relais entre les médecins et des malades dénués de moyens financiers pour se soigner et pour recourir à un professionnel. Ces intermédiaires, hommes d'Eglise ou personnes charitables, sont les premiers lecteurs de ces écrits destinés aux secours des pauvres. Au milieu du XVIII^e siècle, le best-seller du médecin suisse Samuel Auguste Tissot, *l'Avis au peuple sur sa santé* (1761), s'inscrit dans cette revendication d'utilité, à une époque où les médecins, exerçant avant tout en ville, sont inégalement répartis entre villes et campagnes¹⁶. C'est aussi l'objectif du médecin écossais William Buchan dont l'ouvrage, qualifié par la *Gazette de commerce* de « livre de médecine populaire », est destiné aux curés, ainsi qu'aux Seigneurs et Dames des Paroisses » et plus particulièrement à ceux qui vivent à la campagne¹⁷. Les recueils du XVIII^e siècle tendent à privilégier plus qu'auparavant l'hygiène et la prévention. Cette préoccupation centrale de conserver sa santé s'appuie sur la médecine traditionnelle qui met l'accent sur la sobriété et l'hygiène, mais s'oriente aussi vers une préoccupation pour la santé collective, notamment avec le médecin allemand Johann Peter Franck, qui publie un ouvrage en plusieurs volumes, envisageant un système de politique sanitaire et la responsabilité des autorités politiques dans sa mise en œuvre¹⁸.

Le succès général des dictionnaires, en France, concerne aussi le secteur médical et pharmaceutique. S'ils sont certes de moins grande diffusion que les manuels de médecine des pauvres, ces dictionnaires (dont certains sont « portatifs ») offrent une autre occasion de s'adresser à un public diversifié, de médecins et de profanes¹⁹. Parmi ceux-ci, le *Dictionnaire portatif de santé* (1759) publié par le médecin Charles-Augustin

¹¹ T. Broman, *Periodical Literature*, in *Books and the Sciences in history*, ed. by M. Frasca-Spada and N. Jardine, Cambridge University Press, Cambridge 2000, pp. 225-238.

¹² Le médecin et naturaliste Giovanni Targioni Tozzetti fonde deux périodiques à Florence, la *Raccolta di opuscoli medico-pratici* (1773-1778) et la *Raccolta di opuscoli fisico-medici* (1774-1777), qui visent « tous les médecins italiens ». Sur ce sujet, voir : P. Delpiano, *Lire les sciences dans l'Italie du XVIII^e siècle*, in *Les journaux savants dans l'Europe moderne. Communication et construction des savoirs*, éd. par J. Peiffer, M. Conforti et P. Delpiano, « Archives internationales d'histoire des sciences », 63, 2013, 170-171, pp. 286-300.

¹³ A. Castiglioni, *Gli albori del giornalismo medico italiano*, Tipografia del Lloyd triestino, Trieste, 1923; R. Porter, *The rise of medical journalism*, in *Britain to 1800, Medical journals and medical knowledge* ed. by W.F. Bynum, S. Lock, R. Porter, Routledge, London 1992, pp. 6-28, J. Chalmers, I. Chalmers and U. Troehler, *Helping physicians to keep abreast of medical literature : Andrew Duncan and Medical and Philosophical Commentaries, 1773-1795*, « Journal of the Royal society of Medicine », 112, 2019, 1, pp. 36-47.

¹⁴ Il y a quelques publications médicales et pharmaceutiques parmi les pièces gothiques, petits imprimés de la fin du XV^e et début XVI^e siècles qui se destinent à un public plus large que celui des seuls professionnels. Ces textes sont non seulement en français, mais se caractérisent par leur brièveté et l'abandon de termes savants. Cf. M. Pouspin, *Publier la nouvelle. Les pièces gothiques, histoire d'un nouveau média (XV^e-XVI^e siècles)*, Publications de la Sorbonne, Paris 2016.

¹⁵ En France, le pic de parution des livres de « médecine des pauvres »

se situe, selon C. Verry-Jolivet, entre 1675 et 1700. On observe ensuite une reprise de ce secteur éditorial à partir de 1760. Cf. C. Verry-Jolivet, *Médecins et médecines des pauvres au XVIII^e siècle*, in *La médecine du peuple de Tissot à Raspail (1750-1850)*, a cura di D. Teyssiere, Imprimerie Conseil général du Val-de-Marne, Créteil 1995, pp. 7-24.

¹⁶ Son livre *Avis au peuple sur sa santé* fut un succès européen. Cf. L. Brockliss et C. Jones, *The medical world of Early Modern France*, Clarendon Press, Oxford 1997, p. 452. Voir P. Singy, *The Popularization of Medicine in the Eighteenth Century: Writing, Reading, and Rewriting Samuel Auguste Tissot's Avis au peuple sur sa santé*, «The Journal of Modern History», 82, 2010, 4, pp. 769-800.

¹⁷ *Domestic medicine*, publié en 1769 à Édimbourg, a été un best-seller en Europe. Buchan y propose dans une écriture simple des descriptions des maladies et des conseils de traitements les moins dispendieux possibles.

¹⁸ J.P. Franck, *System einer vollständigen medicinischen Polizey*, Vieweg, Berlin 1779-1827, 9 vol. Sur ce sujet : V. Tournay, *Le concept de police médicale. D'une aspiration militante à la production d'une objectivité administrative*, «Politix», 77, 2007, 1, pp. 173-199.

¹⁹ R. Rey, *La vulgarisation médicale au XVIII^e siècle : le cas des dictionnaires portatifs de santé*, «Revue d'histoire des sciences», 44, 1991, 3-4, pp. 413-433.

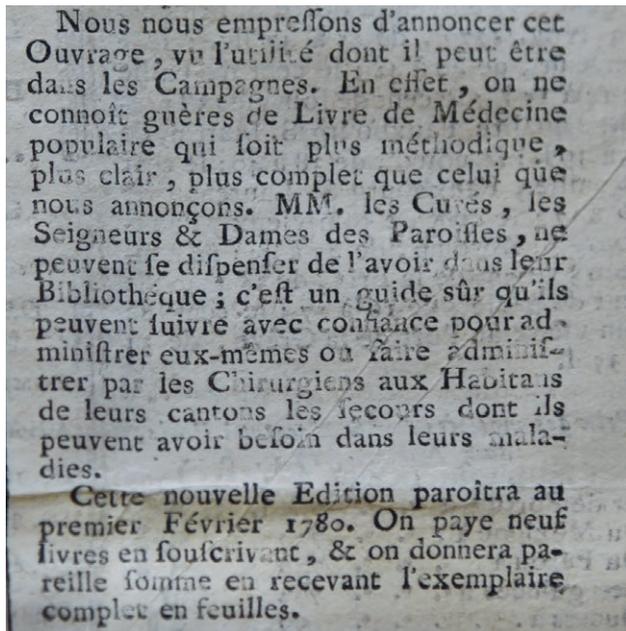


Fig. 2. L'annonce d'un cours dans le *Journal de Paris*. *Journal de Paris*, Paris, 17 janvier 1781, n°17 [4 AEj 9 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Vandermonde qui souhaite rendre la médecine (« science vaste & profonde ») plus accessible. Aussi il destine, lui-aussi, son ouvrage aux « habitants des villes & des campagnes ».

L'intérêt croissant pour la santé s'appuie donc, particulièrement dans la seconde moitié du siècle, sur une diversité et un nombre accru d'ouvrages et de périodiques à destination d'un public large, comme a pu le mettre en évidence l'exposition « La santé dans la presse. Livres, journaux et publics au 18^e siècle » qui s'est tenue à Paris (Bibliothèque Sainte-Geneviève) en 2021²⁰.

LA MÉDECINE ET LES SCIENCES

L'attrait pour les questions de santé s'inscrit plus généralement dans un élargissement du public des sciences. Des ouvrages cherchent explicitement à mettre

²⁰ Nous remercions ici très chaleureusement la Bibliothèque Sainte-Geneviève qui a accueilli cette exposition en avril-juillet 2021 dans le contexte difficile de la crise sanitaire (pour en avoir un aperçu se reporter à https://www.bsg.univ-paris3.fr/iguana/www.main.cls?url=exposition_la-sante-dans-la-presse), ainsi que pour son soutien à la journée d'études sur « Périodiques et santé au XVIII^e siècle » (Paris, juin 2021), organisée avec le concours de l'Université Sorbonne Nouvelle, du laboratoire Communication, Information, Médias (CIM) et du Comité pour l'histoire de la Poste.

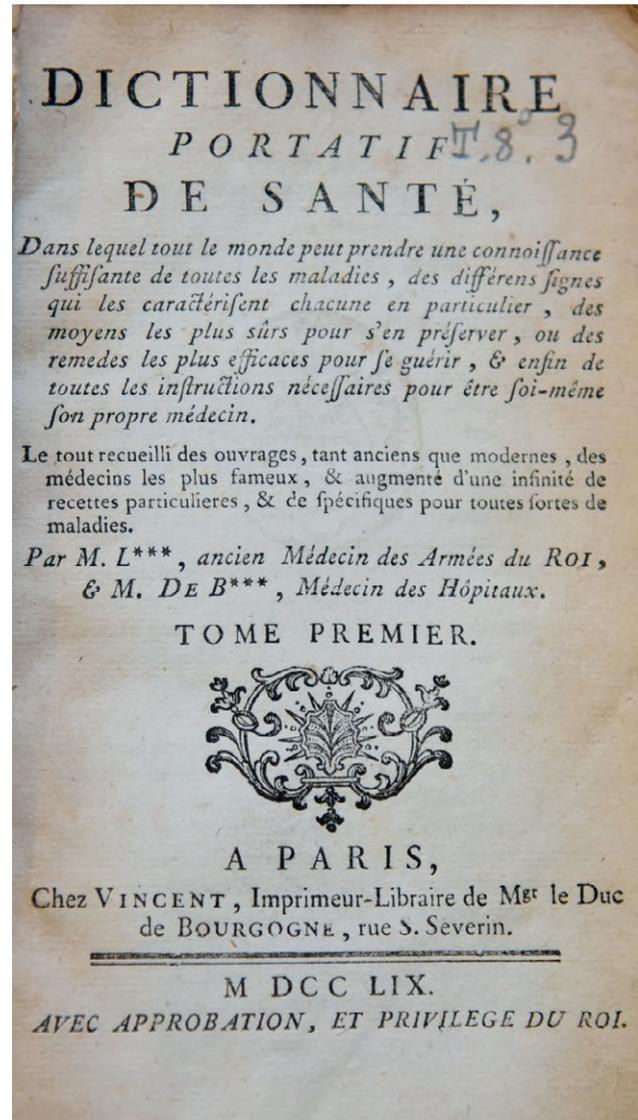


Fig. 3. Le dictionnaire du médecin Charles-Augustin Vandermonde. Vandermonde Charles-Augustin, *Dictionnaire portatif de santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies*, Paris, Vincent, 1759, t.1 [8TI (3) INV 984 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

ces savoirs à la disposition de lecteurs non spécialistes²¹, tandis que les classes aisées s'éprennent de démonstrations et expériences scientifiques et créent des cabinets de curiosités²². Ainsi Paola Bertucci montre que

²¹ S. Van Damme, *Paris, capitale philosophique de la Fronde à la Révolution*, Odile Jacob, Paris 2005, p. 116; B. Jammes, *Le livre de sciences*, in *Histoire de l'édition française*, tome 2, *Le livre triomphant 1660-1830*, éd. par R. Chartier et J.H. Martin, Fayard, Le Cercle de la Librairie, Paris 1990, pp. 256-262.

²² B. Belhoste, *Paris savant. Parcours et rencontres au temps des Lumières*, A. Colin, Paris 2011.

l'électricité, grâce à sa nouveauté et à l'émerveillement qu'elle suscite, a animé les soirées de l'aristocratie en Italie²³. Hors des élites aisées, des spectacles et des collections s'ouvrent aussi à un public plus large : ainsi à Paris on peut en admirer dans des lieux comme le Palais royal, les parcs d'attraction (dont le Jardin de Tivoli) et les boulevards²⁴. Dans la seconde moitié du siècle, la science en vient donc à circuler dans des espaces qui ne lui sont pas réservés²⁵. Si, au regard de l'ensemble des cabinets, ceux ayant un lien avec la médecine sont peu nombreux, quelques lieux sont néanmoins renommés. Des villes comme Bologne, Florence, Londres, Vienne et Paris se distinguent par leurs cabinets d'anatomie et collections de spécimens²⁶. Le cabinet ouvert à Paris par la céroplasticienne Biheron en 1761 devient une attraction répertoriée dans les guides destinés aux voyageurs²⁷. Les recherches médicales sur le corps humain et sur son fonctionnement ne sont pas une nouveauté²⁸ (puisqu'elles se développent depuis le XVI^e siècle) mais elles connaissent beaucoup de succès au XVIII^e siècle au point, selon Roy Porter, que les leçons d'anatomie deviennent le « symbole de la médecine »²⁹. Les cours proposés au Jardin du roi (en chirurgie et en anatomie) attirent bien au-delà des spécialistes et des étudiants en médecine³⁰. Hors de l'université, des cours (annoncés par des affiches et des journaux d'informations pratiques comme le *Journal de Paris*) sont proposés à Paris et dans les grandes villes du royaume (comme à Rouen, où des médecins et chirurgiens dispensent des cours publics).

Les médecins adoptent au XVIII^e siècle les idéaux de la production savante, rejetant le dogmatisme pour s'at-

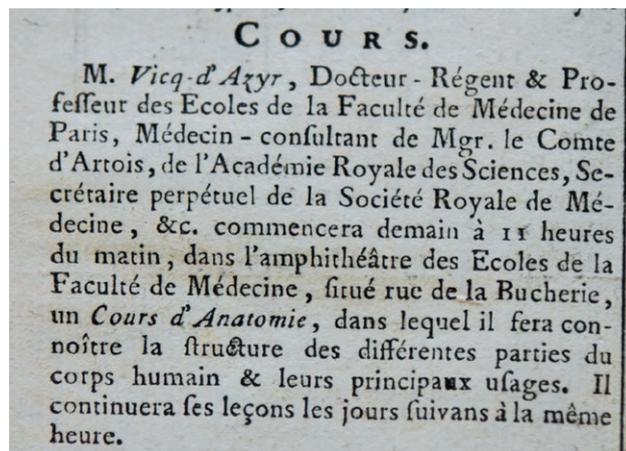


Fig. 4. Annonce de la traduction en français du livre de William Buchan. *Gazette du commerce*, 6 novembre 1779, n°89, p.711 [4 AEj55 FA] @Bibliothèque Sainte-Genève.

tacher à l'observation. Cela les engage dans un processus de descriptions et de collectes d'observations, qui va peu à peu prendre sens dans une démarche collective du savoir médical. En France, la monarchie crée la Société royale de médecine (1776), dont l'une des missions essentielles est de s'intéresser aux épidémies. Dirigée par le médecin Vicq d'Azyr, elle se caractérise par un travail collectif basé sur les rapports de médecins correspondants dans l'ensemble du royaume. Le *Journal de médecine et de chirurgie* les rend visibles en faisant part des travaux les plus importants³¹. En Suède, la monarchie met en place une Commission sanitaire chargée de prévenir les épidémies et de contrôler les autorités médicales locales (C. Wolff). L'examen et la rhétorique des "faits" deviennent des armes, comme le montre le rôle de Christoph Wilhelm Hufeland dans l'attaque contre le mesmérisme (C. Gantet). Dans le cas des épidémies, l'étude des tables de mortalité de Londres permet au médecin anglais James Jurin d'étudier les évolutions de la variole. Son livre *An account of the success of Inoculating the Small Pox in Great Britain* (1723) engage la voie vers une démarche quantitative en médecine. A la fin du siècle, des médecins britanniques adoptent une approche résolument quantitative, qualifiée d'arithmétique médicale³². Néanmoins, une grande partie des connaissances s'appuie aussi sur la reprise de théories anciennes, qui témoignent de la longue durée de la médecine humorale,

²³ P. Bertucci, *Viaggio nel paese delle meraviglie, Scienza e curiosità nell'Italia del Settecento*, Bollari Boringhieri, Torino 2007.

²⁴ Belhoste, *Paris savant*, cit., pp. 137-180.

²⁵ Van Damme, *Paris, capitale philosophique*, cit., p. 143.

²⁶ M. Carlyle, *Artisans, Patrons, and Enlightenment : The circulation of anatomical knowledge in Paris, St. Petersburg and London*, in *Bodies beyond borders, Moving Anatomies 1750-1950*, Leuven University Press, Louvain 2017, pp. 23-48.

²⁷ Observateur de Paris, l'écrivain Louis-Sébastien Mercier ne manque pas de mentionner le célèbre cabinet d'anatomie ouvert par Marie-Marguerite Biheron (1719-1795) en 1761. La céroplasticienne, qui s'est spécialisée dans l'anatomie féminine, y fait alors des démonstrations à partir de modèles qu'elle a elle-même réalisés. À vocation didactique, son cabinet devient une attraction, répertoriée dans les guides.

²⁸ *Pathology in Practice : Diseases and Dissections in Early Modern Europe*, ed. by S. De Renzi, M. Bresadola, M. Conforti, Routledge, London New York 2018.

²⁹ R. Porter, *Le dix-huitième siècle*, in *Histoire de la lutte contre la maladie. La tradition médicale occidentale de l'Antiquité à la fin du siècle des Lumières* (1995), ed. by L.I. Conrad et al., tr. fr. S. Mayoux et al., Institut Synthélabo pour le Progrès de la Connaissance, Paris 1999, pp. 381-494. La médecine du XVIII^e siècle pose les bases de la connaissance du système nerveux et de l'anatomie pathologique.

³⁰ R. Mandressi, *Le regard de l'anatomiste. Dissections et invention du corps en Occident*, Seuil, Paris 2003.

³¹ S. Frioux, P. Fournier et S. Chauveau, *Hygiène et santé en Europe. De la fin du XVIII^e siècle aux lendemains de la Première Guerre mondiale*, A. Colin, SEDES, Paris 2012.

³² E. Charters, *L'histoire de la quantification : la guerre franco-anglaise et le développement des statistiques médicales*, « Dix-huitième siècle » (dossier Raconter la maladie), 47, 2015, pp. 21-38.

hippocratique et galénique, dont on peut voir ici la vivacité à travers l'article de C. Boulard Jouslin, qui rappelle le débat toujours vif entre l'aérisme et le contagionisme dans la propagation des maladies infectieuses et à travers celui de P. Rieder dans l'importance accordée aux lieux, aux climats et aux maladies.

LES DÉBATS SUR LA SANTÉ

Dans ce discours médical devenu plus présent dans la sphère publique, comment situer les périodiques alors qu'il existe d'autres formes éditoriales pour transmettre des savoirs médicaux et faire part de l'actualité médicale ? Bref, que proposent-ils de spécifique ? La question est d'autant plus intéressante que les médecins se sont emparés de cette forme de publication : ils sont effet les fondateurs et rédacteurs de la majorité des journaux traitant de médecine et de chirurgie. Et en retour, quelles perspectives leur offrent le journalisme ? Le dossier proposé ici a pour objet de porter plus précisément attention aux périodiques en tant que médiateurs d'actualités et de savoirs médicaux ; aux médecins en tant que rédacteurs de journaux ; et enfin, au rôle des périodiques dans les discussions ou dans la mise en évidence de débats de santé, d'innovations médicales.

La démarche a donc visé à croiser histoire des sciences et de la médecine et histoire des imprimés, et plus précisément ici histoire des périodiques³³. Depuis les travaux de Roger Chartier, les livres sont envisagés comme des textes dont la signification est inéluctablement liée à leurs interprétations, à leur forme matérielle et à leur circulation³⁴. Dans une telle perspective, les périodiques jouent aussi un rôle, dans la mesure où ils rendent compte et commentent l'actualité des ouvrages, des nouvelles. Comme le rappellent C. Boulard Jouslin et C. Gantet (pour des périodes et des lieux différents), les journaux ne sont pas un reflet des connaissances ou de l'opinion publique. Même lorsqu'ils ne critiquent pas explicitement, ils éludent, réduisent, avantagent un point par rapport à un autre, bref ils reformulent les connaissances. En outre, des journaux s'illustrent par des soutiens et des prises de position explicites. La question très politique de la liberté médicale et des soins est abordée par C. Boulard Jouslin à propos du *Free Thinker*, périodique anglais (1718) du type *Spectator*, c'est-à-dire d'une

presse de commentaires. Sous couvert d'articles d'informations médicales sur les modes de contagion de la peste, le journal critique les mesures sanitaires mises en place par le gouvernement pour éviter la propagation de la peste de Marseille (juin 1720) en Grande-Bretagne. En Allemagne, à la fin du XVIII^e siècle, c'est cette fois parmi des périodiques savants que C. Gantet repère des organes d'opinion défendant une position dans le domaine médical. Ainsi dans le cadre du débat sur le magnétisme (après la condamnation officielle du mesmérisme en France en 1784), le *Teutscher Merkur* [*Mercur allemand*] produit une recension qui s'avère un essai sur les Lumières le critiquant, tandis que *l'Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* [*Archives du Magnétisme et du somnambulisme*] du médecin Johann Lorenz Böckmann est au service de sa reconnaissance, dans une perspective médicale, scientifique (soutenue également par un patriotisme germanophone).

Les journaux deviennent des lieux de discussion publique en dehors des autorités académiques ou universitaires, surtout après 1750, au moment où plus nombreux, ils proposent simultanément et concurremment des commentaires des mêmes ouvrages, favorisant et participant à l'émergence d'un débat public. Ils intègrent aussi des textes de nature différente, diversifiant ainsi les points de vue, offrant la possibilité d'insérer des réactions de manière rapide. Dans la querelle du mesmérisme en Allemagne, des médecins se répondent par le biais de périodiques différents. En outre, les frontières sont poreuses entre les journaux spécialisés se destinant aux professionnels et ceux destinés à un public diversifié. Il y a bien une dynamique propre aux périodiques, la création d'un lieu favorable aux débats en santé.

LES MÉDECINS, LES CHIRURGIENS ET LA PRESSE

La présence de médecins et chirurgiens parmi les journalistes est un phénomène européen qu'il convient de prendre en compte et de mieux étudier³⁵. Pour les médecins, les journaux ont offert l'occasion de publier à un autre rythme que celui des livres et des actes académiques. Publier dans un périodique n'obéit pas à la même temporalité que celle d'un livre. Mais, certains médecins ne sont pas seulement auteurs occasionnels d'articles, ils sont en fait journalistes ou directeurs de

³³ Au sujet de la richesse d'une démarche croisée entre histoire du livre et histoire des sciences, voir *Books and the Sciences in history*, ed. by M. Frasca-Spada and N. Jardine, Cambridge University Press, Cambridge 2000.

³⁴ Ainsi dans le domaine de la santé, P. Singy montre combien sont nombreuses les évolutions de *l'Avis au peuple* de Tissot lors des rééditions et des traductions. Singy, *The Popularization of Medicine*, cit.

³⁵ A. Castiglioni, *Giornalisti medici e medici giornalisti*, in *Il volto di Ippocrate: storie di medicine e medicine d'altri tempi*, Società editrice Unita, Milano, 1925, pp. 283-313. Pour l'Allemagne, T.H. Broman, *Physicians and writers: Medical theory and the emergence of the public sphere*, in *The Transformation of German Academic Medicine, 1750-1820*, Cambridge University Press, Cambridge 1966, pp. 73-101.

journaux. D'autres se signalent même par une activité éditoriale diversifiée : publiant des articles dans la presse périodique, de courtes brochures et des traités médicaux, traduisant des ouvrages et dirigeant un journal. Le médecin Charles-Augustin Vandermonde est exemplaire de cette intense activité éditoriale, puisqu'il est à la fois traducteur³⁶, l'un des directeurs du *Journal de médecine*, l'auteur d'un *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine* et d'un *Dictionnaire portatif de santé*. Quant au médecin Jacques Barbeau-Dubourg, il est traducteur, auteur d'ouvrages de botanique et de médecine, polémiste et fondateur en 1761 d'un périodique médical³⁷, la *Gazette d'Epidaure*. La présence de médecins et de chirurgiens au sein d'une presse périodique médicale active dans la seconde moitié du siècle, a bousculé les hiérarchies séculaires qui organisaient le monde des soignants. A travers les périodiques, on peut observer les négociations complexes qui portent à une nouvelle différenciation entre les professionnels de la santé. Comme le montre C. Gantet, la presse allemande pro-mesmérisme peut être interprétée comme une réaction anti-académique et une recherche d'un nouvel espace pour la médecine et le public.

Les contributions d'I. Coquillard, P. Rieder et B. Prot interrogent les motifs de l'implication des médecins dans la presse périodique. Selon I. Coquillard, Vandermonde considère que le vrai savant est celui qui s'informe tout le temps. Dans une telle perspective, les journaux sont envisagés comme un outil permettant aux médecins d'actualiser leurs connaissances (même si le message essentiel est d'informer les profanes). Les contributions réunies ici éclairent avant tout le rôle des périodiques pour conforter une reconnaissance et même assoir une réputation. Ainsi la participation de Louis Odier (1748-1817) au *Journal de Genève* lui permet d'affirmer son statut personnel et a eu pour effet d'accroître sa clientèle et de surcroît une clientèle solvable (P. Rieder). Les périodiques ont même participé à la réhabilitation d'un médecin, comme le montre C. Gantet au sujet de Franz Anton Mesmer au moment du renouveau du magnétisme à partir de 1810. La prise de position ici n'est pas seulement médicale, elle est fortement liée au contexte politique. Les médecins ont aussi publié hors de journaux spécifiquement médicaux ou scientifiques, s'adressant à un public non praticien. Comme S. Van Damme a pu le montrer à propos des savants, les « médecins journalistes » peuvent être considérés

comme des « passeurs entre plusieurs mondes » : ils essaient de trouver des continuités entre leur exercice médical, leurs travaux et les écrits pour les profanes³⁸. Et cela n'est pas sans écueil ! Le recours au registre comique par le médecin Barbeau-Dubourg dans la *Gazette d'Epidaure* est mal reçu (B. Prot). Cet essai d'ouverture de la médecine aux lecteurs profanes invite néanmoins à envisager les périodiques comme des lieux d'expérimentation, d'adaptation aux publics. Aussi, à l'instar des charlatans italiens, qui depuis longtemps se déguisaient en Turcs ou en Chinois pour apporter une note d'exotisme, les moyens rhétoriques ou théâtraux, les mises en scène, le recours au registre de la comédie ou même de la farce déployés pour attirer le lecteur, n'étaient pas inappropriés.

Le lecteur-patient n'était *a priori* pas au centre de ce dossier, mais de fait, implicite ou réel, il est présent dans pratiquement toutes les contributions. Il est aussi présent en creux, dans le regard des médecins, dans la manière dont ils tiennent compte de ces lecteurs non professionnels. I. Coquillard et B. Prot décrivent des lettres réelles ou fictives de lecteurs, qu'ils soient savants ou patients, personnages de théâtre ou personnes réelles. La présence des lecteurs confère au journal un caractère dialogique et polyphonique. En Suède, c'est par la voix de deux courriers de lecteurs (anonymes) que le périodique *Inrikes Tidningar* avance des arguments moraux en faveur de l'inoculation contre la variole, là où domine communément une argumentation scientifique pour défendre cette opération (Wolff). La presse périodique permet aussi l'instauration d'un dialogue entre soignants et soignés, comme le montre ici P. Rieder à propos du journal généraliste le *Journal de Genève*. Dans la rubrique médicale, le médecin Odier informe certes, mais prend aussi en compte les préoccupations sanitaires des lecteurs. Suite à la publication de lettres de lecteurs, Odier est amené à réagir, il « subit la pression du lectorat sur les contenus »³⁹.

On cherche aussi à renforcer la confiance dans les périodiques comme moyen de diffusion des informations et d'échanges entre médecins et patients. Ceci est par exemple visible dans le périodique la *Gazette salubre* qui publie en fin de livraison des nouvelles, souvent très brèves, annonçant par exemple des foyers épidémiques, des remèdes extraordinaires, des accidents et des naissances monstrueuses ou multiples. Le médecin gazetier, Friedrich Emmanuel Grunwald, intervient en effet quelquefois pour assurer la fiabilité de la nouvelle (en précisant les noms des médecins, la présence de

³⁶ Il traduit en français le traité dermatologique du médecin napolitain Curzio: *Dissertation anatomique et pratique sur une maladie de peau*, Vincent, Paris 1755.

³⁷ Il traduit en français B. Franklin, *Œuvres de Franklin*, Quillau, Esprit et l'Auteur, Paris 1773, 2 vol.

³⁸ Van Damme, *Paris capitale philosophique*, cit., p. 153.

³⁹ Sur les patients, voir le très bel ouvrage de P. Rieder : *La figure du patient au XVIII^e siècle*, Droz, Genève 2010.

témoins, la répétition d'un fait) ou inversement mettre en cause une rumeur⁴⁰. L'implication des médecins et des chirurgiens dans l'activité périodique les a confrontés aux questions d'expertise et de fiabilité des nouvelles. Indéniablement, de telles discussions deviennent cruciales en cas de controverse ; celle-ci faisant émerger de manière plus forte la question de la vérité, celle de l'autorité légitime pour statuer sur des arguments désormais échangés publiquement. Dans une telle perspective, le public peut devenir un enjeu (C. Gantet).

La circulation restreinte des savoirs et des informations n'est plus de mise au XVIII^e siècle, mais les modulations de cette circulation élargie restent encore à être précisées, en les nuanciant selon les différentes formes de périodiques ; ainsi pourraient être mis au jour non pas seulement les normes d'écriture en vigueur dans la presse, mais aussi la manière dont s'est constituée une autorité médicale en dehors ou en lien avec des institutions, ainsi que les conventions de la civilité pour assurer la cohésion du corps des professionnels de santé. En tout cas, tout cela conduit à une occupation progressive de l'espace public par les médecins qui ne fait que s'accélérer au XIX^e siècle, au moment où les professions médicales se structurent et cherchent à être reconnues.

⁴⁰ Y. Marcil, *Gazettes et santé dans les années 1760 et 1770*, in *Les supports de l'actualité à l'époque moderne*, (Journée d'études Reims 24 et 25 /11/2022), éd. par A. Lévrier et L. Piffanelli (publication à venir).



Citation: Claire Boulard-Jouslin (2023). «Santé publique et libertés»: Considérations sur la peste dans «The Free-Thinker» (1718-1721). *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 11-19. doi: 10.36253/ds-14105

Copyright: ©2023 Claire Boulard-Jouslin. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Debora Sicco.

Periodicals and Health in the 18th Century

«Santé publique et libertés»: Considérations sur la peste dans «The Free-Thinker» (1718-1721)

CLAIRE BOULARD-JOUSLIN

Université Sorbonne Nouvelle

Abstract. In June 1720, a plague epidemic broke out in Marseille, killed half its population and, spread to Provence and Languedoc, thus arousing fears of contagion in England, where the memory of the Great Plague of London in 1664/5 was still vivid. While the English newspapers published short news on the mortality and measures taken by the French authorities, a leisure periodical, «The Free-Thinker», a bi-weekly essay paper published in London and circulated throughout the country between March 1718 and July 1721, chose to devote a series of twenty-five papers to the contagion between December 1720 and June 1721. The present study analyses the rational and liberal discourse of this periodical. It will show that at a time when the plague was the subject of many providentialist sermons, «The Free-Thinker» offered its readers an exclusively rational discourse based on the popularisation of medical, statistical and historical knowledge about the plague. «The Free-Thinker»'s arguments also echoed both the essentially preventive approach of the English government and medical polemics concerning two contagionist conceptions of the disease. Finally, although the periodical justified its series by using the argument of public good and put forward public health policies, its aim was primarily to counter a radical contagionist discourse which was considered harmful to the economic and political freedoms of its readers.

Keywords: «The Free-Thinker», English plague scare, contagionist theory, liberties, periodical press.

En juin 1720, une épidémie de peste éclate à Marseille. Cette épidémie, qui va tuer la moitié des Marseillais se propage en Provence et en Languedoc et suscite une crainte de la contagion en Angleterre où la mémoire de la grande peste de Londres de 1665 est encore vive.

Alors que nombre d'ouvrages et de traités médicaux et religieux évoquant la peste paraissent à Londres dès 1720, la presse anglaise à l'exception des journaux d'actualité qui publient de brefs encarts contenant des informations sur la mortalité et sur les mesures prises par les autorités françaises s'empare assez peu du sujet. La presse d'essai périodique très en vogue à l'époque s'intéresse à une autre épidémie qui frappe l'Angleterre durant l'été 1720. Il s'agit de la fièvre spéculative contagieuse, qui aboutit à l'éclatement de la bulle de la Compagnie des Mers du Sud et au premier crack boursier de l'histoire d'Angleterre.

Dans ce contexte où la métaphore de la contagion était omniprésente¹, la crainte de l'épidémie au-delà des frontières françaises était si grande qu'elle a incité le gouvernement britannique à prendre des mesures préventives fortes de «santé publique». Fait nouveau, le parlement prit l'initiative de consulter le corps médical et commanda au Dr. Mead un rapport qui fut remis au secrétaire d'état James Cragg le 25 novembre 1720 sur les moyens à mettre en œuvre pour prévenir la diffusion de l'épidémie sur le sol anglais. À l'issue de ce rapport qui considérait la peste comme une maladie contagieuse transmissible par les objets et les personnes, le gouvernement décida de légiférer et de présenter au parlement une loi prévoyant d'instaurer une quarantaine stricte pour les vaisseaux et membres d'équipage provenant de lieux infectés par la peste, ainsi que des peines allant d'amendes lourdes jusqu'à la peine capitale en passant par la prison pour les contrevenants². La loi chargeait également les populations côtières de veiller à ce que les quarantaines soient respectées sous peine d'amende. La loi fut votée et signée par le roi George I le 25 janvier et entra en application le 10 février 1721. Replacé dans l'histoire des mesures gouvernementales adoptées depuis le XVI^e siècle pour contrer les épidémies de peste, il semble que le Plague Act n'était pas tellement plus répressif que les précédents³. Mais un projet de loi autorisant le roi à interdire pour une durée d'une année tout commerce avec les pays infectés par la peste était également en discussion.

Durant les premières décennies du XVIII^e siècle il n'existait pas, à ma connaissance, en Angleterre de périodique dédié à la vulgarisation des découvertes médicales. La presse d'essai périodique ne s'occupait guère de médecine. Cette dernière y apparaissait en marge sous la forme de publicités pour des ouvrages médicaux et sous un jour assez fantaisiste dans des publicités pour des pilules miracles fabriquées par des

charlatans. Les nouvelles médicales circulaient en Angleterre sous la forme des *Transactions of the Royal College of Physicians*, publication qui n'était pas destinée au grand public.

Un périodique se distingua pourtant: «The Free-Thinker» («Le Libre penseur»), bi-hebdomadaire publié à Londres et diffusé dans tout le pays entre mars 1718 et juillet 1721, qui publia une série de vingt-cinq essais consacré à la peste. Vendu au prix de 2 pence et lu pour le prix d'une consommation dans les cafés londoniens, «The Free-Thinker» était un essai périodique de type «Spectator». C'était une feuille volante imprimée recto-verso composée d'un essai qui exprimait des opinions et commentait une actualité plus qu'il n'annonçait des nouvelles. «The Free-Thinker» touchait un public de classes moyennes et de gens aisés. Rédigé à plusieurs mains par le poète Ambrose Philips, le juriste Richard West et deux hommes d'église, Hugh Boulter et Gilbert Burnet qui soutenaient le gouvernement Whig de Lord Sunderland, c'était un organe vraisemblablement financé par le gouvernement⁴. Il était officiellement rédigé par une figure éditoriale fictive, Mr. *Free-Thinker*. Ce dernier défendait le régime de monarchie parlementaire né de la révolution de 1688 qu'il décrivait comme un régime de libertés protégées par la raison et le protestantisme. Il entreprenait donc d'enseigner à son public l'art d'utiliser sa raison et de penser librement par la discussion, notamment en publiant des séries d'essais thématiques. C'était donc un périodique généraliste qui traitait de sujets de société, de religion, d'économie, de politique, de philosophie et de littérature en adoptant une posture de philosophe qui revendiquait les libertés individuelles menacées ordinairement par la déraison du grand nombre.

Dans ce contexte, on entrevoit que les mesures de santé publique préventives du gouvernement étaient en porte à faux avec le credo de liberté du périodique. Il convient donc d'examiner comment les auteurs du périodique qui étaient censés soutenir le gouvernement utilisèrent cette série d'essais sur la peste pour distiller sur une période de six mois (le journal alternant un essai sur la peste et un essai sur des sujets divers entre le 16 décembre 1720 et le 9 juin 1721) un discours alternatif de santé publique, qui sous couvert d'aider les lecteurs à échapper à la contagion en leur inculquant un savoir

¹ On note par exemple que si le premier essai consacré à la peste dans le «Free-Thinker» est une traduction de la description spectaculaire de ses effets sur la population d'Athènes par l'historien Thucydide, le deuxième essai établit une analogie explicite entre les symptômes de la peste antique et ceux qui ont favorisé la propagation de la spéculation au sein de la société britannique. Voir «The Free-Thinker» n° 286 et 288. «The Free-Thinker» sera dorénavant abrégé en FT, suivi du numéro du périodique.

² C.F. Mullet, *The English Plague Scare of 1720-23*, «Osiris», 2, 1936, pp. 484-516.

³ Les avis des historiens divergent. Paul Slack dans son ouvrage *The Impact of Plague in Tudor and Stuart England*, Routledge and Kegan Paul, London 1985, pp. 322-327) considérait cette loi bien plus répressive que les précédentes. Les études plus récentes et plus fines de J. Booker, *Maritime Quarantine: the British Experience 1650-1900*, Routledge, London 2016, et de M. de Lacy, *The Germ of an Idea, Contagionism, Religion and Society in Britain, 1660-1730*, Palgrave, London 2016, p. 153, semblent remettre en cause ce constat.

⁴ N. Joost, *The Authorship of the Free-Thinker*, in R.P. Bond, *Studies in the English Periodical*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1957, pp. 105-134. Cfr. aussi les articles de C. Boulard-Jouslin, *The Making of public Opinion in the Free-Thinker (1718-1721) From Theory to Practice*, «Études Anglaises» 67, 2014, 2, pp. 132-147 et «Paper wars, The Free-Thinker and the South Sea bubble», in *Discourses in Economy in the Spectators*, éd. par K.D. Ertler et S. Baudry, Verlag Dr. Kovac, Hamburg 2018.

médical, scientifique et historique sur la peste, était en réalité destiné à leur prouver que l'origine de la maladie et son mode de contagion rendait la politique interventionniste du gouvernement en matière de santé non seulement inefficace, mais encore liberticide et contraire aux intérêts économiques de la nation.

On tentera en premier lieu de montrer que «The Free-Thinker» définissait la santé publique comme le produit de comportements privés, individuels, rationnels et responsables fondés sur des connaissances scientifiques et historiques. On se penchera ensuite sur les connaissances scientifiques et médicales relatives à la peste que le périodique vulgarisait. On montrera que sous le prétexte de faire un exposé complet et scientifique de l'histoire et des origines de la maladie, sa démonstration visait à rejeter un savoir contagionniste de pointe qui pouvait justifier les mesures préventives du gouvernement. On verra enfin que si le périodique se défendait «d'interférer avec d'autres discours»⁵ et justifiait sa série par le désir de favoriser la réflexion de ses lecteurs pour «que les îles (britanniques) échappent à la contagion qui menace», son but était de montrer que l'intervention gouvernementale imposant des mesures préventives de santé publique constituait l'amorce d'une dérive absolutiste qui privait les citoyens de leurs libertés et qu'elle ne devait pas se contenter de sauver des vies, mais aussi les libertés et le commerce. Le périodique suggérait donc par là que l'intervention de l'état en matière de santé publique (qui s'appuyait sur un discours contagionniste radical) était susceptible de nuire aux libertés économiques et politiques de son lectorat.

UNE CONCEPTION INDIVIDUALISTE ET RATIONNELLE DE LA SANTÉ PUBLIQUE

Ce qui frappe d'emblée à la lecture des premiers essais de la série sur la peste, c'est que les informations transmises par le périodique constituaient un discours rationnel qui excluait toute explication religieuse et providentielle de la maladie et qui reposaient sur l'observation et l'expérience de spécialistes⁶.

Le périodique accorde en effet une grande importance aux comportements individuels rationnels pour combattre l'épidémie. Le but du journal était de «recom-

mander un état d'esprit constant et approprié et une manière de vivre (entre autres précautions) à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas indifférents à mes leçons»⁷. Ainsi, les premiers essais sur la peste invitaient les lecteurs à adopter des comportements que le journal déclarait adaptés et raisonnables pour prévenir la maladie et en appelaient à la responsabilité individuelle du public. Le rédacteur en chef incitait ses lecteurs à imiter des exemples d'individus célèbres. Il citait ainsi en exemple Socrate, décrit comme un philosophe antique au comportement de citoyen modèle et courageux car il n'avait pas quitté la ville d'Athènes infectée. Socrate, nous apprend le périodique, avait survécu à la peste athénienne en menant une vie modérée et en faisant de l'exercice physique régulier, la danse en l'occurrence, que «les médecins déclarent être un préservatif souverain contre toutes les maladies infectieuses»⁸.

Le journal donnait également des contre-exemples de comportements individualistes nuisibles à la santé publique. Partisan de la théorie aériste, il loue un urbanisme spacieux où les larges rues et les parcs permettent la circulation de l'air et empêchent la stagnation des miasmes. Il condamne donc la rapacité des promoteurs immobiliers londoniens qui, aux lendemains de la grande peste de 1665 et de l'incendie de 1666, avaient annihilé les efforts prudents des architectes pour reconstruire une ville plus aérée et par conséquent plus hygiénique:

Toute organisation de cet ordre (des espaces publics aérés) est si nécessaire à la santé, [...] qu'elle mérite que le public veille et encourage les grandes villes à en être pourvues autant qu'elle veille à ce qu'elles soient bien approvisionnées en eau. Si bien que ceux qui pour des motifs d'intérêts privés, essaient de réduire ces espaces libres où l'air peut circuler et les couvrent de bâtiments devraient être considérés comme des ennemis de leurs concitoyens. Parmi les espaces dédiés à la santé des Londoniens de qualité, le Parc est le plus important: comme ceux qui saisissent toutes les occasions d'empiéter sur ces merveilleux terrains sont mesquins, pernicieux et égoïstes»⁹.

⁵ FT 336. Les traductions de citation sont miennes.

⁶ Cette approche du problème est remarquable dans la mesure où l'interprétation providentialiste de la peste était très présente à l'époque. Le gouvernement alla même jusqu'à déclarer une journée nationale de jeun pour la rédemption des péchés de la nation le 16 décembre 1720. De nombreux sermons publiés en 1721 témoignent du lien établi par les pasteurs entre la peste et l'immoralité ambiante. Slack, *The Impact of Plague*, cit., pp. 327-328, 423.

⁷ FT 292, 6 janvier 1721: «To recommend a constant right Disposition, and Manner of Living (amongst other Precautions) to such of my Readers, as are not inattentive to my Lectures».

⁸ FT 292: «To these Habits, he, every Day, subjoined Bodily Exercise; which the Physicians, likewise, record as a Preservative against infectious Distempers of what Sort soever».

⁹ FT 294, 9 janvier 1721: «And indeed, all Contrivances of this kind are so necessary for the Health, [...] that it merits the Attention and Encouragement of the Publick to supply great Cities with Air, as plentifully as with Water. Wherefore they ought to be regarded as no Friends to their Fellow-Citizens, who, upon the Account of any private Interests, attempt to lessen the free Spaces of Air, or to crowd them up with Buildings, on any Pretence. Amongst these Conveniencies, which are (as it were) dedicated to the Health of the Town, the *Park* is the Principal. How

Ainsi pour les auteurs du «Free-Thinker», la santé publique incarnée ici par un urbanisme repensé était une affaire certes collective mais qui reposait sur l'initiative individuelle privée et sur la capacité de chacun à adopter «des habitudes appropriées de l'esprit et du corps»¹⁰. Cet état de fait n'est pas surprenant puisque les autorités urbaines n'avaient alors pas de pouvoirs sanitaires.

Par ailleurs, le périodique prodiguait des conseils individuels exprimés par des experts. Le journal instruisait ses lecteurs en leur livrant les témoignages dépassionnés d'historiens, de médecins, statisticiens et philosophes. Les récits de la peste d'Athènes par Thucydide et Pline font écho à celui de Lord Bacon, scientifique anglais mais aussi historien qui avait relaté l'épisode de peste de 1485 sous le règne de Henry VII. Ils sont prolongés surtout par des extraits traduits du récit du Dr. Hodges, médecin anglais qui rendait visite aux pestiférés lors de la peste londonienne de 1665 et qui avait consigné ses observations dans un ouvrage publié à l'origine en latin en 1688¹¹. On peut d'ailleurs considérer les extraits publiés comme une sorte d'invitation au lecteur à acheter l'ouvrage car ce texte venait juste d'être traduit en anglais par l'apothicaire John Quincy, traduction pour laquelle «The Free-Thinker» faisait de la publicité en marge d'un de ses essais sur la peste¹².

Le périodique faisait donc œuvre de vulgarisation scientifique en diffusant des informations pratiques et scientifiques qui n'étaient pas nécessairement faciles d'accès. «The Free-Thinker» publie par exemple des statistiques extraites des bulletins de mortalité compilés en 1665 lors de la peste londonienne par John Graunt, dont il souligne qu'ils étaient difficiles à trouver en 1720¹³.

Ces paroles d'experts permettaient évidemment au périodique de conférer une autorité à certaines de ses recommandations pratiques pour lutter contre la contagion. On notera par ailleurs que les conseils étaient essentiellement préventifs, le périodique déclarant que les remèdes tentés jusque là étaient d'une part inutiles si la prévention était bien faite, et d'autre part obsolètes voire dangereux¹⁴. Le périodique rappelle que

ungenerous then, how pernicious is the Selfishness of Men, who catch at every Opportunity to make Encroachments on this delightful plat of Ground!».

¹⁰ FT 292.

¹¹ N. Hodges, *Loimologia sive pestis nuperae*, Londini 1672; *Loimologia, or an Historical Account of the Plague in London in 1665 with precautionary Directions against the like Contagion*, London 1720.

¹² Voir FT 306, 24 février 1721.

¹³ FT 300, 3 février 1721.

¹⁴ Seuls deux essais abordent rapidement des remèdes pour prouver que l'on peut guérir de la peste. Or, les médicaments recommandés rejoignent les théories hygiénistes du périodique: ce sont l'eau et le vinaigre, (voir FT 332) capables d'éteindre le feu pestilentiel généré par le naphte.

Lord Bacon recommandait à chacun d'éviter les coups de chaud comme les coups de froid, mais aussi d'être vigilant sur le moindre désordre physiologique afin de s'isoler et de s'aliter au plus vite. Il rapporte qu'après ses visites aux malades Hodges s'alimentait de manière modérée et absorbait une petite quantité de vin des Canaries pour se préserver des miasmes¹⁵. Hodges mettait d'ailleurs en garde contre une trop grande consommation de fruits, à laquelle il attribuait la surmortalité parmi les pauvres¹⁶. De même en citant les observations de Hodges sur la peste de 1665 le périodique martelait l'inutilité de vieilles pratiques sanitaires remontant à Hippocrate, telle que celle qui consistait à faire des feux de rues pour purifier l'air¹⁷. Le périodique complétait ces conseils préventifs par d'autres présentés comme émanant de médecins (dont les noms ne sont pas rapportés): faire du sport, activité qui fortifie le corps et l'esprit, changer d'air en voyageant, notamment vers le nord où l'air plus frais était censé être moins pollué, et avoir un mode de vie frugal¹⁸. On observe cependant que la seule mesure préventive que Mr. *Free-Thinker* recommande instamment est la mobilité et l'installation au grand air. On note au passage que conscient que le conseil est impraticable pour les plus modestes, il évoque l'idée, qui est la seule concession à l'idée d'une politique *publique* de santé, que les collectivités paient des tentes aux pauvres. «En effet toutes les personnes dont les moyens le permettent devraient (sans y être contraintes) être encouragées à se retirer à la campagne et à s'exposer à l'air frais pendant une telle saison; et il faudrait que à ceux qui ne peuvent payer la dépense, l'on procure avec le denier publique des tentes et tout le nécessaire»¹⁹.

Aussi le journal incarnait merveilleusement cette conception d'une politique de santé au carrefour du public et du privé en rendant publiques des préconisations et des connaissances pratiques et théoriques sur l'origine et la prévention des épidémies de peste et en exhortant ses lecteurs à agir de manière individuelle pour le bien et la santé publiques. Le journal faisait de la santé privée, présentée comme un devoir moral autant que physique, la moelle épinière de la santé publique. Il

¹⁵ FT 302, 10 février 1721.

¹⁶ FT 304, 17 février 1721.

¹⁷ FT 302, Sur l'ancienneté de ces pratiques, cfr. A. Wear, *Knowledge and Practice in English Medicine*, Cambridge University Press, Cambridge 2000, p. 322.

¹⁸ FT 294, 13 janvier 1721.

¹⁹ FT 332, 26 mai 1721: «Indeed, all Person, whose Circumstances will allow it, should (so far from being restrained) be encouraged to remove into the Country, and to expose themselves to the freshest Air, during such a Season: And let such, as are unable to defray the Expence, be provided with Tents and Necessaries, at the Publick Expence».

contredisait ainsi implicitement l'intervention du gouvernement en matière de santé.

LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE DES CAUSES DE LA PESTE: SAVOIR ET CONTROVERSE

Par ailleurs la contradiction aux mesures gouvernementales ne portait pas uniquement sur la conception privée des politiques de santé. Elle portait également sur le type de savoir scientifique que le périodique véhiculait sur la peste.

Si le périodique était d'accord avec le gouvernement en s'intéressant davantage aux moyens de prévention et aux causes de la maladie qu'à la cure, il l'était beaucoup moins au sujet des informations scientifiques qu'il défendait, largement inspirées d'une médecine ancienne aériste, hippocratique²⁰ et galénique. Ainsi, le journal explique la maladie par une théorie des miasmes: la putréfaction et certains éléments naturels comme le pétrole, les morasses ou les marécages qui émettent des effluves mortelles, étaient des agents naturels producteurs de l'infection²¹. Selon le périodique, ces agents étaient essentiellement présents dans des pays étrangers lointains tels que la Pologne ou l'Orient qui avaient la réputation d'être sujets à d'autres épidémies miasmatiques comme le scorbut²². Transportés par les airs et décuplés par des climats chauds, les miasmes affectaient bétails et humains, ce qui expliquait, toujours selon le journal, que les pestes qui avaient sévi à l'étranger aient pu aussi affecter l'Angleterre de manière récurrente jusqu'en 1665.

Une telle théorie était bien sûr étayée par l'expérience et des témoignages d'autorités scientifiques largement puisés dans l'Antiquité – les histoires de Pline et Plutarque étaient convoquées – mais également par l'histoire contemporaine. Le journal cite le Dr. Hodges pour montrer en effet le lien entre air infecté par la saleté et la putréfaction des corps de pestiférés et épidémie galopante²³. Il prend également l'exemple d'une fièvre dite de Dunkerque qui courut quelques années plus tôt en Angleterre sous le règne d'Anne et qui aurait été en réalité apportée par les vents des Antilles. De cette façon le périodique confirmait par la continuité historique des observations la fiabilité scientifique de ses informations. De même, s'il donnait à lire à ses lecteurs des extraits des bulletins de mortalité de Graunt, c'était pour mon-

trer comment les statistiques chiffrées et donc fruits d'une observation rationnelle confirmaient la corrélation décrite par le Dr. Hodges entre chaleur, pic épidémique et forte mortalité.²⁴

Or on constate que la vulgarisation scientifique proposée dans cette série d'essais était hautement orientée. Les connaissances médicales sur la peste étaient certes encore assez sommaires en 1720, mais on aurait tort de penser que le savoir scientifique véhiculé par le périodique était le simple reflet des connaissances médicales limitées du temps. Les essais nous montrent que les rédacteurs faisaient des choix dans les théories médicales. Ils rejetaient par exemple les théories médicales les plus novatrices, notamment celle publiée par le Dr. Kircher en 1625 et reprise en 1721 par le Dr. Bradley (éminent membre de la Royal Society et qui n'est pas nommé), dans son ouvrage intitulé *The Plague at Marseilles considered*. Selon ces deux médecins la contagion se ferait par des insectes minuscules, des 'animalcules' circulant à l'intérieur des corps. Or «The Free-Thinker» déclare: «Il reste encore deux sortes de substances naturelles que l'on suppose être à l'origine des pestes. L'un est les cadavres putréfiés, et l'autre, des insectes et des animaux si petits, que nos sens ne peuvent pas les percevoir. Cette dernière opinion ne semble être qu'une simple conjecture et même Hodge la rejette»²⁵. La raison de ce rejet en est simple. L'hypothèse des animalcules est la forme la plus radicale de la théorie contagionniste que le journal cherche à réfuter²⁶. Car au-delà des animalcules, c'est bien le point de vue contagionniste adopté par le gouvernement que les essais de «The Free-Thinker» récusent. Ces derniers attaquent en particulier le point de vue du Dr. Mead dont le rapport gouvernemental, publié dans l'interval, était devenu un des ouvrages médicaux les plus lus du moment ainsi qu'un objet de polémique²⁷.

Pour un journal financé par le gouvernement, contredire de manière directe et frontale les idées contagionnistes du conseiller gouvernemental était délicat.

²⁴ FT 300. Récit de Hodges n° 306.

²⁵ FT 334. «There yet remain, unmentioned, Two Sorts of Natural Substances, which are supposed to have been the Causes of Pestilences; One, the *Putrid Bodies* of dead Men, or other Creatures; the Other, *Insects* and diminutive Animals, hardly (if at all) perceptible by our Selves. This later Opinion seems to be but a meer Conjecture: And even Hodges rejects it».

²⁶ L. Wilkinson, *Animals and Diseases: An introduction to the History of Comparative Medicine*, Cambridge University Press, Cambridge 1992, p. 47.

²⁷ *A short Discourse concerning pestilential Contagion and the Methods to be used to prevent it* (Buckley and Smith, London 1720). L'ouvrage avait fait l'objet de trois rééditions avant la fin décembre 1720 et fut réédité neuf fois. C.F. Mullet, *The English Plague Scare of 1720-1723*, cit., p. 487, A. Zuckerman, *Plague and contagionism in eighteenth-century England: the role of Richard Mead*, «Bulletin of the History of Medicine », 78, 2004, 2, pp. 273-308: 285.

²⁰ Voir FT 300 où l'auteur fait explicitement référence à Hippocrate. T. Frangsmyr, J.L. Heilbron, R.E. Rider, *The quantifying Spirit in the Eighteenth Century*, University of California Press, Berkeley 1990, p. 154.

²¹ L'idée est aussi évoquée par Quincy (traducteur de Hodges) dans *Causes and Cures of pestilential Diseases*, 1720, p. 11.

²² FT 310, 10 mars 1721.

²³ FT 306, 24 février 1721.

Les auteurs adoptèrent donc une stratégie biaisée qui consistait à partager certaines des idées du Dr. Mead ainsi qu'à entretenir une forme d'ambiguïté lexicale destinée à atténuer la dimension polémique de ses choix. Le conseiller du gouvernement, le Dr Mead, estimait qu'il y avait trois facteurs principaux de contagion: l'air, le contact entre humains infectés et sains, et enfin le contact d'objets ayant transités dans des lieux infectés²⁸. Tout en étant un partisan de la théorie contagionniste, Mead n'écartait donc pas les arguments aéristes. Si «The Free-Thinker» utilise à plusieurs reprises le terme de «contagion», sa définition du terme ne recouvre que partiellement celle de Mead. Bien qu'ils s'accordent avec certaines thèses de Richard Mead, notamment celle de la putréfaction et de l'infection de l'air, en revanche, les auteurs du journal n'incluaient pas dans les facteurs de contagion les échanges de marchandises ni les contacts personnels entre humains. Ils interprétaient donc le terme de contagion de manière restrictive ce qui permettait au «Free-Thinker» de ne pas nier complètement le phénomène de contagion tout en insistant sur la prééminence des arguments aéristes dans la transmission de la maladie.

Par ailleurs, lorsque Mr. *Free-Thinker* exposait son désaccord sur la transmission par les objets et la circulation des personnes, il ne s'en prenait pas directement au texte de Mead, mais réfutait le Dr. Hodges qu'il citait d'abord comme une autorité, et qui en 1665, affirmait sa conviction que la peste se transmettait par les contacts entre humains et l'échange de marchandises. En effet, à l'essai n° 306, alors que Hodges affirmait que «les localités situées sur la Tamise étaient encore plus cruellement infestées, peut être non pas tant à cause de l'humidité dans l'air, qu'à cause des marchandises contaminées qu'on y transportait»²⁹ «The Free-Thinker» rétorquait:

*Il n'est pas le seul Docteur qui ne veut pas que nous soupçonnions l'air d'être infectieux quand la peste se répand dans tout le pays; mais qui croit que le mal ne peut se transmettre d'autre façon que par les personnes et les biens. Et afin d'expliquer et d'établir cette notion moderne qu'ils préfèrent, ils nous inculquent la doctrine de la Contagion, qui peut être acceptée, mais cependant l'air peut tout aussi bien être infecté, malgré tout ce qu'ils avancent pour prouver le contraire dans leurs écrits*³⁰.

²⁸ «Contagion is propagated by three Causes, the Air; Diseased Persons; and Goods transported from Infected Places» (Mead, *A short Discourse concerning pestilential Contagion*, cit., p. 2).

²⁹ «And, the Towns, upon the *Thames*, were more severely handled; not perhaps from a great Moisture in the Air from thence: But, from the tainted goods, rather that were carried upon it» (FT 306).

³⁰ «He is far from being the only Doctor, who would not have us so much as suspect the Air to be infected, when a Pestilence spreads over a whole Country; but believe, that the Malignity cannot be conveyed any

Enfin, le journal corrobore encore l'importance de l'aération pour lutter contre la propagation de l'épidémie en relevant l'absence de peste dans la capitale depuis que dans l'ouest de Londres, les quartiers riches avaient été reconstruits en ménageant des espaces ouverts, des places, et de larges avenues qui laissaient l'air circuler librement³¹.

MÉDECINE ET LIBERTÉS

Ce parti pris médical n'était bien sûr pas gratuit. Au fur et à mesure que les essais paraissaient, il devenait clair que l'argument aériste couplé à celui des causes naturelles de l'épidémie avait pour but de convaincre les lecteurs que ces causes dépassaient la capacité humaine à limiter l'épidémie par des mesures contraignantes. L'argument climatique, qui lie la propagation de la peste au dégel³² et son déclin à l'air froid, associé à l'argument aériste, celui du vent qu'on ne peut arrêter et qui transporte des insectes ou des miasmes infectés, amenait les auteurs du journal à cette conclusion logique: les barrières sanitaires votées par le gouvernement étaient inefficaces et vaines:

*Si ces insectes voyagent dans les airs il semble moins surprenant que le souffle de la peste se répande de la même manière des mêmes climats (chauds) jusque dans des pays si éloignés. L'arrivée de ces créatures dans des terres étrangères implique au moins que le courant d'air les emporte et les conduise. Et cela permet aux exhalaisons qui sont plus légères d'être plus facilement portées par le vent. Si bien que vouloir arrêter la progression de la peste ne semble pas être une entreprise plus raisonnable que celle d'exclure des nuées d'insectes par des barrières*³³.

Le journal entend ainsi démontrer à ses lecteurs que le gouvernement faisait fausse route lorsqu'il justifiait ses entraves au commerce par des arguments de santé

other Way, than by persons and in Goods: And in order to explain and establish this favourite modern Notion, they inculcate to us the *Doctrine of Contagion*; which may very well be allowed; and yet the Air may also be infected, notwithstanding all they advance to the contrary in their Writings» (FT 306).

³¹ FT 320, 14 avril 1721.

³² FT 304, 17 février 1721.

³³ FT 323, 24 avril 1721: «Now, if Locusts can voyage thus in the Air, it will seem much less surprizing, that the breath, as it were, of a Pestilence should be wasted, in the like Manner, from the same Climates to as distant Countries. The Arrival of these Creatures into a foreign Land infers, at least, that the Current of Air drove the way, they steered their Course; And, this allowed, it must be granted, that Exhalations are a much lighter Carriage, and easier driven before the Wind. Wherefore, it does not seem a much more reasonable Undertaking, to endeavour to stop the Progress of a Pestilence, than to think of excluding these Swarms of Locusts, by any Kind of *Barriers*».

publique. Il en profitait aussi pour souligner que depuis 1665, l'Angleterre avait continué d'importer de la soie et du coton du Levant, territoire sujet à de fréquentes épidémies, sans que ces importations provoquent de nouvelle épidémie en Angleterre. Aussi déclare t'il: «Je ne vois donc pas de raison de craindre aujourd'hui que notre commerce provoque une épidémie de peste davantage que par le passé»³⁴. En cela, il réutilisait et retournait pour sa propre démonstration des constats fait par Mead lui-même³⁵. Le journal citait même en exemple la réaction des marchands européens lorsqu'ils se retrouvaient confrontés à des cas de peste en Syrie: «Je suis sûr qu'il doit être important de connaître les méthodes utilisées par les marchands européens qui résident en Syrie, pour se prémunir de l'infection dans un pays qui est tous les ans à la saison chaude infesté par la peste. Hé bien, leur coutume est [...] de se mettre à l'abri immédiatement dans les montagnes, où ils installent leur tente au grand air, ouverte à tous les vents...»³⁶.

L'exemple des marchands est loin d'être anecdotique puisqu'il permet non seulement d'illustrer le succès d'une médecine préventive aériste adoptée spontanément par les individus, mais aussi de présenter ce groupe comme les représentants d'une forme de sagesse qui mettait la liberté de circulation également au service de leurs commerce et de leur santé.

À ces exemples «The Free-Thinker» oppose le cas français présenté comme l'incarnation de la déraison médicale et de l'oppression puisque les français, explique t-il, avaient rejeté la théorie aériste pour adopter l'idée de contagion par les personnes et les biens:

Cette méthode (aériste) pour éviter la Calamité, aurait pu être facilement utilisée dans le sud de la France où le refuge des montagnes ne fait pas défaut. [...] ils furent détournés de ce moyen presque évident de se mettre à l'abri, dont ils auraient pu avoir connaissance, étant donné leur commerce avec la Turquie»³⁷.

³⁴ FT 320, 14 avril 1721: «Wherefore, upon the Whole, I see no Reason, why we should be, at present, more apprehensive of the Pestilence from our Trade, than we have been in many Years past».

³⁵ Sur l'influence de l'air infecté et du dégel dans la propagation de la peste, cfr. Mead, p. 9 et p 29.

³⁶ FT 332, 26 mai 1721: «Yet, sure I am, that it must be very material to know the Methods used by the *European* Merchants, residing in *Syria*, to secure themselves from Infection in a Country, that is yearly infested with a Pestilence, in the hot Season. Now, their Custom is (at that Time) to repair immediately to the Mountains; where they pitch their tents in a free Air, open to the Winds...».

³⁷ FT 332: «This Method of timely avoiding the Calamity, might have been easily pursued in the South parts of *France*; where they are not destitute of the Refuge of the Mountains. [...] they were diverted from attending to this almost obvious Means of Safety; which they might have easily known, considering their Commerce with Turkey».

Utilisant le cas marseillais et les politiques de quarantaine et de confinement dans des lazarets ainsi que de cordon sanitaire par le mur de la peste comme des contre-exemples de politique de santé publique fondée sur la théorie contagionniste, «The Free-Thinker» établit une équation entre la mise en place d'une politique de santé publique contraignante par l'état et l'absolutisme français. Il dépeint en effet les solutions adoptées à Marseille et en Provence non seulement comme des mesures vaines qui n'empêchèrent pas une mortalité importante mais aussi comme des mesures despotiques, privatives de libertés qui plongèrent les français dans la misère et le désespoir:

Si bien que chaque semaine, nous apprenons les conditions lamentables des populations de Toulon, Aix et d'autres lieux proches qui sont condamnées à faire l'expérience inutile et même pernicieuse des rigueurs imposées à Marseille. Ils doivent être soumis à des quarantaines, à des murs de confinement, à des gardes et à la famine; ils doivent être emmurés dans leurs maisons; et on leur interdit de respirer de l'air frais à leur fenêtre ou même sur les terrasses de leurs maisons. De là vient que la peste redouble de fureur et il y a raison de craindre que chaque miasme de l'infection sera revigoré par une telle quantité d'air stagnant, au fur et à mesure que la chaleur progressera»³⁸.

Il est notable que la santé publique française devienne sous la plume de Mr. *Free-Thinker*, des «abus»:

Donc, si ce devait être notre infortune d'avoir la visite de la présente peste, que le mauvais traitement de ces pauvres blessés nous soit un avertissement mémorable et opportun et nous incite à ne pas accepter ces abus cruels que l'on pratique sur eux, ces restrictions auxquelles on les a condamnés, qu'ils ont supportés avec d'autant plus de patience qu'ils ne sont pas habitués à la liberté britannique»³⁹.

Dénoncer les lazarets et les quarantaines comme des pratiques tyranniques françaises permettait de faire

³⁸ FT 332: «Hence we Weekly hear of the lamentable Condition of the People of Toulon, Aix, and other neighbouring Places, who are doomed to undergo the fruitless, or rather pernicious Rigours imposed upon *Marseilles*. They are to be subjected to Quarantines, Lines, Guards, and Famine; to be pent up in their Dwellings; and prohibited from drawing a Breath of fresh Air, at their Windows, or even on the Tops of their Houses. Hence we see the Pestilence redoubling its Fury: And there is reason to fear, that every scattered Seed of infection will be kindled in such a Quantity of stagnated Air, as the Heat of the Weather advances».

³⁹ FT 332, «Wherefore; it is should be our Misfortune to be visited by the present, or any future Pestilence, let the wrong treatment of these injured Wretches be a timely and a lasting Warning to Us not to admit of the cruel Abuses practised upon Them; who not accustomed to the Freedom of Britons, have the more patiently born the Restraints, to which they were condemned».

d'une pierre plusieurs coups politiques⁴⁰. D'abord, les auteurs du périodique critiquaient indirectement le Dr. Mead qui lui aussi préconisait la mise en place de lazarets et de quarantaine. Ensuite, le journal accusait implicitement le ministère de détruire les fondements de la révolution de 1688 en suggérant qu'une telle politique renouait avec les pratiques sanitaires promulguées avant la Glorieuse Révolution⁴¹ par les rois absolutistes Stuart, souverains dont le public anglais connaissait l'attrance pour la France de Louis XIV. Cela permettait donc à la fois de réactiver la francophobie britannique et d'agacer la fierté nationale des lecteurs tout en avertissant le public de possibles dérives gouvernementales par le biais d'une politique de santé publique contagionniste que les auteurs du périodique considéraient comme une menace pour le corps politique autant que pour le corps des personnes.

C'est donc un appel implicite à la désobéissance civile autant qu'un avertissement adressé au gouvernement que lance le périodique, pour le cas où ce dernier persisterait à promouvoir ses mesures de santé publique. «Et j'adresse ces considérations à mes lecteurs, et les offre, avec toute la soumission requise à ceux qui sont ou seront peut être nos législateurs; car il a été dit publiquement chez nous que la présente et terrible peste française, aurait pu être contenue à l'intérieur des murs de Marseille par une garde vigilante...»⁴².

Et c'est bien au nom d'une défense des libertés décrites comme naturellement anglaises que Mr. *Free-Thinker* justifie sa série sur la peste puisque dans le dernier essai de la série, après avoir résumé l'ensemble de sa démonstration, il conclut en exprimant sa «satisfaction d'avoir fait de son mieux pour sauver d'une calamité qui menace les vies, les libertés et le commerce de mes concitoyens...»⁴³.

La prise de position du «Free-Thinker» est remarquable d'abord, par le fait que c'est la première fois qu'un périodique généraliste britannique aborde de manière approfondie le sujet de la santé publique et qu'il sert de

caisse de résonance à des propos de spécialistes en la matière⁴⁴. Le journal se fait l'écho de certains arguments anti-contagionnistes produits par les opposants anglais aux idées du Dr. Mead⁴⁵. L'essai 320 du «Free-Thinker» est ainsi inspiré des thèses avancées par l'apothicaire Joseph Browne dans son traité *Practical Treatise of the Plague* (1720) où il entreprend de réfuter les arguments de Hodges concernant le rôle du commerce dans la transmission épidémique⁴⁶. Mais la série des vingt-cinq essais du «Free-Thinker» propose un raisonnement anti-contagionniste qui tout en s'appuyant sur des idées existantes les aménage parfois pour produire un discours qui lui est propre. Ainsi, alors que l'un des arguments anti-contagionnistes est d'affirmer que la peste vient de vapeurs terrestres anglaises qui provoquent des fièvres, le journal situe l'origine de la maladie dans les exhalaisons de naphte produites par des pays d'orient⁴⁷.

Néanmoins le journal donne une audience beaucoup plus large aux controverses et débats sur la peste et à leurs implications économiques et politiques en les publiant dans un média vendu à bas prix, débattu dans les cafés et qui plus est publié régulièrement. Après la disparition du «Free-Thinker», il prolongera encore l'influence de ses thèses, en republiant ces essais séparément sous la forme d'un petit volume intitulé *Considerations on the Nature of the Causes, Cure, and Preventing of the Pestilences; Being a Collection of Papers, published on that Subject by the FREE-THINKER*⁴⁸.

Ensuite, il est intéressant de voir que le premier journal anglais à évoquer la politique sanitaire du gouvernement le fait non pour promouvoir celle-ci mais au contraire pour combattre l'idée d'une coordination par l'état et pour définir la santé comme un objet privé. S'il est indéniable que les mesures de quarantaine imposées par le gouvernement étaient plus poussées en 1720 que lors des précédents épisodes de peste⁴⁹, elles n'étaient cependant pas nouvelles. On note en revanche que c'est la première fois dans l'histoire de la peste anglaise qu'une telle protestation contre la politique de santé du

⁴⁰ L'argument sera repris en 1721 par George Pye dans *A Discourse of the Plague wherein Dr. Mead's Notions are Consider'd and Refuted* (1721), un autre pamphlet anti-contagionniste et hostile à la politique gouvernementale.

⁴¹ Sur les politiques sanitaires de quarantaines promulguées en temps de peste au XVII^e siècle en Angleterre, K.L.S. Newman, *Shutt up: Bubonic plague and Quarantine in early modern England*, «Journal of Social History», 45, 2012, 3, pp. 809-834.

⁴² FT 332: «And, I the more earnestly press these Considerations upon my Readers, and offer them, with all due Submission, to those who now are, or may hereafter be our Legislators; because it has been Here publicly affirmed, That the present unhappy Plague in France might, by careful Guard, be confined within the Walls of Marseilles...».

⁴³ FT 336, 9 juin 1721: «I have employed my best Endeavours to rescue the Lives, the Liberties, the Trade of my Fellow-Citizens».

⁴⁴ L'idée sera reprise par le journal d'opposition londonien *Applebee's Original Weekly Journal* qui proposera à son tour des projets alternatifs de politiques publiques en novembre et décembre 1721.

⁴⁵ Paul Slack dénombre cinq pamphlets anti-contagionnistes dont les articles du «Free-Thinker» (*The Impact of Plague*, cit., p. 329).

⁴⁶ Le périodique reprend notamment des idées de la page 12 du traité de Browne.

⁴⁷ Sur les arguments anti-contagionnistes, Zuckerman, *Plague and Contagionism in Eighteenth-Century England*, cit., pp. 290-291.

⁴⁸ Le «Free-Thinker» cesse de paraître le 28 juillet 1721. *Considerations on the Nature of the Causes ... of Pestilences* parut en 1721. Il fut imprimé par W. Wilkins et distribué par le libraire J. Peele qui vendait le «Free-Thinker» sous sa forme de feuilles volantes. Il était vendu 2 shillings.

⁴⁹ Brooker, *Maritime Quarantine*, cit., ch. IV.

gouvernement voyait le jour. Or, on est frappé de voir que bien que la peste suscitait encore terreur et angoisse, cette peur cédait désormais le pas aux intérêts économiques et notamment aux intérêts économiques de certains groupes sociaux ciblés et nouveaux.

On observe en effet qu'en dénonçant la politique de santé publique «The Free-Thinker» défendait non pas les libertés des plus pauvres, qui, parce qu'ils ne pouvaient pas voyager constituaient jusque là les victimes économiques des politiques de quarantaines et confinement⁵⁰, mais les intérêts des grandes compagnies telles que la Compagnie du Levant dont les deux-cents membres étaient issus des classes aristocratiques ou très aisées de la société britannique et dont la liberté de commerce était menacée. Leur lobbying par pétitions était intense car le commerce avec la Méditerranée constituait 20% de l'ensemble du commerce britannique⁵¹. Le journal se faisait également le porte-voix des marchands plus modestes, possesseurs de plus petits bateaux qui commerçaient de manière plus locale dans la Manche entre les îles anglo-Normandes et l'Angleterre, mais qui étaient aussi très rudement touchés par les mesures de quarantaine. Qu'un périodique en principe à la solde du gouvernement, (et dont un des contributeurs, Richard West (1691-1726), était membre du Board of Trade, ancêtre du ministère du commerce), entreprenne pendant six mois de démontrer de manière dépassionnée l'inanité de la politique de santé en décortiquant l'argument scientifique et médical et en montrant comment la prévention collective devenait liberticide et anti-commerciale met en évidence le poids politique et médiatique de ces catégories sociales qui savaient désormais relayer leur point de vue de manière moderne et efficace en utilisant leurs liens avec un organe de presse gouvernementale⁵².

⁵⁰ Newman, *Shutt up: Bubonic plague and quarantine in early modern England*, cit., pp. 816-823.

⁵¹ Brooker, *Maritime Quarantine*, cit., ch. IV.

⁵² P. Gauci (*The Politics of Trade: The Overseas Merchant in State and Society 1660-1720*, Oxford University Press, Oxford 2001, pp. 200-202) note que le nombre de marchands membres du parlement, bien qu'à la hausse depuis 1690, reste marginal à cette époque, mais que leur influence politique s'accroît néanmoins de manière significative. La campagne du «Free-Thinker» le confirme.



Citation: Charlotta Wolff (2023). L'inoculation dans les périodiques suédois au dix-huitième siècle. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 21-29. doi: 10.36253/ds-14231

Copyright: ©2023 Charlotta Wolff. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Rolando Minuti.

Periodicals and Health in the 18th Century

L'inoculation dans les périodiques suédois au dix-huitième siècle

CHARLOTTA WOLFF

Université de Turku (Finlande)

Abstract. This article examines the views on the inoculation of smallpox as they were presented in the Swedish periodical press during the second half of the eighteenth century. The analysis is based on digitized newspapers available in the online press databases of the Swedish and Finnish national libraries. The historical Swedish realm is an interesting case with regard to inoculation. First, extensive and systematic population records and statistics exist for both parts of the realm – Sweden and Finland – since the eighteenth century, an era when also the elementary foundations of a medical infrastructure and administration were cast. Second, as a part of the political and scientific interest in demography, inoculation was strongly promoted by the central administration and became a central element of public health policies that involved both medical professionals and local officials, including ministers and sacristans of the Lutheran church. Third, during the latter half of the 1760s, Sweden experienced an unprecedented moment of freedom of the press, which resulted in a strong development of the periodical and daily printed press. The newspapers analysed here very clearly reflect the proximity of politics, academia, and the press, in a large country with a relatively small but rapidly growing population and an even smaller educated elite. From the very first mentions in the 1750s onwards, inoculation was presented exclusively positively in the Swedish press, which reported the progress of the procedure in England and on the European continent. It was described as a victory of science and as an enlightened invention that could reduce excess mortality particularly among children. During the decade following the first inoculation in Sweden in 1754, no critical or sceptical views on inoculation appeared in the press, and the only concerns expressed were on how to counter religious arguments against the procedure and how to convince the peasants to inoculate themselves and their children. After the initial enthusiasm and optimism, the press expressed an increasingly acute awareness of the huge challenges associated with the necessity to inoculate the rural populations. In the 1790s and early 1800s, the press thus reported in detail on the situation of specific dioceses and parishes and on the number of inoculations and deaths respectively, which strengthens the impression that inoculation and demography were not only politically relevant but also something that would engage the enlightened reader. The interest of the Swedish case is precisely here: inoculation was presented extremely positively, as a matter of utmost importance for national progress, welfare and public health. The same enthusiasm and faith in the redemptive potential of science can be observed in the press immediately after the introduction of vaccination in the first years of the nineteenth century.

Keywords: smallpox, inoculation, public health, Sweden, periodical press.

Dans le film historique franco-italien *Marie-Antoinette, reine de France* de Jean Delannoy, l'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, interprété par Claudio Gora, arrive à Versailles en mai 1774 pour assister aux derniers moments de Louis XV. Un capitaine de la garde lui demande s'il ne craint pas la variole, à quoi l'ambassadeur répond que l'inoculation est obligatoire en Suède¹.

Évidemment, cette scène dramatisée ne correspond pas aux faits historiques, puisque l'immunisation contre la variole n'est devenue obligatoire en Suède qu'en 1816 et alors pour les enfants seulement. La représentation de la Suède comme un pays éclairé et moderne, dont les habitants savent se protéger contre les épidémies, reflète peut-être l'idée de ce pays dans l'Europe d'après-guerre. Surtout, elle est conforme à l'image qu'a voulu se donner dans la seconde moitié du dix-huitième siècle le pays des grands médecins et naturalistes Linné, Rosenstein et Schulzenheim, où les statistiques de population et les sciences naturelles deviennent les moyens de pouvoir d'une politique fondée sur la foi dans le progrès.

Dans le premier tiers du dix-huitième siècle, le chiffre de la population du royaume de Suède, qui comprend alors le territoire de la Suède et de la Finlande actuelles, atteint environ deux millions d'habitants. Grâce au Gulf Stream, le pays bénéficie d'un climat tempéré aux hivers relativement rigoureux qui aurait forgé, d'après les théories de l'époque, le caractère silencieux et persévérant des habitants². De 1720 jusqu'au coup d'État de Gustave III en 1772, le roi ne règne qu'avec son conseil, également appelé Sénat par les contemporains, et le vrai pouvoir réside dans les quatre ordres de la Diète. De la fin des années 1730 au milieu des années 1760, le parti dominant la Diète est celui dit des «Chapeaux», favorable à une alliance avec la France mais aussi au développement des sciences naturelles, des mathématiques et de l'astronomie, de la statistique et de la médecine, ce qui se voit notamment dans l'essor de l'université d'Upsal et dans la fondation, en 1739, d'une académie des sciences à Stockholm. Celle-ci devient un lien entre la recherche et le pouvoir politique. Quant à la médecine, son exercice est contrôlé par l'État à travers le *Collegium medicum* siégeant à Stockholm et, de 1737 à 1766, la Commission sanitaire (*Sundhetskommisionen*) responsable de prévenir les épidémies et de surveiller les autorités médicales locales³.

¹ *Marie-Antoinette reine de France*, scénario et adaptation de B. Zimmer et J. Delannoy, Gaumont/Studiocanal et Rizzoli Films, 1956.

² Sur les théories des climats en Suède, voir C. Frängsmyr, *Klimat och karaktär. Naturen och människan i sent svenskt 1700-tal*, Natur & Kultur, Stockholm 2000.

³ Pour une présentation générale, voir É. Schnakenbourg et J.-M. Maillefer, *La Scandinavie à l'époque moderne (fin XV^e-début XIX^e siècle)*, Belin,

La médecine et la prévention des épidémies intéressent les dirigeants suédois pour des raisons populationnistes, d'autant que le pays a perdu ses provinces baltiques et la Carélie en 1721 et perd encore une partie de la Finlande en 1743. Comme les autres pays européens, la Suède connaît de multiples épidémies de variole au dix-huitième siècle, et comme ailleurs, c'est surtout la surmortalité et la mortalité infantile qui inquiètent les médecins et hommes politiques. Pour répondre aux soucis démographiques, l'établissement national de statistiques, le *Tabellverket*, est fondé en 1749. Grâce à cet établissement, des statistiques de population relativement fiables existent pour la Suède et la Finlande depuis 1749 et en séries plus ou moins ininterrompues à partir des années 1760⁴.

En raison des contacts de l'armée de Charles XII avec les pratiques médicales ottomanes, le principe de l'inoculation est connu relativement tôt en Suède, et une première présentation théorique, d'inspiration anglaise, de la méthode d'inoculation est publiée par Herman Spöring dès 1737⁵. Les premières inoculations en Suède sont faites en 1754 et 1755. Le procédé est décrit dans le *Berättelse om koppors ympande (Récit sur l'inoculation de la variole)* de David Schultz en 1756. Plus tard, l'archiatre Nils Rosén von Rosenstein le décrit aussi dans son *Underrättelser om barnsjukdomar och deras bote-medel (Informations sur les maladies infantiles et leurs remèdes)* de 1764⁶.

La prévention de la variole est fréquemment discutée dans les périodiques scientifiques : à partir de 1756 dans les actes (*Handlingar*) de l'Académie des sciences de Stockholm et à partir de 1781 dans la *Wecko-Skrift för Läkare och Naturforskare*⁷. Ce sont là des publications par et pour des médecins et un public éclairé, et

Paris 2010, pp. 211-213; sur le développement des sciences, l'ouvrage classique de S. Lindroth, *Svensk lärdomshistoria. Frihetstiden*, Norstedts, Stockholm 1978; sur l'Académie des sciences et sa dimension politique, voir M. Persson, *Det villrådiga samhället. Kungliga Vetenskapsakademiens politiska och ekonomiska ideologi, 1739-1792*, Nordic Academic Press, Lund 2020.

⁴ P. Sköld, *The Two Faces of Smallpox – A Disease and its Prevention in Eighteenth- and Nineteenth-Century Sweden*, Umeå University, Umeå 1996, p. 52; F.J. Rabbe, *Om Kopporne och Koppymningen i Finland*, Aftryck ur Finska Läkare-Sällskapets Handlingar, J.C. Frenckell & Son, Helsingfors 1852, pp. 526-527; voir aussi O. *Svenska och finska medicinalverkets historia 1663-1812*, vol. III, Helsingfors 1893.

⁵ S. Lindroth, *Svensk lärdomshistoria. Frihetstiden*, cit., pp. 457, 490.

⁶ D. Schultz, *Berättelse om koppors ympande, öfverlämnad till högloflige Kongl. Sundhets-Commissionen*, Kongl. Tryckeriet, Stockholm 1756; N. Rosén von Rosenstein, *Underrättelser om Barn-Sjukdomar och deras Bote-Medel: Tilförene styckewis utgifne uti de små Almanachorna, nu samlade, tilökte och förbättrade*, Lars Salvius, Stockholm 1764.

⁷ Voir E. Maaniitty et C. Wolff, *Smallpox inoculation in eighteenth-century Scandinavia: from pioneering work towards public consensus*, in *Debating inoculation in Eighteenth Century Europe*, ed. by Y. Marcil, Brepols, Tunhout, à paraître.

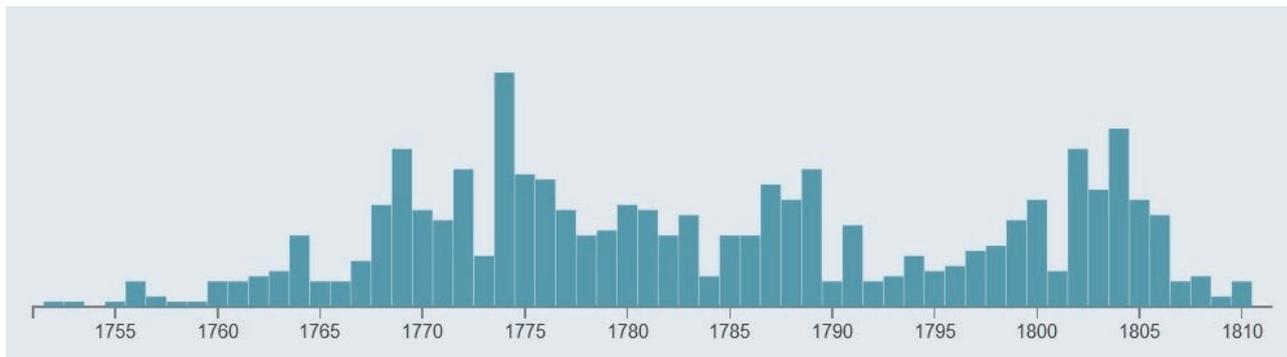


Fig. 1. Capture d'écran d'une recherche de l'expression *koppymning~2* (inoculation*) dans la base de données de la Bibliothèque Royale de Suède. De janvier 1751 à décembre 1810, la recherche donne 785 résultats comprenant aussi des occurrences dans le périodique finlandais *Åbo Tidning*.

ces textes présentent les méthodes et les effets bénéfiques incontestables de l'inoculation plutôt que de la débattre. Qu'en est-il alors de l'inoculation dans la presse généraliste et publique? C'est ce à quoi nous nous intéresserons ici. Quels sont les discours sur l'inoculation dans les périodiques suédois et pourquoi? Comment ce discours évolue-t-il? Dans un contexte plus large, quel est l'intérêt spécifique du cas suédois?

Après de longs débats publics sur les libertés civiles et la transparence, la Suède connaît un moment exceptionnel de liberté totale de la presse en 1766-1774, ce qui donne lieu à une essor inouï des publications périodiques imprimées. Pour étudier la presse suédoise de l'époque, nous disposons d'une ressource numérique, le corpus des journaux numérisés de la Bibliothèque royale de Stockholm et celui de la Bibliothèque nationale d'Helsinki⁸. Une recherche des mots *inokulation** et *kopp(-)ympning** donnent plus de 700 résultats pour la période de 1751 à 1810 dans la presse nationale et locale. Les périodiques concernés les plus importants sont les *Posttidningar* et les *Inrikes Tidningar*, à parution bi- ou trihebdomadaires au statut semi-officiel, ainsi que des périodiques locaux ou d'initiative privée, comme par exemple le *Stockholmsposten*, le quotidien *Dagligt Allehanda* et le *Göteborgs Allehanda*⁹.

Il convient ici de remarquer que la presse suédoise est encore, au dix-huitième siècle, pour la majeure partie imprimée en lettres gothiques, ce qui entraîne de fréquentes erreurs d'interprétation lors d'une lecture

automatisée. Par conséquent, il est important de lire les documents dans leur contexte, une fois que les numéros contenant des textes relatifs à l'inoculation ont été repérés. Ici, nous analyserons les résultats de manière chronologique: d'abord, nous décrirons le grand enthousiasme suscité par les premières inoculations dans les années 1750; ensuite, nous étudierons le tournant critique des années 1770, et enfin, nous analyserons le souci d'atteindre les masses et de vaincre les résistances dans les années 1780 à 1800.

L'ENTHOUSIASME SCIENTIFIQUE : UN DISCOURS POSITIF ET PROGRESSISTE

Les premières mentions d'inoculation apparaissent dans la presse suédoise dans les années 1750. La première impression que donnent ces périodiques est qu'en Europe, l'inoculation paraît se répandre partout. Les périodiques suédois expriment un grand enthousiasme devant ses progrès, qu'ils suivent attentivement. Ainsi, le 16 avril 1753, les *Posttidningar* notent l'établissement d'un hôpital d'inoculation pour les pauvres à Hampton en Surrey¹⁰. Le 31 janvier 1757, trois ans après la première inoculation en Suède, l'hebdomadaire *Göteborgs Weckolista* décrit la fondation d'une maison d'inoculation par les francs-maçons de Göteborg¹¹. Le 15 mai 1760, les *Posttidningar* notent qu'une autre a été établie à Stockholm par la commission sanitaire, sur le modèle de la maison de Londres. La proclamation, citée en entier dans la notice, a été signée le 24 avril 1760 par une douzaine de personnes, en premier par Carl Fredrik Scheffer, ancien ministre de Suède à Paris, gouver-

⁸ Périodiques numérisés, Bibliothèque Royale de Suède, <<https://tidningar.kb.se>>; périodiques numérisés, Bibliothèque Nationale de Finlande, <<https://digi.kansalliskirjasto.fi/etusivu>>. Dans les périodiques finlandais, l'inoculation apparaît au début des années 1780 seulement.

⁹ La graphie des titres varie légèrement au fil des ans. Par souci de clarté, nous avons préféré la graphie la plus moderne (sans traits d'union), également utilisée dans la base de données de la Bibliothèque Royale.

¹⁰ *Posttidningar* 16/4 1753.

¹¹ *Göteborgs Weckolista* 31/1 1757.

neur du prince royal et grand-maître des francs-maçons, qui prête ainsi son prestige au projet. C'est par ailleurs lui qui traduira et publiera en suédois en 1767 le *Mémoire sur l'inoculation* de La Condamine, qui est un de ses nombreux correspondants et dont les travaux sont connus en Suède grâce à la presse, qui suit de près les nouvelles de Paris et de Londres¹². D'emblée, le regard sur l'inoculation se teinte ainsi d'une foi dans le progrès et dans les Lumières.

Les développements de l'inoculation sont suivis à travers le tour d'Europe des médecins anglais, qui enseignent la pratique de l'inoculation selon la méthode de Robert Sutton et de Thomas Dimsdale à La Haye, à Berlin et à Vienne en 1767-1768. Les *Posttidningar* relatent les inoculations faites par Sutherland et Hewitt à Hambourg¹³. L'Angleterre est ainsi un des points de référence les plus importants des médecins et journalistes suédois en ce qui concerne l'inoculation.

Par rapport à ces progrès, la Suède n'est nullement en arrière, car comme il a déjà été mentionné, la première inoculation suédoise a été faite en 1754 en Finlande, lorsque le nouveau médecin de district, le docteur Johan Haartman, élève de Linné, et le professeur de médecine de l'université d'Åbo Johan Leche y ont inoculé la fille de ce dernier¹⁴. Après une seconde inoculation faite en avril de l'année suivante à Upsal par le médecin du roi, Samuel Aurivillius, les *Posttidningar* donnent une description détaillée du procédé en constatant que l'inoculation, «pratiquée avec grande utilité dans les pays chauds» (c'est-à-dire l'empire ottoman) et dans «l'air tempéré d'Angleterre» peut aussi être faite sous le climat suédois¹⁵. De même, en octobre 1756, le journal raconte comment un pasteur de Skara en Westrogothie a immunisé son propre fils après avoir appris les principes rudimentaires de l'inoculation¹⁶.

Les *Posttidningar* font aussi état de nombreuses inoculations princières. En 1756, le journal mentionne l'inoculation du duc de Chartres et de sa famille par

le docteur Tronchin à Paris¹⁷. Les inoculations des princes présentent un intérêt particulier assez évident, puisqu'elles sont exemplaires. Ainsi, de Naples à Saint-Pétersbourg et de Londres à Vienne, l'Europe éclairée se fait inoculer.

Or, l'inoculation se pratique aussi aux Amériques depuis qu'une épidémie de variole à Boston a donné lieu à des inoculations de blancs comme de noirs, et cela dès 1747¹⁸. Le 3 juin 1756, les *Posttidningar* font savoir qu'aux Indes l'inoculation a donné de bons résultats aussi bien «chez les blancs que chez les Maures»¹⁹, un résultat intéressant au regard des théories raciales de l'époque. Au fil du temps, les exemples se multiplient, et en 1770, le journal local *Norrköpings Weckotidningar* décrit des inoculations en Angleterre, en France, en Prusse, mais aussi en Chine²⁰.

L'attitude des périodiques est généralement enthousiaste, mais aussi émerveillée. L'inoculation est présentée comme un remède éclairé à la surmortalité, un moyen de prévention efficace, et si la presse suédoise, les *Posttidningar* en tête, écrit beaucoup sur les inoculations réussies, c'est pour apporter de «nouvelles preuves de son utilité»²¹. En 1766, ce périodique fait savoir qu'à Londres, le nombre d'enfants morts à cause de la variole aurait diminué d'un tiers par rapport à ce qu'il était avant que l'inoculation n'y soit pratiquée²². Les *Inrikes Tidningar* participent aussi à ce travail de promotion de «l'utilité merveilleuse de la variolisation», qui selon ce périodique préserve la jeunesse contre les infirmités et la mort, y compris sous un climat suédois²³. Le 3 août 1767, ce périodique officieux publie une notice demandant aux personnes inoculées d'envoyer des témoignages au *Collegium medicum* ou au professeur David Schultz, «afin que le public ne manque pas de connaissances fiables sur les progrès de la variolisation en Suède»²⁴. La presse se fait donc le porte-parole d'une politique de prévention se voulant éclairée, progressiste et

¹² *Posttidningar* 15/5 1760. Sur le mémoire de La Condamine, voir aussi *Inrikes Tidningar* 10/8 1767. L'importance de La Condamine en Suède est telle que «condaministe» y devient un synonyme de partisan de l'inoculation; voir S. Lindroth, *Svensk lärdoms historia. Frihetstiden*, cit., p. 458. Sur Scheffer et la traduction, voir C. Wolff, *Vänskap och makt. Den svenska politiska eliten och upplysningstidens Frankrike*, Svenska Litteratursällskapet i Finland, Helsingfors 2005, 204, 226-227; C. Wolff, *Le comte Carl Fredrik Scheffer, traducteur des physiocrates français et promoteur de la monarchie renforcée en Suède*, «La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française», 12, 2017, <<https://doi.org/10.4000/lrf.1757>>.

¹³ *Posttidningar* 17/12 1767, 24/12 1767, 21/1 1768, 24/3 1768, 12/11 1768.

¹⁴ *Posttidningar* 22/5 1755.

¹⁵ «... som med stor nytta blifwit brukad i de heta länderne, och med än större framgång nyttias uti Engellands tempererade luft», *ibidem*.

¹⁶ *Posttidningar* 21/10 1756.

¹⁷ *Posttidningar* 22/4 1756, 3/5 1756. Sur le docteur Tronchin, voir H. Tronchin, *Un médecin du XVIIIe siècle. Théodore Tronchin (1709-1781), d'après des documents inédits*, Plon-Nourrit, Paris 1906.

¹⁸ *Stockholms Weckoblad* 3/10 1747 (inoculations par le docteur Boylston); *Stockholms Weckoblad* 23/6 1753.

¹⁹ «... som lyckats väl både med de hwita och Morerne», *Posttidningar* 3/6 1756.

²⁰ *Norrköpings Weckotidningar* 30/6 1770. Sur les théories raciales et la médecine au dix-huitième siècle, voir S. Seth, *Difference and Disease. Medicine, Race, and the Eighteenth-Century British Empire*, Cambridge University Press, Cambridge 2018: pp. 122-123, <<https://doi.org/10.1017/9781108289726>>.

²¹ *Posttidningar* 25/6 1761.

²² *Posttidningar* 14/4 1766.

²³ «Koppymningens underbara nytta [...] det är det aldrasäkraste sättet at preservera ungdomen både för lyten och sjelfwa döden», *Inrikes Tidningar* 4/1 1770.

²⁴ «... så skulle det allmänna ej sakna tilbörig kundskap om Koppymningens framgång i Swerige», *Inrikes Tidningar* 3/8 1767.

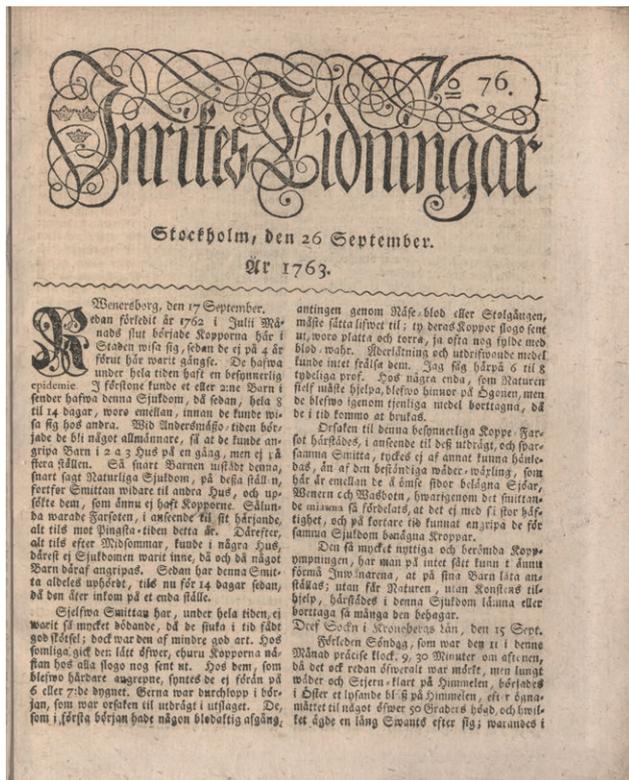


Fig. 2. Un numéro d'*Inrikes Tidningar* de septembre 1763 relatant une épidémie de variole à Vänersborg en Westrogothie. Bibliothèque Royale de Suède, Stockholm.

fondée sur la science et les connaissances empiriques.

En effet, l'inoculation et ses progrès en Suède sont vus comme une victoire de la science. Si l'inoculation fonctionne, c'est grâce à la sagesse des médecins et à la prudence de leurs méthodes. Pour faire courir le moins de risques possibles au patient, les inoculateurs doivent pratiquer les méthodes anglaises de Dimsdale et des Sutton, importées par Schultz, et éviter les médicaments inutiles. Le sujet à inoculer est préparé et suit des régimes sages. Dans ces descriptions, des échos de la médecine climatique se font entendre. L'inoculation se fait toutefois de la même manière quel que soit le climat, seuls les régimes thérapeutiques peuvent varier. Mêmes les différences physiologiques supposées entre les « races » humaines dans leur réaction à la variolisation s'avèrent nulles²⁵.

Pour les journalistes suédois, proches du pouvoir et de l'Académie des sciences de Stockholm, l'inoculation représente donc une grande victoire de la raison et des Lumières. Dans un compte-rendu de la séance du 12 novembre 1760 de l'Académie des sciences de Paris,

²⁵ Concernant la méthode anglaise, voir par exemple *Inrikes Tidningar* 31/3 1768.

les *Posttidningar* font savoir que d'Alembert a calculé la probabilité statistique du succès de l'inoculation²⁶. L'inoculation est ainsi représentée dans la continuité d'une idée de sciences plus ou moins exactes, dans une recherche de vérités naturelles. Cette foi dans le progrès et dans la science se manifeste aussi dans le discours très unilatéral sur l'inoculation en Suède, où les voix sceptiques ou critiques sont pendant très longtemps absentes des périodiques.

LE TOURNANT CRITIQUE

En effet, au tout début, dans les années 1750-1760, le débat sur l'inoculation n'en est pas un, parce que la presse est unanime : l'inoculation est bénéfique, fiable, et peu dangereuse. Comme ailleurs, c'est d'abord pour des raisons religieuses que l'on pourrait émettre des réserves sur cette pratique : l'homme a-t-il le droit de se donner une maladie volontairement afin de se sauver d'une forme plus grave de ce même fléau ?

Dès le 5 décembre 1752, le *Stockholms Weckoblad* rapporte la parution de l'ouvrage *The Case of Receiving Smallpox by Inoculation Impartially Considered* (1751) de David Some, théologien anglais, selon lequel l'homme a le devoir de se sauver et de sauver les siens. Son opinion diffère toutefois de celle de la plupart des théologiens anglais et français²⁷. En effet, dans les années 1750-1760, l'inoculation fait plus de débat à Paris qu'à Stockholm. Ainsi, en 1763-1764, les *Posttidningar* rapportent comment le parlement de Paris étudie les avantages et les dangers de l'inoculation et qu'il finit par l'interdire²⁸. Pourtant, en 1770, selon le même périodique, l'inoculation se généralise à Paris malgré les « préjugés » de la faculté de médecine de cette ville contre le procédé²⁹.

Dans la presse suédoise, l'inoculation est défendue par des arguments scientifiques mais aussi religieux, le luthéranisme d'État se mettant au service du bien public. Dans une lettre publiée dans les *Inrikes Tidningar* en date du 10 août 1767, un « lecteur » anonyme rapporte les débats religieux suscités par les inoculations de Sutton en Angleterre et constate qu'il n'est pas contraire à la religion de sauver ses proches et soi-même. Cependant, selon ce même lecteur, le public n'est pas assez éclairé et se pose des questions concernant par exemple les effets de l'inoculation sur l'espérance de vie, la possibilité de contracter la variole deux fois, pourquoi la prévention ne fonctionne pas toujours ou si la matière inoculée

²⁶ *Posttidningar* 4/12 1760.

²⁷ *Stockholms Weckoblad* 5/12 1752.

²⁸ *Posttidningar* 29/3 1763, 11/8 1763, 1/11 1764.

²⁹ *Posttidningar* 8/1 1770.

est toxique. Toujours d'après ce lecteur, c'est au clergé d'éclairer le public³⁰. Une année plus tard, l'argumentaire moral en faveur de l'inoculation est repris dans le même périodique, toujours par voie de lettre d'un «lecteur», qui dans le numéro du 28 novembre 1768 donne des références précises à l'ouvrage sur l'inoculation *Berättelse om koppors ympande* de Schultz et au traité de pédiatrie *Underrättelser om barnsjukdomar* («page 187 dans la note») de Rosenstein. Le même lecteur fait ensuite un appel aux parents, avançant que la compassion pour les innocents oblige à promouvoir la variolisation et qu'un «père tendre et consciencieux» fera inoculer son enfant³¹.

Quelques années plus tard, en 1774, dans le *Göteborgs Allehanda* du 20 janvier, est publiée une réponse à la question de ce que doit décider un chrétien pour ou contre la variolisation. Ici aussi il est fait référence à Schultz et à Rosenstein ainsi qu'à la méthode «sûre et facile» de Dimsdale, qui est présentée avec une exactitude scientifique : sur 420 inoculés, on comptera seulement un mort. Quant au problème de conscience, l'auteur avance en se conformant à une logique protestante et moderniste infaillible que l'inoculation ne s'étant généralisée que 1300 à 1400 ans après la Bible, celle-ci ne peut plus éclairer l'homme sur sa conduite à adopter. Par ailleurs la médecine non plus n'y est pas interdite, et Dieu ne verra point avec déplaisir que l'homme se protège contre la mort et les infirmités³².

La religion et l'inoculation ne sont donc pas inconciliables, ce qui porte le *Stockholmsposten* à écrire, le 31 décembre 1782, que c'est pourtant «l'ignorance en religion» qui empêche «le progrès des inventions les plus importantes, et à la fois les plus bénéfiques et les plus honorables pour l'humanité»³³.

Les mêmes éloges et la même association entre inoculation et progrès réapparaissent une dizaine d'années plus tard, lorsque le discours sur les Lumières s'est établi définitivement en Suède. Les journaux de province, en 1791, écrivent qu'en Angleterre l'inoculation fut d'abord contestée et qu'un prêtre de campagne y prétendait que Job avait été inoculé par le diable. « La raison éleva ensuite sa voix. C'est là le cours ordinaire des Lumières humaines », constate le *Stockholmsposten*³⁴. Le 19 septembre 1791, le *Stockholmsposten*, en citant le médecin français François

Ignace Goetz, attaque les arguments sur les dangers supposés de l'inoculation en constatant que l'inoculation est la plus belle des inventions, la plus importante pour l'humanité, pouvant se faire sans le moindre inconvénient, les accidents étant toujours la faute de l'inoculateur et non pas du principe de l'inoculation en soi³⁵.

S'il est nécessaire de faire les éloges de l'inoculation, et si ses inconvénients sont au moins indirectement évoqués, c'est parce que l'inoculation n'est encore nullement généralisée et qu'au niveau de la population, les résultats se font encore attendre. Dans les années 1770, nous pouvons observer un certain désenchantement dans la presse, lorsque les Suédois se rendent peu à peu compte qu'il ne suffit pas d'inoculer les gens instruits pour éradiquer la maladie; il faudrait aussi et surtout atteindre les masses, ce qui est un travail énorme dans un pays à l'infrastructure médicale modeste. L'attention se tourne par conséquent vers les populations rurales, dans lesquelles la variole continue à faucher des milliers d'enfants tous les ans, et vers le clergé de campagne, qui sera mobilisé dans les efforts d'immunisation comme il l'a été pour l'alphabétisation.

Le 14 août 1773, l'épidémie ayant fait rage pendant l'été, le périodique *Hwad Nytt?* publie la lettre d'un certain Engberg, qui souhaite que les paysans comprennent l'utilité de l'inoculation³⁶. Éclairer les populations est un travail très lent: en 1774, selon les *Inrikes Tidningar*, 66 personnes dont 56 paysans se sont fait inoculer par le chirurgien municipal Daniel Åkerman dans la ville de Gamla Karleby en Ostrobotnie³⁷. Ce n'est pas beaucoup; ce n'est qu'un début.

Après l'enthousiasme, le doute apparaît aussi. Les *Inrikes Tidningar* rapportent ainsi pendant l'hiver 1774-1775 des incidents supposés liés à l'inoculation: en novembre, à Borgå dans le sud-est de la Finlande, un enfant de six ans n'arrive plus à ouvrir la bouche après avoir été inoculé, et en janvier, des cas similaires sont rapportés de Berlin, ainsi que des cas, à l'étranger, de gangrène³⁸. Le 26 janvier 1776, le *Göteborgs Allehanda* note aussi qu'à Paris, les défenseurs de l'inoculation se taisent après des événements qui ont fait craindre les inconvénients du procédé. Il s'agit ici du cas de deux femmes enceintes qui sont mortes, de même que les fœtus, après qu'un médecin anglais leur a fait ingérer le pus au lieu de l'inoculer. Par conséquent, la matière à inoculer a ainsi « empoisonné » les deux femmes et leurs enfants à naître³⁹. Il convient de noter que le périodique,

³⁰ *Inrikes Tidningar* 10/8 1767.

³¹ «P. 187 i noten», «en om sit Barn och Samwete ömsint Fader», *Inrikes Tidningar* 28/11 1768.

³² «så säker och lätt», *Göteborgs Allehanda* 20/1 1774.

³³ «Okunnighet i Religion har ej sällan hindrat framgången af de wigtigaste och människosläktet mäst både gagnande och hedrande anstalter», *Stockholmsposten* 31/12 1782.

³⁴ «Förnuftet uphof sedan sin röst. Det är den mänskliga uplysningens wanliga gång.» *Stockholmsposten* 10/1 1791; voir aussi *Nytt Och Gamalt* 27/7 1791.

³⁵ *Stockholmsposten* 19/9 1791.

³⁶ *Hwad Nytt?* 14/8 1773.

³⁷ *Inrikes Tidningar* 15/9 1774.

³⁸ *Inrikes Tidningar* 21/11 1774, 12/1 1775.

³⁹ *Göteborgs Allehanda* 26/1 1776.

encore une fois, prend soin de démontrer que la faute est celui de l'inoculateur, qui a utilisé un procédé irrégulier et irresponsable, alors que l'inoculation, correctement faite, ne présente pas de tels risques.

Les nouvelles et les exemples, que les périodiques s'efforcent de relayer, ont des effets du moins locaux. Lorsqu'en 1777 l'infant Philippe, duc de Calabre, est mort de la variole, cela fait selon le journal *Dagligt Allehanda* avancer l'inoculation en Italie, où la famille royale de Naples se fait inoculer⁴⁰. Néanmoins, l'inoculation fait encore peur, et en Westrobotnie dans le nord de la Suède, les gens du peuple préfèrent, toujours selon le *Dagligt Allehanda* en février 1778, perdre un enfant plutôt que de payer l'inoculateur⁴¹. À Carlstad en Varmie, aussi, en 1783, ce sont les «préjugés» qui empêchent les inoculations⁴².

ATTEINDRE LES MASSES

Pour la presse périodique, proche du pouvoir et des élites, le peuple est avare, soupçonneux et avant tout ignorant; il faut donc l'éclairer et offrir des inoculations sans frais. La solution existe dès 1759: la maison d'inoculation de Göteborg et celle du *Collegium medicum* de Stockholm, à partir de 1760, offrent des inoculations aux pauvres. À partir de 1771, la maison d'inoculation du *Collegium medicum* annonce dans les périodiques l'ouverture de 40 places deux fois par an aux enfants de 5 à 15 ans pour des inoculations gratuites. Ils y seront nourris, logés et soignés⁴³. Apparemment, l'annonce n'atteint pas d'emblée le bon public, car un peu plus tard, on précise que cette possibilité est réservée aux pauvres⁴⁴.

La difficulté, toutefois, est toujours d'atteindre les provinces, où les enfants continuent à mourir en grand nombre de la variole alors que l'inoculation offrirait un moyen de prévention facile et efficace. Le 5 juin 1778, le *Göteborgs Allehanda* note que lors des séances des tribunaux ruraux (*ting*), le gouverneur de province et les fonctionnaires devront selon l'instruction du *Collegium medicum* «éclairer les paysans sur les avantages, la sécurité et l'utilité de la variolisation»⁴⁵. Nonobstant, une année plus tard, malgré des moyens donnés par le

roi pour cet objectif, les médecins se plaignent de la lenteur de l'inoculation dans les campagnes⁴⁶. Le préjugé religieux est un des obstacles, l'ignorance un autre; sans eux, l'inoculation pourrait sauver des centaines de vies au sein de la paysannerie⁴⁷.

Témoignant de ces lenteurs contradictoires en province, les périodiques rapportent des exemples du progrès des inoculations dans le diocèse d'Åbo en Finlande. Les *Inrikes Tidningar* écrit le 20 août 1780 qu'à Lohtaja (Lochteå) en Ostrobotnie, l'inoculation aurait diminué la mortalité infantile cette année-là⁴⁸. Quinze ans plus tard, les efforts sont toujours jugés insuffisants. Le 16 septembre 1795, le *Stockholmsposten* note ainsi que des milliers d'enfants sont morts dans le diocèse d'Åbo pendant les années précédentes et qu'il faudrait arriver à inoculer ceux de la paysannerie. De plus de 600 inoculés en 1793, personne n'est décédé, mais le travail «va pour plusieurs raisons beaucoup plus lentement que chaque philanthrope éclairé souhaiterait», et le procédé demeure encore peu connu⁴⁹. À Åbo même, l'inoculation commence à se généraliser seulement après que les professeurs de chirurgie Gabriel Erik Haartman et Josef Gustaf Pipping annoncent en avril 1794 qu'ils offrent des inoculations gratuites aux pauvres à l'hôpital de district⁵⁰. Les *Inrikes Tidningar* rapporte le 18 juillet 1798 que lors de l'assemblée annuelle de la paroisse (*sockenstämma*) d'Esbo en Nylande de 1797, on a demandé aux paysans s'ils connaissaient le procédé de l'inoculation. La réponse unanime a été «non», mais certains ont entendu que les gens de conditions la pratiquaient. Un valet de ferme du manoir de Mäkkylä, Anders Kämpe, mort en 1797, a été le premier paysan à se faire inoculer avec trois de ses enfants et est cité en exemple⁵¹.

En 1798, selon le *Stockholmsposten*, on dénombre encore 1087 décédés par la variole dans le diocèse d'Åbo, autant de morts qui «auraient pu être empêchées» par une variolisation plus généralisée. La Société économique de Finlande (*Finska Hushållningssällskapet*) se propose alors de promouvoir l'inoculation dans le pays et envoie, en 1799, une lettre circulaire aux évêques, gouverneurs et consistoires pour les prier de fortement encourager la paysannerie à se faire inoculer⁵². Les pas-

⁴⁰ *Dagligt Allehanda* 23/10 1777; *Posttidningar* 23/10 1777; voir aussi *Stockholms Weckoblad* 1/11 1777.

⁴¹ *Dagligt Allehanda* 5/2 1778.

⁴² *Carlstads Weckoblad* 22/2 1783.

⁴³ *Inrikes Tidningar* 8/8 1771, 24/8 1772, 22/8 1774, 25/8 1774, 29/8 1774, 14/8 1777; *Posttidningar* 12/8 1771, 27/8 1772, 25/4 1774; *Dagligt Allehanda* 5/2 1778.

⁴⁴ *Posttidningar* 27/8 1772.

⁴⁵ «... upplysa och öfvertyga Allmogen om Koppypmpningens förmoner, säkerhet och nytta», *Göteborgs Allehanda* 5/6 1778.

⁴⁶ *Göteborgs Allehanda* 14/9 1779, 12/11 1779.

⁴⁷ *Dagligt Allehanda* 18/4 1780; voir aussi *Inrikes Tidningar* 15/11 1779.

⁴⁸ *Inrikes Tidningar* 20/8 1780.

⁴⁹ «... i det hela går dock härmed än af många orsaker wida trögare än hwar uplyst människjowän skulle önska», *Stockholmsposten* 16/9 1795.

⁵⁰ *Åbo Tidningar* 7/4 1794; *Extraposten* 6/6 1794.

⁵¹ *Inrikes Tidningar* 18/7 1798.

⁵² «... som genom det redan så länge bepröfwade och godkända medlet, jag menar en almännare koppypmpning, kunnat förekommas», *Stockholmsposten* 5/7 1799.

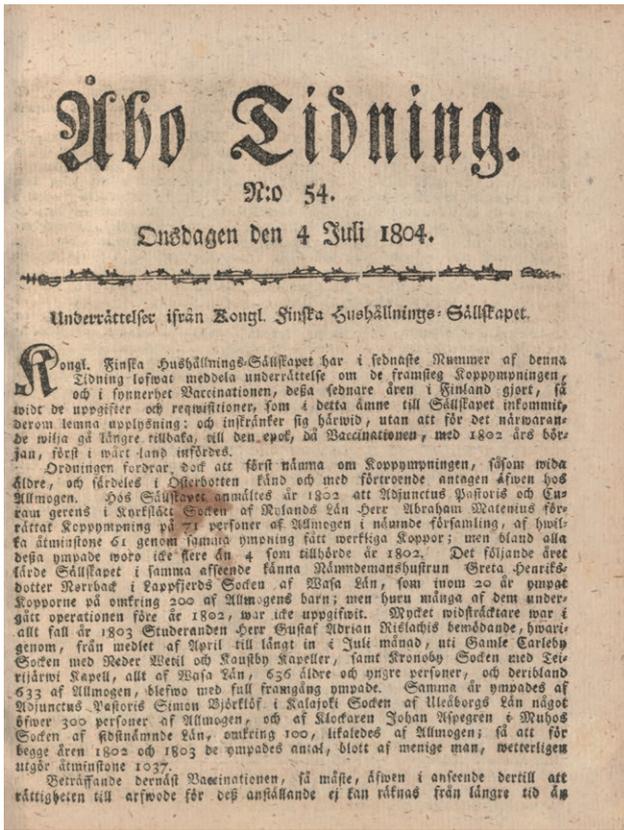


Fig. 3. Le numéro du 4 juillet 1804 d'*Åbo Tidning* contient un rapport de la Société économique de Finlande sur les progrès de l'inoculation et de la vaccination en Finlande. Bibliothèque Royale de Suède, Stockholm.

teurs sont également mobilisés à cet effet, et la Société promet une récompense à ceux qui auront inoculé au moins 25 enfants avec succès⁵³. Espérant peut-être y voir un premier succès, le *Dagligt Allehanda* fait état de milliers de vies sauvées en Ostrobotnie, où l'inoculation est plus générale qu'ailleurs et où la population pourrait par conséquent doubler⁵⁴. Pourtant, la même année, 3250 enfants meurent de la variole dans le diocèse d'Åbo dont l'Ostrobotnie fait partie. La conclusion du *Stockholmsposten* est qu'il faut inoculer davantage⁵⁵.

Ce qui fait finalement la différence, c'est l'introduction de la vaccination selon la méthode de Jenner, rapportée le 1^{er} août 1800 par le *Stockholmsposten*. La vaccination est facile, suscite une confiance accrue et promet des résultats rapides selon le périodique⁵⁶. Dans la première décennie du dix-neuvième siècle, la vaccination ren-

contre dans la presse suédoise le même enthousiasme que l'inoculation cinquante ans plus tôt, et encore une fois, le procédé se répand en apparence rapidement, remplaçant l'inoculation à Paris des 1803 selon le *Stockholmsposten*⁵⁷. En 1802 commencent les premières campagnes de vaccination en Suède, le *Collegium medicum* essayant d'abord la méthode⁵⁸. En 1803, à la demande des sociétés patriotiques comme la Société économique de Finlande, les sacristains sont obligés d'apprendre le procédé⁵⁹. L'année suivante, la Société économique, responsable de la distribution du vaccin en Finlande, a déjà trois vaccinateurs en Ostrobotnie, et le nouveau procédé se répand⁶⁰. En 1816, la vaccination des enfants contre la variole devient obligatoire en Suède (et le demeure jusqu'en 1976). En Finlande, séparée depuis 1809 de la Suède après la conquête russe, l'inoculation ne sera obligatoire qu'en 1883 pour les enfants de moins de deux ans (jusqu'en 1951).

CONCLUSION

Dans la presse périodique suédoise, l'inoculation est présentée de manière exclusivement positive, et à croire les périodiques, les opposants de l'inoculation sont très peu nombreux parmi les personnes éduquées. Cela distingue la Suède de certains autres pays, où l'inoculation donne lieu à des polémiques plus virulentes⁶¹. La presse suédoise se pose ainsi en alliée de la science, de l'académie et du pouvoir central. Dans ce pays centralisé à la culture relativement homogène et consensuelle, l'élite est réduite, et ses différents secteurs se superposent. Face à l'inoculation, l'attitude de la presse se caractérise par une ouverture d'esprit et un esprit cosmopolite et éclairé, qui s'exprime par l'enthousiasme général avec lequel sont notées les nouvelles de l'étranger concernant les progrès de l'inoculation dans l'ancien et le nouveau monde.

Les seuls soucis émis par la presse au sujet de l'inoculation concernent les manières de contrer les arguments religieux, un problème assez facilement résolu, et les moyens de convaincre les paysans de se faire inocu-

⁵⁷ *Stockholmsposten* 14/1 1803.

⁵⁸ *Stockholmsposten* 10/4 1802.

⁵⁹ *Inrikes Tidningar* 28/10 1803.

⁶⁰ *Stockholmsposten* 13/7 1804. Ironiquement, l'Ostrobotnie suédophone, transformée par réveil chrétien protestant et l'émigration vers les États-Unis au dix-neuvième siècle, est devenue de nos jours un bastion de la médecine alternative et du mouvement anti-vaccinal.

⁶¹ Voir par exemple A. Grant, *Globalisation of Variolation. The Overlooked Origins of Immunity for Smallpox in the 18th century*, WSPC, Singapore 2019; G. Miller, *The Adoption of Inoculation for Smallpox in England and France*, University of Philadelphia Press, Philadelphia 1957; J.-P. Peter, *Les médecins français face au problème de l'inoculation varioleuse et de sa diffusion*, «Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest», 86, 1979, 3, pp. 251-264.

⁵³ *Stockholmsposten* 6/8 1799.

⁵⁴ *Dagligt Allehanda* 6/9 1799.

⁵⁵ *Stockholmsposten* 16/7 1800.

⁵⁶ *Stockholmsposten* 1/8 1800, aussi 2/9 1800.

ler, ce qui est plus difficile. Toutefois, cette difficulté s'explique davantage par les inerties structurelles des communautés rurales et le manque d'inoculateurs que par une véritable opposition. Si de telles résistances existent, elles ne sont guère notées par les périodiques.

Au fil des années et des décennies qui passent après les premières inoculations de 1754-1755, les périodiques commencent à refléter une prise de conscience de plus en plus aiguë des défis que présente la prévention des épidémies de variole : pour préserver la population, il faudrait inoculer les grandes masses rurales, dont les réticences tiennent selon les périodiques à leur ignorance. Les atteindre est un travail très lent, qui n'aboutit pas au dix-huitième siècle.

Aussi, l'intérêt du cas suédois réside essentiellement dans le ton du discours sur l'inoculation, très optimiste, progressif et enthousiaste, reflétant la proximité étroite entre pouvoir politique, milieux scientifiques et presse périodique. La promotion de l'inoculation y apparaît en conséquence comme un effort coordonné, où coopèrent les autorités médicales, la monarchie, l'Église luthérienne, les francs-maçons et les sociétés patriotiques, et la presse périodique. Cet effort ne portera vraiment fruit qu'après l'arrivée de la vaccination et le développement du réseau d'officiers de santé et de médecins de province au dix-neuvième siècle.



Citation: Bénédicte Prot (2023). La «Gazette d'Épidaure» (1761-1763) et la poétique du périodique médical au XVIII^e siècle. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 31-41. doi: 10.36253/ds-14100

Copyright: ©2023 Bénédicte Prot. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Laura Nicoli.

Periodicals and Health in the 18th Century

La «Gazette d'Épidaure» (1761-1763) et la poétique du périodique médical au XVIII^e siècle

BÉNÉDICTE PROT

Université de Bâle

Abstract. The «Gazette d'Épidaure» by the physician Jacques Barbeau-Dubourg articulates the periodical press and the dissemination of knowledge on health in the 18th century. In order to reach and please a wide audience of physicians, scholars and amateurs, the doctor-journalist claims diversity, composes a polyphonic medical gazette, and sometimes uses fictional masks and a comic register. The immediate critics of the gazette address the question of the poetics of the medical periodical. This article thus explores the relationship between press, medicine and literature in Enlightenment France.

Keywords: press, health, literature, medicine, French enlightenment.

1. INTRODUCTION

Au XVIII^e siècle, les journaux savants et littéraires ainsi que les feuilles périodiques recèlent de contenus relatifs à la médecine et à la santé. Les *Affiches* imprimées en province «juxtaposent [...] deux discours contradictoires», l'un émanant des pseudo-guérisseurs ambulants et des empiriques, l'autre des praticiens patentés et éclairés¹. Similairement, dans les almanachs, les innovations de la médecine des Lumières côtoient les traditionnelles prédictions de maladies, recommandations de santé mâtinées d'astrologie et recettes de remèdes². Des questions médicales, tant théoriques que pratiques, sont portées à la connaissance du plus grand nombre par voie de presse, en particulier via des recensions critiques d'ouvrages dans les journaux. C'est le cas du débat sur l'irritabilité et la sensibilité ainsi que de celui sur l'inoculation³. La présence

¹ G. Feyel, *Médecins, empiriques et charlatans dans la presse provinciale à la fin du XVIII^e siècle*, in *Le Corps et la santé*, Actes du 110^e congrès national des sociétés savantes (Montpellier, 1985), Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris 1985, pp. 79-100: 81.

² J.-F. Viaud, *Médecine traditionnelle populaire et informations «éclairées» sur la santé. Le mélange des genres dans les almanachs du XVIII^e siècle*, «Le Temps des médias», 23, 2014, pp. 13-25.

³ Voir H. Steinke, *The Debate and the Medical and Public Sphere*, in *Irritating Experiments. Haller's Concept and the European Controversy on Irritability and Sensibility, 1750-90*, Brill, Leiden 2005, pp. 231-277; É. Francalanza, *Médecine et politique dans les journaux d'Arnaud et Suard (1760-1766)*, in *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, dir. par H. Duranton et P. Rétat, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 1999, pp. 169-178; É. Francalanza, *Les sciences dans la Gazette littéraire de l'Europe d'Arnaud et Suard (1764-1766)*, in *I periodici sette-*

de la médecine dans la sphère publique se manifeste également par l'apparition au cours des années 1750-1770 de périodiques médicaux qui touchent un lectorat plus vaste que celui des seuls praticiens⁴. «[D]e 1754 à 1783, neuf nouveaux périodiques consacrés à l'art d'Esculape voient le jour»⁵, parmi lesquels la «Gazette d'Épidaure», lancée en 1761 par le médecin Jacques Barbeu-Dubourg (1709-1779).

La «Gazette d'Épidaure» est un cas à la fois typique et original de l'articulation entre la forme et les fonctions de l'ouvrage périodique et la santé au XVIII^e siècle. Elle intéresse particulièrement les rapports entre presse, médecine et littérature dans la France des Lumières. À cet égard, il convient de considérer l'ouvrage périodique qu'est la gazette en tant que texte:

*[A]u cours du XVIII^e siècle, on voit que les gazettes s'offrent au lecteur comme le vivant laboratoire d'une textualité complexe et riche, où les suites de nouvelles séparées s'agrègent en petits "pâtés" sous l'étiquette d'une rubrique, tandis que certaines lettres de correspondants se lisent comme des notes de synthèse ou de véritables panoramas; où de sèches annonces côtoient des textes qui courent sur plusieurs livraisons et où le fait divers, l'anecdote, le récit enjoué apportent parfois une note d'humour*⁶.

Comme toute gazette, celle d'Épidaure est un «objet textuel»⁷ qui peut être appréhendé à travers les outils de l'analyse littéraire; parce qu'elle est 'de médecine', elle appelle doublement à être étudiée au prisme d'une «poétique du discours qui n'est rien d'autre qu'une poétique des textes repérés comme non immédiatement littéraires par la tradition académique»⁸.

Barbeu-Dubourg place sa gazette sous le signe de la diversité. Comment ce principe peut-il déterminer

centeschi come luogo di comunicazione dei saperi. Prospettive storiche, letterarie e linguistiche, a cura di F. Forner, F. Meier e S. Schwarze, Peter Lang, Berlin 2022, pp. 307-333; Y. Marcil, *Les périodiques littéraires et la campagne de La Condamine en faveur de l'inoculation de la petite vérole*, «Le Temps des médias», 23, 2014, pp. 66-77.

⁴ J.-B. Fressoz, *La médecine et le «tribunal public» au XVIII^e siècle*, «Hermès», 73, 2015, pp. 21-30; 24. Voir également C. Crignon-De Oliveira, *Le rôle des périodiques dans la diffusion du savoir médical en France et en Grande-Bretagne (fin dix-septième-fin dix-huitième siècle)*, in *Cultural Transfers: France and Britain in the Long Eighteenth Century*, ed. by A. Thomson et al., Voltaire Foundation, Oxford 2010, pp. 131-145.

⁵ C. Bruneel, *La médecine dans le «Journal encyclopédique»*, in *L'Encyclopédisme au XVIII^e siècle*, dir. par F. Tilkin, Presses universitaires de Liège, Liège 2008, pp. 37-57, <<https://doi.org/10.4000/books.pulg.5220>> (10/2022).

⁶ C. Labrosse et P. Réat, *Le texte de la gazette*, in *Les Gazettes européennes de langue française (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Table ronde internationale (Saint-Étienne, 21-23 mai 1992), dir. par H. Duranton, C. Labrosse et P. Réat, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 1992, pp. 135-144; 137.

⁷ Y. Séité, *Politique et poétique. Le cas de la gazette*, in *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, cit., pp. 325-334; 327.

⁸ Ivi, p. 328.

la ligne éditoriale d'un périodique uniquement dédié à la médecine et à la santé? Comment le divers se manifeste-t-il dans le texte de la gazette? À quelles fins sur le plan du discours médico-sanitaire et avec quels enjeux sur le plan de la poétique journalistique? Si diversité et spécificité se combinent ici, c'est que Barbeu-Dubourg conçoit moins la médecine comme une discipline *stricto sensu* que comme un tout unitaire, à la fois composé et hiérarchisé. Ainsi, sa gazette «roul[e] uniquement sur la Médecine considérée de tous les sens, & dans son tronc & dans ses branches»⁹. Cette figuration en arborescence, caractéristique d'une vision encyclopédique des connaissances, définit la médecine comme un champ de savoirs multiples. Outre ce cadre épistémologique, la diversité qui préside à la «Gazette d'Épidaure» s'inscrit dans un projet d'utilité publique, qui consiste à diffuser et valoriser les savoirs afin de préserver et d'améliorer la santé. Elle résulte d'un double geste du gazetier-médecin, qui écrit et compile, et rend ainsi compte des voix multiples du monde médical de son temps. Différentes modalités d'une poétique journalistique apparaissent dès 1760, y compris dans le genre de la gazette¹⁰. La «Gazette d'Épidaure» a aussi sa littérarité. Barbeu-Dubourg joue des formes du discours journalistique et compose une gazette médicale polyphonique où règne «beaucoup d'inégalité dans [le] style»¹¹ et où le registre comique est parfois employé. Soulignant un hiatus entre gaieté et promotion de la santé, la réception que les contemporains font de la «Gazette d'Épidaure» nous éclaire sur la façon dont on conçoit une poétique du périodique médical au XVIII^e siècle.

2. LA DIVERSITÉ AU CŒUR D'UNE GAZETTE SPÉCIALISÉE

«Rien n'ennuie tant à la longue qu'une élégante monotonie, comme rien ne dégoûte tant que toujours du

⁹ *Prospectus*, «Gazette d'Épidaure», 1761, vol. I, pp.1-6; 2. Les numéros sont assemblés en quatre volumes: *Gazette de médecine. Année 1761. Par un médecin de Paris*, J. A. Grangé, Paris 1761 (voll. I et II); *Gazette d'Épidaure, ou Recueil de nouvelles de médecine, avec des réflexions, Pour simplifier la théorie & éclairer la pratique. Par M. Barbeu Dubourg, Docteur & ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, Associé de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, & de la Société Royale de Montpellier*, J.A. Grangé, Paris 1762 (voll. III et IV). Les dernières livraisons parues en janvier 1763 sont reliées à la suite du vol. IV. Nous employons dans le corps de cet article le premier intitulé de la gazette, conformément au titre indexé: R. Rey, s.v. «Gazette d'Épidaure», in *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, <<https://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0539-gazette-depidaure>> (10/2022).

¹⁰ M.-È. Thérenty, *Avant-propos*, «Orages. Poétiques journalistiques», 7, 2008, pp. 11-21; 14.

¹¹ *Prospectus*, «Gazette d'Épidaure», cit., p. 6.

pâté, & puis encore du pâté, & du pâté sans fin»¹². C'est sur ce refus de l'uniformité que se termine le prospectus de la «Gazette d'Épidaure». La mention du pâté fait référence au conte *Pâté d'anguille*, dans lequel La Fontaine répète: «Diversité c'est ma devise». La diversité est un principe clé de la presse d'Ancien Régime, à tel point que ce journal littéraire à grande diffusion qu'est le «Mercure de France» fait sienne la fameuse devise lafontainienne¹³.

Dans son prospectus, le médecin-journaliste insiste sur la diversité qui caractérise son périodique en se dépeignant comme un être versatile dont l'humeur, tantôt sérieuse tantôt joyeuse, «sui[t] les vicissitudes de la pluie & du beau temps»¹⁴. Félix Vicq d'Azyr (1748-1794) décrit Barbeu-Dubourg comme «[u]n esprit prompt et mobile auquel un seul genre d'occupation n'a jamais suffi»¹⁵ et comme un auteur dont les productions sont «variées comme ses goûts»¹⁶. Ses activités et ses intérêts sont en effet multiples. Ce n'est que tardivement que Barbeu-Dubourg vient à la médecine, après avoir renoncé au sacerdoce et «butiné de science en science»¹⁷ en étudiant les langues, l'histoire, les mathématiques et le droit. Il est reçu à la Faculté de médecine de Paris en 1748 où il jouit du titre de docteur régent¹⁸. Polémiste, Barbeu-Dubourg prend part à bon nombre de querelles médicales, qu'il s'agisse de la formation des chirurgiens dès 1743, de la saignée ou encore de l'inoculation. Républicain des lettres, il est aussi traducteur, entre autres des œuvres de son ami et correspondant Benjamin Franklin (1706-1790) en 1773¹⁹. Son goût pour l'histoire en fait

¹² *Ibidem*.

¹³ Voir S. Dumouchel, *Le Journal littéraire en France au dix-huitième siècle. Émergence d'une culture virtuelle*, Voltaire Foundation, Oxford 2016.

¹⁴ Prospectus, «Gazette d'Épidaure», cit., p. 5.

¹⁵ F. Vicq d'Azyr, s.v. «Barbeu Dubourg», in *Éloges historiques par Vicq-d'Azyr, recueillis et publiés avec des notes et un discours sur sa vie et ses ouvrages*, par Jacq. L. Moreau (de la Sarthe), Docteur médecin, Sous-bibliothécaire de l'École de médecine, Membre adjoint de la Société de cette École, membre de la Société philomathique, des Sociétés de médecine de Paris, de Montpellier, etc., L. Duprat-Duverger, Paris 1805, vol. II, pp. 181-196: 181.

¹⁶ Ivi, p. 187.

¹⁷ P. Delaunay, s.v. «Barbeu Du Bourg», in *Vieux médecins mayennais*, V^e A. Goupil, Laval 1904, pp. 5-79: 7. Les autres notices biographiques consultées sont les suivantes: B. Hauréau, s.v. «Barbeu-Dubourg (Jacques)», in *Histoire littéraire du Maine*, par B. Hauréau, membre de l'Institut. Nouvelle édition, Dumoulin, Paris 1870, vol. I, pp. 218-222; M. Gillot et J. Carriat, s.v. «Barbeu Du Bourg», in *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, <<https://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/029-jacques-barbeu-du-bourg>> (10/2022).

¹⁸ Sur le titre de docteur régent au XVIII^e siècle: I. Coquillard, *L'émergence d'un groupe professionnel: les docteurs régents de la faculté de médecine de Paris au XVIII^e siècle*, in *Histoires de nobles et de bourgeois. Individus, groupes, réseaux en France. XVI^e-XVIII^e siècles*, dir. par J. Duma, Presses universitaires de Paris Nanterre, Nanterre 2011, pp. 161-187, <<https://doi.org/10.4000/books.pupo.3899>> (10/2022).

¹⁹ Sur les rapports de Barbeu-Dubourg et Franklin, voir A.O. Aldridge, *Jacques Barbeu-Dubourg, a French Disciple of Benjamin Franklin*,

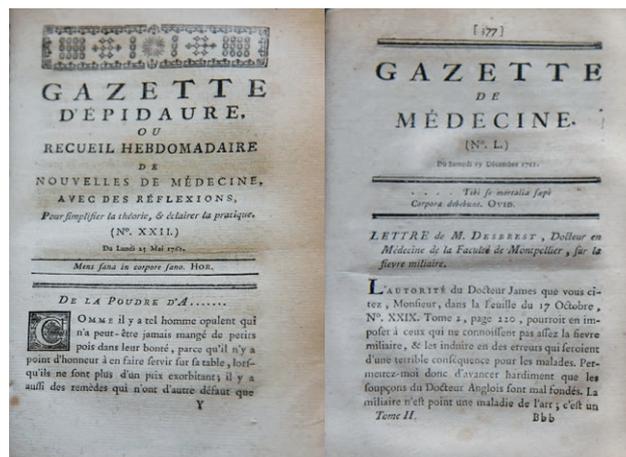


Fig. 1. Pages de titre de la «Gazette d'Épidaure» devenue «Gazette de médecine» (à partir du n° 23). «Gazette d'Épidaure», 22, 25 mai 1761, p. 169 [8 AEJ 149 FA] et «Gazette de médecine», 50, 19 décembre 1761, p. 377 [8 AEJ 149 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

encore l'inventeur en 1753 d'une machine et de cartes chronographiques²⁰. Quant à son intérêt pour la botanique, il le conduit à publier *Le Botaniste françois* (1767), deux volumes en langue vernaculaire.

L'activité journalistique de Barbeu-Dubourg s'inscrit dans le cadre d'une intense pratique polygraphique. Son périodique s'intitule d'abord «Gazette d'Épidaure», en référence au lieu où se trouvait le sanctuaire du dieu grec de la médecine Asclépios. Le sous-titre explicite le contenu à la fois informatif et réflexif d'une gazette qui aborde la médecine en tant que pratique et en tant qu'activité intellectuelle. À partir du n° 23 du 27 mai 1761, les numéros s'intitulent plus prosaïquement «Gazette de médecine».

Chaque ordinaire compte huit pages in-8°. Distribuée par souscription à Paris et en province, la «Gazette d'Épidaure» paraît deux fois par semaine, du 1^{er} avril 1761 au 19 janvier 1763. Apparu en Europe vers 1630, ce type d'imprimé périodique qu'est la gazette se caractérise par sa brièveté et sa périodicité serrée, par laquelle il rend compte de nouvelles, d'informations et d'événements, en particulier politiques²¹. La guerre de Sept

«Proceedings of the American Philosophical Society», 95, 1951, pp. 331-392.

²⁰ Voir S. Ferguson, *The 1753 «Carte chronographique» of Jacques Barbeu-Dubourg*, «The Princeton University Library Chronicle», 52, 1991, pp. 190-230; A. Schmidt-Burkhardt, *Die Chronologiemaschine Barbeu-Dubourgs Aufbruch in die historiografische Moderne*, Lukas Verlag, Berlin 2022.

²¹ P. Rétat, *Les gazettes: de l'événement à l'histoire*, in *Études sur la presse au XVIII^e siècle*, dir. par R. Favre et al., Presses universitaires de Lyon, Lyon 1978, pp. 23-38, <<https://doi.org/10.4000/books.pul.12117>>

Ans (1756-1763) accroît la création²² et la diffusion²³ des gazettes, phénomène que Barbeau-Dubourg qualifie de «*Gazetomanie*»²⁴. Le médecin se distancie des nationalistes politiques et conçoit une gazette qui se distingue «par l'utilité de son objet»²⁵.

La «*Gazette d'Épidaure*» est pensée comme un outil de diffusion des savoirs détenus par les médecins reconnus: il s'agit de «travail[er] à faciliter la circulation & la propagation de leurs plus belles connaissances & de leurs plus utiles découvertes»²⁶. La communication des savoirs au-delà du cercle des initiés implique de désanctuariser la médecine professionnelle et institutionnelle. Le périodique remplit la fonction de média, au sens d'intermédiaire, entre le public et le centre névralgique du savoir médical qu'est alors la Faculté de médecine de Paris. Dans le titre initialement donné à la gazette, Épidaure désigne ainsi le territoire métaphorique que forme la médecine mais aussi, au plan géographique, le point où la gazette «se localis[e], marqu[e] une provenance»²⁷. Les consultations de charité hebdomadaires et les assemblées mensuelles dites *prima mensis* auxquelles Barbeau-Dubourg assiste à la Faculté alimentent notamment les contenus du périodique.

Conçue dans une visée informative, la «*Gazette d'Épidaure*» signale les nominations au sein de la Faculté et les thèses soutenues, de même qu'elle indique la tenue de cours d'anatomie, de chimie, de chirurgie ou encore d'accouchements. Couvrant l'actualité du monde médical, elle rend compte des décrets qui encadrent la profession, diffuse les annonces de prix et inclut quelques éloges des pairs. La «*Gazette d'Épidaure*» présente régulièrement des statistiques sur les naissances et les morts et transmet d'autres informations brèves, comme des nouvelles de la santé de personnalités. On apprend par exemple qu'aucune pierre n'a été trouvée dans la vessie de Jean-Jacques Rousseau²⁸. Certains avis et articles sont de

nature publicitaire²⁹, comme lorsqu'il s'agit de solliciter l'intérêt des souscripteurs pour les planches anatomiques en couleurs réalisées par Jacques-Fabien Gautier-Dagoty (1716?-1785)³⁰. L'annonce des nouvelles publications médicales forme une rubrique récurrente qui obéit à un souci d'exhaustivité. Les «extraits scientifiques»³¹ sont toutefois exclus. Ce choix éditorial distingue les feuilles de la gazette des pages des journaux savants qui proposent des extraits et des compte rendus critiques de livres. Selon le gazetier, «l'analyse d'un Livre [est une] sublime fonction [...] réservée aux Journalistes»³².

La diversité y étant érigée en principe structurant, la «*Gazette d'Épidaure*» comprend encore des avis au public, des observations, des articles issus de journaux étrangers, de récits de voyages ou d'autres ouvrages, ainsi que des lettres et des contributions de ses lecteurs. Les thématiques qu'elle couvre sont innombrables. Outre ce qui a trait à l'hygiène, à la pathologie et à la thérapeutique, la gazette traite d'anatomie et d'anatomie comparée, de chirurgie, d'art vétérinaire, ainsi que d'histoire naturelle, de chimie et de physique, dans la mesure où ces dernières éclairent des symptômes, des phénomènes corporels et physiologiques ou encore l'effet de certaines pharmacopées. Avec un tel périodique médical, Barbeau-Dubourg entend bien occuper une place singulière dans le paysage journalistique de son temps.

Certains textes de sa gazette se retrouvent dans les colonnes de la «*Gazette salutaire*» (1761-1793), lancée au même moment par le médecin, journaliste et encyclopédiste Friedrich Emmanuel Grunwald (1734-1826)³³. Cette feuille hebdomadaire publiée à Bouillon se réclame également de la diversité en se présentant comme un composé de la «*Gazette d'Épidaure*», de quelques extraits ou observations du «*Journal de Médecine*», et de divers autres articles relatifs à «la Médecine, la Chirurgie, la Botanique, la Chymie, etc. etc. etc.», ainsi que l'indique d'abord son titre³⁴. Bien que leurs gazettes poursuivent un objectif similaire, les deux médecins-journalistes se querellent. Barbeau-Dubourg sa targue du succès de son

(10/2022); C. Cave, *Chronographie: la parade de l'écriture*, in *La Suite à l'ordinaire prochain. La représentation du monde dans les gazettes*, dir. par C. Thomas et D. Reynaud, Presses universitaires de Lyon, Lyon 1999, pp. 63-79, <<https://doi.org/10.4000/books.pul.1997>> (10/2022).

²² J. Sgard, *Postface. Répartition et typologie des titres*, in *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, Universitas / Voltaire Foundation, Oxford / Paris 1991, pp. 1131-1140: 1131.

²³ G. Feyel, *La Gazette au début de la guerre de Sept Ans: son administration, sa diffusion (1751-1758)*, in *La Diffusion et la lecture des journaux de langue française sous l'Ancien Régime*, Actes du colloque international (Nimègue, 3-5 juin 1987), dir. par H. Bots, APA-Holland University Press, Amsterdam / Maarssen 1988, pp. 101-116: 101.

²⁴ *Prospectus*, «*Gazette d'Épidaure*», cit., p. 2. L'italique est dans le texte.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ *Discours préliminaire*, «*Gazette d'Épidaure*», 1, 1 Avril 1761, vol. I, pp.1-8: 6.

²⁷ C. Labrosse, *Espace et territoire*, in *La Suite à l'ordinaire prochain*, cit., pp. 153-180, <<https://doi.org/10.4000/books.pul.2018>> (10/2022).

²⁸ «*Gazette de médecine*», 33, 20 Juin 1761, vol. I, p. 264.

²⁹ Sur l'histoire et l'entrée dès 1745 de la publicité dans la presse française: G. Feyel, *Presse et publicité en France (XVIII^e et XIX^e siècles)*, «*Revue historique*», 628, 2003, pp. 837-868.

³⁰ «*Gazette de médecine*», 49, 24 Juillet 1761, vol. I, p. 391.

³¹ *Suite du discours préliminaire*, «*Gazette d'Épidaure*», 2, 4 Avril 1761, vol. I, pp. 9-16: 11.

³² *Livre nouveau*, «*Gazette de médecine*», 26, 31 Mars 1762, vol. III, pp. 206-208: 207.

³³ R. Favre, s.v. «Grunwald», in *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, <<https://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/370-friedrich-grunwald>> (10/2022).

³⁴ À partir du n° 32 du 11 août 1761, le périodique s'intitule *Gazette salutaire Composée de tout ce qui contient d'intéressant pour l'humanité les Livres nouveaux, les Journaux & autres Écrits publics, concernant la Médecine, la Chirurgie, la Botanique, la Chymie, &c. &c. &c.*

périodique en mentionnant une contrefaçon à l'étranger³⁵, ce qui le conduit à afficher son identité en tête de sa gazette³⁶. L'accusation de contrefaçon n'échappe pas au rédacteur de la «Gazette salutaire», qui y répond vigoureusement. À ses yeux, elle est infondée dans la mesure où ses feuilles rassemblent des matériaux dignes d'intérêt puisés dans différents ouvrages: la démarche n'a rien de la contrefaçon mais relève «de l'exactitude, de l'ordre, de la précision & d'un choix éclairé»³⁷. Dire qu'il y a ici plagiat est une malhonnêteté, puisque Barbeau-Dubourg lui-même butine dans les affiches, journaux et autres feuilles périodiques sans se soucier de reprendre les articles dans leur intégralité. Grunwald retourne contre son adversaire un trait satirique en assimilant Barbeau-Dubourg à une «abeille qui défend si bien son miel, & qui ne veut pas absolument qu'on y touche de loin ni de près, tandis qu'elle s'approprie celui des autres»³⁸. Le différend entre les deux médecins-journalistes montre d'une part que l'essor des périodiques médicaux n'obéit pas seulement à une noble entreprise en faveur du bien public et de la santé: il s'agit aussi d'un marché concurrentiel. Il éclaire d'autre part les frontières ténues entre compilation, plagiat et appropriation, soulevant ainsi des problématiques de déontologie journalistique dont la jeune presse médicale n'est pas exempte.

Des extraits du périodique de Barbeau-Dubourg côtoient, dans la «Gazette salutaire», ceux du fameux «Journal de médecine», anciennement «Recueil périodique d'observations de médecine, chirurgie, pharmacie, etc.», dont la parution débute en juillet 1754. La ligne éditoriale du «Recueil» correspond à celle d'un journal savant spécialisé et répond au besoin de constituer un tout substantiel et cohérent. Il remédie à la dispersion des observations, qui sont autant de «Pièces fugitives»³⁹ imprimées jusqu'alors dans «[l]es Journaux & les Mercuriales»⁴⁰. Placés ainsi «dans les mains de tout le monde»⁴¹, les savoirs médicaux peuvent être néfastes au profane qui n'en maîtrise pas le jargon; disséminées dans quantité de titres généralistes, les observations s'avèrent en outre difficilement accessibles et pour ainsi

dire «perdues»⁴². Le «Recueil périodique d'observations de médecine, chirurgie, pharmacie, etc.» est d'abord un instrument d'élaboration des savoirs par et pour les médecins: il centralise des contributions pour chacune des trois composantes de la médecine annoncées, encourage le débat comme gage de progrès et consacre l'observation en tant que méthode et forme discursive⁴³. À partir de la fin de l'année 1755, le mensuel est pris en charge par Charles-Augustin Vandermonde (1727-1762), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris. Barbeau-Dubourg se garde bien de rivaliser avec son collègue et prend soin de préciser ce qui distingue sa gazette du «Journal de médecine»:

*Le Journal offre plus d'instruction aux gens de l'art, la Gazette sera plus à la portée de tout le monde; dans l'un les matières sont traitées en grand, & approfondies autant qu'elles peuvent l'être, dans l'autre on n'en prendra que la fleur, tâchant de la cueillir dans sa fraîcheur, sans la faner*⁴⁴.

Le médecin-gazetier rappelle un objectif commun – il s'agit de «concourir à l'utilité publique avec l'illustre Journaliste de la Médecine»⁴⁵ – et souligne la complémentarité entre les deux périodiques, «la lecture des Gazettes [étant] moins un obstacle qu'un acheminement à la lecture des Journaux»⁴⁶. Barbeau-Dubourg exprime métaphoriquement la hiérarchie entre sa gazette, qui effleure les sujets médicaux et sanitaires et délivre une information à caractère immédiat et/ou anecdotique, et l'éminent journal savant: «Le buisson croîtra à l'abri du chêne, & parviendra bientôt à la hauteur que sa nature comporte; mais le chêne n'en recevra aucun ombrage, & sa cime n'en paroîtra que plus élevée»⁴⁷. La «jeune plante»⁴⁸ qui ne demandait qu'à croître en 1755 est devenue chêne: en filant la métaphore végétale, Barbeau-Dubourg vante la réussite de l'entreprise journalistique de Vandermonde et adopte une posture révérencieuse. La «Gazette d'Épidaure» entretient un dialogue étroit, parfois complexe, avec le mensuel savant⁴⁹.

Quand le «Journal» se destine essentiellement aux médecins dans un souci de professionnalisation,

³⁵ «Gazette de médecine», 2, 5 août 1761, vol. II, pp. 14-15: 15.

³⁶ *Avertissement*, «Gazette d'Épidaure», 1762, vol. III, s.p.

³⁷ *Réponse à Mr. Barbeau Dubourg, Docteur en Médecine, Auteur de la Gazette d'Épidaure ou Gazette de Médecine, au sujet de la Gazette salutaire qu'il annonce comme une contrefaçon de sa Gazette*, «Gazette salutaire Composée de tout ce que contiennent d'intéressant pour l'humanité les Livres nouveaux, les Journaux & autres Écrits publics, concernant la Médecine, la Chirurgie, la Botanique, la Chimie, &c. &c. &c.», 2, 14 Janvier 1762, s.p.

³⁸ *Ibidem*.

³⁹ *Préface*, «Recueil périodique d'observations de médecine, chirurgie, pharmacie, etc.», Juillet 1754, vol. I, pp. 3-4: 3.

⁴⁰ *Ibidem*.

⁴¹ *Ibidem*.

⁴² *Ibidem*.

⁴³ Voir *Préface*, «Recueil périodique d'observations de médecine, de chirurgie et de pharmacie, etc.», Janvier 1755, vol. II, pp. iii-xix.

⁴⁴ Suite du discours préliminaire, «Gazette d'Épidaure», 4, 8 Avril 1761, vol. I, pp. 25-30: 30.

⁴⁵ *Ibidem*.

⁴⁶ *Ibidem*.

⁴⁷ *Ibidem*.

⁴⁸ *Avertissement*, «Recueil périodique d'observations de médecine, de chirurgie et de pharmacie», Juillet 1755, vol. III, pp. iii-iv: iv.

⁴⁹ Voir *Sur le Journal de M. V.....*, «Gazette de médecine», 7, 23 Janvier 1762, vol. III, p. 55.

la «Gazette d'Épidaure» fait le pari de toucher une audience plus vaste. Elle s'adresse bien sûr aux médecins, qui y liront des lettres, des observations et des articles multiples et qui y glaneront maintes nouvelles susceptibles de les intéresser. Une rubrique dénote la volonté de faire de la «Gazette d'Épidaure» un périodique dédié à l'information mais aussi au délassement des docteurs: celle des énigmes de botanique. La connaissance des végétaux s'opère ici sur un mode ludique «car la Botanique semble faite exprès pour la récréation du Médecin»⁵⁰. Barbeau-Dubourg se réapproprie le modèle des énigmes versifiées écrites par les lecteurs de périodiques tels que le «Mercure galant» au XVII^e siècle et le «Mercure de France» au XVIII^e siècle⁵¹. La «Gazette de médecine» ne contient que quelques devinettes de botanique. La première d'entre elles, dont la réponse est la giroflée, est envoyée en mai 1761 par une lectrice⁵².

Preuve de l'investissement des femmes dans le domaine de la botanique⁵³, la contribution de cette lectrice indique que la «Gazette d'Épidaure» a aussi vocation à s'adresser à un public de non-spécialistes et à un lectorat cultivé. Barbeau-Dubourg participe à la vulgarisation des savoirs qui a alors cours via différents types de publications, parmi lesquelles des périodiques, des dictionnaires et des traités rédigés *ad hoc*⁵⁴. À cet égard, il observe une certaine similitude entre les buts de son périodique et ceux de l'*Avis au peuple sur sa santé* (1761) de Samuel-Auguste Tissot (1728-1797) et reconnaît sans peine que le fameux ouvrage de son confrère vaudois le surpasse⁵⁵.

Dès août 1761, Barbeau-Dubourg observe que sa gazette a été «accueillie en France des Grands & des

Petits»⁵⁶. En janvier 1763, il se félicite du succès de son périodique auprès des «Gens de l'Art les plus distingués, & même [auprès d'] un grand nombre d'Amateurs»⁵⁷. Comme le font les rédacteurs des journaux savants⁵⁸, il appelle les «Citoyens occupés par état, soit de la Médecine proprement dite, soit de ses différentes parties»⁵⁹ à lui transmettre encore des textes. La «Gazette d'Épidaure» repose sur toute une galerie de contributeurs, Barbeau-Dubourg inclus, qui garantit sa diversité aux plans thématique, structurel et formel. Le travail de composition et de communication du gazetier-médecin met ainsi l'accent sur le caractère interactif des sujets de santé.

3. LE GAZETIER-MÉDECIN À L'ŒUVRE: PLURIVOCALITÉ ET POLYPHONIE

La parole subjective du gazetier-médecin se fait entendre à travers ses articles, réflexions, commentaires et critiques dénuées d'«esprit de médisance»⁶⁰. Le périodique forme possiblement un espace de publication pour ses propres textes. C'est ce que laisse supposer une série d'aphorismes médicaux signés M. D. qui paraissent entre octobre 1761 et octobre 1762. L'aphorisme est un genre que Barbeau-Dubourg pratique ainsi qu'en témoigne un recueil paru à titre posthume⁶¹. La «Gazette d'Épidaure» résulte d'un double geste de rédaction et de composition, d'écriture et de compilation. La collecte d'observations donne à Barbeau-Dubourg l'occasion de préciser son rôle et son degré d'intervention dans les textes, selon qu'ils émanent ou non des médecins de la Faculté: «simples Compilateurs vis-à-vis de nos grands Maîtres, Réviseurs & Rédacteurs à l'égard des simples Particuliers, nous rapporterons tout à l'utilité publique»⁶².

Les pages du périodique accueillent des textes de médecins renommés, de pairs parisiens pas toujours identifiés nommément, de confrères provinciaux, etc. Se crée ainsi une communauté, celle des «Épidauriens»

⁵⁰ *Suite du discours préliminaire*, «Gazette d'Épidaure», 3, 6 Avril 1761, vol. I, pp. 17-24: 21. Les énigmes de botanique consistent en la description détaillée, en prose, d'une plante. Suivant l'usage, le mot de l'énigme – ici le nom du végétal – est révélé à l'ordinaire suivant.

⁵¹ Voir T. Léchet, *Profilis d'un lectorat: enquête sur les signatures d'énigmes du «Mercure de France» (1724-1778)*, «Journal for Eighteenth-Century Studies», 45, 2022, pp. 11-28, <<https://doi.org/10.1111/1754-0208.12780>> (10/2022).

⁵² *Description d'une Plante, envoyée à l'Auteur de cette Gazette, par Mademoiselle Lainé*, «Gazette d'Épidaure», 20, 20 Mai 1761, vol. I, pp. 156-160. Les autres énigmes de botanique paraissent dans les n° 21, 23 Mai 1761, vol. I, pp. 163-165; n° 23, 27 Mai 1761, vol. I, pp. 183-184; n° 26, 3 Juin 1761, vol. I, pp. 206-207; n° 32, 17 Juin 1761, vol. I, pp. 252-254.

⁵³ Barbeau-Dubourg dédie son *Botaniste françois* à son épouse. Les femmes, au même titre que les herboristes, les gens de la campagne et les enfants, font partie du public auquel s'adresse l'ouvrage: voir *À Madame Dubourg et Préface*, in *Le Botaniste françois, Comprenant toutes les Plantes communes & usuelles, disposées suivant une nouvelle Méthode, & décrites en Langue vulgaire*. Par M. Barbeau Dubourg, vol. I, Lacombe, Paris 1767, pp. vi-vij et p. xi.

⁵⁴ R. Rey, *La vulgarisation médicale au XVIII^e siècle: le cas des dictionnaires portatifs de santé*, «Revue d'histoire des sciences», 3-4, 1991, pp. 413-433.

⁵⁵ «Gazette de médecine», 23, 20 Mars 1762, vol. III, pp. 177-178.

⁵⁶ «Gazette de médecine», 2, 5 Août 1761, vol. II, pp. 14-15: 15.

⁵⁷ «Gazette de médecine» 1, 1 Janvier 1763, vol. IV, pp. 1-3: 1.

⁵⁸ J. Peiffer et J.-P. Vittu, *Les journaux savants, formes de la communication et agents de la construction des savoirs (17^e-18^e siècles)*, «Dix-huitième siècle», 40, 2008, pp. 281-300: 284.

⁵⁹ «Gazette de médecine» 1, 1 Janvier 1763, vol. IV, pp. 1-3: 1.

⁶⁰ *Suite du discours préliminaire*, «Gazette d'Épidaure», 4, 8 Avril 1761, vol. I, pp. 25-30: 28.

⁶¹ *Éléments de médecine, en forme d'aphorismes; Par M. Barbeau Du Bourg, Docteur & ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Société royale de Médecine de la même Ville, de la Société royale de Montpellier, de la Société médicale de Londres, de l'Académie des Sciences de Stockholm, & de la Société philosophique de Philadelphie*, P. Fr. Didot, Paris 1780.

⁶² *Suite du discours préliminaire*, «Gazette d'Épidaure», 2, 4 Avril 1761, vol. I, pp. 9-16: 13.

et des «doctes Correspondans»⁶³, au sein de laquelle ont lieu maints échanges. La fonction polémique du périodique est en outre revendiquée par le gazetier qui se fait un plaisir de laisser «un champ libre à tous les Écrivains belligérans»⁶⁴. Ouverte à la controverse médicale et scientifique, la «Gazette d'Épidaure» est, par exemple, le théâtre d'une dispute sur la chimie entre un dénommé Vampyre et un certain Farfadet⁶⁵.

De son propre aveu, le gazetier est fortement dépendant de ses correspondants⁶⁶, qu'ils soient savants ou patients. L'insertion de lettres de patients (parfois de leur entourage) nous rappelle d'une part que «la presse du XVIII^e siècle a inventé le courrier des lecteurs»⁶⁷ et d'autre part que le XVIII^e siècle est «l'âge d'or des consultations médicales épistolaires de profanes»⁶⁸. Ces derniers voient leurs pratiques, expériences et questionnements sur le corps, les maladies, les symptômes, les thérapeutiques, etc., publiés dans la «Gazette d'Épidaure». Une certaine Madame de *** prend la plume pour prouver, par son expérience propre, que le plantain est un excellent remède contre les piqûres de guêpes⁶⁹. Une autre femme écrit: «Je me crois très-certaine d'avoir porté dix-mois mon dernier Enfant..... dites-en ce qu'il vous plaira»⁷⁰. La certitude de cette dame n'a alors rien de saugrenu: la durée de la grossesse donne lieu à une querelle savante dans laquelle Barbeu-Dubourg sera impliqué⁷¹. Un lecteur de Nogent-le-Rotrou se saisit de la

gazette comme d'un canal de communication pour comprendre les symptômes auxquels il est sujet consécutivement à la prise de bouillons rafraîchissants et purifiants:

Je desirerois sçavoir, écrit-il, si la même chose arrive à d'autres, ou par quelle cause particulière vous pensez que cela m'arrive. Je vous prie de consulter là-dessus vos Correspondans, & de vouloir me communiquer leurs Observations & vos réflexions.

J'ai encore un plaisir à vous demander, c'est de nous donner, ou procurer quelque bon Article pour déterminer exactement la valeur de cette expression, "purifier le sang"⁷².

Une telle lettre indique la fonction de forum que remplit la gazette médicale: elle forme un lieu privilégié d'interaction entre le patient et le journaliste-médecin, entre le collectif que forment les malades («nous donner») et la communauté savante («vos Correspondans»). La dimension dialogique du périodique se retrouve dans les réflexions qui figurent à la suite des lettres. Signalons le cas d'un contributeur nommé Jourdain, qui s'est procuré un baume dont une seule goutte permettrait de cicatrifier les plaies profondes. En réponse, Barbeu-Dubourg ironise: en indiquant que l'eau de son puits produit de semblables effets, il sous-entend que ce lecteur a été la dupe d'un charlatan⁷³.

Barbeu-Dubourg participe de la lutte qui s'engage contre les empiriques, charlatans et autres vendeurs ambulants de panacées. Leurs annonces figurent dans la «Gazette d'Épidaure», et tombent en même temps sous le coup de la critique du journaliste:

Jusqu'aux Brochures & Avis imprimés des Charlatans ne nous échapperont point. Il nous sera quelquefois permis de rire de leurs forfanteries; mais nous ne dédaignerons jamais de discuter ce qu'il pourroit y avoir de véritablement utile⁷⁴.

Si une tribune est offerte aux charlatans, c'est aussi pour déjouer leurs stratégies commerciales. Dès la première phrase, une lettre insérée dans la «Gazette d'Épidaure» est à cet égard éloquente: «Je ne suis point malade, Monsieur, mais je cherche des gens qui croient l'être»⁷⁵. L'auteur, un bien nommé Bonneau, détient

⁶³ Lettre à l'Auteur de cette Gazette, par M. Marteau, Docteur-Régent, & ancien Bibliothécaire de la Faculté de Médecine de Paris, «Gazette d'Épidaure», 21, 23 Mai 1761, vol. I, pp. 161-163: 162.

⁶⁴ Suite du discours préliminaire, «Gazette d'Épidaure», 4, 8 Avril 1761, vol. I, pp. 25-30: 29.

⁶⁵ Voir dans les livraisons suivantes: n° 23, 27 Mai 1761, vol. I, pp. 179-182; n° 27, 6 Juin 1761, vol. I, pp. 211-215; n° 45, 15 Juillet 1761, vol. I, pp. 353-357; n° 50, 27 Juillet 1761, vol. I, p. 399.

⁶⁶ «[Q]ue seroit-ce qu'un Gazetier sans correspondans?», Suite du discours préliminaire, «Gazette d'Épidaure», 4, 8 Avril 1761, vol. I, pp. 25-30: 25.

⁶⁷ D. Reynaud, *Introduction*, in *Nouvelles formes du discours journalistique au XVIII^e siècle. Lettres au rédacteur, nécrologies, querelles médiatiques*, dir. par S. Baudry et D. Reynaud, Presses universitaires de Lyon, Lyon 2018, pp.5-9: 8. Sur l'importance de la forme épistolaire dans les journaux savants anglais, français et italiens dès le milieu du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle, voir: F. Forner, *Giornali di lettere e lettere per i giornali: la scrittura epistolare nelle pubblicazioni periodiche del Settecento e il caso delle «Memorie per servire all'istoria letteraria»*, in *Metodi, problemi e prospettive nello studio degli epistolari*, a cura di S. Canzona, F. Foligno et V. Leone, Edizioni di Archilet, Sarnico 2022, pp. 173-192.

⁶⁸ M. Stolberg, *Les lettres de patients et la culture médicale pré-moderne*, in *Maladies en lettres 17^e-21^e siècles*, dir. par V. Barras et M. Dinges, Éditions BHMS, Lausanne 2013, pp. 23-32: 26.

⁶⁹ Remède pour les piqueures des Guêpes. Extrait d'une Lettre de Madame de ***, «Gazette de médecine», 34, 28 Avril 1762, vol. III, pp. 265-266.

⁷⁰ Extrait d'une Lettre d'une Dame, «Gazette de médecine», 42, 11 Juillet 1761, vol. I, p. 334.

⁷¹ Les Recherches sur la durée de la grossesse et le terme de l'accouchement (1765) lui sont attribuées.

⁷² Extrait d'une Lettre de Nogent-le-Rotrou, «Gazette de médecine», 39, 15 Mai 1762, vol. III, p. 311.

⁷³ Lettre à l'Auteur de cette Gazette et Réflexions sur la Lettre précédente, «Gazette d'Épidaure», 7, 15 Avril 1761, vol. I, pp. 49-52 (pagination erronée).

⁷⁴ Suite du discours préliminaire, «Gazette d'Épidaure», 2, 4 Avril 1761, vol. I, pp. 9-16: 12.

⁷⁵ Lettre à l'Auteur de cette Gazette, «Gazette d'Épidaure», 9, 22 Avril 1761, vol. I, pp. 65-67: 65.

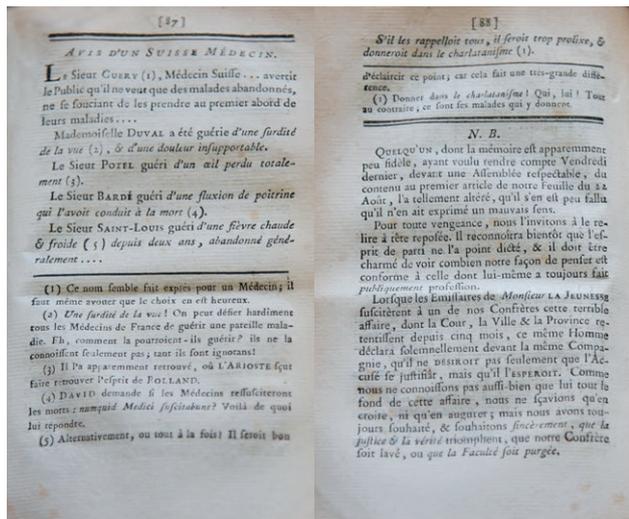


Fig. 2. «Avis d'un Suisse Médecin». «Gazette de Médecine», 11, 31 août 1761, pp. 87-88 [8 AEJ 149 FA] @Bibliothèque Sainte-Genève.

un «Élixir admirable»⁷⁶ pour les femmes vaporeuses et écrit au gazetier: «Tout ceci soit dit entre nous, mon cher Docteur; j'ai bon appétit, bonne envie de faire fortune: je ne vous demande que de me prôner un peu, & vous n'obligerez point un ingrat»⁷⁷. Le journaliste dévoile les fins purement lucratives de certains prétendus guérisseurs et débiteurs de remèdes, tout en mettant au jour la façon dont ils utilisent l'imprimé périodique comme un moyen de promotion. Les avis et les discours des charlatans sont raillés, comme dans cet «Avis d'un Suisse Médecin», où l'annotation au fil du texte instaure une complicité supplémentaire entre le gazetier et son lecteur.

Médecins parisiens et provinciaux, savants de tous poils, patients, charlatans, mais aussi «Philosophes du siècle [...] & [...] vrais Fidèles»⁷⁸: la «Gazette d'Épidaure» doit sa diversité à son caractère dialogique et à un ensemble disparate d'énonciateurs. S'y font notamment mais pas exclusivement entendre les voix des différents acteurs du marché thérapeutique du XVIII^e siècle, composé des médecins officiels et d'une nébuleuse de soignants non professionnels⁷⁹. La dimension collective que revêt la communication des savoirs sur la santé rencontre ainsi la nature plurivocale, ou plus précie-

sément polyphonique, de la gazette⁸⁰. La polyphonie se distingue de la plurivocalité par «l'adjonction [d']une direction, par la soumission de l'ensemble des voix à une orchestration voire à une intentionnalité selon l'importance que l'on voudra bien donner à l'instance créatrice dans l'œuvre»⁸¹. Cette distinction conceptuelle éclaire la façon dont Barbeau-Dubourg compose un périodique polyphonique visant à faire de la santé une cause commune. À cette fin, il exploite les potentialités de cette nouvelle forme du discours journalistique au XVIII^e siècle qu'est la lettre au rédacteur⁸².

4. LE GAZETIER MASQUÉ

Dans un article intitulé «Le journaliste masqué. Personnages et formes personnelles», Michel Gilot et Jean Sgard montrent les liens entre journalisme et littérature dans les périodiques de type 'spectateurs' qui paraissent entre 1720 et 1760⁸³. Sous une forme, dans une visée et à un niveau tout différents de ce à quoi on assiste antérieurement dans les spectateurs, Barbeau-Dubourg brouille les frontières entre gazette et fiction par l'usage de masques. Sans pour autant dissimuler son identité personnelle et professionnelle, le gazetier-médecin avance parfois masqué et il tire parti de la forme épistolaire en introduisant des personnages dans son périodique.

En 1762, la «Gazette d'Épidaure» publie des lettres d'un amateur de médecine anonyme, qui n'est pas médecin mais se définit comme un «curieux»⁸⁴. Il souligne le caractère de nouveauté qui doit présider au choix des contenus d'une gazette et insiste sur une fonction du périodique médical à l'échelle individuelle et sociétale: «inspirer de la confiance en l'art de guérir, quand bien même il serait illusoire»⁸⁵. L'ensemble des huit lettres de l'amateur est rédigé dans ce sens⁸⁶. Par le truchement d'une figure d'amateur, Barbeau-Dubourg prêche pour sa

⁸⁰ Y. Séité, *Le document inséré ou les procédés textuels de l'objectivité, in La Suite à l'ordinaire prochain*, cit., pp. 81-108, <<https://doi.org/10.4000/books.pul.2000>> (10/2022).

⁸¹ R. Audoubert, *Introduction*, in *Pluralité et polyphonies, une voie vers la modernité?*, dir. par R. Audoubert, Classiques Garnier, Paris 2022, pp.7-12: 7.

⁸² *Nouvelles formes du discours journalistique au XVIII^e siècle*, cit.

⁸³ M. Gilot et J. Sgard, *Le journaliste masqué. Personnages et formes personnelles*, in *Le Journalisme d'Ancien Régime*, dir. par P. Rétat, Presses universitaires de Lyon, Lyon 1982, pp. 285-314, <<https://doi.org/10.4000/books.pul.1097>> (10/2022).

⁸⁴ *Lettre d'un Amateur de la Médecine à l'Auteur de cette Gazette*, «Gazette de médecine», 1, 2 Janvier 1762, vol. III, pp. 1-4: 1.

⁸⁵ Ivi, p. 3.

⁸⁶ Les sept autres lettres de l'amateur se trouvent dans les numéros suivants: n° 2, 6 Janvier 1762, vol. III, pp. 9-11; n° 3, 9 Janvier 1762, vol. III, pp. 17-19; n° 5, 16 Janvier 1762, vol. III, p. 38; n° 6, 20 Janvier 1762, vol. III, p. 44; n° 7, 23 Janvier 1762, vol. III, pp. 53-55; n° 8, 27 Janvier 1762, vol. III, pp. 62-64; n° 50, 23 Juin 1762, vol. III, p. 399.

⁷⁶ *Ibidem*.

⁷⁷ Ivi, p. 67.

⁷⁸ *Suite du discours préliminaire*, «Gazette d'Épidaure», 4, 8 Avril 1761, vol. I, pp. 25-30: 26.

⁷⁹ Voir L. Brockliss and C. Jones, *The Medical World of Early Modern France*, Clarendon Press, Oxford 1997.

paroisse et œuvre à ce que le corps médical soit davantage estimé. Comme bon nombre de périodiques dès 1750, la «Gazette d'Épidaure» entend ici «de populariser la science, c'est-à-dire non pas de la rendre accessible au peuple mais de la rendre populaire au sens anglais (*popular*: à la mode, aimé)⁸⁷. L'amateur n'a donc rien de celui qui pratiquerait la médecine en dilettante; il n'est pas non plus un passeur de savoirs en matière d'hygiène, de pathologie ou de thérapeutique. Il incarne celui qui 'aime' la médecine et sait apprécier les médecins. Populariser la médecine et redorer le blason des docteurs revient à renforcer la confiance que leur accordent les malades et donc à agir sur l'amélioration et la conservation de la santé. Si l'amateur de la médecine esquisse dans sa première lettre le portrait du gazetier idéal⁸⁸, il tend aussi un miroir au public: par cette figure, la «Gazette d'Épidaure» offre une représentation de son lecteur idéal.

Pour faire aimer la médecine et les médecins, encore faut-il que la consultation du périodique soit plaisante. De manière générale, la diversité permet de ne jamais s'ennuyer à la lecture des numéros successifs de la «Gazette d'Épidaure». De manière plus surprenante, certains patients-correspondants prennent les atours de personnages potentiellement fictifs et abordent des sujets équivoques susceptibles de divertir le lecteur. Passé le discours préliminaire, la cinquième livraison de la «Gazette d'Épidaure» s'ouvre sur la lettre d'un dénommé Psoralé – ψώρα signifie 'gale' en grec – qui consulte sur ses démangeaisons:

J'ai la galle, mon cher Monsieur, mais à quelque chose malheur est bon: je trouve tant de plaisir à me gratter, que je me reprocherois de m'y être quelquefois livré avec trop de sensualité, si je ne l'avois expié le moment d'après par des cuissons abominables⁸⁹.

Une autre contribution porte sur une thématique semblable puisqu'elle aborde les voluptés lors de la saignée. La lettre revêt un caractère licencieux, au point que le journaliste juge bon de préciser qu'elle est authentique et que l'identité du malade est passée sous silence pour respecter sa modestie.

Quant à la lettre signée «Artémise», elle est franchement grivoise. Unie contre son gré à un homme

⁸⁷ D. Reynaud, *Journalisme d'Ancien Régime et vulgarisation scientifique*, in *Le Partage des savoirs XVIII-XIX^e siècles*, dir. par L. Andries, Presses universitaires de Lyon, Lyon 2003, pp. 121-134, <<https://books.openedition.org/pul/6582>> (10/2022).

⁸⁸ La formule est de R. Favre, *Le gazetier idéal*, in *La Suite à l'ordinaire prochain*, cit., pp. 17-24, <<https://doi.org/10.4000/books.pul.1985>> (10/2022).

⁸⁹ *Lettre à l'Auteur de la Gazette d'Épidaure*, «Gazette d'Épidaure», 5, 11 Avril 1761, vol. I, pp.33-34: 33.

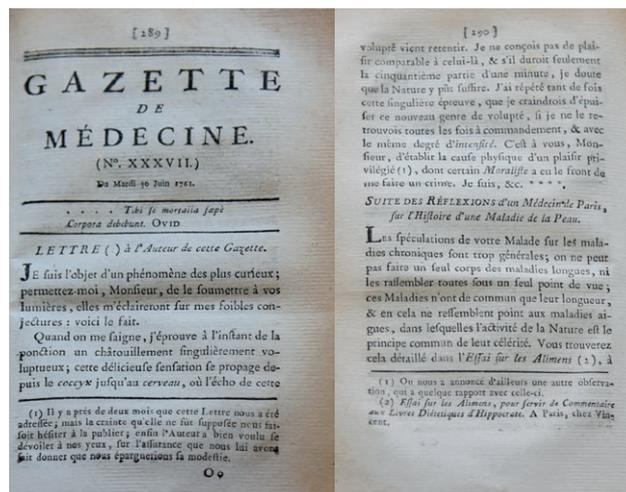


Fig. 3. «Lettre à l'Auteur de cette Gazette». «Gazette de Médecine», 37, 30 juin 1761, pp. 289-290 [8 AEJ 149 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

âgé, Artémise a promis à son amant «de vivre avec [s]on Mari dans la plus grande intimité, de le prévenir en tout & partout, & essentiellement de ne jamais faire ce qu'on appelle *lit à part*»⁹⁰. Or, en cet été 1761, la gazette a délivré des recommandations hygiéniques qui pourraient bien inciter le vieil époux à dormir séparément, au grand dam de la jeune femme et de son amant: «[L]es vieux Maris, bien conseillés, n'affecteront point de se donner des airs de jeunes gens, dans un temps où la seule chaleur de la saison suffit pour les abattre & les épuiser»⁹¹. Artémise enjoint le gazetier-médecin à revenir sur ses déclarations, invoquant la fluctuation des avis des docteurs et la neutralité présumée du journaliste:

[M]on bon-Homme parle déjà du plaisir de coucher seul à seul dans les grandes chaleurs, le second lit sera décidé dès qu'il aura lû votre indiscrete Feuille; vous avez quelquefois, Messieurs les Médecins, votre dit & votre dédit: cela vous sera plus aisé qu'à un autre, Monsieur le Docteur; car on dit que vous ne connoissez guères ni les négations, ni les affirmations, & qu'habilement vous vous réservez toujours un faux-fuyant, pour vous tirer d'affaires⁹².

La missive d'Artémise relève de la mise en scène et thématise la lecture de la «Gazette d'Épidaure» et ses effets: en reprochant au gazetier d'être indiscret, c'est-

⁹⁰ *De Saint-Germain-en-Laye, 29 Juin 1761*, «Gazette de médecine», 38, 2 Juillet 1761, vol. I, pp. 297-299: 298.

⁹¹ *De l'Été*, «Gazette de médecine», 35, 25 Juin 1761, vol. I, pp. 273-275: 274.

⁹² *De Saint-Germain-en-Laye, 29 Juin 1761*, «Gazette de médecine», cit., pp. 298-299.

à-dire imprudent⁹³, la lectrice met en lumière la capacité du périodique à agir directement sur les habitudes et les pratiques (en l'occurrence intimes) de son public. Guère instructive en matière d'hygiène sexuelle, la lettre vise à plaire au lectorat en lui dévoilant littéralement des secrets de chambre à coucher et en décrivant un triangle amoureux. La situation n'est autre que celle d'une comédie, centrée sur les rapports sexuels dans le cadre marital et extra-conjugal. Les mœurs légères de l'énonciatrice participent de la construction d'un personnage féminin séduisant dont la beauté est d'ailleurs à plusieurs reprises relevée. Les réflexions qui succèdent font intervenir un quatrième acteur, un «jeune Candidat de la Faculté», qui prédit que le barbon suivra à la lettre les recommandations et se contentera de modérer ses ardeurs⁹⁴. Rassurant et flatteur vis-à-vis de l'épistolière, l'impétrant a déjà tout du médecin galant.

En lisant les lettres d'Artémise, de l'amateur de la médecine, de Psoralé ou d'un malade porté sur la saignée, le lecteur de la «Gazette d'Épidaure» rencontre des personnages qui s'affichent comme tels. En d'autres termes, Barbeau-Dubourg emprunte des masques qu'il rend délibérément visibles. Le procédé s'avère stratégique, parce que devant susciter un certain plaisir de la lecture. En peuplant sa gazette de correspondants qui pourraient bien être des êtres de papier, Barbeau-Dubourg fait de la promotion de la santé le lieu où se brouillent les frontières entre imprimé périodique et fiction, entre littérature et médecine.

5. GAÏÉTÉ ET SANTÉ, OU LA POÉTIQUE DU PÉRIODIQUE MÉDICAL EN QUESTION

Surtout dans les premiers temps de l'existence de la «Gazette d'Épidaure», Barbeau-Dubourg cherche à s'attirer les faveurs d'un lectorat nombreux notamment par le recours au registre comique, qui peut être de nature licencieuse comme dans les lettres de l'infidèle Artémise ou du galeux Psoralé. Il n'est pas rare que les signatures des lettres soient l'occasion d'une onomastique humoristique. Souvenons-nous du charlatan Bonneau, du crédule Jourdain, dont le nom fait écho à la comédie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, des pseudonymes Vampyre et Farfadet, auxquels on est ten-

té d'ajouter ceux de Jérôme Brule-fer et Jean Souffre⁹⁵. L'usage du comique dans le périodique médical frappe les contemporains:

Le Gazetier d'Épidaure se charge non seulement de mettre sous les yeux du Public le tableau des maladies qui affligent l'humanité, mais encore de le faire rire en lui faisant ces tristes annonces, "emendat ridendo"; c'est la devise qu'il a prise; & il faut convenir qu'il s'y est parfaitement conformé dans son "Prospectus" & dans son Discours préliminaire. Au reste, on peut dire de fort bonnes choses en riant, & nous en croyons l'Auteur très-capable⁹⁶.

Le «Journal encyclopédique» de Bouillon salue l'utilité de la nouvelle gazette. Il y est cependant recommandé à l'auteur de

prendre un ton un peu plus grave [car] traiter avec une certaine gayeté des objets aussi sérieux que ceux qu'il promet de mettre sous les yeux de ses Lecteurs, c'est chercher à égayer un deuil avec du couleur de Rose⁹⁷.

Plus tard, lorsqu'il se défend d'être plagiaire et contrefacteur, Grunwald ne manque pas de relever qu'un «ton trop badin dans des matières très-sérieuses»⁹⁸ déplaît à ses lecteurs. En réponse aux critiques de l'apothicaire Louis-Amand Jaussin, Barbeau-Dubourg convoque les principes de l'école de Salerne et plaide le rire thérapeutique: «Nous ne saurions trop recommander la gayeté à nos Lecteurs, comme le premier & le plus essentiel des trois moyens avec lesquels on pourroit presque universellement se passer de Médecins»⁹⁹. Jaussin préférera toujours le «Journal de médecine» car «[o]n n'y voit ni mauvaises plaisanteries, ni rapsodies triviales, capables d'ennuyer & de dégoûter les Lecteurs délicats»¹⁰⁰. Dans son «Observateur littéraire», l'abbé Joseph de La Porte (1714-1779) donne en juin 1761 un compte rendu de la «Gazette d'Épidaure» qui commence de la façon suivante:

⁹⁵ *Lettre de Jérôme Brule-fer, garçon Maréchal, à l'occasion d'un problème sur le souffre et Lettre de M. Jean Souffre, Marchand d'Alumettes, au sujet d'un Problème sur le souffre rapporté dans la Lettre précédente*, «Gazette de médecine», 30, 13 Octobre 1762, vol. IV, pp. 233-239.

⁹⁶ «Suite de la clef, ou Journal historique sur les matières du tems. Contenant quelques Nouvelles de Littérature, & autres Remarques curieuses», Mai 1761, vol. LXXXIX, pp. 354-355: 354.

⁹⁷ «Journal encyclopédique, dédié à son Altesse Sérénissime, Mgr. le Duc de Bouillon, etc. etc. etc.», 1 Mai 1761, vol. III, troisième partie, pp. 137-138: 138.

⁹⁸ *Réponse à Mr. Barbeau Dubourg*, cit., s.p.

⁹⁹ «Gazette de médecine», 23, 27 Mai 1761, vol. I, pp. 177-179: 177-178.

¹⁰⁰ *Troisième lettre de M. Jaussin, ancien Apothicaire Major des Camps & Armées du Roi, Maître Apothicaire à Paris, à M. de B... ancien Commissaire des Guerres. Suite des Observations sur quelques Parties de l'Histoire Naturelle de la Corse, &c.*, «Mercure de France, dédié au Roi», Novembre 1761, pp. 172-181: 181.

⁹³ 'Indiscret' signifie «étourdi, imprudent, qui manque de discrétion. [...] Il se dit aussi Des choses & des actions qui ne sont pas accompagnées de prudence, de tout ce qui se dit ou se fait imprudemment.», s.v. «Indiscret, ette. adj.», in *Dictionnaire de l'Académie française. Quatrième édition*, Veuve de Bernard Brunet, Paris 1762, vol. I, p. 924a.

⁹⁴ *Réflexions sur cette Lettre, par un jeune Candidat à la Faculté*, «Gazette de médecine», 38, 2 Juillet 1761, vol. I, pp. 299-300.

On a vu souvent, Monsieur, des Empiriques Italiens endosser l'habit Turc ou Chinois, pour en imposer au peuple, & donner plus de valeur à leurs drogues. Un certain Public veut être amusé & trompé. Les Auteurs de la "Gazette d'Épidaure", intitulée depuis "Gazette de Médecine", ont bientôt reconnu qu'ils pouvoient renoncer à toute enveloppe mystérieuse; leur style est en même temps devenu plus grave, & dès-lors plus analogue aux matières qu'ils discutent, aux faits dont ils rendent compte. Rabelais fut Médecin & plaisant de profession; mais Rabelais n'écrivit que des Romans. Il eût, sans doute, repris le ton sérieux, s'il eût voulu commenter Hippocrate¹⁰¹.

Comparée aux impostures des charlatans, l'entreprise du gazetier-médecin est d'abord critiquée pour ses prétentions à séduire un public amateur. En constatant que la gazette tend vers plus de sérieux, l'abbé de La Porte discrédite l'usage du registre comique et prône une adéquation entre le fond et la forme. Les savoirs sur la santé et la maladie sont l'affaire de tous mais ne sauraient, pour cette raison même, être stylistiquement traités à la légère. La mention de Rabelais est significative parce qu'elle opère un partage du comique et du sérieux entre l'œuvre littéraire et l'ouvrage médical. À la création fictionnelle dans le genre souvent discrédité du roman, elle oppose l'exégèse des textes d'Hippocrate alors considéré comme le Père de la médecine. Le style est ici le lieu de définition d'une identité professionnelle. L'auteur de *Pantagruel* incarne une figure duelle de médecin-romancier, dont La Porte résout les contradictions en invoquant le respect convenances stylistiques qui s'appliquent à des textes distincts par leur appartenance disciplinaire, leur genre et leur finalité.

Les commentateurs soulèvent la question d'une poétique journalistique, en particulier pour ce qui concerne le périodique de médecine. Le style grave fait partie d'un horizon d'attente et constitue une règle scripturale pour le journaliste médical. Il relève d'un ethos et renvoie, par métonymie, au sérieux et à la réserve attendus dans le comportement du 'bon' médecin. En employant le registre comique, Barbeau-Dubourg rompt aux yeux de ses contemporains l'équilibre du plaire et instruire dans un ouvrage médical et touche une limite du principe de diversité dans un périodique spécialement consacré aux savoirs sur la santé. Par les critiques qu'elle suscite à ses débuts, la «Gazette d'Épidaure» éclaire les questionnements inhérents à l'écriture médicale, interroge la formulation d'un discours salutaire adressé au plus grand nombre, et montre que la figure du médecin est en jeu

dans la définition d'une poétique journalistique propre au périodique médical au XVIII^e siècle.

6. CONCLUSION

Avec sa «Gazette d'Épidaure», Barbeau-Dubourg contribue, à sa façon, à la dynamique des Lumières en faveur de la diffusion et de la «publicisation»¹⁰² des savoirs médicaux. Son périodique témoigne d'une dimension collective que revêt la santé, bien propre à tout un chacun dont la préservation ne peut se faire que dans le concert de voix multiples. En vertu de la diversité et au nom de l'utilité, Barbeau-Dubourg compose une gazette polyphonique, à la fois spécialisée et composite, entremêlant matière sérieuse et registre comique, capable de satisfaire les médecins et le lectorat mondain. Les choix du gazetier-médecin en matière de poétique sont apparus aux contemporains dans toute leur ambiguïté.

La «Gazette d'Épidaure» intéresse la genèse du journalisme médical français¹⁰³, et invite aussi à se tourner vers l'histoire des revues médico-littéraires qui fleurissent dans l'Entre-deux-guerres¹⁰⁴. La dite «revue médico-littéraire» intitulée «Le Courrier d'Épidaure» n'ignore pas l'existence de la gazette de Barbeau-Dubourg. Ce dernier y est décrit comme un «curieux personnage»¹⁰⁵ disposant de «réels talents d'«écrivain périodique»»¹⁰⁶. De la gazette, on retient alors la diversité des contenus, l'«habile»¹⁰⁷ titre mais aussi le «curieux prospectus»¹⁰⁸ qui «sans promettre trop, sait mettre en lumière l'intérêt de la publication»¹⁰⁹. Loin d'être réductible à un objet suranné piquant la curiosité des médecins lettrés du XX^e siècle, la «Gazette d'Épidaure» tisse pour longtemps des liens entre l'imprimé périodique, la médecine et la littérature.

¹⁰² Y. Marcil, *Les périodiques littéraires*, cit., p. 67.

¹⁰³ Elle figure dans *l'Essai sur les origines du journalisme médical français suivi de sa bibliographie par Le Docteur Achille Chéreau*, Bureaux de l'Union médicale, Paris 1867.

¹⁰⁴ M. Diaz Cornide, *Panorama des revues médico-littéraires à l'Entre-deux-guerres*, in *Réseaux médico-littéraires dans l'Entre-deux-guerres. Revues, institutions, lieux, figures*, dir. par J. Knebusch et A. Wenger, Épistémocritique.org 2018, pp. 15-45, <<https://epistemocritique.org/reseaux-medico-litteraires-dans-lentre-deux-guerres>> (10/2022).

¹⁰⁵ M. Jaryc, *La "Gazette d'Épidaure" et son auteur*, «Le Courrier d'Épidaure. Revue Médico-Littéraire paraissant dix fois par an», 1, Janvier 1934, pp. 8-11: 11.

¹⁰⁶ *Ivi*, p. 9.

¹⁰⁷ *Ibidem*.

¹⁰⁸ *Ibidem*.

¹⁰⁹ *Ibidem*.

¹⁰¹ *Gazette d'Épidaure*, «L'Observateur littéraire, Dans lequel on rend compte de tout ce qui paroît de nouveau, dans chaque année, dans les Sciences, les Lettres & les Arts. Par M. l'Abbé de la Porte», 1761, vol. III, pp. 89-97: 89-90. Les italiques sont de l'auteur.



Citation: Philip Rieder (2023). Entrer en contact avec sa clientèle: la rubrique médicale du «Journal de Genève» (1787-1791). *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 43-54. doi: 10.36253/ds-14156

Copyright: © 2023 Philip Rieder. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Valentina Altopiedi.

Periodicals and Health in the 18th Century

Entrer en contact avec sa clientèle: la rubrique médicale du «Journal de Genève» (1787-1791)

PHILIP RIEDER

Université de Genève

Abstract. In summer 1787, the physician Louis Odier accepted to write articles for the weekly newspaper, *The Journal de Genève*, published by a learned society of which he was a member. Writing every week for the first six months and regularly afterwards, he invited his readers to consider the main diseases present at that moment, offering plenty of theoretical information and some practical advice. He used his column to advertise a personal campaign for free inoculations for poor people, but also to promote the consultation of doctors and downplay other healers. The analysis of the contents of his articles reveals how he sought to convince new clients to use his services and that he also used the newspaper to address issues he would have been embarrassed to discuss in private with his patients. The exchanges between the physician-journalist and readers were complex, fuelled by letters written to the newspaper about the medical content. One thing is certain: Louis Odier himself rapidly realised that writing in the newspaper was a successful way of enhancing his practice as a local physician.

Keywords: medical journalism, medical practice, popularisation, public health, medical publicity.

Le savoir sur la santé est avidement convoité à la fin de l'Ancien Régime et ce à plusieurs titres. L'optimisme ambiant et la confiance croissante dans le pouvoir de la raison incitent les contemporains à attendre beaucoup de la médecine. Les malades cherchent activement des renseignements pour comprendre leur état et, surtout, pour identifier la meilleure solution thérapeutique. Les soignants, pour leur part, qu'ils soient agrégés dans un corps constitué ou indépendants, s'efforcent de proposer les meilleures thérapies possibles. Le savoir médical se trouve ainsi tiraillé entre des logiques de dissimulation inhérentes à la possession par un individu ou un groupe professionnel de savoirs et de savoir-faire spécifiques, la volonté de ces groupes de profiter de cet atout sur le marché médical et les attentes des malades. La tension en soi n'est pas nouvelle, de nombreux remèdes secrets sont commercialisés par des particuliers depuis la Renaissance et le savoir médical, autrefois confiné au latin et au grec, se donne à lire de plus en plus souvent dans des langues vernaculaires¹. Le projet d'apporter un soutien médical à un public

¹ A la Renaissance, le vernaculaire est employé dans des contributions originales sur la peste et des champs pratiques: chirurgie, pharmacie, anatomie comparée. H. Stone, *The French Language in*

large a beau être contenu par des intérêts corporatifs, il s'accompagne de la velléité apparemment altruiste d'apporter des secours aux malades isolés – soit essentiellement les résidents de la campagne – ou alors, à ceux qui étaient financièrement dans l'incapacité de bénéficier de services rémunérés ou de remèdes coûteux. Le public de lecteurs est toujours séduit davantage par les publications sur la santé et le corps². La progression exponentielle du nombre de publications médicales à la fin de l'Ancien Régime en témoigne³. Au-delà du monde du livre, des contenus médicaux trouvent aussi une place dans les nombreux almanachs, affiches et périodiques en circulation, et cela bien avant la Révolution⁴. La presse hebdomadaire et quotidienne qui se développe à partir de la deuxième moitié du XVIIe siècle n'est pas en reste. Là, la diffusion permet l'établissement d'un discours de soignants avec des soignés, offrant un véritable dialogue difficilement réalisable dans d'autres formats de publication⁵. On y trouve régulièrement des requêtes ou des commentaires à la fois de patients et de soignants⁶.

Renaissance Medicine, «Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance», 15, 1953, pp. 315-346: 20.

² Voir notamment A. Carlino et M. Jeanneret, *Vulgariser la médecine: du style médical en France et en Italie (XVIe et XVIIe siècles)*, Droz, Genève 2009, pp. 20-21. Sur les livres de vulgarisation médicale dans le contexte francophone, voir M. Laget, *Les livrets de santé pour les pauvres aux XVIIe et XVIIIe siècles*, «Histoire, Economie et Société», 3, 1984, pp. 567-582; R. Rey, *La vulgarisation médicale au XVIIIe siècle: le cas des dictionnaires portatifs de santé*, «Revue d'histoire des Sciences», 44, 1991, pp. 413-433; C. Verry-Jolivet, *Les livres de médecine des pauvres aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les débuts de la vulgarisation médicale*, in *Maladies, médecines et sociétés*, éd. par F. Touati, L'Harmattan, Paris 1993, pp. 51-61.

³ Sur la pression de publier, lire: P. Rieder and M. Louis-Courvoisier, *Enlightened physicians: setting out on an elite academic career in the second half of the eighteenth century*, «Bull Hist Med», 84, 2010, pp. 578-606: 598-600.

⁴ J.-F. Viaud, *Médecine traditionnelle populaire et informations "éclairées" sur la santé. Le mélange des genres dans les almanachs du XVIIIe siècle*, «Le temps des médias», 23, 2014, pp. 13-15; L.H. Curth, *The Medical Content of English Almanacs 1640-1700*, «J Hist Med Allied Sci», 60, 2005, pp. 255-282; L.H. Curth, *Medical advertising in the popular press: almanacs and the growth of proprietary medicines*, «Pharm Hist», 50, 2008, pp. 3-16; G. Feyel, *L'annonce et la nouvelle la presse d'information en France sous l'Ancien Régime (1630-1788)*, Voltaire Foundation, Oxford 2000, p. 1165.

⁵ Le courrier adressé à des auteurs comme Tissot atteste de l'existence de demandes ponctuelles pour des problèmes médicaux qui ne sont pas couverts. Il est possible que ces requêtes influencent l'auteur dans la préparation de nouvelles éditions. P. Rieder et V. Barras, *Ecrire sa maladie: les lettres à Tissot*, in *Tout autour de Tissot*, éd. par M. Louis-Courvoisier et V. Barras, Georg, Genève 2001, pp. 201-222.

⁶ La présence de questions de santé dans la presse est omniprésente. On y trouve aussi bien des récits d'épisodes de santé de figures célèbres P. Rieder, *La figure du patient au XVIIIe siècle*, Droz, Genève 2010, pp. 61-64; J.-B. Fressoz, *La médecine et le "Tribunal du public" au XVIIIe siècle*, «Hermès, La Revue», 73, 2015, pp. 21-30: 26; la presse relaye également les nouveautés médicales et surtout, de la publicité. Jean-François Viaud retrace l'introduction de publicités médicales dans les péri-

Au sein de cette production émerge la rubrique médicale publiée dans le premier journal hebdomadaire de la région genevoise, le *Journal de Genève*.

La tradition savante de Genève, à la fois un lieu de production et de diffusion de savoirs, n'est pas étrangère à la nature de la rubrique rédigée par le docteur Louis Odier (1748-1817)⁷. Entre le premier périodique littéraire genevois en 1693, *Les dépêches de Parnasse*, et la fin de l'Ancien Régime, la région lémanique connaît en un siècle un nombre impressionnant de publications périodiques. Les contenus sont essentiellement littéraires, scientifiques et mondains⁸. En 1787, le *Journal de Genève* est le premier journal hebdomadaire de la ville, un journal clairement influencé par le jeune quotidien, le *Journal de Paris* (1777-1840). De fait, le journal parisien s'impose comme le modèle pour les deux journaux mis sur pied dans la région romande à cette époque: le *Journal de Lausanne* (1786-1792) et le *Journal de Genève* (1787-1792). Le *Journal de Paris* se déploie sur quatre feuilles avec deux tableaux sur la première page, la première avec l'éphéméride solaire et la seconde avec des relevés météorologiques, suivis d'une série de rubriques: belles-lettres, spectacles, avis, etc. offrant au lecteur à la fois des nouvelles locales et des contributions littéraires et savantes. Jean Lanteires l'éditeur et auteur actif du *Journal de Lausanne*, et les membres de la Société des Arts responsables du *Journal de Genève*⁹, adoptent un format similaire pour leur journal respectif. Les relations entre les deux journaux romands et le *Journal de Paris* ne se limitent pas à la forme; les journaux romands n'hésitent

diques à partir du deuxième tiers du XVIIe siècle. Colin Jones et Lawrence Brockliss insistent sur le développement de la publicité médicale par la presse (spécifiquement les *Affiches*) au XVIIIe siècle. Le constat de l'omniprésence de publicités médicales dans la presse a été fait pour la Grande Bretagne: J.-F. Viaud, *Le malade et la médecine sous l'ancien régime. Soins et préoccupations de santé en Aquitaine XVIe - XVIIIe siècles*, Fédération historique du sud-ouest, Bordeaux 2011, pp. 216-221; L. Brockliss and C. Jones, *The Medical World of Early Modern France*, OUP, Oxford 1997, pp. 643-658; R. Porter, *Laymen, doctors and medical knowledge in the eighteenth century: the evidence of the 'Gentleman's Magazine'*, in *Patients and practitioners: lay perceptions of medicine in pre-industrial society*, ed. by R. Porter, CUP, Cambridge 1985, pp. 283-314: 292.

⁷ B. Weber, *Cinq siècles d'imprimerie à Genève, 1478-1978 pages d'histoire composées, illustrées, imprimées et reliées par des maîtres et compagnons en hommage aux praticiens d'un noble corps de métier*, [Société suisse des imprimeurs], Genève 1978; R. Sigrist, *La nature à l'épreuve: les débuts de l'expérimentation à Genève (1670-1790)*, Classiques Garnier, Paris 2011.

⁸ Pour une liste voir J.-D. Candaux, *Les gazettes helvétiques. Inventaire provisoire des périodiques littéraires et scientifiques de langue française publiés en Suisse de 1693 à 1795*, in *L'étude des périodiques anciens Colloque d'Utrecht*, éd. par M. Couperus, A.-G. Nizet, Paris 1972, pp. 126-171.

⁹ Une société de savants et d'artisans genevois active dans la promotion de l'industrie et des arts à Genève.

pas à reproduire des articles ou des articles du journal parisien¹⁰, et même à emprunter des articles l'un à l'autre¹¹.

1. LE JOURNAL DE GENÈVE

Lancé le 4 août 1787, le *Journal de Genève* paraît sans interruption jusqu'au 31 juillet 1791, livrant dans l'intervalle 209 numéros au public. Le journal reprend à la fois les ambitions et la posture de la Société pour l'avancement des arts, de l'agriculture et des manufactures, une société fondée avec l'accord des autorités politiques conservatrices en 1776 par deux hommes: un membre de l'élite intellectuelle, Horace-Bénédict de Saussure et un membre de l'élite économique Louis Faizan. La société avait pour finalités de soutenir la fabrique horlogère genevoise et de promouvoir le développement de nouveautés techniques; c'est une société d'émulation comme il y en avait alors dans toute l'Europe¹². Les membres de la jeune société sont des savants, des entrepreneurs et des artistes, répartis en deux comités, le premier occupé d'horlogerie et des secteurs liés, alors que le second se charge de questions d'agronomie. De fait, les sujets abordés vont au-delà de ces champs pour comprendre des questions d'économie domestique, d'assistance et d'hygiène; en somme toute question qui peut bénéficier des apports de la raison et des savoirs nouveaux (histoire naturelle, chimie, mécanique) suscite l'intérêt de la société¹³. Les travaux sont interrompus en 1782 en raison des troubles politiques que connaît alors la République genevoise. La reprise en 1786, une fois la crise passée, est l'occasion d'un véritable renouveau. De nouveaux comités sont créés (chimie, rédacteur, dessin et mécanique). Le Comité rédacteur est chargé de «tout ce que la Société pourra désirer de rendre public par la voie de l'impression»¹⁴ et logiquement, chargé de gérer un nouvel organe, créé par la société sous l'impulsion de Jacques Paul, le *Journal de Genève*. L'intention affichée dans le prospectus est de donner accès à tout habitant de Genève aux «connaissances usuelles pour tous

les jours et pour tous les individus»¹⁵. Jacques Paul, un mécanicien reconnu et dont «le Public approuve depuis longtemps les connaissances et l'exactitude» selon le prospectus, est annoncé comme le principal rédacteur. Les autres auteurs sont pris parmi les membres de la Société¹⁶. Une notice glissée à la fin du premier numéro et signé par le rédacteur, Jacques Paul, confirme l'intention première de publier «ce qui paraissait le plus propre à être utile dans Genève au plus grand nombre des personnes qui la liront»¹⁷. L'ambition est grande et témoigne d'une visée mélioriste qu'il est difficile d'envisager de manière apolitique. Le rôle politique joué par la société et ses membres demande à être éclairci; pour ce qui est du contenu du *Journal de Genève*, un objectif non-explicité semble avoir été d'éviter toute question politique.

La première souscription aurait été couverte par 400 personnes selon une source¹⁸, une autre source bien renseignée fait état de plus de 600 souscripteurs après neuf mois d'activité¹⁹. Le prix de la souscription est de 6 livres et 12 sols tournois²⁰. C'est bien plus que ne pourrait mettre un manouvrier; le lectorat attendu est celui des milieux aisés (bourgeois et artisans) de la ville, et comme toujours, le lectorat effectif est difficile à évaluer, mais il fut certainement plus vaste que le nombre de souscripteurs: comme ailleurs, les journaux se prêtent et se lisent à plusieurs, voire en groupe constitué. La diffusion prend d'autres voies encore. En septembre 1787, à peine un mois après le premier numéro, les numéros du *Journal de Genève* sont proposés à la location dans la *Feuille d'avis de Genève*²¹. Ce début prometteur cède le pas, dès 1790, à des difficultés de trésorerie et à la désertion de souscripteurs touchés par la crise qui s'abat alors sur Genève²². Si en 1790 un don anonyme permet la poursuite des activités, l'épuisement de cette somme en juillet 1791 entraîne l'interruption définitive du journal.

Le *Journal de Genève* est d'apparence austère (voir fig. 1), en adéquation avec la vocation savante et sérieuse de la Société des Arts. Alors que les deux tableaux de la première page du *Journal de Paris* occupent une demi-page (puis un quart) et le tableau inséré sur la première page du *Journal de Lausanne* ne prend que quelques

¹⁰ Par exemple, le *Journal de Lausanne* (abrégé désormais JdL) reproduit des extraits du *Journal de Paris*: JdL 23.12.1786, p. 18 et 3.2.1787, p. 43.

¹¹ Par exemple, le 1^{er} septembre, le JdL reprend un extrait d'un voyage de Horace-Bénédict de Saussure publié dans le *Journal de Genève* (abrégé désormais JdG): JdL, p. 179.

¹² Voir S. Wenger, *Encourager la nouveauté? Aux origines de la Société pour l'avancement des arts, de l'agriculture et des manufactures de Genève*, «xviii.ch», 9, 2018, pp. 19-31; J.-D. Candaux et R. Sigrüst, *Saussure et la Société des Arts*, in *H.-B. de Saussure (1740-1799). Un regard sur la terre*, dir. par R. Sigrüst, Georg, Genève 2001, pp. 433-434.

¹³ Voir J.-D. Candaux et R. Sigrüst, *H.-B. de Saussure*, cit., pp. 440-443.

¹⁴ Cité dans J.-D. Candaux et R. Sigrüst, *H.-B. de Saussure*, cit., p. 441.

¹⁵ *Prospectus d'un Journal de Genève*, [Genève], [1787], p. 1.

¹⁶ Ivi, p. 4.

¹⁷ L'orthographe des citations est modernisée. JdG, le 4.8.1787.

¹⁸ Ami Dunant cité dans J.-D. Candaux, *Le Journal de Genève*, in *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, <https://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr>, consulté le 18.05.2023.

¹⁹ Bibliothèque de Genève (BGE), Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, Genève, le 4.4.1788.

²⁰ *Prospectus d'un Journal de Genève*, cit., p. 4.

²¹ Le prix n'est pas mentionné (*Feuille d'avis de Genève*, 5.9.1787, p. 427).

²² Selon Louis Odier, la baisse de souscripteurs est conséquente dès la seconde année. BGE, Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, Genève, le 16.9.1788.

NUMERO 4.

JOURNAL DE GENEVE.

Samedi 25 Août 1787.

Aout.	Barometre.		Thermometres.		Hygrometre.		Electrometre.	
	Force de 24 h.							
10	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
11	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
12	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
13	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
14	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
15	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
16	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
17	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
18	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
19	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
20	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
21	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
22	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
23	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
24	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
25	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
26	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
27	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
28	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
29	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
30	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100
31	27.5	28.0	10.0	10.0	75	75	100	100

Fig. 1. Première page du *Journal de Genève* du 25 août 1787. *Journal de Genève*, 25 août 1787, p.13 [Gf359 (12)] © Bibliothèque de Genève.

centimètres, la page de titre du *Journal de Genève* se réduit à une succession de tables de relevés de données sur l'environnement physique et météorologique (soit les relevés pris grâce au baromètre, à un thermomètre, à l'hygromètre, à l'électromètre), mais également des observations sur l'état du ciel, la direction du vent, la pluie en 24 heures, l'évaporation en 24 heures, la température du lac, la déclinaison de la boussole, les heures du midi solaire, du lever et du coucher du soleil, du lever et du coucher de la lune, la position des planètes (jusqu'au 31 janvier 1789), l'humidité de la terre (dès le 7 février 1789) sans oublier les tables avec des informations utiles aux habitants de la ville (soit l'heure de la fermeture des portes, le prix de différentes denrées, le cours des changes de Genève et le salaire journalier des ouvriers de campagne). La première page, régulièrement décrite comme la «page de chiffres» contribue à la réputation savante, voire ennuyeuse du journal²³.

La deuxième page contient des informations locales: les prix de l'argent et de l'or, l'horaire des bateaux, des

²³ JdG, les 8.03.1787 et 22.03.1787, pp. 43 et 52.

nouvelles provenant de l'office d'état civil (mariages, décès, émancipations), le résultat des élections, les jours fériés, les règlements et les avis publics. La liste des morts qui clôt cette série est suivie par des considérations sanitaires: c'est le début de la rubrique médicale tenue par le docteur en médecine Louis Odier, alors secrétaire et membre actif de la Société des Arts²⁴. C'est aussi pendant de nombreux mois le premier texte suivi du journal. La rubrique médicale paraît systématiquement du 4 août 1787 jusqu'au 19 avril 1788, soit pendant plus de neuf mois. Odier est le seul médecin à assurer une présence régulière dans les colonnes du journal. Il se nomme à différentes reprises et le lecteur régulier ne peut ignorer qu'il en est l'auteur. Au cours de la première année, il publie 46 contributions sur la santé dans les 52 numéros et cela en dépit d'une baisse notable de ses contributions à partir de mai 1788. En septembre de la même année, il explique à un correspondant qu'il n'y publiera «plus autant d'articles de médecine, parce que la plus grande partie du public en murmurait»²⁵. La rédaction cherche à pallier ce retrait avec des articles tirés d'autres périodiques, notamment la *Gazette de santé*, en publiant des avis de lecteurs sur des questions médicales et ceux d'autres membres de la société. Par la suite, Odier publie encore ponctuellement des textes, une participation qui se limite à 12 articles au cours des deux années suivantes. En définitive, sur les quatre ans du journal, il est l'auteur de 58 textes sur les 105 «unités rédactionnelles» concernant la médecine, pour reprendre la catégorie proposée par Gilles Feyel, soit un ensemble comprenant des annonces, des avis, des lettres et des articles²⁶.

La rubrique médicale d'Odier n'a pas le monopole sur les questions médicales. La dernière section du journal comprend une succession hétéroclite de textes rapportant «les avis et les découvertes qui serviraient aux progrès du Commerce et des Arts, ou qui éclaireraient l'Economie domestique dans Genève»²⁷. Différents auteurs se succèdent pour nourrir cette section, également alimentée par des extraits d'autres journaux, des articles envoyés par des savants et par le courrier des lecteurs²⁸. Au sein de ces contributions, le lecteur trouve

²⁴ Il était alors trésorier de la société et membre de la section de chimie. Les rédacteurs du journal étaient Jean Sénebler, Horace-Bénédict de Saussure, Marc-Auguste Pictet, Louis Odier, Pierre Prevost et Henri-Albert Gosse (R. Sigrist, *Les origines de la Société de physique et d'histoire naturelle* (1790-1822), SPHN, Genève 1990, p. 8).

²⁵ BGE, Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, Genève, le 16.9.1788.

²⁶ Feyel, *L'annonce*, cit.

²⁷ JdG, le 4.8.1787.

²⁸ Pour les lettres de lecteurs, voir ici même plus bas. Les extraits d'autres périodiques touchent à des questions sanitaires variées: le 7 juin 1788 paraît la *Recette du vinaigre des quatre voleurs* de la *Gazette de san-*

des sujets médicaux rédigés par des membres du corps médical comme les chirurgiens Pierre Fine, Louis Jurine et Jean-Pierre Terras ainsi que quelques auteurs anonymes. Un «membre de la Faculté», par exemple, publie un article sur la rage²⁹. Les textes médicaux embrassent des sujets savants, des remèdes efficaces³⁰ ou des questions sanitaires particulières (la rage, les inhumations précipitées, la noyade, les empiriques)³¹.

2. UN MÉDECIN JOURNALISTE

Au regard des périodiques contemporains, la principale spécificité de la rubrique médicale du *Journal de Genève* est, outre sa régularité, d'avoir été rédigée par un seul médecin-journaliste³². Louis Odier est un homme curieux et ambitieux et sa présence au sein d'une assemblée de naturalistes n'a rien d'étonnant à la fin de l'Ancien Régime³³. La rubrique présente une posture professionnelle cohérente: le médecin adopte une voix d'autorité qui tend à rompre avec la polyphonie chaotique qui caractérise le contenu médical d'autres périodiques contemporains³⁴. Louis Odier est alors un père de famille respecté âgé de 39 ans. En tant que praticien, il cherche à s'imposer sur le marché médical. La progression régulière de ses revenus médicaux à partir de son établissement à la fin de l'année 1774, tend à suggérer la réussite de ce projet. En été 1787 cependant, il est préoccupé par sa situation financière et s'inquiète pour l'avenir. Alors que les premières éditions du journal sont en préparation, il constate une baisse dans son activité. Un mois avant la parution du premier numéro, le 2 juillet 1787, dans une lettre adressée à sa femme en cure à Spa, il fait état de son malaise:

Je vois que Dunant³⁵ fait tous les jours quelques nouveaux progrès à mon préjudice. J'ai su [par] ex[emple] qu'il avait acquis la pratique du conseiller [Pierre] Lullin³⁶ qui autrefois paraissait avoir toute sa confiance en moi. Cela me fait de la peine, et m'inquiète d'autant plus que l'argent ne vient pas. Je n'ai reçu pendant tout le mois de juin que 182 louis courants 4 sols et 9 deniers; et je suis en arrière de plus de 300 louis courants de ce que j'avais l'année passée dans cette saison. Cela m'inquiète pour l'avenir et cela me peinerait de perdre la confiance que j'avais obtenue³⁷.

Son inactivité perdure. «Toujours peu de malades» se plaint-il encore deux semaines plus tard³⁸. Depuis Spa où elle est en cure, sa femme Andrienne Odier Lecointe cherche à le rassurer en lui suggérant des explications possibles: la multiplication de ses activités, ses prises de position politiques et son habitude de se moquer de certains malades en seraient au moins partiellement responsables³⁹. En conséquence, elle lui conseille de réduire ses activités non-médicales. Il devrait aussi se mettre en avant: «puisque l'on aime les charlatans, il faut apprendre à l'être»⁴⁰. Aux fins de redresser son activité, elle lui suggère une stratégie:

j'avais pensé (mais peut-être est-ce très mal pensé) qu'un avis sur la feuille par lequel tu parlerais des avantages de l'inoculation et que persuadé du bien qu'elle peut faire et que sachant que quelques familles sans fortune renvoyait à cause de la dépense, tu le ferais gratis pour tous les pauvres ou les gens qui ne sont pas en état de payer, qu'ils n'auraient qu'à venir chez toi à certaine heure ou jour désigné⁴¹.

Elle lui propose d'insérer une annonce dans la *Feuille d'avis de Genève*, une publication bi-hebdomadaire contenant des avis, des informations et des annonces particulières⁴². Dans sa réponse rédigée à la fin du mois de juillet, son mari se défend⁴³. Il ne renonce pas à ses activités à Société des Arts et accepte même de participer au dernier de ses projets, le *Journal de Genève*. Cela étant, s'il ne publie pas l'annonce que sa femme lui propose dans la *Feuille d'avis*, il l'insère sous une autre

té et le 2 août 1788, des *Remarques sur les effets salutaires de l'exercice de la nage* prise de la même *Gazette de santé*.

²⁹ JdG, le 26.7.1787.

³⁰ Les épines du frêne, par exemple, sont proposées par un lecteur pour leur capacité à soulager des maux de dents (JdG, le 20.9.1788).

³¹ Voir M. Nicoli, *Apporter les lumières au "plus grand nombre": médecine et physique dans le "Journal de Lausanne" (1786-1792)*, Antipodes, Lausanne 2006.

³² Gilles Feyel a relevé l'impact que pouvait avoir l'investissement régulier d'un médecin dans des publications (affiches) régionales (*L'annonce*, cit., pp. 1166-1167).

³³ Nombre de médecins sont aussi des naturalistes et membres de sociétés savantes. Voir D. Roche, *Le siècle des Lumières en province académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, thèse, Paris 1978; L. Brockliss and C. Jones, *The Medical World of Early Modern France*, Clarendon Press, Oxford 2001, pp. 392-393.

³⁴ Porter *Laymen*, cit., pp. 292-295; Nicoli, *Apporter les lumières au "plus grand nombre"*, cit., pp. 150-151; E. Andrews, *Between Auteurs and Abonnés: Reading the Journal de Paris, 1787-1789*, «Journal of the Western Society for French History», 37, 2009, <http://hdl.handle.net/2027/spo.0642292.0037.009>, consulté de 10.9.2022.

³⁵ Charles Dunant (1744-1808).

³⁶ Pierre Lullin (1712-1789) était un bon client. Entre 1782 et 1785, il avait réglé trois factures importantes pour lui-même ou un membre de sa maisonnée (soit plus de 50 livres courants).

³⁷ BGE, Ms. fr. 4155, Louis Odier à Andrienne Odier Lecointe, Genève, le 2.7.1787.

³⁸ Ivi, le 17.7.1787.

³⁹ Pour une analyse détaillée: P. Rieder, *Le monde médical des Lumières. Louis Odier (1748-1817)*, PUF, Tours 2021, pp. 113-114.

⁴⁰ BGE, Ms. fr. 4155, Andrienne Odier Lecointe à Louis Odier, Spa [le 14.07.1787].

⁴¹ *Ibidem*.

⁴² Elle paraît le mercredi et le samedi.

⁴³ BGE, Ms. fr. 4155, Louis Odier à Andrienne Odier Lecointe, le 20.7.1787.

forme dans la troisième livraison du *Journal de Genève*: en prenant pour prétexte la mort de plusieurs enfants de la petite vérole, il encourage les parents à inoculer leurs enfants et promet la mise en place d'inoculations gratuites pour les pauvres. Le médecin se met en avant à peu de frais en se nommant et en précisant qu'il avait lui-même eu «le bonheur d'inoculer ses quatre enfants et près de 200 personnes sans accident»⁴⁴. Ce coup de publicité est assorti de l'engagement à «rendre le même service et à donner ses soins aux enfants des pauvres qu'on lui adressera, sans exiger d'autre récompense que le plaisir de les sauver d'un grand danger»⁴⁵. L'adoption d'une telle posture philanthropique était commune en médecine. Elle rend le dévouement du médecin visible et doit contribuer à attirer des clients aisés⁴⁶. La campagne d'inoculation est lancée immédiatement et est soutenue par une série d'articles engagés qu'il publie entre septembre et décembre 1787. En rendant compte de la progression de l'épidémie, il répète inlassablement la nécessité de faire inoculer les enfants. Le 1^{er} décembre 1787, il se réjouit du succès de sa campagne, près de 500 inoculations réalisées en trois mois: «on n'avait jamais vu à Genève autant d'inoculés à la fois»⁴⁷. Il répète à souhait que l'inoculation était la seule mesure préventive efficace, avouant à demi-mot son exaspération un mois plus tard: «Que penserait-on des gens qui ayant le choix de deux loteries dont les lots seraient égaux, mais dans l'une desquelles il y aurait trente fois plus de billets blancs que dans l'autre, préféreraient celle où la chance d'un bon lot serait trente fois moindre?»⁴⁸.

La petite vérole, comme d'autres questions de santé publique, est une justification évidente à la diffusion de données médicales dans la presse. Diffuser d'autres conseils ne va pas de soi. Comme nombre de médecins de sa génération, l'attitude d'Odier face à la vulgarisation demeure ambiguë. Critique du populaire *Avis au peuple sur sa santé* de Samuel Auguste Tissot, mais aussi des tentatives de jeunes médecins de se mettre en avant, Odier n'est pas convaincu par le principe, pourtant enseigné par son professeur John Gregory, que le partage des savoirs avec des non-médecins pouvait contribuer au développement du savoir médical⁴⁹. Il est jaloux des pré-

rogatives des docteurs et peu enclin à inciter les lecteurs à l'automédication.

3. LA RUBRIQUE

La campagne d'inoculation qu'il lance à l'automne 1787 est à la fois une campagne de santé publique et d'autopromotion. Le contenu de sa rubrique va bien au-delà, et bien au-delà des «maladies régnantes et les principales précautions pour s'en préserver» annoncés dans le prospectus⁵⁰. Adoptant une stratégie didactique, Odier organise son propos à partir de la liste des morts de la semaine écoulée et des principales maladies qu'il avait lui-même traitées dans sa pratique privée. Son commentaire est initié par une réflexion sur les principales causes de la mortalité, et «pour donner une idée du nombre de malades» annonce-t-il dès le premier numéro, «le Médecin rédacteur de cet article insérera sur chaque feuille de ce journal le nombre de malades qu'il aura vu dans la semaine»⁵¹. A partir de ces données et des observations faites dans sa pratique, il détaille les principales maladies du moment. Son plan rappelle l'organisation de certains almanachs où chaque semaine était assortie de mises en garde pour des maladies ou des situations sanitaires spécifiques⁵². La particularité de la rubrique est de proposer des sujets au plus près de la vie des lecteurs et d'offrir à ceux-ci la possibilité d'entrer en conversation avec l'auteur.

Au gré de l'analyse de l'état sanitaire, des explications médicales et de conseils disparates, Odier invente un espace qui lui permet d'adresser des messages spécifiques aux lecteurs qui sont aussi des patients potentiels. Contrairement à la pratique dans d'autres périodiques⁵³, il ne propose pas de recettes pour des maladies spécifiques. La stratégie se révèle caractéristique de sa rubrique: expliquer les raisons de l'état sanitaire du moment, décrire les pratiques jugées dangereuses, conseiller le recours au médecin et, en dernier recours, suggérer un principe thérapeutique. Le plan suivi lui permet de prendre appui sur les préoccupations de ses lecteurs pour développer son propos. Le 8 novembre 1787, à titre d'exemple, à la suite de l'énumération des

⁴⁴ JdG, le 25.8.1787, p. 15.

⁴⁵ *Ibidem*.

⁴⁶ La posture n'est pas propre à la médecine. Le rédacteur du *Journal de Lausanne*, Jean Lanteires, offre d'accueillir gratuitement les pauvres dans la publicité faite des différents cours qu'il donne (français, histoire, cosmologie, etc.). Voir à ce propos Nicoli, *Apporter les lumières au "plus grand nombre"*, cit., pp. 39-40.

⁴⁷ JdG, le 1.12.1787, p. 72.

⁴⁸ JdG, le 29.12.1787, p. 109.

⁴⁹ C.J. Lawrence, *William Buchan: Medicine Laid Open*, «Med Hist», 19, 1975, pp. 20-35.

⁵⁰ *Prospectus d'un Journal de Genève*, cit., p. 2.

⁵¹ JdG, le 4.8.1787, p. 3.

⁵² Viaud, *Médecine traditionnelle*, cit., p. 16.

⁵³ C'est le cas de figure le plus fréquent du *Gentleman's Magazine* et, selon Miriam Nicoli, de près de 63% des articles médicaux du *Journal de Lausanne*. Voir aussi les almanachs étudiés par Viaud, *Médecine traditionnelle*, cit., p. 18; R. Porter, *Lay Medical Knowledge in the Eighteenth Century: the Evidence of the Gentleman's Magazine*, «Med Hist», 29, 1985, pp. 138-168: p. 149; Nicoli, *Apporter les lumières au "plus grand nombre"*, cit., p. 44 et pp. 153-167.

décès de la semaine, Odier revient sur la mort d'une personne asphyxiée par des braises pendant son sommeil. Il en profite pour dénoncer les idées reçues (l'idée que de placer du fer avec la braise annulerait tout risque, par exemple)⁵⁴. Il poursuit son explication dans le numéro suivant en insistant sur le fait que la meilleure prévention consistait à assurer un courant d'air dans la chambre⁵⁵. Aujourd'hui, la rubrique offre à l'historien un aperçu des idées médicales du praticien, de sa posture professionnelle et de ses efforts d'autopromotion.

4. CONTENUS MÉDICAUX ET PROFESSIONNELS

Rétif à l'idée de déléguer les prérogatives du médecin et désireux de se mettre en avant, Odier se trouve devoir concilier les intérêts professionnels et les intérêts de lecteurs qui sont globalement préoccupés par la prévention⁵⁶. Comment fait-il face à cette tension ? En premier lieu, il publie les résultats de ses propres travaux⁵⁷. Ses observations sur l'hydropisie du cerveau, publiées en octobre 1787, le voient décrire une nouvelle maladie sans que la finalité de l'information ne soit claire⁵⁸. Il détaille ailleurs l'histoire clinique de la fièvre rouge bien connue à Genève⁵⁹ et propose des données sur la mortalité et l'espérance de vie⁶⁰. Le choix de sujets plutôt théoriques ne relève pas du hasard. Il ne mentionne pas une découverte qu'il avait faite et publiée sur l'efficacité du traitement de la dyspepsie par le magister de bismuth pourtant largement diffusée dans ses réseaux professionnels⁶¹.

⁵⁴ JdG, le 8.12.1787, pp. 76-77.

⁵⁵ JdG, le 15.12.1787, pp. 98-99.

⁵⁶ Comme le rappelle par exemple G. Smith, *Prescribing the rules of health: Self-help and advice in the late eighteenth century*, in *Patients and practitioners: lay perceptions of medicine in pre-industrial society*, éd. par R. Porter, CUP, Cambridge 1985, pp. 249-254.

⁵⁷ Il reconnaît que ces détails ennui certains lecteurs, «mais il en est d'autres qu'ils intéresseront» (JdG, le 25.07.1789, p. 121).

⁵⁸ Si ce n'est en conseillant les parents de consulter dès les premiers symptômes. JdG des 29.9.1787, 10.11.1787, 17.11.1787 et 24.11.1787. La publication scientifique date de 1779, L. Odier, *Mémoire sur l'hydrocéphale interne, ou hydropisie des ventricules du cerveau*, in *Histoire de la Société royale de médecine: avec les mémoires de médecine & [et] de physique médicale...*, Société royale de médecine, Paris 1779, pp. 194-232.

⁵⁹ De longs développements paraissent le 24.11.1787 (pp. 68-69) et le 19.04.1788 (p. 66). Le mémoire d'Odier *Histoire de la fièvre rouge* avait été adressé à la Société Royale de médecine en 1779. (ANM, SRM, 185, dossier 15, Histoire de la Fièvre rouge..., s.d. [1779]).

⁶⁰ Voir le JdG des 5.1.1788, 12.1.1788, 19.1.1788, 26.1.1788, le 2.2.1788, 31.1.1789, 9.7.1791 et pour Chancy voir le JdG des 14.3.1789, 14.6.1788, et le 28.6.1788. Le travail définitif: L. Odier, *Tableau général de la mortalité de la probabilité de vie et de la vie moyenne à Genève depuis 1560 jusqu'en 1760*, «La médecine éclairée», 2, 1791, pp. 148-153.

⁶¹ L'article scientifique avait été publiée peu auparavant: L. Odier, *Observations sur les effets du magistère de bismuth*, «Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie», 68, 1786, pp. 49-55.

Cette stratégie confirme sa volonté d'éviter de proposer des moyens thérapeutiques en automédication. Tout aussi significatif est le fait qu'il n'aborde pas la question de la gestion médicale des hôpitaux: le sujet l'intéressait pourtant. Le 2 Avril 1787, il avait fait paraître un article dans le *Journal de Paris* dans lequel il commentait le *Rapport des Commissaires chargés par l'Académie, de l'examen du Projet d'un nouvel Hôtel-Dieu* (Paris 1786): il y soutenait la décentralisation proposée par les commissaires tout en insistant sur l'engagement de médecins à plein temps et sur la mise en place d'écoles de médecine pratique. Cette vision de l'hôpital demeure fidèle à la clinique d'enseignement où il avait fait ses études, la Royal Infirmary d'Edimbourg. Le parti pris d'ignorer cette question dans sa rubrique s'explique par la situation politique à Genève et sa propre expérience. Il avait démissionné de son poste de médecin de l'Hôpital de Genève suite à des tensions engendrées par sa volonté de promouvoir l'autorité médicale. Or, la ligne éditoriale du *Journal de Genève* vise à éviter toute tension politique: la proposition d'une réforme hospitalière pouvait être considérée comme hostile par les autorités en place.

Il est rare qu'Odier donne un conseil médical pour une condition spécifique; les conseils émergent en marge de son propos, comme le 18 août 1787 lorsqu'il préconise du repos, un régime, des boissons adoucissantes et encore des «lavements adoucissants» pour soigner les maladies bilieuses de saison, «des coliques, des diarrhées et d'autres maladies bilieuses», mais ce seulement s'il est impossible de consulter un médecin⁶². Des formulations similaires reviennent à différentes reprises. Le conseil donné est toujours présenté comme une mesure à prendre quand il n'est pas possible de consulter un médecin. En février 1788, il réagit à l'inquiétude suscitée chez les lecteurs devant l'importance des maladies inflammatoires en hiver en expliquant que ces maladies étaient «presque toujours causées par un changement subit de température». En conséquence, «en s'habillant chaudement, [...] en ne s'arrêtant point au froid, en ne s'exposant point à des courants d'air» il était possible de s'en prémunir⁶³. En dépit de la perspective qu'Odier adopte (proposant peu de conseils et incitant les lecteurs à s'adresser aux membres du corps médical), les lecteurs l'incitent à donner davantage d'informations sur la prévention. Un lecteur anonyme l'énonce clairement en reconnaissant l'utilité des conseils médicaux pour «la classe des personnes qui, par eux, peuvent se passer de Médecins» tout en affirmant l'utilité pour «affermer la santé du public» de «prévenir l'usage des remèdes, en indiquant le régime, des moyens simples, en détournant

⁶² JdG, le 18.8.1787, p. 11.

⁶³ JdG, le 16.02.1788, p. 31.

ce qui peut nuire»⁶⁴. En dénonçant les idées reçues, en proposant des principes préventifs, Odier en vient à faire de la prévention un fil conducteur de la rubrique où le médecin décrit pour ses lecteurs les maladies que les Genevois risquaient d'attraper à chaque saison⁶⁵.

Au gré de la rubrique, force est de constater qu'Odier livre des données qui doivent aider les malades à gérer leur quotidien et, par la même occasion, les informer sur la manière d'agir pour protéger la communauté. La durée de contagiosité – arrêtée à 9 semaines pour la petite vérole – est communiquée dans la rubrique dans laquelle il détaille le comportement à adopter pour éviter la contagion⁶⁶. Ailleurs, en abordant la question de la contagiosité de la phtisie, une question complexe et débattue à cette époque, il maintient que «la Phtisie ne se communique jamais ou presque jamais d'un mari à sa femme, ou réciproquement», mais fréquemment entre frères et sœurs ou d'un parent à ses enfants⁶⁷. Au-delà de tels principes, il n'a de cesse de rappeler que le premier réflexe du malade doit être de consulter un médecin. Le 11 août 1787 déjà, il s'élève contre «un préjugé bien funeste, et malheureusement trop répandu: c'est que les maladies des petits enfants ne sont pas du ressort du Médecin»⁶⁸. Plus généralement, «les Médecins seuls sont appelés par leur état à acquérir ces connaissances. Ils ont seuls des droits légitimes à la confiance du public»⁶⁹. L'idée que seul le médecin est compétent est récurrente et rappelée dans des développements sur la phtisie⁷⁰, sur la petite vérole⁷¹ et sur l'hydrocéphale: «on ne saurait trop insister auprès du Public sur la nécessité de recourir de bonne heure, et à la première apparence de ces symptômes, aux conseils d'un Docteur éclairé»⁷².

A côté de ses propres recherches et des principes préventifs, Odier aborde une variété de sujets médicaux en partant de l'analyse de l'état sanitaire du moment. Parmi ceux-ci figurent des sujets de préoccupation communs à la fin du siècle: l'asphyxie dans des pièces chauffées au charbon, les premiers secours aux noyés ou encore l'étouffement des nouveau-nés⁷³. Au fil des thèmes abordés, la corrélation entre lieu et état de santé s'impose comme une variable commune, ou pour le dire autrement, Odier conçoit, comme nombre de ses

collègues⁷⁴, les maladies comme étant propres au lieu. La langueur, l'hydropisie et la phtisie «sont là les principales maladies chroniques connues ici», affirme-t-il en expliquant les principales causes de décès de l'année 1787⁷⁵. Dans sa première livraison, il explique que l'été est en général sain à Genève et qu'on y trouve peu de fièvres putrides caractéristiques de l'été en d'autres lieux⁷⁶. En dépit de l'humidité de l'air et de la fréquence de la pluie, il ne constate que des «petits maux, des fluxions, par exemple, des rhumes légers et sans fièvre, des douleurs rhumatismes locales et passagères» et peu de maladies graves en hiver⁷⁷. «Les hivers doux sont en général à Genève peu meurtriers» écrit-il encore à la fin de l'hiver 1787-1788⁷⁸. Le lieu s'impose comme une variable aux côtés de la température, de la météorologie et des autres variables d'hygiène⁷⁹. Les caractéristiques sanitaires du lieu sont imposées pour partie par l'environnement, mais les pratiques sociales, ce qu'il désigne par la formule «nos mœurs», y contribuent également. A Genève, par exemple, il était difficile d'éviter le contact avec des malades en temps d'épidémie de petite vérole, étant donné que «les convalescents et les malades eux-mêmes sortent en liberté et abondent dans les rues, dans les promenades et dans tous les endroits publics; qui peut se promettre d'éviter absolument leur approche?»⁸⁰. Que la raison soit géographique ou sociale, la géographie médicale d'Odier va jusqu'à reconnaître des maladies spécifiques aux lieux: une rubrique sur la fièvre rouge, une maladie précise-t-il, connu à Genève depuis 30 ans seulement, «comme elle est à peine connue ailleurs que dans notre pays, telle au moins que nous l'observons ici, on ne trouverait ces détails dans aucun auteur»⁸¹.

Les observations médicales sur la région doivent permettre de cerner les caractéristiques sanitaires de sa ville et de mieux combattre les maladies des habitants. Considérées ensemble, ses contributions prennent les contours d'une véritable topographie médicale⁸². Fidèle à

⁶⁴ JdG, le 31.05.1788, p. 92.

⁶⁵ Il est ici encore au diapason avec d'autres auteurs publiant dans les Affiches. Voir à ce propos Feyel, *L'annonce*, cit., pp. 1170-1171.

⁶⁶ JdG, le 8.9.1787, p. 23.

⁶⁷ JdG, le 7.5.1788, p. 59.

⁶⁸ JdG, le 11 .8.1787, p. 7.

⁶⁹ *Ibidem*.

⁷⁰ JdG, le 22.03.1788, p. 51.

⁷¹ JdG, le 6.10.1787, p. 41.

⁷² JdG, le 17.11.1787, p. 65.

⁷³ Ce sont les mêmes thèmes que l'on retrouve dans les Affiches. Voir Feyel, *L'annonce*, cit., p. 1169.

⁷⁴ Le principe hippocratique est exacerbé par le courant néohippocratique en médecine. J. Pigeaud, *La Renaissance hippocratique au XVIIIe siècle, Hippokratische Medizin und antike Philosophie Verhandlungen des VIII Internationalen Hippokrates-Kolloquiums in Kloster Banz/Staffels-tein*, hrsg. v. P. Wittern und R. Pellegrin, Olms Weidmann, Zürich 1996, pp. 583-610.

⁷⁵ JdG, le 23.02. 1788, p. 37.

⁷⁶ JdG, le 04.08.1787, p. 3.

⁷⁷ JdG, le 29.12.1787, p. 108.

⁷⁸ JdG, le 12.04.1788, p. 62

⁷⁹ Voir par exemple l'analyse faite par Odier des maladies mortelles de l'année 1787 en JdG, le 16.02.1788 et le 23.02.1788.

⁸⁰ JdG, le 8.09. 1787, p. 23.

⁸¹ JdG, le 17.05.1788, p. 82 et le 24.05.1788, p. 87.

⁸² C'est alors un projet commun orchestré par la Société royale de médecine de Paris: J.-P. Peter, *Aux sources de la médicalisation, le regard et le mot: le travail des topographies médicales*, in *Populations et cultures, études réunies en l'honneur de François Lebrun*, Amis de François

sa quête savante, l'ambition de l'auteur est de découvrir la nature précise du lien entre la santé et l'atmosphère du lieu. Il avoue d'emblée que «l'opinion générale des Médecins sur le rapport de ces maladies avec l'état de l'atmosphère n'est donc à proprement parler qu'une hypothèse vraisemblable»⁸³. Pour confirmer cette hypothèse, il «importe de la soumettre enfin à un examen plus rigoureux, et de la juger, non sur de simples conjectures, sur des assertions dénuées de preuves positives, sur des aperçus vagues et généraux, mais par une longue suite de faits bien circonstanciés et assez nombreux»⁸⁴. Outre les données sur l'état sanitaire et la mortalité, les données météorologiques et atmosphériques publiées dans le journal constituent, selon Odier lui-même, l'occasion d'apporter des réponses quant à «la salubrité des saisons dans ce climat, de l'influence de la chaleur et du froid sur la santé, à l'origine des épidémies, à leur durée, à leur rapport avec la température de l'air, etc.»⁸⁵. Les résultats de ce travail paraissent le 25 juillet 1789: il publie deux tableaux des maladies traitées en août, l'une pour août 1787 et l'autre pour août 1788. La comparaison lui permet de conclure que les mêmes maladies régnaient à une année d'intervalle, mais «en 1787 il y a eu plus de diarrhées et moins de coliques, de catarrhes, de phtisies et de fièvres intermittentes qu'en 1788»⁸⁶. L'année suivante, il ajoute encore les données d'août 1787 à juillet 1790 qui confirment un constat mentionné l'année précédente: les femmes sont plus nombreuses que les hommes à consulter le médecin. En effet, on sait aujourd'hui que si les hommes consultaient davantage le médecin au XVII^e siècle, les choses s'inversent au début du XIX^e, précisément à la période d'activité d'Odier. Cette progression peut être expliquée par une demande accrue en soins pour des maladies féminines⁸⁸. Dans sa rubrique, Louis Odier l'explique par le plus grand nombre de femmes en ville qui «sont naturellement plus faibles, plus délicates et plus susceptibles d'être aisément affectées par les variations de l'atmosphère»⁸⁹.

Au-delà de la valeur statistique plutôt faible des résultats d'Odier, leur intérêt réside dans l'attitude du médecin, qui sans prétendre conclure sur cette ques-

tion, se propose de multiplier de telles observations et de les corrélérer avec des observations météorologiques, avant de pouvoir en tirer des corrélations. Il explore ainsi un paradoxe: le nombre constaté de diarrhées, fièvres bilieuses et coliques du mois d'août pendant la période la plus chaude. L'explication qu'il trouve est logique: «ces maladies sont plutôt l'effet du froid relatif, c'est-à-dire, des changements subits de température, que celui du froid absolu, qui produit des inflammations plus décidées»⁹⁰; le thermomètre révèle que les variations sont fortes en été, progressant subitement de 17 à 18 en quelques heures. S'il se retient de construire des systèmes théoriques, il lui arrive d'émettre une hypothèse.

5. FAUX SOIGNANTS ET FAUSSE MÉDECINE

Louis Odier, lui-même diplômé d'Edimbourg, défend explicitement l'autorité du docteur en médecine et n'hésite pas à critiquer d'autres soignants. Dans sa toute première rubrique, par exemple, il réagit au décès de quatre personnes suite à une noyade en critiquant la précaution indiquée par MM. les Chirurgiens dans la *Feuille d'avis* du premier août, «considérant qu'elle contribue sans-doute à rendre les accidents plus fréquents, et les secours moins efficaces». Or, selon Odier, l'avis des chirurgiens explique l'insuccès des secours portés aux noyés à Genève par le fait que la mortalité «dépend principalement de l'habitude où l'on est de se baigner immédiatement après les repas, ou peu de temps après»⁹¹. Odier juge cette remarque inefficace. Il propose pour sa part des «frictions légères, mais longtemps continuées, avec des flanelles ou des linges bien chauds, l'introduction d'air chaud dans les poumons en soufflant par la bouche des noyés, et des lavements d'eau salée»⁹². Ces conseils diffèrent sensiblement des recommandations des autorités qui préconisaient encore l'année précédente outre les frottements, de frapper le corps du noyé avec des orties, et par l'entremise du médecin ou d'un chirurgien seulement, de souffler de l'air «par la bouche, ou le fondement»⁹³. Odier adopte ainsi le projet d'imposer par la presse des normes modernes et cautionnées par la médecine de son temps, un projet que

Lebrun, Rennes 1989, pp. 103-111; C. Hannaway, *The Société royale de médecine and Epidemics in the Ancien Régime*, «Bull Hist Med», 46, 1972, pp. 257-273.

⁸³ JdG, le 25.7.1789, p. 120.

⁸⁴ *Ibidem*.

⁸⁵ JdG, le 17.11.1787, p. 64.

⁸⁶ JdG, le 25.7.1789, p. 122.

⁸⁷ M. Baschin, E. Dietrich-Daum and I. Ritzmann, *Doctors and Their Patients in the Seventeenth to the Nineteenth Centuries*, «Clio Medical», 96, 2015 (*Medical Practice 1600-1900. Physicians and Their Patients*, ed. by M. Dinges et al.), pp. 39-70: 46-50.

⁸⁸ Ivi, pp. 49-50.

⁸⁹ JdG, le 23.10.1790, p. 168.

⁹⁰ *Ibidem*.

⁹¹ *Feuille d'avis de Genève*, 1^{er} août 1787, p. 371.

⁹² JdG, le 4. 8.1787, p. 3. Il développe la procédure plus en détail dans les conseils qu'il adresse pour raviver les asphyxiés (JdG, le 22.12.1787, p. 103). La modernité des considérations d'Odier se lit dans le renoncement à la pratique de souffler dans le fondement du noyé. Voir à ce propos: A. Serdeczny, *Du tabac pour le mort, une histoire de la réanimation*, Champ Vallon, Paris 2018.

⁹³ Ordonnance du 26 juin 1786. Cité dans JdG, le 5.07.1788, pp. 110-111.

l'on retrouve sous la plume de docteurs qui rédigent des textes pour les *Affiches*⁹⁴.

Outre les autres professionnels, les idées reçues suscitent aussi la réprobation de Louis Odier. Il n'a de cesse de dénoncer «des remèdes et des soins empiriques»⁹⁵, les conceptions fausses répandues dans la population. «C'est [...] une erreur de croire que par quelques préparations on peut ôter à la petite-vérole sa malignité»⁹⁶ ou, ailleurs, d'espérer échapper aux méfaits de l'air fixe «en mettant un morceau de fer dans la bassine dans laquelle elle brûle»⁹⁷. L'idée qu'il faille attendre que l'enfant ait au moins l'âge de trois ans avant de l'inoculer serait «un préjugé funeste qu'il importe de dissiper»⁹⁸. C'est également «une erreur de croire» écrit-il en abordant la question des coliques et des diarrhées, «qu'il faille toujours les traiter par des remèdes évacuants»⁹⁹. Ce principes, explique-t-il, reposent sur d'anciens paradigmes médicaux: «une grande partie du Public, imbu depuis bien des siècles de leurs théorie, les a conservées par tradition, et se conduit en conséquence»¹⁰⁰. Au-delà des préjugés, et sans apporter de preuves ou d'exemples précis, il n'hésite pas à corréler les morts aux agissements des soignants empiriques. Cette campagne est avant tout de nature diffamatoire. Elle ne repose pas sur l'analyse de cas particuliers, mais sur des *a priori*: les irréguliers sont dépeints d'office comme des acteurs intéressés et dangereux. Il s'en indigna longuement¹⁰¹. Des malades seraient morts ensuite de remèdes conseillés par des «comères ou des voisins qui prétendaient s'y connaître»¹⁰², des hydrocéphales auraient souffert des «remèdes des empiriques, [d]es potions et [d]es poudres prescrites au hasard» par des «voisins et autres donneurs d'avis non-autorisés»¹⁰³. En somme, Odier incite ses lecteurs à faire confiance aux seuls médecins.

6. LES LECTEURS: RÉACTIONS

Les lecteurs du *Journal de Genève* sont bien présents. Ils se montrent intéressés tant par la forme que le fond; certains demandent davantage de variété, d'autres des choses légères qui fassent rire. Un véritable dialogue parcourt à l'occasion les colonnes du journal et et les avis

des lecteurs sont publiés. Le bilan que dresse un lecteur à l'occasion de la première année d'existence du journal fait la part belle à la rubrique médicale: «le *Journal de Genève*, en persuadant [de] l'importance de l'inoculation de la petite-vérole, a sauvé plusieurs victimes de la petite-vérole naturelle; il a engagé divers malades à consulter des Médecins dans le moment convenable et à prévenir des maux plus fâcheux; il a réveillé l'attention du Public sur des objets intéressants [...]»¹⁰⁴. D'autres lettres et commentaires publiés dans le journal signalent que la rubrique est lue attentivement. Un lecteur inspiré par «les sages précautions» énoncées par Odier pour se prémunir contre la vapeur de braise (dans des numéros antérieurs¹⁰⁵) propose une innovation technique¹⁰⁶. Un second lecteur enthousiaste regrette explicitement la raréfaction des interventions d'Odier à l'été 1788: «les articles de médecine pratique qu'on lisait dans votre Journal il y a quelque temps m'engagèrent à le prendre, parce que j'espérois y trouver des moyens pour conserver la santé de ma famille, et la préserver autant qu'il serait possible des maladies régnantes. J'ai profité des conseils sages que M. le Docteur Odier a donné patriotiquement à ses Concitoyens»¹⁰⁷. D'autres lecteurs interviennent sur le contenu de la rubrique. Un lecteur s'étonne dans sa lettre qu'Odier n'ait pas publié le produit du recensement pour aborder la mortalité. Odier répond dans le même numéro en publiant les recensements de 1785, 1786 et 1787. Il précise cependant, que pour calculer la probabilité de vie, l'extrait mortuaire suffit et donne une explication méthodologique¹⁰⁸. Un second avoue avoir été «jusqu'à présent fort effrayé du nombre prodigieux de malades, annoncé dans notre journal»¹⁰⁹ ce qui le laissait penser qu'il y aurait 1000 à 1200 malades dans la ville soignés par le corps médical. Il s'en console en concluant que la médecine devait être efficace étant donné que la mortalité était relativement basse... Au-delà des lettres de lecteurs, la pression du lectorat sur les contenus se lit dans les justifications faites par Odier de ses choix. Le 17 octobre 1787, par exemple, il entame sa rubrique en signalant qu'«on nous a demandé plusieurs fois ce que voulait dire cette indication du nombre de malades. Nous l'avons expliqué dans le n°1 de ce Jour-

⁹⁴ G. Feyel, *L'annonce*, cit., pp. 1164-1165.

⁹⁵ JdG, le 11.8.1787, p. 7.

⁹⁶ JdG, le 1.9.1787, p. 19.

⁹⁷ JdG, le 8.12.1787, p. 76.

⁹⁸ JdG, le 19.9.1787, p. 37.

⁹⁹ JdG, le 18.8.1787, p. 11.

¹⁰⁰ JdG, le 6.10.1787, p. 40.

¹⁰¹ Ivi, p. 41.

¹⁰² JdG, le 8.12.1787, p. 41.

¹⁰³ JdG, le 17.11.1787, p. 65.

¹⁰⁴ JdG, le 2.8.1788, p. 128.

¹⁰⁵ JdG, les 8.11.1787 et 10.1.1789.

¹⁰⁶ JdG, le 24.01.1789, p. 11.

¹⁰⁷ JdG, le 27.11.1788, p. 216. Il poursuit: «Je les ai communiqué [sic] avec le même succès à quelques uns de mes amis. Armé de ses bons raisonnemens, j'ai engagé plusieurs personnes à faire inoculer leurs enfans; j'ai empêché les suites funestes de la Fièvre-Rouge, j'ai rendu quelques personnes attentives au commencement de la Phtisie, et je puis vous assurer que je métois reconcilié avec la médecine en voyant les succès qui accompagnent les conseils de bons Médecins».

¹⁰⁸ JdG, le 3.5.1788, pp. 74-75.

¹⁰⁹ JdG, le 26.09.1789, p. 158.

nal, mais il paraît nécessaire de le répéter»¹¹⁰. Le 16 février 1788, il explique qu'«il nous est revenu que bien des gens ont pris l'alarme»¹¹¹ en apprenant l'importance des maladies inflammatoires en hiver. Un peu moins d'une année plus tard, en proposant une analyse de l'extrait mortuaire de Chancy, il se justifie par le fait que «plusieurs de nos Lecteurs désirant de connaître les différences qui peuvent se trouver entre la ville et les paroisses de la campagne»¹¹².

Après plus de huit mois de parution régulière, le 12 avril 1788, survient la première remise question ouverte de la rubrique. A cette date paraît une lettre adressée par «une compagnie d'abonnés» dans laquelle les auteurs anonymes critiquent le contenu de la rubrique: «ils trouvaient les observations du savant médecin sur les morts de Genève très intéressantes pour tous ceux qui s'occupent de l'art de guérir, mais trop étendues pour ceux qui ne s'en occupent pas, et propres à porter l'amertume dans l'âme des hommes faibles, qui n'aiment pas à penser à leur destruction»¹¹³. La réponse d'Odier figure dans le même numéro. Il conteste cette interprétation: «j'ai vu des Capitalistes calculer la probabilité de vie d'après ce Tableau, et se féliciter des longues jouissances de rentes viagères qu'il leur promet; j'ai vu des jeunes Demoiselles en parcourir les résultats et sourire à l'idée qu'il y avait trois à parier contre un qu'elles se marieraient un jour» et estime que la cause véritable de leur désapprobation serait l'article sur le livre de M. Louis sur l'incertitude des signes de la mort. Il conclut, «ne lisez pas les articles que j'insère dans le journal, s'ils vous alarment; mais permettez que je croie de mon devoir de parler des malades et même de la mort, tant que je verrai quelque possibilité à prévenir les unes et à reculer l'autre par mes avis»¹¹⁴.

CONCLUSION

La posture adoptée par Louis Odier dans sa rubrique médicale est complexe et relève de stratégies de communication qui s'articulent autour de deux axes. D'abord, le médecin cherche à recruter de nouveaux clients en se faisant connaître. La rubrique lui permet d'entrer en contact avec des lecteurs qui lui sont inconnus: il se présente comme un médecin altruiste qui cherche le bien des lecteurs en leur proposant des informations médicales et en offrant des conseils et des ser-

vices médicaux gratuits pour les plus démunis. Ses choix de sujets, à la fois savants et proches des préoccupations des lecteurs au moment de la parution du numéro en question, témoignent de sa capacité d'écoute et de sa faculté à proposer du contenu pertinent. Ensuite, Odier adresse des messages qui doivent aussi toucher ceux qui le consultent déjà (ou un de ses collègues), en insistant lourdement quand le recours au médecin lui paraît souhaitable, voire nécessaire. Ici, il énonce nombre d'idées qu'il rechigne à aborder en particulier: il s'indigne du recours de ces contemporains à des soignants empiriques, des femmes soignantes et autres pourvoyeurs de soins traditionnels. La rubrique lui permet ainsi de dénoncer des pratiques de recours qu'il ne peut aborder en singulier, sachant qu'il aurait adressé ainsi une critique directe à son client coupable de recourir à un soignant irrégulier. Il affirme crânement la supériorité du médecin sur la pratique médicale qui est nettement plus difficile de justifier en particulier, et ce au nom de l'intérêt des malades. En somme, la rubrique lui permet aussi d'adresser des messages aux patients, ce qu'il ne pouvait faire de face sans les vexer. Le contenu médical de la rubrique de Louis Odier dans le *Journal de Genève* est ainsi à la fois savant et proche des attentes des lecteurs. Les réactions de ces derniers signalent qu'il s'agit d'une section bien lue du journal, une section que certains apprécient pour les informations pratiques qu'on y trouve, d'autres pour les explications théoriques et les observations qui y sont proposées. Les pages du journal permettent ainsi au médecin d'adresser des conseils à l'ensemble des lecteurs en abordant des questions qu'il serait autrement long et fastidieux de répéter. Le journal ôte à l'échange le ton culpabilisant que pouvait avoir un échange entre médecin et malade sur la cause possible d'une maladie spécifique.

Aux yeux d'Odier, la rubrique est un succès. Cinq mois après sa première livraison, il se déclare lui-même favorablement étonné: «comme, sans me vanter, c'est la partie médicale qui le soutient, je suis presque fâché de n'en avoir pas eu l'idée plutôt»¹¹⁵, écrit-il à un collègue après cinq mois de rubrique régulière. Il estime lui-même que la rubrique était responsable d'une progression importante de sa clientèle qui se lit dans ses livres de comptes¹¹⁶. Une analyse plus fine révèle qu'outre une augmentation du nombre de consultations de malades de la ville, le nombre de notables des villages catholiques et protestants des environs à s'adresser à lui progresse considérablement¹¹⁷. Hormis le deuxième souffle donné à sa pratique, la rubrique fait de lui une figure connue et

¹¹⁰ JdG, le 17.11.1787, p. 64.

¹¹¹ JdG, le 16.02.1788, p. 31.

¹¹² JdG, le 14.06.1788, p. 98.

¹¹³ JdG, le 12.4.1788, p. 63. Roy Porter relevait qu'en dépit du niveau très savant des contributions médicales publiées dans le *Gentleman's Magazine*, les lecteurs ne s'en plaignent pas (*Laymen*, cit., p. 291).

¹¹⁴ JdG, le 12.4.1788, p. 64.

¹¹⁵ BGE, Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, le 30.12.1787.

¹¹⁶ Rieder, *Le monde*, cit., p. 113.

¹¹⁷ Ivi, pp. 207-208.

lui ouvre d'autres portes. Après avoir été candidat malheureux au parlement genevois pendant presque quinze, il y est élu en 1788, soit selon sa propre analyse, grâce à sa contribution dans le *Journal de Genève*¹¹⁸.

C'est peut-être là l'origine du ressentiment, le «murmure» évoqué par Odier lui-même, pour justifier l'espacement de ses contributions dans le journal. C'est certainement l'élément qui déclenche son retrait. Toutefois d'autres événements justifient son désengagement après l'été 1788: la maladie et la mort de son fils Ami¹¹⁹ et encore la perte de sa fortune dans des spéculations financières à la même époque¹²⁰.

¹¹⁸ BGE, Ms. fr. 4158, Louis Odier à Daniel De la Roche, Genève, le 3.1.1788.

¹¹⁹ Son décès est annoncé: JdG, le 28.03.1789.

¹²⁰ Rieder, *Le monde*, cit., pp. 89-97.



Citation: Isabelle Coquillard (2023). La presse professionnelle des médecins parisiens (1750-1789). Un «magasin où chacun peut apporter sans s'appauvrir et d'où il peut emporter sans appauvrir les autres». *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 55-66. doi: 10.36253/ds-14102

Copyright: © 2023 Isabelle Coquillard. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Daniela Mangione.

Periodicals and Health in the 18th Century

La presse professionnelle des médecins parisiens (1750-1789). Un «magasin où chacun peut apporter sans s'appauvrir et d'où il peut emporter sans appauvrir les autres»¹

ISABELLE COQUILLARD

University Paris - Nanterre

Abstract. In Paris, the medical press developed after 1754. Newspaper editors, at the head of a network of contributing doctors and readers, the 'Docteurs Régents', physicians holding the highest rank awarded by the Faculty of Paris, deployed writing strategies where the circulation and publication of knowledge and know-how combined with an attempt at self-promotion. A commercial enterprise, the medical press participates in the formation of the professional identity of doctors and in medicalization.

Keywords: docteurs régents, Faculté de médecine de Paris, presse professionnelle, circulation médicalisation.

Au XVIII^e siècle, deux sortes de journaux diffusent des informations en matière de santé. La presse généraliste accueille ponctuellement les articles des médecins et participe à la circulation de leurs découvertes² tandis que les périodiques médicaux spécialisés proposent un espace de publication régulier et exclusif. Par l'actualité de leur contenu, par la publicité donnée aux innovations (théoriques et pratiques), aux faits médicaux et scientifiques, les journaux médicaux³ participent à la circulation des recherches et méthodes thérapeutiques inédites ou réexaminées offrant aux médecins la possibilité de s'affranchir d'une pratique professionnelle routinière. L'inventeur du

¹ «Recueil périodique d'observations de médecine, de chirurgie et de pharmacie», 2, 1754, pp. xvii-xviii.

² Les médecins participent ponctuellement à la rédaction du *Journal des Savants* (paru de 1665 à 1792). Par exemple, Nicolas Andry (entre 1702 et 1739) ou Louis A. Lavirotte (entre 1750 et 1759).

³ F.H. Garrison, *The Medical and Scientific Periodicals of the 17th and 18th Centuries with a Revised Catalogue and Check-List*, «Bulletin of the Institute of the History of medicine», 5, 1934, pp. 301-336; D.A. Kronick, «Devant le déluge» and *Other Essays on Early Modern Scientific Communication*, The Scarecrow Press, Latham 2004; J. Peiffer, M. Conforti et P. Delpiano (dir.), *Les journaux savants dans l'Europe moderne. Communication et construction des savoirs*, Turnhout, Brepols 2013. J.-P. Vittu, *Un système européen d'échanges scientifiques au xviii^e siècle: les journaux savants*, «Le Temps des Médias», 20, 2003, 1, pp. 47-63.

journalisme médical est le chirurgien Nicolas de Blégn⁴ dont les *Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine*, nées en 1679, sont rapidement suspendues à la demande de la Faculté de médecine de Paris. Pourtant l'idée d'une tribune spéciale pour la médecine, dirigée par un médecin, est reprise par Jean Brunet⁵. Publié en 1695, puis de 1697 à 1709, son *Progrès de la médecine* se révèle un échec (les numéros de 1695 et 1697 sont identiques, l'ensemble s'apparente à une série d'écrits discontinus⁶) et ne trouve pas de successeur jusqu'en 1754. En effet, les médecins étaient accaparés par l'impératif de délimiter leur champ d'intervention sur le marché médical face aux incursions de chirurgiens en quête d'émancipation de la tutelle de la Faculté de médecine de Paris⁷, et de 'charlatans'⁸ (dénués de diplômés ou jugés insuffisamment diplômés par la Faculté pour pratiquer la médecine). Après 1750, la croissance du nombre de journaux médicaux (passant d'un à six) s'inscrit dans un mouvement général de développement et de spécialisation des titres de presse. En effet, entre 1665 et 1789 en Europe, 63 % des 500 revues savantes sont fondées après 1770⁹ et moins d'un tiers dépasse les cinq années d'existence.

Entre 1707 et 1789, en moyenne chaque année, 121 docteurs régents, les plus hauts gradués de la Faculté de médecine de Paris, délivrent dans cette ville leurs conseils et soins médicaux auprès d'une clientèle privée. Outre leur privilège (partagé avec les médecins en Cour) de pratiquer la médecine dans la capitale, ce sont les seuls à pouvoir l'enseigner au sein de sa faculté¹⁰. Entre 1754 et 1778, quarante-et-un docteurs régents (10 % du

groupe) publient des articles dans le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie &c*¹¹. Deux tiers des auteurs ne rédigent qu'un à deux articles. L'apparente faiblesse de ces chiffres est à nuancer car la production d'article est une activité chronophage empiétant sur le temps dévolu à la pratique privée de la médecine. De plus, les docteurs régents s'intéressent à la lecture de la presse médicale spécialisée. Au moment de son décès en 1765, Jean-Baptiste L. Chomel, médecin ordinaire du roi, possède le *Journal de médecine* de 1754 à 1765; en 1787, Hyacinthe Th. Baron, premier médecin des camps et armées du roi en Italie, accumule les séries complètes de trois périodiques médicaux¹²; en 1796, Charles J. Coquereau détient le *Journal de médecine* de 1754 à 1792 première édition¹³, avec la «Table» des trente premiers volumes d'André-Marius Lallement docteur de Montpellier, et la *Gazette de médecine* de 1763¹⁴. Si les inventaires après décès des docteurs régents n'apportent pas de précisions sur les années couvertes par les journaux possédés, ils indiquent parfois si la collection est uniforme ou dépareillée avec les mentions «incomplet» ou «complet»¹⁵.

Quoiqu'elle ne recommande pas explicitement la lecture de la presse spécialisée aux médecins, la Faculté de Paris ne s'y oppose pas. Dans un rapport du 20 janvier 1780 sur la thèse relative à l'usage de la chimie dans les cures thérapeutiques soutenue par Antoine Fourcroy, les trois docteurs régents rapporteurs contestent la proposition de recourir à la chimie en cas d'empoisonnement en insistant sur l'impossible méconnaissance du candidat des «sages réflexions de Messieurs les auteurs du *Journal de médecine...*»¹⁶ à ce sujet. Une injonction implicite est faite aux étudiants en médecine et aux médecins de consulter les journaux médicaux. Par l'actualité de leur contenu et leur espace de diffusion, ils rendent possible

⁴ L. Trénard, s.v. «Blégn Nicolas de», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, <<https://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/078-nicolas-de-blegny>> (cons. 07/2022). Chirurgien mais aussi docteur en médecine de la faculté de Caen, N. de Blégn (1642-1722) devient le médecin ordinaire du duc d'Orléans en 1685. Partisan du mécanisme cartésien et du gassendisme, il s'oppose à l'Académie des sciences. Son principal détracteur, l'abbé de La Roque, directeur du «Journal des savants» et auteur d'un «Journal de Médecine» fait interdire ses «Nouvelles Découvertes» malgré leur succès.

⁵ Ivi, J.-P. Armogathe s.v. «Brunet».

⁶ Ivi, P. Stewart, s.v. «Le Progrès de la médecine».

⁷ L. Brockliss et C. Jones, *The Medical World of Early Modern France* (1997), Clarendon Press, Oxford 2004², pp. 53-621; Ch. Rabier, *La disparition du barbier chirurgien. Analyse d'une mutation professionnelle au XVIII^e siècle*, «Annales. Histoire, Sciences Sociales», 65, 2010, 3, pp. 679-711.

⁸ C. Pauthier, *L'exercice illégal de la médecine (1673-1793). Entre défaut de droit et manière de soigner*, Glyphe & Biotem, Paris 2001.

⁹ J.-P. Vittu, s.v. «Périodique», in M. Blay et R. Halleux (dir.), *La Science classique, XVI^e-XVIII^e siècles. Dictionnaire critique*, Flammarion, Paris 1998, p. 141.

¹⁰ I. Coquillard, *Corps au temps des Lumières. Les docteurs régents de la Faculté de médecine en l'Université de Paris au XVIII^e siècle*, H. Champion, Paris 2022, pp. 13-107.

¹¹ Par la suite «Journal de médecine».

¹² *Catalogue de feu M. Baron, Premier médecin des camps et Armées du roi en Italie*, Née de La Rochelle, Paris 1788, p. 251. Il s'agit de la «Gazette de médecine» de 1761 et 1762, de la «Gazette de Santé» de 1773 à 1782 et de quelques années de la «Gazette Salulaire» (composée de la «Gazette d'Épidaure» et d'extraits du «Journal de médecine» et du «Journal Économique») en une liasse et du «Journal de médecine» de 1754 à 1786 (avec la table reliée et les années 1785-1786 brochées) ; le tout estimé 174 livres.

¹³ A. Bacher fait publier une seconde édition des soixante premiers volumes.

¹⁴ *État des principaux articles de la bibliothèque de feu M. Chomel, médecin ordinaire du roi*, Despilly, Paris 1765, p. 12; *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu C.J.L. Coquereau*, Mérigot et Genet, Paris 1796, pp. 41-42.

¹⁵ Archives Nationales (par la suite «Arch. Nat.»), MC/ET/C/827, *Inventaire après décès de J. Barbeau Dubourg*, 4 février 1780; MC/ET/XXXIV/736, *Inventaire après décès d'A. Ch. Lorry*, 17 novembre 1783.

¹⁶ *Commentaires de la Faculté de médecine de Paris, 1777 à 1786*, G. Steinheil éd., Paris 1903, p. 459. L'un des trois commissaires est A. Bacher, directeur du «Journal de médecine».

Fig. 1. Les périodiques spécialisés dirigés par des docteurs régents de 1754 à 1789.

Date de publication	Titre	Nom du ou des docteur(s) régent(s) directeur(s)
Juillet 1754 - Décembre 1757	<i>Recueil périodique d'observations de médecine, de chirurgie et de pharmacie etc.</i>	Nicolas Bertrand
	Puis	*À partir de 1755 : Charles Aug. Vandermonde
Janvier 1758 - Frimaire An III	<i>Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, &c.*</i>	*Juillet 1762 à juin 1776 : Augustin Roux *Juillet 1776 à octobre 1776 : Claude A. Caille *Octobre 1776 à octobre 1791 : Jean-Baptiste Dumangin et Alexandre Bacher *Octobre 1791 à août 1793 : Alexandre Bacher
avril 1761 - mai 1761(n° 26)	<i>Gazette d'Épidaure ou Recueil de nouvelles de médecine avec des réflexions pour simplifier la théorie et éclairer la pratique par un médecin de Paris</i>	Jacques Barbeu Dubourg
	Puis	
mai 1761 (n° 27) - janvier 1763	<i>Gazette de médecine</i>	
juillet 1773 - juillet 1776	<i>Gazette de Santé contenant les nouvelles découvertes sur les moyens de se bien porter et de guérir quand on est malade</i>	*Juillet 1773 à août 1776 : Joseph J. Gardanne
	Puis	
août 1776 - 1789	<i>Gazette de Santé contenant les découvertes utiles faites en médecine, chirurgie, pharmacie, physique, chimie, botanique, histoire naturelle etc.</i>	*Juillet 1776 à mai 1784 : Jean-Jacques Paulet

*À la demande du libraire-imprimeur Didot le jeune qui en acquit le privilège, Vandermonde substitue le « journal » au « recueil » en 1758. Cette opération commerciale annonce une nouvelle version axée sur l'actualité du monde de la santé.

l'acquisition de nouvelles connaissances dont il nous faut interroger l'origine, la nature et la forme. En exposant les contours de l'objet médical, comment la presse médicale¹⁷ participe-t-elle aux tentatives de détermination du champ d'intervention des médecins? En quoi l'émergence d'une presse médicale contribue-t-elle à l'actualisation et à la diffusion d'une culture et de pratiques professionnelles communes au sein du groupe professionnel des médecins?

Pour analyser le rapport entre les médecins et la presse médicale à Paris, je mobilise un corpus composé des journaux dirigés par les docteurs régents de juillet 1754 à 1789 (Fig. 1).

J'exclus les publications périodiques des institutions scientifiques auxquelles participent les docteurs

régents. Chroniques d'une vie institutionnelle, ce sont des organes d'enregistrement dont les sections consacrées aux mémoires et travaux de leurs membres sont consécutives à des communications orales en séance. Fruit d'un consensus, ils médiatisent des faits déjà reconnus. Ainsi, la Société Royale de Médecine¹⁸ s'oppose à la publication d'un *Journal pour les épidémies et épizooties en 1786*¹⁹. Ce titre, vu comme une copie de moindre qualité du travail conduit par la SRM car il ne dispose pas de son réseau d'informateurs (*i.e.* l'ensemble des médecins des épidémies), suscite la crainte d'une concurrence à ses *Mémoires* annuels. Au contraire, la SRM encourage la parution du *Journal de médecine militaire* de Jacques Dehorne²⁰ dès 1781 qui, centré sur

¹⁷ Par la suite «SRM» .

¹⁸ SRM 106, dossier 14, Lettre au Garde des Sceaux, 1^{er} août 1786.

¹⁹ Sur le traitement de la profession médicale par des journaux généralistes en province voir G. Feyel, *L'Annonce et la nouvelle. La presse d'information en France sous l'ancien régime (1630-1788)*, Voltaire Foundation, Oxford 2000, pp. 1164-1188.

²⁰ R. Favre, s.v. «Dehorne Jacques», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit., J. Dehorne (1720-vers 1793) est docteur de Reims en 1745. Premier médecin de l'hôpital

une branche particulière de la médecine, comble une lacune et forme «un travail infiniment instructif surtout pour les officiers de santé attachés aux hôpitaux militaires»²¹. Si les publications académiques facilitent la circulation des recherches des savants, c'est parfois au prix d'un délai conséquent d'une année voire plus. À cette temporalité académique longue s'oppose la périodicité commerciale du journal, hebdomadaire ou mensuelle, qui assure la fréquence d'une voix délivrant des informations plus récentes. Par leurs fonctions de directeur de journaux médicaux (au sens de celui qui a la responsabilité du contenu du périodique, de rédacteur)²², les docteurs régents s'arrogent de nouveaux impératifs professionnels et imposent leurs volontés éditoriales. Entrepreneurs économiques, la presse médicale ambitionne de séduire, fidéliser et guider son lectorat.

1. LES DISPOSITIFS EDITORIAUX DES MEDECINS DIRECTEURS DE JOURNAUX PROFESSIONNELS.

La direction d'un journal est fonction du lectorat ciblé et des liens établis avec le libraire-imprimeur. Publié dès juillet 1754 par le libraire-imprimeur Joseph Barbou, le *Journal de médecine* aurait pour premiers rédacteurs François (ou J.B.) Bernard, Bernard Nicolas Bertrand et Grasse²³. Aucun nom n'est indiqué dans les deux premiers tomes de la collection qui accueillent des observations envoyées par des non-professionnels de la médecine²⁴. Ce système cesse au troisième volume où «les grands Maîtres de l'Art sont [invités] à communiquer leurs productions»²⁵. En 1755, le rachat du privilège d'impression par le libraire-imprimeur Philippe Vincent²⁶ explique le choix de Charles Aug. Vander-

militaire de Metz, premier médecin consultant de la comtesse d'Artois (en 1779) et médecin consultant du duc d'Orléans (jusqu'en 1785), il est nommé inspecteur des quatre maisons de santé de Paris pour soigner les vénériens. Membre de la SRM, censeur royal, Dehorne dirige le «Journal de médecine militaire» de 1782 à 1789.

²¹ SRM 144, dossier 19, *Rapport des commissaires Lorry, Colombier et Michel*, 1781; *Rapport de Colombier*, 21 février 1783.

²² Sur la notion de «rédacteur», voir *Nouvelles Formes du discours journalistique au XVIII^e siècle. Lettres au rédacteur, nécrologies, querelles médiatiques*, éd. par S. Baudry et D. Reynaud Lyon, Presses universitaires de Lyon 2018, Introduction de D. Reynaud, pp. 5-10.

²³ A.-A. Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, I/4, Imp. Bibliographique, Paris 1806, p. 414. Arch. Nat., MC/ET/XXVI/690, *Inventaire après décès de B. N. Bertrand*, 10 octobre 1780. Fils de docteur régent, B.N. Bertrand (1725-1780), aussi régent de Paris en 1748, est trois fois professeur entre 1753 et 1764. En 1768, il est médecin de l'hôpital pour enfants de la Très Sainte-Trinité.

²⁴ «Recueil périodique d'observations de médecine», 1, 1754, pp. 83-84.

²⁵ Ivi, 3, 1755, *Avertissement*, p. iv.

²⁶ S. Juratic, *Publier les sciences au XVIII^e siècle: la Librairie parisienne et la diffusion des savoirs scientifiques*, «Dix-huitième siècle», 40, 2008, 1, pp. 301-313. Reçu libraire en 1744 et imprimeur en 1750, Ph. Vincent

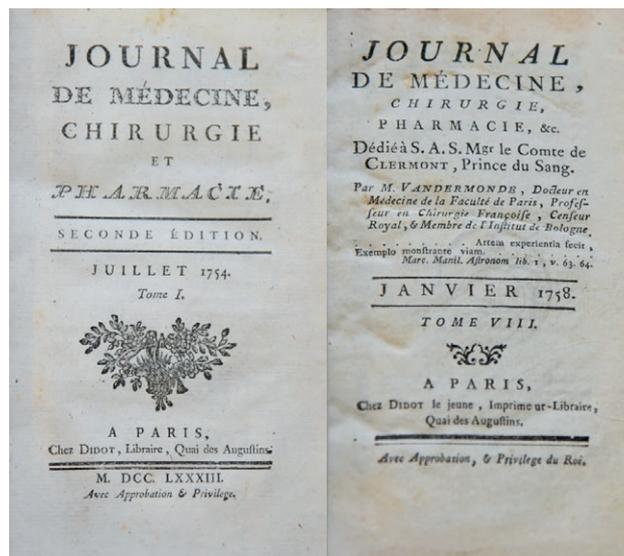


Fig. 2. Pages de titre du *Recueil périodique d'observations* (1754) devenu le *Journal de médecine* (1758). *Recueil périodique d'observations de médecine*, juillet 1754 [8 AEJ 150 FA] et *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*, janvier 1758 [8 AEJ 150 FA] @Bibliothèque Sainte-Genève.

monde comme rédacteur (Fig. 2). Le docteur régent avait publié plusieurs ouvrages à succès chez Vincent dont l'*Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine* en 1756. Il est proche du libraire qui assiste à son enterrement en 1762²⁷. Mais, au grès des accroissements de sa clientèle, Vandermonde dispose de moins de temps à consacrer à ses activités journalistiques et délègue les révisions d'articles au docteur Augustin Roux²⁸.

Les objectifs des journaux médicaux et, à travers eux, la définition de leur lectorat, sont exposés dans les «Prospectus» tels celui du *Recueil périodique d'observations de médecine* de 1754 de Vandermonde. Comparé aux autres pays européens, le retard de la France dans la publication de recueils d'observations entrave

est au service de Mgr le Duc de Bourgogne (1758) puis de Monsieur (1762). Il se démet de son imprimerie en 1779.

²⁷ Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, CP 4976, Vandermonde Charles Aug., f. 1510. R. Favre s.v. «Vandermonde», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit. Fils de docteur régent, Ch. Aug. Vandermonde (1727-1762) accède à la régence en 1750. Censeur royal en 1757, professeur de chirurgie en langue française en 1758, il est membre associé de l'Institut de Bologne.

²⁸ A. Deleyre et J.-A. Naigeon, *Éloge de M. Roux, docteur régent et professeur de chimie à la Faculté de Paris*, Wetsteins, Amsterdam 1777. A. Roux (1726-1776), docteur de Bordeaux (1749) puis régent de Paris (1762) est remarqué pour sa traduction de Robert Whytt et ses recherches pour refroidir les liqueurs publiées en 1757 et 1758 par Ph. Vincent. Administrateur de la manufacture des glaces de Saint-Gobain, Roux est élu professeur de chimie en 1771. Il est membre de la Société royale d'agriculture de Paris.

le partage des connaissances médicales dans et hors du royaume, entraîne des pertes d'informations. Absorbés par leurs pratiques professionnelles, les médecins reportent leurs publications parfois jusqu'à y renoncer. Vandermonde souhaite faire du journal un espace où tous les médecins trouveront un ensemble d'idées et de thérapies actualisées qui participeront aux progrès de la médecine²⁹. Vandermonde défend l'intérêt du groupe professionnel dont la technique s'affine. Ainsi, en octobre 1755, le docteur Jean-Baptiste Hatte³⁰ expose son remède à l'empoisonnement par des champignons, conseille sur leurs choix et préparation³¹. Le journal se révèle un soutien de la politique sanitaire royale³² à laquelle les docteurs régents entendent participer du fait de leur expertise professionnelle et de leur action dans le processus d'encadrement médical de la population. Engagé dans la lutte contre les épidémies de suette³³, Vandermonde conseille des cures thérapeutiques à partir de sa propre expérience à Guise (au Nord de Paris) en juin/juillet 1759, et les méthodes à éviter³⁴. Son traitement est appliqué en 1769 à Saint-Quentin (près de Douai) par le médecin Charles-François Von-Mittag-Midy et en 1763 par Denis-Bernard Chaussier, doyen du Collège de médecine de Dijon, à Noyers (Bourgogne)³⁵. Dans un marché émergent des périodiques où l'offre est multiple pour satisfaire tous les lecteurs, le *Journal de médecine* se revendique l'organe d'information professionnelle nécessaire à la formation continue des médecins et chirurgiens de Paris, de Province voire de l'étranger (le chirurgien de Louvain, Jean-Bernard Jacobs en possède soixante-quinze volumes reliés en veau en 1791)³⁶.

Directeur du journal, Vandermonde s'octroie le droit de «choisir, remanier et refondre les morceaux qui

en ont besoin»³⁷. Dès 1757, il intègre des observations météorologiques réalisées à Paris et l'histoire abrégée de ses maladies. Cette nouveauté coïncide avec l'arrivée au décanat de Jean-Baptiste Boyer, médecin de la Généralité de Paris, très investi dans la lutte contre les épidémies³⁸. Publier à destination d'un groupe professionnel impose de s'astreindre à des dispositifs d'écriture codifiés par des docteurs régents tirant leur légitimité de la valeur de leur grade et, probablement, de leur position prééminente au sein du journal. Les docteurs régents postulent une spécificité du discours médical ce qui conforte leur statut d'expert et opère comme un moyen de distinction. Les règles de présentation du discours médical dans les journaux imposent «les normes de sa propre perception»³⁹ et tendent à en éloigner les non-professionnels. Les observations médicales⁴⁰ dominent et sont l'objet d'une rigoureuse sélection opérée par Vandermonde et «quelques personnes éclairées»⁴¹ à partir de 1758, après que des lecteurs aient contesté la véracité de certaines d'entre elles.

Soumises à un modèle de présentation immuable qui accentue leur lisibilité et permet au public d'emprunter son propre parcours de lecture selon l'information recherchée, les observations médicales se classent selon la partie de la médecine qu'elles abordent. Si le plan suivi répond à des critères imposés par la pratique professionnelle de la médecine, la pensée s'y déploie sous la forme de l'analogie, qui permet de rattacher la nouveauté au corpus de connaissances préétabli. Ce mode de raisonnement de type inductif facilite l'assimilation des idées par le lecteur. Vandermonde prévient contre la tentation de défendre la doctrine de telle ou telle faculté d'autant plus que la finalité de l'observation est d'aider à améliorer la pratique médicale. Cependant, cette volonté d'impartialité est à nuancer. Si la répartition exacte des tâches au moment de la composition des journaux médicaux est inconnue et qu'aucune indication sur le contenu des textes refusés et/ou sur leurs auteurs n'a pu être retrouvée, le choix des observations et articles est le fait (au moins en partie) du directeur qui est toujours un docteur régent de Paris. Néanmoins, encore en 1786, Alexandre Bacher⁴² réitère cet interdit⁴³ d'ordre qua-

²⁹ Bibliothèque Nationale de France (par la suite «Bnf»), Anisson-Duperron, ms. 22 134, *Prospectus du Recueil périodique d'observations de médecine de chirurgie et de pharmacie par M. Vandermonde docteur régent*, f. 203.

³⁰ Régent en 1754, J.-Bap. Hatte (1727-1762) est professeur de matière médicale (1760), médecin des Charités des paroisses Saint-Sulpice et Saint-Laurent.

³¹ «Recueil périodique d'observations de médecine», 3, 1755, pp. 299-314.

³² *The History of Public Health and the Modern State*, edited by D. Porter, Rodopi, Amsterdam 1994, pp. 1-44. Ch.C. Gillispie, *Science and Policy in France: The End of the Old Regime*, Princeton University Press, Princeton et Oxford 2004.

³³ F. Bauduer, «Une infection mystérieuse : "la suette anglaise" ou sudor anglicus », in I. Ségué, *Les conditions sanitaires des populations du passé*, éd par M. Ginnaio et L. Buchet, éd. APDCA, Antibes 2018, pp. 31-39.

³⁴ «Journal de médecine», 12, 1760, *Description d'une fièvre putride maligne appelée suette*, p. 369.

³⁵ Ivi, 32, 1770, pp. 413-437. J.A.F. Ozanam, *Histoire médicale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques*, vol. III/4, Méquignon-Marvis, Paris 1823, pp. 83-85.

³⁶ *Catalogue d'une belle collection de livres*, L. Lemaire, Gand 1791, p. 112.

³⁷ Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, *Prospectus du Recueil*, cit., p. xix.

³⁸ I. Coquillard, *Corps au temps des Lumières*, cit., pp. 135, 147, 616-620.

³⁹ P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, éd. de Minuit, Paris 2016, pp. 367-368.

⁴⁰ Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, *Prospectus du Recueil*, cit., p. xix.

⁴¹ Avis au «Journal de médecine», 8, 1758.

⁴² M. Gilot, s.v. «Bacher Alexandre», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit., Docteur régent en 1773, A. Bacher (1740-1807) donne des observations sur les hydropisies au *Journal de Médecine*.

⁴³ A. Bacher, Avis au «Journal de médecine», décembre 1786, p. 536.

si déontologique, considéré comme l'un des atouts de la presse médicale spécialisée, voix du groupe des professionnels de santé.

Aussi, le journal accepte de publier des textes composés par tous les professionnels de la santé, en latin ou en français, à condition qu'ils soient envoyés affranchis au libraire-imprimeur⁴⁴. Michel Darluc (1717-1783), docteur en médecine d'Aix, médecin à Callian, transmet au moins un article par an entre 1758 et 1762 et un autre en 1764, soit un peu plus de 200 pages imprimées⁴⁵. Vandermonde encourage les contributions étrangères venues de seize villes dotées d'une faculté ou d'un collège de médecine, auxquelles le port-franc est accordé. L'insertion des textes, gratuite et non rémunérée, alimente les douze fascicules annuels du *Journal de médecine* réunis sous la forme de deux volumes (entre 484 et 576 pages chacun) avant 1785, puis trois en 1785 et quatre entre 1786 et 1789 (560 pages en moyenne chacun). Néanmoins, Vandermonde impose à chaque contributeur un modèle de rédaction. Aux chirurgiens, il donne le modèle d'Élie Col de Vilars, ancien doyen de la Faculté (1740-1744), professeur de chirurgie et auteur d'un *Cours de chirurgie dicté aux écoles de médecine de Paris* (cinq volumes publiés entre 1738 et 1749). C'est un moyen de leur rappeler que la chirurgie se borne aux opérations manuelles et aux traitements des maladies externes. De la même façon, Vandermonde cantonne les apothicaires aux objets relatifs à la préparation des remèdes. Il reste fidèle à la position de Faculté en leur confiant les questions de chimie, situation prolongée jusqu'en 1770 quand Roux en assure l'enseignement à la Faculté. Conforme à la division du travail entre professionnels de santé, cette répartition des sujets contribue à asseoir et étendre le monopole et la légitimité des docteurs régents. Les journaux médicaux participent à la construction de l'image que la profession médicale entend se donner.

Si les docteurs régents forment le premier lectorat du *Journal de médecine*, des raisons économiques interdisent de s'en contenter⁴⁶. Le journal est distribué dans de nombreuses villes de France et remporte un certain succès comme le précise un *Avis du libraire* publié dans le volume de 1755. L'abonnement annuel de 7 livres 4 sols en 1755, avec un port de 6 sols pour les abonnés de Province, passe à 12 livres en 1777. Nouveau directeur, Bacher propose un abonnement proportionné à la for-

tune des médecins et chirurgiens de Province et sollicite les secours du pouvoir royal auquel le journal fait économiser les frais de perfectionnement des médecins⁴⁷. Selon Bacher, le prix de l'abonnement ne peut excéder celui d'un ouvrage de médecine acheté chez un libraire. Or, il atteint 15 livres par an pour Paris, montant estimé maximum car le dépasser entraînerait une déperdition de lecteurs. Mais il reste comparable aux 16 livres du *Journal des savants* en 1778. Le médecin demande le port-franc des cahiers en Province dès 1785 (et l'obtient en 1790)⁴⁸, ainsi que le paiement par chaque département de 100 livres par an⁴⁹. C'est une économie substantielle alors que l'abonnement du *Journal des sciences et des arts* est de 30 livres pour la Province en 1776. Le *Journal de médecine* devient l'organe de presse médicale professionnelle le plus important et en quelque sorte officiel puisqu'il a obtenu le port-franc pour ses cahiers.

En favorisant l'accès des professionnels de santé aux connaissances récentes, les docteurs régents tentent de normaliser les pratiques thérapeutiques. Ils proposent des méthodes communes de leur mise en œuvre via le contrôle des informations qu'ils sélectionnent et diffusent dans les périodiques professionnels dont ils sont directeurs. Par exemple, en 1757, dans une «note» suivant le récit de Tibère Lambergen, professeur de médecine à Groningen, sur l'emploi de la belladone prise en infusion dans les cas de cancer du sein, Vandermonde partage son enthousiasme pour cette nouvelle cure⁵⁰. Dans un même dispositif éditorial, la livraison de décembre 1759 revient sur ce remède avec le mémoire du docteur Michel Darluc accompagnée d'une «note» décrivant son emploi par Vandermonde aidé du docteur Michel Ph. Bouvard et du chirurgien Pibrac, et invitant les lecteurs à poursuivre les expériences pour en connaître toutes les vertus⁵¹. Objet de débat entre professionnels de la santé, cette thérapeutique est citée (avec une référence au *Journal de médecine*) dans la *Pharmacopée du Collège royal des médecins de Londres*⁵². Donc les informations thérapeutiques du *Journal de médecine* trouvent un écho auprès du lectorat français et européen.

⁴⁴ *Avis du libraire* au «Recueil de médecine», 3, 1775.

⁴⁵ A. Collomp, *Un médecin des Lumières. Michel Darluc, naturaliste provençal*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2011, pp. 50-60.

⁴⁶ Le «Journal de médecine» capte aussi un lectorat intéressé par les sciences. En 1766, Jean Hellot, essayeur en chef de la Monnaie, membre de l'Académie des sciences (depuis 1735) possède le *Journal de médecine* de juillet 1754 à décembre 1763. *Catalogue des livres de feu M. Hellot*, J.B.G. Musier, Paris 1766, p. 76.

⁴⁷ A. Bacher, *Des secrets en médecine. Mémoire sur un moyen de perfectionner l'art de guérir*, s.l., s.n., 1789, p. 16.

⁴⁸ Id., *Discours préliminaire* au «Journal de médecine», 86, 1791, p. xx.

⁴⁹ Id., *Mémoire sur un moyen de perfectionner l'art de guérir*, ivi, 82, 1790, note a p. 17, pp. 19-20.

⁵⁰ «Recueil périodique d'observations de médecine», mars 1757, p. 192.

⁵¹ L'appel de Vandermonde semble entendu. En 1761, Marteau, médecin d'Aumale, communique une nouvelle préparation de ce remède ; «Journal de médecine», 11, 1759, pp. 499-522 ; 12, 1761, pp. 11-27. D. Droixhe, *Fer ou ciguë ? Récits sur le cancer du sein au 18^e siècle*, Académie royale de Belgique, Bruxelles 2015, pp. 38-46.

⁵² *Pharmacopée du Collège royal des médecins de Londres, traduite de l'anglais sur la seconde édition donnée avec des remarques, par le Docteur H. Pemberton*, J.B. Hérisant, Paris 1761, pp. 61-62.

Les «Solutions aux questions proposées»⁵³ par les abonnés attestent d'une certaine confiance en l'expertise des docteurs régents placés à la tête du journal qui agissent en tant que membre de la Faculté de médecine de Paris. À ces sortes de consultations gratuites s'ajoutent des «Réclamations» et «Avis intéressants» où le débat privé s'immisce dans l'espace public. En suggérant des méthodes et des moyens de guérison, le journal contribue à tracer la frontière entre les professionnels, les 'charlatans' et les profanes. En organisant la publication de nouvelles thérapeutiques, le journal les soumet à l'évaluation publique de leurs critères de validation. Par conséquent, se détourner du *Journal de médecine* équivaut à s'exclure du cercle des professionnels. Le sujet du prix de 300 livres annoncé en 1788 par la SRM porte sur les effets des diverses espèces de son utilisées pour le traitement et l'alimentation des animaux. Les candidats sont invités à recueillir des renseignements sur les épizooties dans le *Journal de médecine* dont les références exactes sont précisées⁵⁴. La circulation de savoirs médicaux via la presse est validée et reconnue. Mais pour assurer sa pérennité, le journal doit satisfaire un lectorat hétérogène.

2. UN LECTORAT DIVERSIFIÉ À FIDÉLISER.

D'un caractère moins scientifique que le *Journal de médecine* destiné à «offrir plus d'instruction au gens de l'art»⁵⁵, la *Gazette d'Épidaure* (née en 1761) de Jacques Barbeu Dubourg⁵⁶ occupe une frange spécifique du marché de l'information médicale: celle destinée aux profanes qui en font un usage privé (Fig. 3).

Quand Barbeu Dubourg traite des eaux minérales, Barbeu Dubourg se limite à quelques informations sommaires (principales propriétés, moments et manières de les consommer, prix de celles distribuées à Paris) et divertissantes (énumération des personnes illustres allant les prendre à la source). Il refuse de publier l'analyse des eaux minérales de Bricquebec (près de Caen) des apothicaires Philippe-Nicolas Pia et Louis-Claude Cadet et les *Réflexions de M. D*** médecin de Paris*

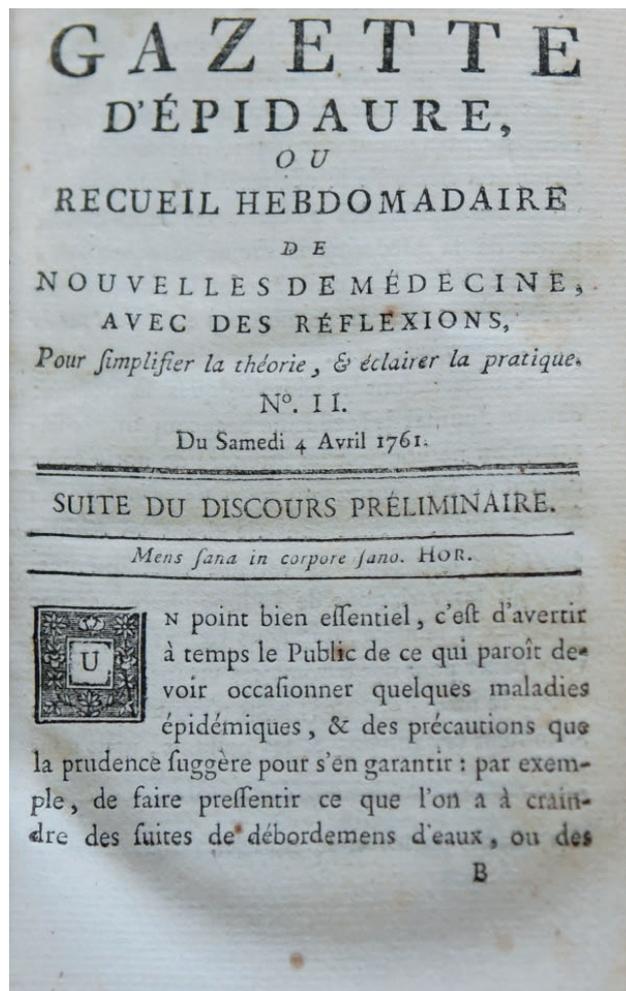


Fig. 3. La *Gazette d'Épidaure* de J. Barbeu Dubourg. *Gazette d'Épidaure*, 4 avril 1761, n° II, p.9 [8 AEJ 149 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

(en fait Barbeu Dubourg lui-même) mais les adresse au *Journal de médecine* en 1761. Dans la *Gazette d'Épidaure*, quatre lignes soulignent la singularité de cette eau (contenir des fleurs martiales⁵⁷) et affirment leur utilité⁵⁸. Au contraire, dans le *Journal de médecine*, Barbeu Dubourg se livre à un «Examen des eaux minérales de Bricquebec»⁵⁹ quasi exhaustif. Il justifie le gain obtenu par rapport aux autres eaux minérales, précise les maladies soignées, explique leurs action et composition, la manière de les consommer. S'adressant à des professionnels, Barbeu Dubourg leur suggère une série d'ana-

⁵³ «Recueil périodique d'observations de médecine», 1, 1754, p. 446.

⁵⁴ «Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts», 33, juillet 1788, p. 234.

⁵⁵ *Discours préliminaire* à la «Gazette d'Épidaure», 8 avril 1761, p. 30.

⁵⁶ M. Gilot et J. Carriat, s.v. «Barbeu du Bourg», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit. J. Barbeu Dubourg (1709-1779) est docteur régent en 1748. Professeur de pharmacie (1753-1754) puis de chirurgie en langue latine (1758-1759), il dispense aussi des cours gratuits d'herborisation. Collaborateur de l'*Encyclopédie* à partir de 1753, auteur du *Botaniste français* (1767), il est membre de plusieurs sociétés et académies des sciences et de médecine (Montpellier, Londres, Stockholm).

⁵⁷ Barbeu Dubourg n'en donne la définition que dans le «Journal de médecine». Les fleurs martiales résultent de la combinaison d'acide marin et de terre ferrugineuse: «Journal de médecine», 14, 1761, p. 48.

⁵⁸ «Gazette d'Épidaure», 13 avril 1761, p. 56.

⁵⁹ «Journal de médecine», 14, 1761, p. 46.

lyses chimiques pour encore préciser les propriétés de ces eaux.

De sorte que la *Gazette d'Épidaure* et le *Journal de médecine* disposent chacun d'un public clairement identifié et entretiennent des relations de complémentarité. Barbeu Dubourg n'hésite pas à renvoyer le lecteur souhaitant trouver des extraits d'ouvrages médicaux au *Journal de médecine*, créant une circulation d'un titre à l'autre. Fidèle à l'exergue de sa gazette, il tente «de simplifier la théorie et éclairer la pratique», à satisfaire des profanes désireux d'être avertis des nouveautés médicales sans en connaître les causes ou explications scientifiques. Donc, l'extrait scientifique d'ouvrage médical est banni au profit de l'«observations simples», une description fidèle d'une maladie nouvelle et/ou extraordinaire. Susceptible de correspondre à la situation présente d'un lecteur démuné face au caractère inédit d'une maladie, l'observation simple apporte une information immédiatement utile. Elle s'oppose à l'«observation raisonnée», révision, vérification ou approfondissement d'un cas connu, réservée aux professionnels «afin d'éclairer quelques vérités, [...] lever quelques doutes, [...] terminer quelques controverses»⁶⁰. Un des objectifs de Barbeu Dubourg est d'apprendre au lecteur «à se conduire en état de santé» donc de diffuser un message préventif et de vulgariser les principes généraux de l'hygiène. Il distille des informations légales sur les professions de santé (noms des nouveaux docteurs régents à travers la présentation de leurs thèses, des apothicaires sanctionnés après le contrôle de leurs boutiques par la Faculté) et sur les lieux de diffusion des savoirs médicaux ouverts aux profanes (annonces de cours). «Gazetier»⁶¹ auto-proclamé, Barbeu Dubourg sollicite les témoignages d'un réseau de correspondants, ensemble composite à l'image de tous ceux qui peuvent s'intéresser à la santé et lire la *Gazette*, à savoir des profanes, des médecins, des 'charlatans'. Il s'appuie aussi sur les sources de premières mains de la Faculté de médecine auxquelles sa qualité de régent lui donne accès: ses consultations charitables⁶² et les conclusions de ses assemblées mensuelles sur les maladies courantes.

Barbeu Dubourg communique avec ses lecteurs par le biais de dispositifs d'écriture propre au genre du journal. Il sépare le courrier des lecteurs qu'il nomme explicitement *Lettre à l'auteur de cette "Gazette"*, du commentaire qu'il en fait dans la partie intitulée «Réflexions sur

⁶⁰ «Gazette d'Épidaure», 4 avril 1761, *Suite du discours préliminaire*, pp. 14-16.

⁶¹ Ivi, 8 avril 1761, p. 25.

⁶² I. Coquillard, *Les docteurs régents de la Faculté de médecine de Paris et la fourniture de soins aux «bons pauvres malades» dans les paroisses parisiennes (1644-1791)*, «Revue historique», 668, 2013, 4, pp. 879-882.

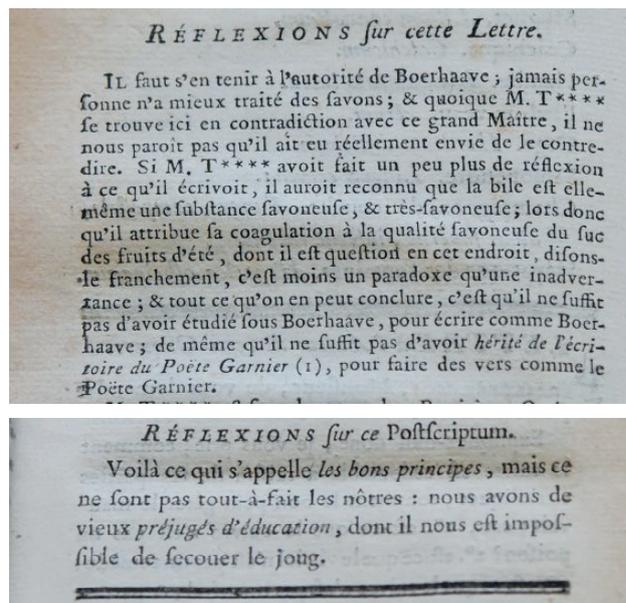


Fig. 4. Les commentaires de J. Barbeu du Bourg aux lecteurs de la *Gazette d'Épidaure*. *Gazette d'Épidaure*, 18 avril 1761, n° VIII, p.64 et 22 avril 1761, n° IX, p.67 [8 AEJ 149 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

[suivie de la nature du texte reçu]» (Fig. 4) ou dans des notes de bas de page.

Barbeu Dubourg mêle lettres fictives (ainsi de l'échange sur la chimie entre Vampyre et Farfadet, peut-être pour le rendre plus attrayant; ou de la lettre de M. Innominé sur la mort d'un enfant atteint de petite vérole, prétexte à une défense de l'inoculation) et lettres de réels lecteurs⁶³. Un étudiant en médecine (anonyme) lui pose une question de matière médicale à laquelle il formule une réponse simple accessible aux profanes mais détaillée pour être utile aux médecins débutants. Celui qui ne souhaite pas lire l'ensemble de la réponse dispose d'un résumé de dix lignes structuré en quatre points. Pour conserver des relations de proximité avec le lectorat, Barbeu Dubourg l'invite à réaliser des exercices ludiques d'initiation à la botanique: la culture de trente-six plantes de la pharmacopée usuelle dont il lui fournira une description à associer au bon végétal⁶⁴. En

⁶³ «Gazette d'Épidaure», 17 mai 1761, pp. 178-180 ; 6 juin 1761, pp. 211-215 ; 15 juillet 1761, pp. 353-357 ; 18 juillet 1761, pp. 361-368; *Lettres adressées à M. Barbeu Dubourg, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, pour être insérées dans sa Gazette en réponse à ce qu'il a avancé d'après le Sieur Tissot, dans celle n° 24 contre le remède universel et son auteur*, D.G. Quenin, Carpentras 1762. Sur le courrier des lecteurs voir, *Nouvelles Formes du discours journalistique au XVIII^e siècle*, cit., pp. 13-60.

⁶⁴ «Gazette d'Épidaure», 22 avril 1761, pp. 67-72; 16 mai 1761, pp. 156-160.

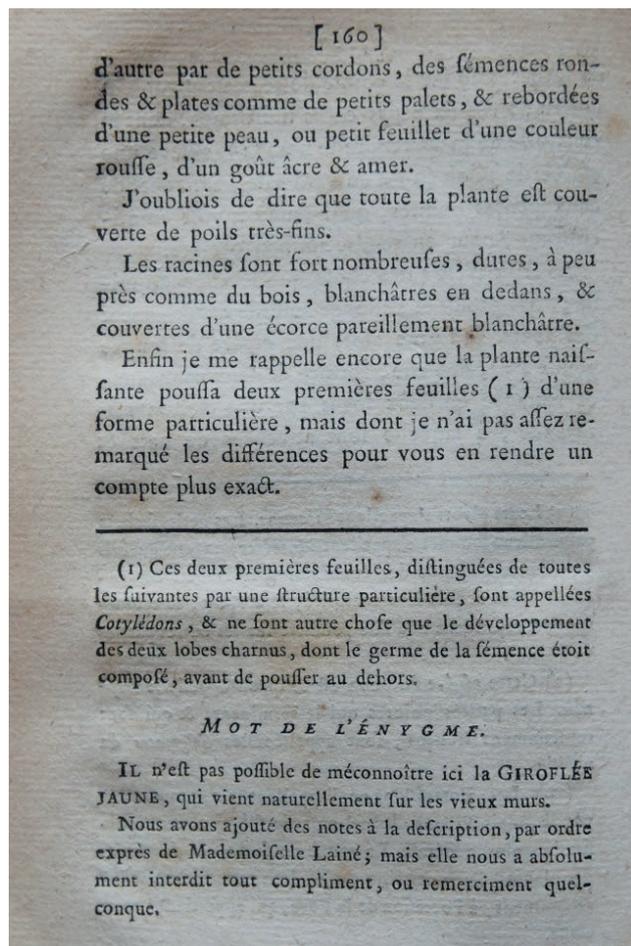


Fig. 5. L'énigme de Mlle Lainé et sa résolution par J. Barbeu Dubourg. *Gazette d'Épidaure*, 16 mai 1761, n° XIX p. 160 [8 AEJ 149 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

retard dans la publication des notices, Barbeu Dubourg mentionne qu'une lectrice, M^{lle} Lainé lui manifeste son impatience et décide de lui faire deviner la plante qu'elle décrira (Fig. 5). Ce témoignage, réel ou fictif, maintient l'attention et la curiosité du public et accroît son attente des prochains numéros. De plus, Barbeu Dubourg partage son avis, parfois de façon abrupte («Brève réponse : Nous n'en croyons rien»⁶⁵), ou sa satisfaction face aux thèses des futurs médecins⁶⁶.

Le commentaire des lettres des lecteurs est le moment d'un discours de dénonciation de l'activité des 'charlatans'. Barbeu Dubourg juge de la pertinence et de la validité des médicaments employés. Là, le vulgarisateur se mue en critique médical et en gardien de la bonne pratique de la médecine. En 1761, Jourdain aver-

tit la *Gazette* de son usage du *Baume Thraumatique de Léogane* dans un récit à la fois spectaculaire et humoristique. Barbeu Dubourg dénonce méthodiquement la supercherie dont Jourdain a été victime, démontre les invraisemblances factuelles et les faussetés de l'expérience⁶⁷. En avertissant contre les faux remèdes, la critique participe au mouvement d'encadrement médical des populations. D'ailleurs, si Barbeu Dubourg publie les brochures et avis imprimés des 'charlatans', c'est pour en souligner les erreurs et condamner leur attrait du lucre. Pour aider le public à démasquer la préparation d'un 'charlatan', Barbeu Dubourg lui oppose le «secret de famille», remède dont la recette éprouvée, transmise de père en fils, est dénué d'objectif commercial. Le docteur n'en interdit pas l'usage car il s'agit d'un médicament employé par les médecins et connu dans les familles sous une autre dénomination inspirant plus de confiance au public.

Avec la presse médicale, les docteurs régents dialoguent avec les médecins de province et les sociétés savantes. La *Gazette de Santé*, fondée en 1773 par Joseph J. Gardanne⁶⁸ veut mettre la médecine à la portée de tous. Destinée aux non-professionnels des villes et des campagnes⁶⁹, ce qui assure une large audience et sollicite un vivier de futurs clients, elle présente des annonces, remèdes de *bona fama*, nouvelles et curiosités scientifiques. Gardanne y ajoute une touche d'économie en précisant le valeur des drogues sur le marché de Marseille et en révélant les recettes des empiriques. Rendu capable d'estimer au plus juste le prix des remèdes des 'charlatans' et d'en saisir les excès, les lecteurs sont encouragés à s'adresser aux médecins gradués. L'ambition de la *Gazette de Santé* d'être le lieu d'expression des personnes charitables exige un travail conséquent de sélection et de reformulation. L'évaluation de la nouveauté médicale par les personnes charitables est sujette à caution et diffère de celle du professionnel.

Alors, Gardanne réoriente son titre vers un public de médecins, de membres de sociétés savantes (y compris étrangères) et développe un système de correspondance⁷⁰. L'économie interne de la *Gazette de Santé* reflète la prise en compte des nouvelles attentes. La feuille se

⁶⁷ Ivi, 15 avril 1761, pp. 49-52.

⁶⁸ R. Favre, s.v. «Gardanne», in *Édition électronique revue, corrigée et augmentée du Dictionnaire des journalistes*, cit. J.J. Gardanne (1739-1789) est docteur de Montpellier (1759) et régent (1766). Médecin du Bureau des Nourrices dès 1770, il s'intéresse au traitement des maladies vénériennes et épidémiques. Il est nommé censeur royal en 1776.

⁶⁹ «Gazette de Santé», 1^{er} juillet 1773, p. 4.

⁷⁰ J.J. Gardanne, *Prospectus d'une Gazette de Santé contenant les nouvelles découvertes sur les moyens de se bien guérir quand on est malade par un docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris*, Vve Ballard, Paris 1773, p. 2.

⁶⁵ Ivi, 17 juillet 1761, p. 499.

⁶⁶ Par exemple, sur la thèse de Jeanroy, voir ivi, 10 juin 1761, p. 231.

mue en espace de dialogue entre professionnels, indépendamment de leur lieu d'exercice et de leur grade. Aux nouvelles des villes étrangères et de province succède une observation ou une nouvelle de Paris. Pour satisfaire les professionnels des campagnes, la protection des exhalaisons méphitiques, le contrôle des grains avariés, les empoisonnements, la médecine vétérinaire sont abordées. La *Gazette de Santé* s'achève sur l'annonce de livres nouveaux, parfois étrangers. En 1776, le changement de titre enregistre son passage d'un organe de médecine populaire à caractère prescriptif pour les gens des campagnes, à un organe de diffusion des découvertes utiles. Œuvre d'une société de médecins, dont le rédacteur principal est Jean-Jacques Paulet⁷¹, tribune de la SRM, elle en relaye les comptes-rendus de séances, observations des correspondants, présentations de remèdes et agit comme une caisse de résonance à ses idées. À la SRM, Paulet est membre pensionné pour les épidémies en 1776, médecin ordinaire et correspondant de 1777 à 1778. À partir du 26 mai 1784, il cède la direction de la *Gazette de Santé* à Jean Croharé, apothicaire de Mgr le Comte d'Artois, car il n'a «pas pu la concilier avec les occupations journalières de [son] état»⁷². De 1782 à 1784, elle ne contenait que des extraits de livres. Dans leur *Avertissement*, les nouveaux rédacteurs se désignent comme une «Société de Médecins, de Physiciens, de Chimistes» et précisent changer la forme de la gazette (enrichie de sujets de médecine vétérinaire, d'observations conduites dans les hôpitaux, de descriptions d'établissements consacrés à la physique et à la médecine). Muée en périodique à l'usage des médecins, la *Gazette de Santé* se fond dans le *Journal de médecine* en 1789, en raison de facteurs conjoncturels (l'attention se cristallise sur les événements politiques) et structurels (la brièveté de la feuille limite le développement des articles).

Si les directeurs définissent la ligne éditoriale du journal, les docteurs régents s'expriment aussi à l'intérieur du journal. La rédaction d'articles est soutenue au début de la carrière professionnelle et lors de ses phases de stagnation. Dans le *Journal de médecine*, sur les treize articles rédigés par Henri-Michel Missa⁷³, douze le sont

en 1754-1755, alors qu'il vient d'accéder à la régence. Jacques-Albert Hazon⁷⁴ participe activement au périodique en 1755-1756. Régent depuis vingt ans, il essaierait de redonner du lustre à son activité privée en trouvant de nouveaux clients. En conséquence, ses articles ne traitent que des pathologies les plus fréquentes chez toutes les classes d'âge. Parmi les médecins contribuant régulièrement au *Journal de médecine*, certains privilégient la recherche à la pratique médicale tel Jean Darcet⁷⁵ concentré sur les questions de chimie. Le journal devient un moyen d'auto-promotion et de publicisation de ses propres découvertes. Avec la presse médicale, les docteurs régents créent un espace public de discussion entre professionnels de santé et profanes. Ils adaptent leur offre en fonction du public ciblé. Ces procédés renforcent le lien de dépendance par rapport aux docteurs, présentés comme seuls professionnels experts en matière médicale.

3. CONSOMMER LA PRESSE MEDICALE

Le *Journal de médecine* assure la publicité de la figure du médecin expert en diffusant ses articles, en annonçant ses livres, en publiant des extraits de ses ouvrages. Le nom d'un docteur peut apparaître dans ces trois dispositifs d'écriture donc sa surface d'exposition tripler⁷⁶. Entre 1754 et 1778, 120 docteurs régents sont nommés dans le *Journal de médecine* (un peu plus d'un quart du groupe): 52 % n'apparaissent que dans un seul type de texte dont un peu plus d'un sur deux comme auteurs. Aussi, la présence des docteurs régents dans la presse médicale peut être lue comme un indicateur du niveau de leur réputation professionnelle. En 1756, Lorry⁷⁷ est l'auteur d'un *Discours ou Généralités sur les animaux d'usage en médecine* publié en tête de l'*Histoire Naturelle des Animaux* des médecins A. de Noble-

⁷¹ G. Grivier, *Jean-Jacques Paulet, praticien parisien*, «Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine», 22, 1928, pp. 216-218. Docteur de Montpellier (1764), J.-J. Paulet (1740-1826) est partisan de l'inoculation et opposé au magnétisme animal. Il quitte la SRM pour obtenir la régence en 1780. Il devient censeur royal en 1786 puis médecin des hospices civils et prisons, et du Château royal de Fontainebleau.

⁷² «Gazette de Santé», 4, 1784, p. 13; P. Sue, *Mémoire littéraire et critique sur la vie et les ouvrages tant imprimés que manuscrits de Jean Goulin, Blanchon, Paris An VIII*, pp. 51-52.

⁷³ H.-M. Missa (1719-1792), docteur régent en 1754, est médecin des camps et armées du roi en Allemagne et censeur royal à partir de 1769.

⁷⁴ J.-A. Hazon (1708-1779), docteur régent en 1734, est l'auteur de *Éloge historique de la faculté de médecine de Paris*, Quillau, 1770 et des *Notices sur les Hommes les plus illustres de la faculté de médecine en l'Université de Paris, depuis 1110 jusqu'en 1750*, B. Morin, 1778.

⁷⁵ J. Darcet (1724-1801) est un proche d'A. Roux avec lequel il gagne Paris, s'inscrit à la Faculté de médecine et devient régent en 1764. Professeur de chimie à la Faculté (en 1780) et au Collège royal (de 1774 à 1801), il est inspecteur général des essais à la Monnaie en 1792.

⁷⁶ Ce système s'applique aussi aux médecins étrangers dont Vandermonde fait la promotion en France tel Albrecht von Haller en 1756-1757. Voir F. Catherine, *La pratique et les réseaux savants d'Albrecht von Haller (1708-1777), vecteur du transfert culturel entre les espaces français et germaniques au XVIII^{ème} siècle*, Thèse d'histoire sous la dir. de S. Mazauric, Université Nancy 2, 2009, <https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01752975> (05/2023), pp. 175-179.

⁷⁷ A.Ch. Lorry (1726-1783), régent en 1748, est professeur de chirurgie en 1753-1754. Médecin réputé dans la capitale (il soigne Louis XV), il est membre de la SRM dont il assure la vice-présidence de 1779 à 1782.

ville et Fr. Salerne⁷⁸. La critique aussi acerbe que précise (les pages contestées sont référencées) de Vandermonde, développée dans une série de superlatifs absolus ciblant tant le fond que la forme du discours, se conclut sur un jugement définitif: c'est un «mélange indigeste d'idées mal cousues [...] qui choquent le bon sens»⁷⁹. Son honneur bafoué, Lorry porte l'affaire devant le Directeur de la Librairie par sa lettre du 18 septembre 1759. Dans une analyse linéaire, il relève les propos à son encontre (être «[indigne] de l'estime des gens de bien», une accusation de plagiat), dénonce des remarques fondées sur des phrases tronquées et fausses ainsi qu'une tentative délibérée de manipulation des esprits (la mise en italique de certains termes par Vandermonde modifie le sens initial de son propos)⁸⁰. Dans de précédents numéros du *Journal de médecine*, Vandermonde critiquait déjà la pertinence de ses écrits⁸¹ à savoir sa traduction des aphorismes d'Hippocrate et ses notes apportées à *La pharmacopée des pauvres*, jugées «trop médiocres pour qu'on puisse les attribuer à aucun des membres de ce Corps illustre [la Faculté de Paris]»⁸² en plus d'erreurs sur la conversion des unités de mesure. Pour justifier et légitimer son propos, Vandermonde se pare de son rôle de journaliste et affirme que l'attitude de Lorry trahie sa peur de perdre sa réputation, donc une partie de sa clientèle, d'où cette ironique et cinglante formule: «Votre fameuse réputation ne vous met-elle pas au-dessus de tous les traits que l'on peut lancer contre vous?»⁸³. Le *Journal de médecine* est lu et a un réel effet sur la circulation des représentations des médecins. Il confère à Vandermonde le pouvoir de faire et de défaire les réputations des professionnels à son gré, sans réel contre-pouvoir efficace. Au contraire d'une presse généraliste qui relaye l'information et participe à la promotion des livres cités, la presse médicale se veut critique. Ici, logique scientifique et logique économique s'affrontent et dessinent les contours de chaque type de publication et des attentes de son public cible.

La presse médicale simplifie la veille scientifique des médecins. Science en perpétuelle évolution, à la recherche de cures thérapeutiques inédites et applicables de suite, la médecine et son exercice professionnel impose d'ac-

tualiser ses connaissances. La presse médicale répond à un besoin de formation continue des médecins sans empiéter sur le temps dévolu à la pratique professionnelle. Les journaux concentrent en un même lieu une sorte d'état de la recherche et de bibliographie récente, autant de moyens de faire le point sur l'état de la médecine, d'orienter ses recherches en cours, d'intégrer de nouveaux savoirs. Quand le censeur royal Pierre Poissonnier demande à Vandermonde de ne plus publier d'extraits ou d'annonces de nouveaux livres afin d'éviter les récriminations des auteurs, ce dernier lui oppose «les nombreuses lettres qui prouvent jusqu'à quel point on goûte cet ouvrage et combien on y désire les extraits et les annonces des livres relatifs à la médecine»⁸⁴. Ces annonces sont des arguments de vente puisque les souscriptions sont soumises à leur parution. À partir de 1785, Jean-Baptiste Dumangin⁸⁵ et Bacher intègrent des observations réalisées dans les hôpitaux civils et prisons pour former une topographie médicale⁸⁶. L'objectif est triple: diffuser ce qui est appris au lit du malade, développer l'encadrement sanitaire et lutter contre les 'charlatans'.

De sorte que les périodiques médicaux se muent en instrument de travail dont la consultation analytique est progressivement facilitée par la constitution d'index et de tables⁸⁷. Sources de gain de temps, elles épargnent au lecteur «pour trouver un article [...] de parcourir quarante à cinquante volumes»⁸⁸. Entouré de collaborateurs tous médecins mais non parisiens, le docteur régent Jean-Jacques Leroux des Tillet établit une table des matières du *Journal de médecine*, par titre, matière et auteur pour les soixante-cinq premiers volumes, en 1788. Cet appareil textuel favorise le transfert de connaissances et contribue à faire des journaux médicaux des «agents de construction des savoirs»⁸⁹ accessibles à tous. Pour rendre son index fonctionnel, Leroux des Tillet décide de placer par ordre alphabétique de matière tous les articles composant la table. Ainsi, il opère ainsi une classification des articles, une publicisation de la richesse du *Journal de médecine* et

⁷⁸ Id., *Discours ou Généralités sur les animaux d'usage en médecine*, in A. de Nobleville et Fr. Salerne, *Histoire Naturelle des Animaux I/3*, Desaint et Saillant, Paris 1756, pp. 7-47.

⁷⁹ «Journal de médecine», 9, 1758, pp. 22-24.

⁸⁰ *Gazettes petites affiches, almanachs, journaux, etc. sous M. de Malesherbes*, Lettre de Lorry au directeur de la Librairie, 18 septembre 1759: Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, 1758-1759, f. 212.

⁸¹ «Journal de médecine», 8, 1758, p. 114.

⁸² Ivi, 9, 1758, p. 200.

⁸³ Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, 1758-1759, cit., Lettre de Vandermonde à Lorry, non datée, f. 213.

⁸⁴ Bnf, Anisson-Duperron, ms. 22 134, 1758-1759, cit., Lettre de Vandermonde au directeur de la Librairie, 5 mars 1757, f. 202v.

⁸⁵ J.-B. Dumangin (1844-1826), docteur de Besançon (1766), régent (1769), est professeur de chirurgie latine (1774 et 1776) puis de pharmacie (1780). De 1771 à 1826, il est médecin à l'hôpital de la Charité.

⁸⁶ J.-J. Leroux des Tillet, *Table indicative des matières et table des auteurs pour les LXV premiers volumes du Journal de médecine*, Imp. de Monsieur, Paris 1788, «Notes sur le Journal de médecine», p. VIII.

⁸⁷ J.-P. Vittu, *Du catalogue au dictionnaire, l'évolution des tables de périodiques littéraires à l'époque de l'Encyclopédie*, «Dix-huitième siècle. L'Europe des Lumières», 25, 1993, pp. 423-431.

⁸⁸ *Table indicative des matières*, cit., p. XI.

⁸⁹ J. Peiffer et J.-P. Vittu, *Les journaux savants, formes de la communication des agents et construction des savoirs (17^e-18^e siècles)*, «Dix-huitième siècle. La République des Sciences», 40, 2008, 1, pp. 281-313.

propose un nouveau mode de lecture du journal professionnel dépassant une découverte aléatoire permise par une lecture cursive et répondant à une nécessité professionnelle de trouver rapidement un élément précis. Le médecin distingue les articles imprimés, de rapport qui présentent «tout ce qui est relatif à un titre», très utile quand l'ouvrage se nomme «Mélange de médecine», d'annonce ou de compte-rendu d'ouvrages. Maniable, la table est imprimée au format in-4° alors que le journal est un in-12° afin d'éviter au lecteur d'avoir plusieurs volumes à manipuler. Consultée pour elle-même, la table révèle les préoccupations professionnelles des médecins à un moment précis.

Somme toute, les docteurs régents participent à l'essor de la presse médicale professionnelle. Directeurs de journaux médicaux, ils imposent leur ligne éditoriale tout en ayant le souci de fidéliser leur lectorat captif formé de médecins puis de l'élargir aux non-professionnels de la santé. La spécialisation de la presse médicale est porteuse d'enjeux identitaires au niveau du groupe des docteurs régents et des médecins du royaume. Il est de même dans les journaux de chimie de Lorentz Crell en Allemagne, en 1770-1780⁹⁰. Le journal offre un espace de réunion d'un savoir médical dispersé, contrôlé par les docteurs régents (tel le *Journal des Mines* en 1794 pour les ingénieurs)⁹¹. Une partie de la formation médicale continue est prise en charge par le groupe à travers la diffusion d'observations et de comptes-rendus formant une sorte de banque de données accessibles et utiles immédiatement. Le médecin peut s'y reporter grâce à la mise en place d'instruments de recherches. Publier dans un périodique vise aussi à populariser la médecine: là, le docteur régent accompagne et soutient le processus de médicalisation indispensable à la poursuite de la professionnalisation du groupe. La presse médicale participe à la construction et à pérennisation de la réputation professionnelle des médecins, à l'affirmation publique de leur expertise. La publication de périodiques médicaux, leurs économie et stratégie d'écriture, leur rythme de parution deviennent l'un des véhicules de la lutte professionnelle contre les 'charlatans'.

⁹⁰ K. Hufbauer, *The Formation of the German Chemical Community (1720-1795)*, University of California Press, Berkeley 1982, pp. 62-83.

⁹¹ I. Laboulais, *La Maison des mines. La genèse révolutionnaire d'un corps d'ingénieurs civils (1794-1814)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2012, pp. 233-254.



Citation: Claire Gantet (2023). La médecine au risque de ses publics: les *Archives du magnétisme et du somnambulisme* (Strasbourg, 1787-1788). *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 67-78. doi: 10.36253/ds-14150

Copyright: © 2023 Claire Gantet. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Cinzia Recca.

Periodicals and Health in the 18th Century

La médecine au risque de ses publics: les *Archives du magnétisme et du somnambulisme* (Strasbourg, 1787-1788)

CLAIRE GANTET

Université de Fribourg/Universität Freiburg (CH)

Abstract. Mesmerism was built in newspapers and in response to newspapers. Never before probably had an issue of public health been discussed with so much verbal violence. Whom henceforth was recognized medical authority? The *Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* [*Archives of Magnetism and Somnambulism*] was published in Strasbourg by the physics professor Johann Lorenz Böckmann in 1788-1789, in 8 volumes of over 100 pages. It was the only scientific journal on animal magnetism that really operated as a forum on the new therapy. It attempted to correct the disastrous effect of the Parisian condemnation of the notion of a universal fluid (that was put forward by Franz Anton Mesmer) in August 1784 and to promote a scientific discourse by denouncing anonymous articles.

Keywords: animal magnetism, magnetic somnambulism, scientific journals, Franz Anton Mesmer.

Longtemps considéré comme anodin, futile voire frivole, le mouvement médical mis en branle par Franz-Anton Mesmer (1734-1815) a été l'objet d'une première étude scientifique en 1968. Pour la première fois, un historien, Robert Darnton, pointait l'importance du mouvement, notamment dans la politisation tardive mais rapide d'une frange radicale autour de Jacques-Pierre Brissot, Jean-Louis Carra et Nicolas Bergasse, les « Rousseau du ruisseau » non reconnus par les institutions académiques¹. Il livrait par là une approche originale des origines de la Révolution française. Peu après, mais sans avoir pris connaissance de l'ouvrage de Darnton, le psychiatre suisse Henri F. Ellenberger (1905-1993), dans son ouvrage sur la genèse de la découverte de l'inconscient et de son utilisation thérapeutique (1970), attribuait à Mesmer la première tentative de rationalisation des méthodes d'expulsion du mal par des moyens psychiques². En même temps qu'il menait une analyse téléologique du mesmérisme dans le cadre d'une histoire linéaire du 'progrès' de la psychologie et de la psychanalyse, Ellenberger soulignait

¹ R. Darnton, *Mesmerism and the End of the Enlightenment in France*, Harvard University Press, Cambridge MA 1968.

² H.F. Ellenberger, *The Discovery of the Unconscious: The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*, Basic Books, New York 1970, chap. II.

le rôle des patients dans la formulation des thérapies et leur espèce de mystification des médecins qui, en retour, provoquaient chez eux sans le vouloir des troubles conformes à leurs théories. Les traductions française et italienne tardives de Darnton et d'Ellenberger montrent à quel point la recherche historique sur le mesmérisme n'a réellement commencé que dans les années 1990, voire 2000; elle s'est encore peu penchée sur les phénomènes de circulations et de réappropriations³.

L'histoire du mesmérisme dans les aires germanophones se présente en grande partie comme un phénomène journalistique. Mesmer mise dans un premier temps sur la conquête du monde médical et savant. Après l'échec de cette stratégie, il se tourne vers un public général par le recours direct ou par adeptes interposés à l'imprimé, avant de décrier les abus du journalisme. Le mesmérisme se construit ainsi dans les journaux et en réaction à eux. Jamais, vraisemblablement, une question de santé publique – car tous l'affirment, il s'agit du bien-être de l'humanité – n'a été débattue avec autant de vivacité, voire de violence verbale. Qui, dès lors, détient l'autorité médicale?

D'emblée, la pensée de Franz Anton Mesmer est contestée. Ce médecin soutient sa thèse dans la prestigieuse Université de Vienne en 1766 sur l'influence des planètes sur le corps humain en suivant la gravitation universelle définie par Newton⁴. À Vienne, où il commence à exercer et intègre les milieux aisés, il tente dans un premier temps, avec le médecin de cour Maximilian Hell, de guérir au moyen d'un aimant. Puis il abandonne

l'aimant, se fâche avec Hell, et refond sa thérapie autour du principe de l'action d'un fluide universel apparenté à l'électricité et apte à traverser l'univers et les corps. En rétablissant la circulation de ce fluide dans les nerfs des corps humains, il pense guérir les maladies, éventuellement sans même recourir à une médication. Après le scandale de l'échec de la thérapie d'une pianiste aveugle renommée, il quitte Vienne et se réfugie à Paris en février 1778, où il entre en contact avec des médecins. Le docteur régent de la faculté de médecine de Paris Charles Nicolas Deslon (1738-1786) devient l'un de ses disciples et tente en vain de convaincre la faculté de médecine. Mesmer envoie depuis Spa son *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal* aux académies des sciences et compagnies savantes du monde entier. Ces dernières refusant leur soutien (à l'exception de l'Académie des sciences de Bavière en raison d'un tumulte local⁵), le débat sur le mesmérisme se déplace. Dorénavant, face aux médecins, le public interfère dans la discussion, y compris journalistique. Des quotidiens avides de nouveautés tels que le *Journal de Paris* y prêtent volontiers l'oreille – mais le ton change à partir de l'été 1784, le débat relevant désormais d'une lutte d'autorité entre une intuition scientifique et les autorités instituées.

La thérapie de Mesmer est en effet l'objet d'un tel engouement au début de 1784 que le gouvernement français s'inquiète. Le postulat du fluide universel sur lequel le mesmérisme repose est condamné comme nul et inopérant en août 1784 par les deux commissions d'enquête convoquées par le roi Louis XVI, formées de membres de l'Académie royale des sciences, de la faculté de médecine et de la Société royale de médecine: les résultats observés ne s'expliquent que par l'action de l'imagination des patientes et patients. Après de nombreuses expériences *ex negativo* en présence non de Mesmer lui-même qui se méfie, mais de son adepte devenu rival Charles Nicolas Deslon (1738-1786), le rapport final condamne donc officiellement le mesmérisme. Un rapport secret supplémentaire met en garde sur les risques de cette thérapie quant aux mœurs: les impératifs médicaux sont mêlés à des considérations morales et politiques. Jussieu, l'un des membres de la commission, publie un rapport séparé plus nuancé, dans lequel il évoque la possibilité de l'action de la chaleur animale en

³ R. Darnton, *Il mesmerismo e il tramonto dei Lumi*, trad. it. di R. Carretta e R. Viola, Medusa, Milano 2005; H. Ellenberger, *La scoperta dell'inconscio* (1970), Bollati Boringhieri, Torino 1976, 2 voll. Prémices d'un intérêt chez J.-P. Peter, *De Mesmer à Puysegur. Magnétisme animal et transe somnambulique, à l'origine des thérapies psychiques*, « Revue d'histoire du XIX^e siècle », 38, 2009, DOI: <https://doi.org/10.4000/rh19.3865>. Une des pionnières de la recherche a été Nicole Edelman, qui dans son ouvrage *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France, 1785-1914*, Albin Michel, Paris 1995, a livré une étude historique des paroles des voyantes. Voir aussi L. Montiel, *Magnetizadores y sonámbulas en la Alemania romántica*, Frenia, Madrid 2008, et Id., *Une révolution manquée : le magnétisme animal dans la médecine du romantisme allemand*, « Revue d'histoire du XIX^e Siècle », 38, 2009, pp. 61-77 ; S. Poggi, *Il genio e l'unità della natura. La scienza della Germania romantica (1790-1830)*, Il Mulino, Bologna 2000.

⁴ Le véritable renouveau a été lancé par le volume *Mesmer et mesmérismes. Le magnétisme animal en contexte*, dir. par B. Belhoste et N. Edelman, Omniscience, Montreuil 2014; *Le mesmérisme et la Révolution*, numéro spécial dir. par B. Belhoste et D. Armando, « Annales d'histoire de la Révolution française », 39, 2018, 1, pp. 3-208.

⁵ F.A. Mesmer, *Dissertatio physico-medica de planetarum influxu*, Vindobonae 1766. Sur Mesmer, voir l'excellente notice biographique par Bruno Belhoste (qui prépare une nouvelle biographie de Mesmer): « Mesmer, Franz Anton », Base de données Harmonia universalis (Université Paris I-IHMC-Labex Hastec), <https://harmoniauniversalis.univ-paris1.fr/#/personne/536401ef3691d3563d000001>.

⁵ Le père jésuite Joseph Gassner (1727-1779) effectue des cures spectaculaires par exorcisme dans le sud du Saint-Empire entre 1774 et 1777, dont l'écho est tel qu'il attire de nombreux curieux et malades de Bohême comme du Bas-Rhin. En 1775, Mesmer adresse une expertise négative sur Gassner à l'Académie des sciences de l'électorat de Bavière à Munich, suite à laquelle il est élu membre. Mesmer a pris soin de se démarquer de Gassner en soulignant sa qualité de médecin et son expertise scientifique 'physique'.

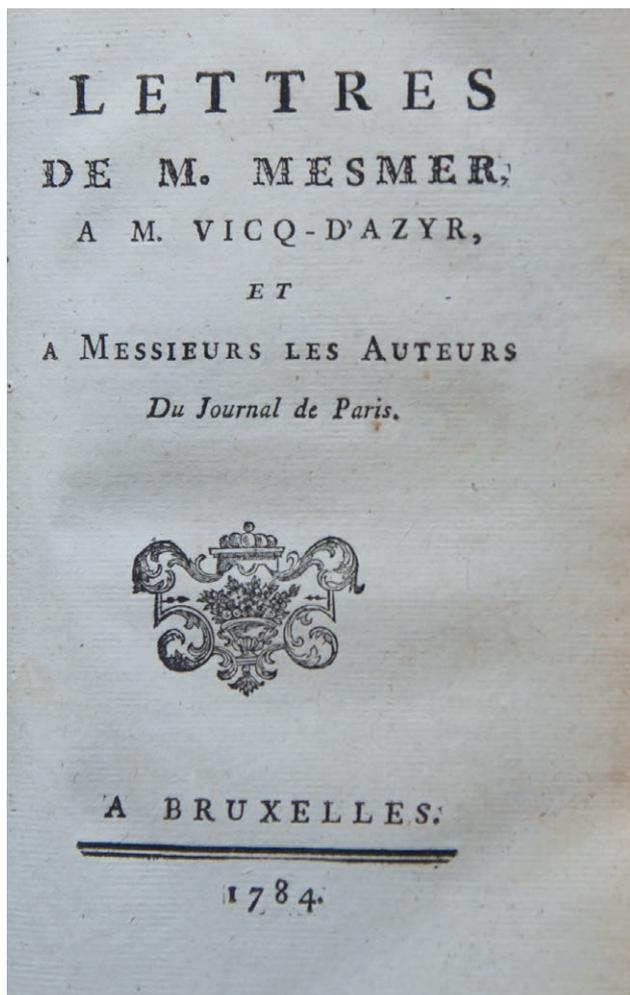


Fig. 1. La presse comme tribunal. Les luttes d'autorité dans un quotidien parisien. *Lettres de M. Mesmer, à M. Vicq-d'Azyr, et à Messieurs les Auteurs du "Journal de Paris"*, Bruxelles, s.l., 1784 [DELTA 57864 FA P.6] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

lieu et place du fluide. La condamnation officielle pousse Mesmer à prendre la fuite, avant tout vers les rives allemandes et suisses du lac de Constance jusqu'à son décès en 1815.

Face à une condamnation ferme tout en étant plus hésitante qu'elle ne le concède, et face au discrédit durable dans lequel elle plonge la figure de Mesmer, immédiatement dénigré comme un charlatan cupide, le magnétisme est désormais pratiqué dans l'ombre à Paris et en province. Un officier, Amand de Puységur, s'exerce au mesmérisme sur ses terres à Buzancy dans les Ardennes en août 1784, et, à sa grande surprise, plonge son valet Victor Race dans un état de sommeil artificiel, dans lequel le valet répond à ses questions et indique même sa propre thérapie. Le somnambulisme

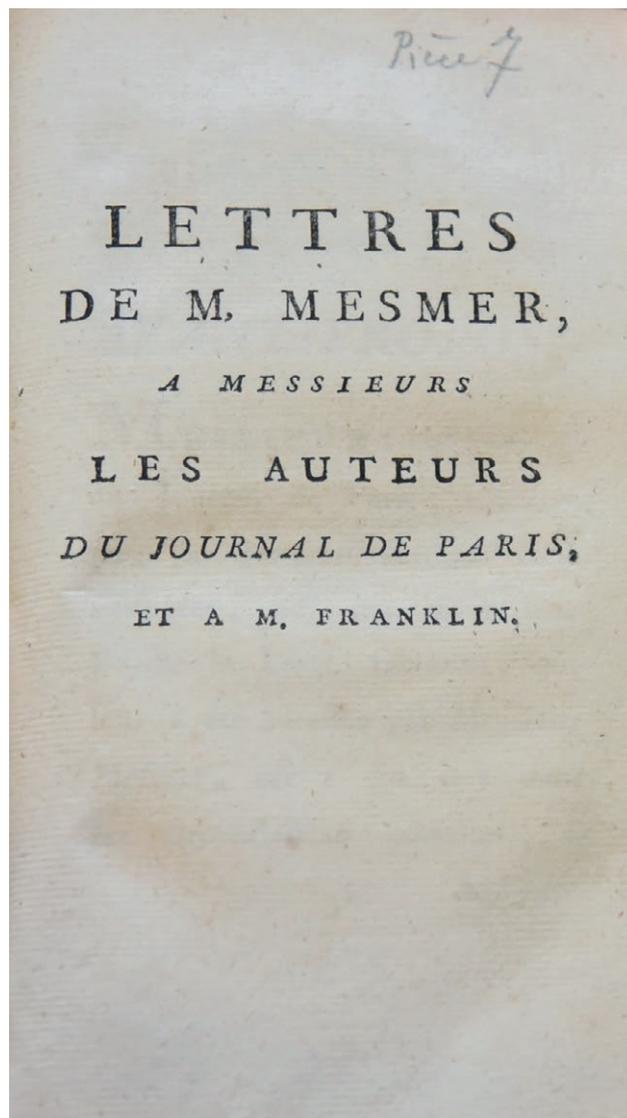


Fig. 2. La presse comme tribunal. Les luttes d'autorité dans un quotidien parisien. *Lettres de M. Mesmer, à Messieurs les auteurs du Journal de Paris, et à M. Franklin*, [Paris], [circa 1784]. [DELTA 57864 FA P.7] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

magnétique – dénommé hypnose à partir du premier tiers du XIX^e siècle – relance la diffusion du mesmérisme depuis Strasbourg, où Puységur est en caserne en 1785. Il y fonde une Société harmonique des amis réunis (ou SHAR) pour soigner gratuitement les malades, une société qui se place nominalement sous l'égide de la Société Universelle de Paris tout en étant autonome ce qui ne manque pas de nourrir des frictions avec les mesmériens⁶. Depuis Strasbourg, le magnétisme se dif-

⁶ Voir notamment [S.] Gerardin, *Extrait des Registres de la Société de l'harmonie de France, du 4 janvier 1787*, in Franc-Maçonnerie, Magné-

fuse vers Karlsruhe et Brême par l'action de quelques propagandistes et de la SHAR. Sans adhérer à la SHAR, le professeur de physique du Gymnase Illustre de Karlsruhe, Johann Lorenz Böckmann (1741-1802) fonde un périodique savant qui propage les succès thérapeutiques de la SHAR et discute des thèses des partisans comme des détracteurs, l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* [Archives du magnétisme et du somnambulisme] dont huit numéros paraissent en 1787-1788⁷. Hormis un autre périodique fondé pour soutenir les partisans du mesmérisme à Brême, le *Magnetisches Magazin für Niederteutschland* [Magazine magnétique de la basse Allemagne, 1787-1789, qui ne republie guère que des articles déjà parus dans des divers journaux], aucun périodique de renom n'est consacré exclusivement au magnétisme dans l'espace germanophone avant 1800. La discussion est bien plutôt dispersée dans de nombreux journaux de visées et de lectorats très différents. Seul donc, l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* devient un forum de discussion autour du magnétisme et du somnambulisme. L'étude de ses huit livraisons, chacune d'entre elle étant forte d'une bonne centaine de pages, permet de dégager les stratégies employées pour propager la santé publique au moyen d'une nouvelle approche médicale.

1. LA PRESSE N'EST PAS UN REFLET

Au préalable, il convient de brièvement qualifier le rôle des journaux. Anneliese Ego a rédigé l'unique étude, restée typographiée, de la diffusion journalistique du mesmérisme dans l'espace allemand⁸. Son analyse, fondée sur un corpus de de 92 titres (de contenu et de

tisme, Société de l'harmonie universelle et des Philanthropes 1786 et 1787, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, Ms. 3.698, fol. 34r-35v: il reproche à la société strasbourgeoise une infidélité à Mesmer et une publicité induue pour le somnambulisme qui, souligne-t-il, n'est ni une découverte ni une thérapie. Dans sa réponse du 17 mars 1787, le secrétaire de la SHAR de Strasbourg, François-Marie Demougé (1759-1829), se targue du succès du magnétisme puysegurien en Allemagne auprès des journaux et des médecins, et dénonce les émoluments perçus par le médecin Pichler à Mannheim (ivi, fol. 39r-v).

⁷ Originaire de Lübeck, Johann Lorenz Böckmann fait des études de théologie et de mathématique à l'université d'Iéna avant d'être nommé professeur de mathématiques et de physique à la Karlsschule en 1764 puis au Gymnasium Illustre de Karlsruhe. Il fonde en 1778 l'Institut météorologique de Bade qui coiffe 18 stations météorologiques. Outre ses recherches sur l'électricité et la télégraphie, il s'attelle à renforcer le niveau des études de sciences dans les écoles et la formation des maîtres. Il est membre extérieur de l'Académie des sciences de la Bavière électorale dès 1781. Il est un scientifique de renom qui a la confiance du margrave de Bade.

⁸ A. Ego, «*Animalischer Magnetismus*» oder «*Aufklärung*». Eine mentalitätsgeschichtliche Studie zum Konflikt um ein Heilkonzept im 18. Jahrhundert, Königshausen & Neumann, Würzburg 1991.

publics très divers), met en lumière une «vague» d'intérêt en 1787, puis un essoufflement, voire l'oubli dès 1791, avant une renaissance subite vers 1810 dans le contexte de l'essor du romantisme en Allemagne du Nord-Est.

Or, même si elle est en phase avec la notion-clé de fluide universel, l'analyse en termes de vagues s'imposant par elles-mêmes ne rend pas compte de la diffusion du mesmérisme. Les périodiques sont en effet des documents construits dont il faut reconstituer la genèse, l'expression et la réception. Ce qui se diffuse dans le discours journalistique en 1787, c'est avant tout la propagation du mesmérisme par un acteur non conventionnel, le pasteur calviniste zurichois Johann Caspar Lavater (1741-1801). Refusant la rationalisation des Lumières germanophones, Lavater est en quête de miracles et de signes tangibles de l'action du Christ sur terre; il s'inscrit par ailleurs en faux contre les barrières confessionnelles et observe un individualisme qui le mène notamment à refuser d'adhérer tant à la franc-maçonnerie qu'à la SHAR. Lavater se passionne non pour le 'physicien' Mesmer avec son fluide et sa médecine mécaniste, mais pour le somnambulisme magnétique découvert par Puysegur parce qu'il manifeste à ses yeux les forces de l'âme dans la guérison. Autant Lavater est un propagandiste suractif du somnambulisme magnétique, autant sa religiosité débordante irrite ses contemporains – à commencer par Mesmer et Puysegur eux-mêmes⁹.

Lavater est un acteur central de la réception du magnétisme à Karlsruhe et à Brême, où il diffuse un magnétisme recouvert de gestes et d'attentes religieux. C'est précisément contre cette recharge religieuse que s'insurgent les revues éclairées germanophones qui donnent le ton. Ce dont on discute très violemment dans la presse, c'est, au-delà du baquet, d'une crise des Lumières par l'irruption d'un irrationalisme badigeonné de notions médicales.

Le pic de la presse de 1787 repéré par Anneliese Ego est dû à l'introduction du magnétisme à Brême. Les partisans brémois du magnétisme se tournent vers l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* de Böckmann, de lectorat encore relativement restreint. Böckmann se hâte de gommer tous les termes de ces articles à connotation religieuse et de les médicaliser (il remplace ainsi l'expression «Schlafwandeln» par «Somnambulismus») ¹⁰. Les adversaires brémois du magnétisme, eux, publient des articles dans des périodiques majeurs des Lumières

⁹ Cfr. C. Gantet, *The dissemination of mesmerism in Germany (1784-1815): Some patterns of the circulation of knowledge*, «Centaurus», 63, 2021, 4, pp. 762-778, <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/1600-0498.12396>.

¹⁰ Voir T. Hannemann, *Religiöser Wandel in der Spätaufklärung am Beispiel der Lavaterschule 1770-1805*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2017, pp. 211-223.

comme la *Berlinische Monatsschrift* [*Mensuel berlinois*], non spécialisée et à large lectorat. L'acmé journalistique de 1787, et plus généralement la discussion passionnée sur la santé, se greffent donc sur le débat préexistant d'une sape irrationaliste des valeurs fondatrices des Lumières. C'est en réponse à cette anxiété qu'Immanuel Kant, précisément dans la même *Berlinische Monatsschrift*, a publié en décembre 1784 son article majeur «Was ist Aufklärung?».

Après 1787, le discours journalistique sur le magnétisme reflue. Cela renvoie-t-il à un oubli du mesmérisme? Tout indique au contraire une pratique continue du magnétisme, mais désormais hors de la sphère publique. Ainsi, le médecin brémois Arnold Wienholt (1749-1804) continue de magnétiser jusqu'à sa mort en 1804, mais sans publier: le magnétisme se diffuse d'abord par des canaux privés. Après la violente polémique des années 1786-1787 qui a parasité la discussion, les acteurs cherchent en effet à se protéger – un peu comme Diderot, après les multiples déboires de l'*Encyclopédie*, cherche à sortir de la sphère publique en écrivant pour la revue manuscrite éditée par Melchior Grimm, la *Correspondance littéraire*¹¹.

La presse n'est donc pas un reflet fidèle de l'opinion publique ou une masse inerte, mais un instrument construit doté d'une force de frappe (positive ou négative) dont les contemporains étaient pleinement conscients.

2. UNE CAISSE DE RÉSONANCE, OU L'ARME DE LA RECENSION

La première recension des deux rapports parisiens d'août 1784 est publiée de façon anonyme dès octobre-novembre 1784 par un jeune et brillant médecin, Christoph Wilhelm Hufeland (1762-1836), dans un périodique de proue des Lumières littéraires germanophones, le *Teutscher Merkur* [*Mercure allemand*], édité par le poète et traducteur Christoph Martin Wieland à Weimar puis à Leipzig¹². Il brosse un verdict cinglant du magnétisme, assimilé au charlatanisme, article qu'il republie dix ans plus tard (même s'il est peu à peu gagné au magnétisme animal).

Le texte de Hufeland est particulièrement long (pp. 60-90 et 161-178) tout en restant inachevé puisqu'il

annonce une suite qui n'a jamais paru. Ce texte, qui s'annonce comme une recension, ne l'est formellement pas. Il s'agit bien plutôt d'abord d'un discours sur les valeurs des Lumières qui rapproche le mesmérisme des philosophies ésotériques (Paracelse, Jan Baptista van Helmont, Athanasius Kircher), ensuite d'une biographie dépréciative de la personne de Mesmer suivie d'une présentation de son «système», enfin d'un jugement sur la santé qui s'achève sur une condamnation du traitement public par le mesmérisme: des propos au total très bien informés et fondés sur les rapports des commissaires parisiens qu'il paraphrase sans jamais les citer explicitement.

Cette recension biaisée soulève la question de ce qui constitue la presse savante et l'art de la recension vers 1780. La presse savante naît, on le sait, en 1665 avec le *Journal des sçavans* en France puis les *Philosophical transactions* à Londres. Elle se définit alors comme un discours critique sur les parutions savantes et un forum de nouvelles sur le monde savant, attaché à dépersonnaliser la discussion savante et à produire un jugement impartial¹³. Un siècle plus tard, un périodique savant est aussi et parfois surtout – comme dans le cas du *Teutscher Merkur* et de la 'recension' de Hufeland – un organe d'opinion qui s'autorise à personnaliser la discussion. Il s'agit non plus seulement d'informer, mais aussi de convaincre, voire de cristalliser une discussion intellectuelle¹⁴. De fait, la 'recension' de Hufeland donne le ton dans la discussion allemande.

La prise de position pour ou contre le mesmérisme est toutefois fortement guidée par une presse insérée dans un paysage médiatique dense où se reprennent, se répondent ou se réfutent mutuellement des correspondances manuscrites, la presse d'information quotidienne, la presse d'échange d'annonces ou de conseils

¹³ Sur l'*ethos* de la recension, voir T. Lécho, *L'extrait et ses fonctions dans la presse d'Ancien Régime*, «Mémoires du livre / Studies in book culture», 8, 2017 (*Le livre et le journal: croisements, prolongements et transformations / The Book and the Periodical: Intersections, Extensions and Transformations*, dir. par A. Rannaud), pp. 1-38 (<http://id.erudit.org/iderudit/1039696ar>). Sur le *Journal des sçavans*, cfr. notamment J.-P. Vittu, *La formation d'une institution scientifique: le Journal des Savants de 1665 à 1714* [Premier article: d'une entreprise privée à une semi-institution], «Journal des savants», 1, 2002, pp. 179-203; Id., *La formation d'une institution scientifique. Le Journal des Savants de 1665 à 1714* [Second article. L'instrument central de la République des Lettres], «Journal des savants», 2, 2002, pp. 349-377; Id., *Du Journal des Savants aux Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts: l'esquisse d'un système européen des périodiques savants*, «Dix-septième siècle», 228, 2005, pp. 527-545. Sur les problèmes de la légitimité du discours critique, cfr. H. Jaumann, *Critica. Untersuchungen zur Geschichte der Literaturkritik zwischen Quintilian und Thomasius*, Brill, Leiden, New York, Köln 1995, pp. 213-226.

¹⁴ Sur la notion d'intellectuel, voir K. Abrosimov, *Die Genese des Intellektuellen im Prozess der Kommunikation. Friedrich Melchior Grimms «Correspondance littéraire», Voltaire und die Affäre Calas*, «Geschichte und Gesellschaft», 33, 2007, 2, pp. 163-197.

¹¹ Cfr. K. Abrosimov, *Aufklärung jenseits der Öffentlichkeit. Friedrich Melchior Grimms «Correspondance littéraire» (1753-1773) zwischen der «république des lettres» und europäischen Fürstenhöfen*, Thorbecke, Ostfildern 2014.

¹² *Teutscher Merkur*, 48, Okt. 1784, pp. 60-90 et Nov., pp. 161-178. Hufeland fréquente à Weimar les salons où discutent des membres de la rédaction du *Teutscher Merkur*.



Fig. 3. Une satire de Mesmer avec ses attributs (harmonica de verre, baquet, fluide lié à la lune) et ses adeptes (sortes de moines et femmes abusées). Paulet, Jean-Jacques, *L'Antimagnétisme ou Origine, progrès, décadence, renouvellement et réfutation du magnétisme animal*, Londres, s.l., 1784, frontispice [DELTA 65101 FA] @Bibliothèque Sainte-Geneviève.

pratiques (Affiches ou *Intelligenzblätter*¹⁵), les gravures commentées et la presse savante – aux niveaux locaux, régionaux et transnationaux. L'intense polémique parisienne, menée notamment par le très prolifique médecin Jean-Jacques Paulet (1740-1826), est reprise et compilée dans d'autres médias.

Le médecin hygiéniste et varioliste zurichois Johann Christoph Scherb (1736-1811) prend ainsi connaissance

¹⁵ Cfr. H. Böning, *Deutsche Presse. Biobibliographische Handbücher zur Geschichte der deutschsprachigen periodischen Presse von den Anfängen bis 1815. Kommentierte Bibliographie der Zeitungen, Zeitschriften, Intelligenzblätter, Kalender und Almanache sowie biographische Hinweise zu Herausgebern, Verlegern und Druckern periodischer Schriften*, voll 1.1, 1.2, 1.3-2, Frommann-Holzboog, Stuttgart-Bad Cannstatt 1996-1997; G. Feyel, *L'Annonce et la nouvelle. La presse d'information en France sous l'Ancien Régime (1630-1788)*, Voltaire Foundation, Oxford 2000; L. Schilling, 'Intelligencers' (advertisement sheets) as Media of State-Related Knowledge?, in *Transnational Cultures of Expertise. Circulating State-Related Knowledge in the 18th and 19th Centuries*, ed. by L. Schilling and J. Vogel, Akademie Verlag, Berlin/Boston 2019, pp. 65-87.

du mesmérisme par une annonce de la *Schaffhauser Mittwochzeitung* [*Journal du mercredi de Schaffhouse*], un hebdomadaire d'information générale, puis échange des lettres avec le naturaliste et mathématicien zurichois Johann Heinrich Rahn (1749-1812), lequel publie de longs articles sur le mesmérisme (qu'il réprovoque) dans sa *Gazette de Santé* (Zurich, 1782-1785). En lisant des biographies de mesméristes suisses, on constate qu'ils lisent notamment, outre l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* de Böckmann, les *Affiches du Dauphiné*, l'*Ordinari Wochenzeitung* [*Journal hebdomadaire ordinaire*] de Schaffhouse et le *Journal encyclopédique*, des journaux de profils et de lectorats très divers. Loin de se centrer dans des périodiques spécialisés aptes à définir un champ scientifique et une autorité intellectuelle, la discussion est fortement fragmentée.

3. PUBLICISER UNE DÉCOUVERTE ORPHELINE

La condamnation par les institutions médicales parisiennes et la 'recension' de Hufeland jettent un tel discrédit sur le mouvement que plus aucune publication ne se place guère directement sous la tutelle intellectuelle de Mesmer. D'où le format choisi par Böckmann pour l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* qui, prudemment, alterne nouvelles savantes et recensions libres de ton mesuré, et donne la parole sans polémique aux partisans comme (modérément) aux détracteurs – du moins dans les deux premières livraisons. Il lui faut réagir au scandale de la condamnation parisienne. D'emblée, c'est donc un autre magnétisme qui est pratiqué à Strasbourg et présenté dans le périodique : non pas les attouchements et les crises violentes de Mesmer mais une thérapie plus distante et calme, non pas le recours à un mécanisme physique mais l'appel à la volonté personnelle et au «rapport» établi entre le thérapeute et le patient, non pas des appointements onéreux mais un traitement qui s'affirme gratuit, non pas enfin le somnambulisme spiritualiste en quête de révélations religieuses (à la façon du chevalier de Barberin et de ses adeptes), mais une pratique qui ne définit comme strictement scientifique¹⁶. Dans l'impossibilité de définir le père fondateur de la thérapie – on évite Mesmer mais Puységur, qui n'est pas un médecin, ne dispose pas d'une autorité établie d'autant que les relations entre Mesmer et Puységur (ou entre mesméristes et puységuriens) sont difficiles –, l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* est à la fois offensif et défensif.

Faute de père fondateur, le périodique est parcouru par deux leitmotifs. Tous les grands inventeurs,

¹⁶ *Zur Einleitung*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 1, 1787, pp. 11-30; ivi, pp. 17-22.

d'abord, ont été moqués, voire méprisés, avant que la vérité de leur découverte scientifique éclate au grand jour – Galilée est invoqué de façon récurrente pour rappeler que les découvertes scientifiques contredisent le sens commun et que les scientifiques sont souvent victimes de leur génie; au lieu de juger de façon péremptoire, il faut donc prendre le temps de multiplier les expériences. La science, deuxièmement, se développera par accumulation de cas¹⁷. Sans le dire – peut-être aussi sans le savoir –, Böckmann reprend directement la ligne scientifique définie par un important périodique berlinois, le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde* [*Magazine de la science de l'âme issue de l'expérience intérieure*, 1783-1793] fondé à Berlin par Karl Philipp Moritz (1756-1793), qui veut définir la psychologie et la pédagogie comme des champs scientifiques en invitant les lecteurs à adresser à la rédaction des descriptions de pathologies ou de guérisons, considérées comme autant de 'cas' médicaux appelés à être collationnés en une science foncièrement empirique¹⁸. Le périodique de Böckmann, comme celui de Moritz, refuse explicitement tout «bavardage» («Geschwätz») au profit des «faits» («Thatsachen», «Facta», «Data»)¹⁹. La recension, dès lors, se fait rectification, mise au point et redressement – délibérément.

Böckmann annonce en effet dans un article programmatique inaugural que le périodique contiendra des articles sur la doctrine, des recensions des «meilleurs écrits» («aus den besten Schriften») pour constituer une sorte de bibliothèque portative sur le magnétisme, mais aussi des réactions aux «recensions erronées» («schiefe Recensionen»), des communications issues de journaux manuscrits de cure, des rapports d'établissements publics, des lettres, des annonces, enfin la dénonciation de toute pratique relevant de la charlatanerie²⁰. Pour parer au déficit de reconnaissance du mesmérisme, Böckmann fonde donc un périodique hybride qui emprunte à tous les modèles, presse savante, mais aussi presse d'information et affiches ou presse d'échange d'annonces.

À quels publics Böckmann s'adresse-t-il? En réaction à l'échec institutionnel parisien – donc français –, il tente d'investir l'aire germanophone pour y rectifier la réception après l'«effet Hufeland». Sa déclaration appuyée de patriotisme germanophone et les relations

intenses qu'il noue avec l'espace helvétique montrent à quel point il sent membre d'un espace culturel de l'Allemagne du Sud-Ouest²¹. Toutefois, la forte intertextualité de l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* avec de nombreux périodiques allemands signale qu'au-delà, Böckmann veut introduire le magnétisme animal puy-ségurien dans toute l'Allemagne médicale, littéraire et intellectuelle de son temps. Il traduit pour ce faire des articles favorables parus dans des journaux français, publie des cures réussies dans le sillage de la SHAR, transmet des nouvelles des magnétiseurs brémois (tout en les invitant à répondre aux questions publiées par Christoph Martin Wieland dans le *Teutscher Merkur*) et des sociétés harmoniques ou de traitements, réplique aux grands périodiques de l'*Aufklärung*, tentant ainsi de capter leur autorité – et leur lectorat²².

La dernière stratégie de Böckmann et de certains des contributeurs consiste finalement à souligner qu'il n'est pas membre de la SHAR²³. Certes, il affirme par là son impartialité au «public impartial», mais il sape l'autorité de la société strasbourgeoise, tout lecteur ne manquant de se demander pourquoi il se refuse à y adhérer. Qui croire en fin de compte? L'exergue placé en tête de la livraison sept, une traduction allemande légèrement amendée d'un texte de Deslon, laisse planer une certaine expectative: «Je ne leur demande pas de croire parce que je crois; mais j'attends de leur sagacité qu'ils ne préféreront pas un non hasardé ou timoré, à mon oui résolu»²⁴.

²¹ Strasbourg a été annexée au royaume de France en 1681, dans le cadre des Réunions opérées par Louis XIV. L'édit de Fontainebleau de 1685, qui révoque l'édit de Nantes et interdit le protestantisme, n'y est pas appliqué, et l'Université de Strasbourg, un passage obligé dans le Grand Tour des jeunes aristocrates, reste germanophone. La culture intellectuelle de Strasbourg et de l'Alsace est donc largement germanophone. Les fêtes du centenaire du rattachement à la France, en 1781, sont l'occasion d'une affirmation française de façade. Les liens avec la noblesse allemande très ramifiée restent très forts.

²² Cfr. *Kur eine allgemeinen Wassersucht* [Traduction d'un article du *Journal de Paris* du 16 août 1784], et *Die sehr interessanten Versuche, die Hr. D. Wienhold und Olbers zu Bremen...*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 1, 1787, pp. 107-114 et 121-122.

²³ *Ich schließe dieses erste Stück des Archivs mit der Bitte an das unpartheyische Publikum...*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 1, 1787, pp. 133-134. Cfr. *Schreiben des Hrn. D. Engelhards*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 7, 1787, pp. 95-97.

²⁴ «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 7, 1787, p. 2. Citation originale: «Je ne leur demande pas de croire parce que je crois; mais j'attends de leur sagesse qu'ils ne préféreront pas des négations, hasardées, timorées, ou de mauvaise foi, à mes assertions positives & sans détour» (C. Deslon, *Observations sur le magnétisme animal*, Didot 1780, Londres [i.e. Paris], p. 4). Böckmann utilise vraisemblablement l'édition imprimée à Karlsruhe de 1781, pp. 7-8 – il indique toutefois pp. 2-3.

¹⁷ Ivi, p. 24.

¹⁸ Voir entre autres C. Gantet, *Ni pédants, ni amateurs ? Les journaux de psychologie dans l'Allemagne du dernier tiers du XVIII^e siècle*, «Gesnerus», 73, 2016, 2, pp. 238-255 et les études auxquelles l'article renvoie.

¹⁹ Cfr. notamment «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 1, 1787, p. 44.

²⁰ *Vorerinnerung*, ivi, pp. 3-10; ivi, pp. 7-9.

4. LA SANTÉ DE TOUS MAIS PAR QUI?

D'emblée, Böckmann adresse le périodique «non seulement aux lettrés, mais à l'humanité entière»²⁵. Les commissaires chargés d'enquêter sur le magnétisme animal à Paris, ont en effet à ses yeux biaisé le débat, non seulement en soutenant de façon péremptoire l'impossibilité d'un phénomène dont ils n'ont pas voulu prendre connaissance, certains d'entre eux, comme Franklin, ayant brillé par leur absence, mais en diffusant dans tout le royaume de France plus de 20 000 exemplaires de leur rapport, nanti au surplus de l'autorité de l'Imprimerie royale²⁶. Bailly, l'auteur du rapport officiel, est ainsi dit «semblable [...] à ces politiques singuliers, qui font tuer, dans les Gazettes, les Généraux dont ils ont peur»²⁷. Face au déni institutionnel, des mesmériens de proue ont fait sien des mots d'ordre des 'Lumières pour le peuple' («Volksaufklärung») violemment retournés contre l'establishment médical. Ainsi Nicolas Bergasse, un avocat de formation (et non médecin): «Ne croyant pas à la Médecine, étant moi-même victime des Médecins depuis l'enfance, & surtout ayant remarqué combien leur art funeste est un fléau terrible pour les campagnes où j'ai long-tems vécu, j'étois actuellement occupé du projet de répandre dans les campagnes cet autre art de guérir dont M. Mesmer prétend avoir trouvé les loix dans la nature»²⁸.

La lutte contre l'effet destructeur de la 'recension' de Hufeland anime l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus*. Le rapport hésitant de Jussieu est longuement recensé dans la septième livraison. Le compte rendu prend la forme d'une paraphrase soulignant la scientificité du propos, le terme «Facta» y étant omniprésent, avec une série de notes de Böckmann qui renvoient à des expériences relatées dans les livraisons précédentes aptes à confirmer par le somnambulisme les intuitions de Jussieu²⁹. L'engagement magnétiste du docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, Charles-Louis Varnier (1729-1815) qui finit par être radié de la faculté de médecine et proteste auprès du Parlement de Paris, est lui aussi longuement relaté. Adressé à «notre public allemand», son «Appel au public contre la procédure illégitime de

la Faculté de médecine» énumère les incohérences et vices de forme: absentéisme des commissaires, impératif d'une neutralité scientifique, d'une liberté académique et du doute méthodique face à un esprit d'«intolérance» qui confine à un climat d'«inquisition», et à des contradictions foncières³⁰. Si seuls les médecins agréés par la Faculté de médecine étaient en droit d'exercer, alors il faudrait interdire tous les cours et conférences publics au Jardin du roi ou au Collège de Navarre à des amateurs friands de science³¹. Contre les facultés de médecine qui se sont dressées en tribunal, Böckmann part en quête d'un nouvel espace public³².

Une recension du texte hostile au mesmérisme publié par le professeur de médecine de Marbourg Franz Heinrich Birnstiel s'ouvre ainsi par l'affirmation que «le public doit juger lui-même», tout en indiquant que l'auteur du livre connaît peu ce dont il parle; au passage, elle pointe une polémique entre le médecin institué («Arzt») et les «nouveaux docteurs» («neue Doctoren») ³³. Les somnambules parfois incultes qui se présentent en médecins ne manquent pas en effet de susciter des railleries. Le secrétaire de la SHAR relate: «Je n'ai pas douté que quelques-uns de nos Médecins [...] ne se soient égayés sur le compte de ces pauvres Magnétiseurs ou Enthousiastes, ou dupes des Somnambules, de ces rêveurs qu'on érige dans nos traitements en Docteurs»³⁴. Le public devient l'enjeu, le garant et le tribunal du débat – encore convient-il de le guider.

Qui croire, demande en effet Böckmann d'emblée³⁵? Les cures rapportées sont toutes co-signées par un certain nombre de témoins qui attestent de leur véracité et établissent des «certificats». Comme dans le cas des convulsionnaires de Saint-Médard – qui, comme de

²⁵ *Vorerinnerung*, cit., p. 5.

²⁶ *Einige Nachrichten von der harmonischen Gesellschaft*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 3, 1787, pp. 3-37; *ibidem*, p. 25; *Versuche des Hr. D. Malzac ersten Arzts des Herzogs von Orleans*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 5, 1787, pp. 3-20; *ibidem*, p. 4.

²⁷ [N.] Bergasse, *Considérations sur le magnétisme animal, ou sur la théorie du monde et des êtres organisés, d'après les principes de M. Mesmer*, À La Haye, 1784, p. 27.

²⁸ *Ibidem*, p. 34.

²⁹ *Das wesentliche aus dem Rapport des Hrn. De Jussieu, einer der königlichen Commissaire zur Untersuchung des thierischen Magnetismus*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 7, 1787, pp. 3-44.

³⁰ *Brief des Hr. D. Varnier...*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 5, 1787, pp. 20-58: «unser deutsches Publicum» (p. 32), «Appellation ans Publicum gegen das unrechtmäßige Verfahren der medicinischen Facultät» (p. 29).

³¹ Varnier lui-même donne dès 1771 un cours public de physiologie expérimentale sur l'irritabilité des fibres musculaires. Sur l'engouement pour les sciences auprès d'un vaste public d'amateurs, cfr. le beau livre de B. Belhoste, *Paris savant. Parcours et rencontres au temps des Lumières*, Armand Colin, Paris 2011 (Engl. transl.: *Paris savant. Capital of Science in the Age of Enlightenment*, Oxford University Press, Oxford 2019).

³² *Vorerinnerung*, cit., p. 3.

³³ *D. Biernstiel (bischöfl. Stadtphysicus zu Bruchsal)*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 3, 1787, pp. 92-94. Il s'agit d'une recension de F.H. Birnstiel, *Gesammelte Acten-Stücke zu Aufdeckung des Geheimnisses des sogenannten thierischen Magnetismus*, Akademische Buchhandlung, Marburg 1787.

³⁴ [A.]. de Lutzelbourg d'Imling, *Nouveaux extraits des journaux d'un magnétiseur, depuis 1786. jusqu'au mois d'Avril 1788*, Lorenz & Schouler, Strasbourg 1788, note pp. 71-72.

³⁵ *Zur Einleitung*, cit., p. 37.

nombreux ou nombreuses somnambules, souffrent de «convulsions» –, un modèle d'attestation quasi-notarial est donc adopté³⁶. Or, comme en convient Böckmann, l'exorciste Gassner avait lui aussi 300 témoins, alors que tout était faux. Comme aux débuts de la Royal Society, le statut des témoins est considéré comme essentiel à la preuve scientifique: les cures relatées soulignent l'honneur, la fiabilité, la civilité et l'intégrité des somnambules comme de leurs témoins³⁷.

Ces 'vertus épistémiques' sont d'autant plus importantes que les magnétistes ne sont pas unis³⁸. L'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* fait part de conflits internes ouverts – ainsi avec Jean-Frédéric Chrétien Pichler (1754-1807) qui réclame un traitement payant – ou plus larvés, notamment avec la figure inclassable de Johann Caspar Lavater. Sa religiosité baroque heurte la quête de scientificité de Böckmann et enflamme la presse éclairée fielleuse berlinoise³⁹. Mais même hors des thuriféraires extravagants, la pratique magnétique reste précaire. Certains magnétiseurs semblent plus motivés par la curiosité ou la sensualité que par la volonté de guérir⁴⁰, alors que, bien mené, le somnambulisme serait «important pour le médecin et pour le psychologue»⁴¹. Les critiques fusant envers la SHAR, qui par bien des aspects tient d'une société para-maçonnique adepte de l'initiation charismatique et non de la transparence scientifique, Böckmann décide de prendre les devants en récusant toute accusation de secret et en publiant la liste des membres de la SHAR⁴². Il fait de la divulgation aussi une stratégie de recension. Ainsi le compte rendu de l'ouvrage anonyme *Auszug aus dem Tagebuche einer magnetischen Cur*, paru à Francfort et Leipzig (ou plutôt distribué dans ces deux villes de foire) en 1787, consiste à en éventer l'auteur, Daniel Gottlieb Ziegenhagen (1751-1793), chirurgien à l'Orphelinat de Strasbourg, qui a soigné la somnambule Mle

Stamm à Strasbourg en 1786-1787⁴³. Dorénavant, chaque cure est attestée par un magnétiseur (ou une magnétiseuse⁴⁴) et des témoins cités nommément.

L'impératif d'une publicisation exigeant la divulgation mène Böckmann et ses correspondants à rompre brutalement avec la pratique traditionnelle de l'anonymat de la presse. De même, le médecin magnétiste Arnold Wienholt (1749-1804) réplique aux attaques des ses adversaires qui publient dans la *Berlinische Monatschrift* avec un article signé intitulé «Contribution sur la preuve de la crédibilité d'anonymes» en posant que son nom et sa signature se portent garants de ses affirmations⁴⁵. Dans une lettre ouverte en réponse à une lettre du médecin Johann Jakob Schweikhardt – l'un des médecins, avec Stickelberger et Leichsenring, qui ne se laissent pas convaincre par les expériences magnétistes orchestrées par Böckmann à la cour de Bade –, Böckmann souligne sa différence de ton et de méthode. Face aux articles anonymes diffamatoires contre sa personne adressés à des périodiques allemands de renom, Böckmann adresse une réponse publique, courtoise et ferme, dans laquelle il appelle à juger non de personnes, mais de choses, et en acceptant de se confronter au problème plutôt que de l'éluder par le ridicule⁴⁶. Böckmann a peut-être cessé la publication de ce périodique – que rien n'annonce dans la dernière livraison de 1788 – par renoncement après tant d'invectives personnelles.

Les conflits intérieurs ou extérieurs, patents ou larvés, contraignent en tout cas Böckmann à une publicité sélective. Dans une annonce rectificatrice insérée dans la *Carlsruhe Zeitung [Journal de Karlsruhe]* et réimprimée dans l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus*, il affirme que «les amis du magnétisme sont toujours restés dans leur modeste silence puisqu'ils ne travaillent

³⁶ Cfr. C.-L. Maire, *Les convulsionnaires de Saint-Médard. Miracles, convulsions et prophéties à Paris au XVIII^e siècle*, Gallimard/Juliard, Paris 1985; Id., *De la cause de Dieu à la cause de la nation. Le jansénisme au XVIII^e siècle*, Gallimard, Paris 1998.

³⁷ Cfr. le grand classique S. Shapin, *A Social History of Truth. Civility and Science in Seventeenth-Century England*, University of Chicago Press, Chicago 1994.

³⁸ Sur les «vertus épistémiques» et leurs contraires, les «vices épistémiques», cfr. A. Gelhard, R. Hackler, S. Zanetti, *Epistemische Tugenden. Zur Geschichte und Gegenwart eines Konzepts*, Mohr Siebeck, Tübingen 2019.

³⁹ «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 1, 1787, p. 70.

⁴⁰ *Aeusserungen einer Somnambule in der Krise, über den magnetischen Schlaf*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 2, 1787, pp. 77-86; *ibidem*, p. 81.

⁴¹ *Kurzgefaßte Nachrichten. Hr. D. Wienholt in Bremen*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 2, 1787, pp. 90-91; *ibidem*, p. 91.

⁴² *Einige Nachrichten von der harmonischen Gesellschaft*, cit., pp. 3-37.

⁴³ *Aeusserungen einer Somnambule in der Krise, über den magnetischen Schlaf*, cit., pp. 77-80. Böckmann critique l'anonymat de l'auteur, qu'il rapporte à des considérations privées, insinuant que des relations étroites auraient pu avoir lieu entre Ziegenhagen et sa somnambule. La divulgation de Ziegenhagen ne suffit pas à calmer les esprits, puisque le périodique renommé de 'science politique' les *Stats-Anzeigen* rédigé par August Ludwig von Schlözer à Göttingen publie la nouvelle de la naissance d'un enfant issu de l'union de Ziegenhagen et de sa somnambule, que l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* entend démentir. Cfr. *Die harmonische Gesellschaft zu Straßburg*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 8, 1788, p. 96.

⁴⁴ Ainsi Madame Tschiffeli, née Élisabeth Trog (1739-1803), ou la baronne de Reich, Marie Éléonore Cécile Reich de Platz (de), née Boecklin von Boecklinsau (1737-1811), «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 1, 1787, pp. 92-95; 3, 1787, p. 105; 8, 1788, pp. 43-57.

⁴⁵ A. Wienholt, *Beytrag zum Beweise der Glaubwürdigkeit von Anonymen*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 4, 1787, pp. 49-55.

⁴⁶ *Kurzgefaßte Nachrichten. Man vergleiche...*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 8, 1787, pp. 111-112.

pas en vue de la célébrité, mais de l'utilité de l'humanité⁴⁷. Sciemment en effet, il tente de pratiquer une publication non pas personnelle, mais institutionnelle – à tel point que le comte de Lutzelbourg, secrétaire de la SHAR, écrit qu'il s'était «résolu à ne plus tenter la voix inutile de l'impression pour rendre publiques les guérisons opérées par cet agent» mais que la SHAR a commandé la publication de ses *Nouveaux extraits des journaux d'un magnétiseur*⁴⁸. La publicisation institutionnelle dépersonnalise le débat en désamorçant la polémique mais filtre aussi le message délivré.

La pratique du magnétisme animal et le discours journalistique qu'ils suscitent sapent-ils en fin de compte l'autorité morale des médecins? Lorsque Johann Caspar Lavater magnétise son épouse, il a des témoins de choix, non pas le peuple, la «canaille» («Pöbel»), écrit-il, mais des médecins confirmés⁴⁹. Le véritable public, celui qui compte, ce sont donc les médecins qui se laissent convertir: le magnétisme animal ruine moins l'autorité des médecins que ses détracteurs ne le dénoncent. Dans un article intitulé «Explications et propositions au public», Böckmann en vient à contester le magistère des intellectuels éclairés pour attribuer l'autorité aux «médecins, physiciens et philosophes» en matière de magnétisme animal⁵⁰.

5. LA SANTÉ DANS LE MAELSTROM JOURNALISTIQUE

L'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* combat pour les Lumières germanophones⁵¹ et se meut dans un paysage médiatique dense. Böckmann réagit dans les colonnes de son périodique au *Journal de Paris* et à divers hebdomadaires allemands⁵², mais aussi à

des journaux scientifiques spécialisés⁵³ et à des organes de discussion intellectuelle plus généraux, ainsi le *Journal von und für Teutschland* [Journal de et pour l'Allemagne] conçu sur le modèle du *Gentleman's Magazine* et renonçant délibérément à toute recension, et le *Teutscher Merkur* de Christoph Martin Wieland, un périodique de recensions littéraires et intellectuelles conçu pour cristalliser un sentiment patriotique littéraire. Outre la rédaction de l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus*, Böckmann écrit des recensions pour la *Physikalische Bibliothek* [Bibliothèque physique] de Beckmann, et l'*Allgemeine deutsche Bibliothek* [Bibliothèque allemande générale], un très grand organe des Lumières dirigé par le libraire Friedrich Nicolai (1733-1811). Il publie des articles dans le *Schwäbisches Magazin* [Magazine souabe], le *Göttingisches Magazin* [Magazine de Göttingen], le *Journal von und für Teutschland*, le *Journal der Physik* [Journal de physique] de Friedrich Albert Karl Gren, les *Neueste Mannigfaltigkeiten* [Diversités les plus récentes] de Berlin, les *Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften* [Mémoires de l'Académie des sciences de Bavière], le *Magazin für Aufklärer* [Magazine pour les Lumières] d'Ernst Ludwig Posselt (1763-1804), les *Oberrheinische Mannigfaltigkeiten* [Diversités du haut Rhin] de Bâle et de Kehl, les *Mannigfaltigkeiten* de Berlin, et *Der Sammler* [Le collectionneur publié par Johann Georg Amstein à Coire dans les Grisons]⁵⁴. Actif dans au moins 12 journaux édités dans toute l'aire germanophone – de la Suisse alémanique et du haut Rhin jusqu'à Altona, Berlin et Weimar –, Böckmann est un médecin pleinement ancré dans les sciences et les périodiques germanophones dont il manifeste le goût et la forte diversification.

Le journal contre lequel Böckmann butte néanmoins de façon fracassante dans son *Archiv für Magnetismus und Somnambulismus*, est celui qui est rédigé par «les présidents des tribunaux littéraires en Allemagne»⁵⁵: la *Berlinische Monatsschrift*. Engagés dans le camp des anti-magnétistes de Brême, les rédacteurs du mensuel berlinois tournent en dérision le magnétisme strasbourgeois lors du carnaval de 1788. Il font paraître dans la

⁴⁷ «Freunde des Magnetismus blieben immer bey ihrem bescheidenen Schweigen, da sie nicht für Celebrität, sondern zum Nutzen der Menschheit arbeiteten», *Folgende Nachricht*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 1, 1787, pp. 122-126; *ibidem*, p. 124.

⁴⁸ [Lutzelbourg d'Imling], *Nouveaux extraits des journaux d'un magnétiseur*, cit., pp. 4-7.

⁴⁹ *Ueber Somnambulismus und dessen Wahrscheinlichkeit. Nach dem Französischen*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 1, 1787, pp. 31-69, *ibidem* p. 38, et *Wirkliche Anwendung des Magnetismus auf Krankheiten*, *ibidem*., pp. 70-91, 74.

⁵⁰ *Erklärung und Vorschläge an das Publikum*, «Archiv für Magnetismus und Somnambulismus», 4, 1787, pp. 78-88; *ibidem*, p. 88.

⁵¹ Dans la livraison 8, l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* réprovoque catégoriquement l'échange engagé par la Société exégétique-philanthropique de Stockholm, une société ésotérique, et annonce que les deux paquets de manuscrits qu'elle lui a adressé lui seront retournés : *Archiv für Magnetismus und Somnambulismus*, 8, 1788, pp. 75-85.

⁵² Ainsi l'*Erlanger Zeitung*, la *Carlsruher Zeitung*, la *Kehler Zeitung*, la *Constanzer Zeitung*, la *Deutsche Zeitung oder moralische Schilderungen*

publiée à Gotha, et l'*Hannoversches Magazin*. On a déjà évoqué la référence aux *Stats-Anzeigen* de Schlözer. Il évoque également le *Journal der Moden*.

⁵³ Ainsi la *Bibliothek der Aerzte*, les *Berliner astronomische Bücher*, la *Litteratur und Völkerrecht* d'Archenholz et, à vocation plus large, *Der Arzt* de Johann August Unzer, le *Magazin für Aerzte* d'Ernst Gottfried Baldinger, ou le *Magnetisches Magazin für Niederteutschland*.

⁵⁴ C.G. Hamberger et J.G. Meusel, *Das gelehrte Teutschland*, 5. Aufl., Bd. 9, *Nachträge*, Meyer, Lemgo 1801, p. 112; J.J. Gradmann, *Das gelehrte Schwaben*, Im Verlag bey'm Verfasser, Ravensburg 1802, pp. 46-49.

⁵⁵ *Erklärung und Vorschläge an das Publikum*, cit., p. 78: «Die Vorsteher der litterarischen Tribunale in Teutschland».

livraison de février 1788 le récit d'un cortège costumé sur la Redoute royale de Berlin, intitulé «La Société magnétique en mascarade» (en français dans le texte). La «Société Harmonique des Amis Réunis» (en français dans le texte) personnifiée sous les traits de «La folie» a défilé, relate l'article, suivie du «Médecin magnétisant» («vêtu tout comme les docteurs en médecine de Paris, le bâton magnétique à la main»), derrière un «Baquet» (en français dans le texte) ; les ont suivi un abbé, un pèlerin et une nonne – représentant le catholicisme –, deux Strasbourgeoises en costume local et un membre du Conseil de cette ville (renvoyant à la société de dames oisives clientes du somnambulisme magnétique auquel elles sacrifient leur vertu, au profit de l'administration urbaine), une Espagnole (personnification de la Compagnie de Jésus et de l'Inquisition), un procureur notant le tout par écrit «avec une main tremblante», et un Juif boitant (allusion à Mendelssohn?). Arrivée devant la Loge royale, La folie a touché de son bâton de fou le médecin magnétiste, lequel a magnétisé des malades qui se sont mis à danser. Ce dernier, comme le procureur qui a couché par écrit les paroles prophétiques des magnétisés, était l'exécutant des intentions secrètes d'un Supérieur inconnu⁵⁶. Böckmann déplore de façon lapidaire la manœuvre berlinoise et se contente de relever avec la *Erlanger Zeitung* [*Journal d'Erlangen*] qu'elle a suscité peu d'approbation⁵⁷.

Le journalisme n'a-t-il finalement produit qu'un discours parasite, dans lesquels s'oublie les mots d'ordre de la médecine et de la santé publique au profit de gamineries grotesques et de palabres sur les dangers encourus par les valeurs des Lumières ? L'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* ne se pas bloque pas dans une posture seulement défensive. De plus en plus, il publie des articles d'Eberhard Gmelin (1751-1809), le deuxième médecin de la ville de Heilbronn. Confronté à une maladie nerveuse qui passait pour incurable, ce dernier s'essaie au magnétisme animal le 29 juin 1787 et mène simultanément trois activités : la pratique du mesmérisme, la quête empirique de ses principes scien-

tifiques et la rédaction de ses thérapies, publiées dans l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus* – tant et si bien qu'il prend l'initiative d'une lettre circulaire adressée le 19 septembre suivant à Wieland et à un conseiller aulique (vraisemblablement Philipp Friedrich Franz Hopfengärtner, 1769-1807), le premier médecin du duc de Wurtemberg) pour les exhorter à étudier avec sérieux le magnétisme animal et à organiser des expériences⁵⁸. Madame Tschiffeli vient à Heilbronn et y soigne son ancien médecin de Berne, Friedrich August Weber⁵⁹, achevant de convaincre Gmelin des potentialités thérapeutiques du somnambulisme magnétique. Sa rencontre personnelle avec Böckmann en mai 1789 s'avère toutefois décevante : il découvre à Karlsruhe un milieu de médecins qui, écrit-il, tient plus d'une kermesse que d'une assemblée de scientifiques. Il se tourne alors vers la «République des médecins» («*medizinische Republic*») pour les convaincre, avant de rassembler ses observations et réflexions dans deux volumes⁶⁰. Dès ses contributions à l'*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus*, Gmelin émet l'hypothèse d'un «feu vital» («*Lebensfeuer*») responsable de la jonction de l'âme pensante et du corps organique, et part en quête des liens entre le cerveau et les organes via les fibres nerveuses. Il expose le processus expérimental de sa pratique du magnétisme animal qui permet à ses yeux d'infléchir le courant nerveux en rétablissant la santé⁶¹.

Pour conclure, quel rôle a joué la presse dans l'histoire du magnétisme animal? Force est de constater, dans un domaine où science et croyance voisinent si fortement, le recours massif à une presse fortement différenciée et à un public divers – professionnel, intellectuel ou mondain, masculin ou féminin, citadin ou rural. On tente de manier le recours au public puis de le maîtriser.

⁵⁶ *Berlinische Monatsschrift*, février 1788, p. 83. Cfr. A. Ego, *Magnetische Auftritte, ideologische Konflikte. Zur Problematik eines medizinischen Konzeptes im Zeitalter der Aufklärung*, in *Der ganze Mensch. Anthropologie und Literatur im 18. Jahrhundert*, hrsg. v. H.-J. Schings, Metzler, Stuttgart 1994, pp. 187-213; *ibidem*, p. 209; R. Klausnitzer, *Poesie und Konspiration. Beziehungssinn und Zeichenökonomie von Verschwörungsszenarien in Publizistik, Literatur und Wissenschaft, 1750-1850*, De Gruyter, Berlin-New York 2012, pp. 329-330.

⁵⁷ *Kurzgefaßte Nachrichten. Zu Berlin...*, «*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus*», 4, 1787, p. 110. Cfr. C. Gantet, *Entre secret, privé et publics: les paradoxes de la diffusion du somnambulisme magnétique (années 1780)*, in *Les échanges savants franco-allemands au XVIII^e siècle. Transferts, circulations, réseaux*, dir. par C. Gantet et M. Meumann, Presses universitaires de Rennes, Rennes 2019, pp. 277-297.

⁵⁸ Gmelin à Wieland, 19.9.1787, Germanisches Nationalmuseum Handschriftenabteilung; Gmelin 19.11.1787, Landesbibliothek Hannover, Autographenkartei, MS XLII, 1933, A II, 29; Gmelin à Dr. Jahn 16.9. et 18.11.1788 in *Neues Magazin für Ärzte*, vol. 11, livraison 4, pp. 299-305. Pour ce paragraphe, cfr. G. Bauer, *Eberhard Gmelin (1751-1809). Sein Leben und sein Werk. Ein Beitrag zum Quellenstudium des thierischen [sic] Magnetismus im deutschsprachigen Raum*, Stadtarchiv Heilbronn, Heilbronn 1994, pp. 26-30.

⁵⁹ Rapport de Weber «*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus*», 4, 1787, pp. 88-94.

⁶⁰ *Tübinger gelehrte Anzeigen*, 1789, pp. 663-664: lettre dans laquelle il exhorte le médecin Selle à Berlin, de mettre en place des expériences de magnétisme animal. Selle répond dans un article de la *Berlinische Monatsschrift*, 1790, pp. 147-149 qu'il procède sur son injonction à des expériences (qui le convainquent). E. Gmelin, *Materialien für die Anthropologie*, Cotta, Tübingen 1791-1793.

⁶¹ Voir notamment *Kann die praktische Arzneykunst durch Versuche mit der animalisirten Electricität (Magnetismus) veredelt und vervollkommt werden? Von Hrn. D. Gmelin, et H. D. Gmelins Urtheil über Hr. Hofmanns Probe mit magnetisiertem Wasser*, ainsi que *Die mit schweren Convulsionen geplagte erstere Kranke des Hrn. D. Gmelins* «*Archiv für Magnetismus und Somnambulismus*», 5, 1787, pp. 88-96, 99-100, 103.

L'historiographie sur le mesmérisme postule son oubli dès 1791 puis sa brusque résurgence autour de 1810, lorsque des médecins berlinois rendent visite au vieux Mesmer sur les rives du lac de Constance et éditent en 1814 une traduction allemande de son ultime ouvrage resté inédit en français, intitulée *Mesmerismus*. Les lignes précédentes ont suggéré qu'il s'agit moins d'un oubli que d'un silence public, d'une volonté de sortir de la sphère publique face aux amalgames de la querelle journalistique autour de 1787. Néanmoins, force est de constater un renouveau public du mesmérisme, centré dorénavant non plus sur l'Allemagne du Sud-Ouest, mais sur Berlin et l'Allemagne de l'Est.

L'expérience traumatique de l'exil face à Napoléon en 1806, la refondation intellectuelle de l'État prussien autour de l'Université de Berlin (à laquelle des magnétistes obtiennent des postes majeurs), et la transformation du magnétisme animal pour le rendre conforme à la *Naturphilosophie* romantique allemande jouent un rôle majeur dans l'établissement institutionnel relatif des magnétistes à Berlin. D'abord pourfendeur du mesmérisme, Christoph Wilhelm Hufeland publie en 1809 dans son *Journal der practischen Heilkunde und Wundarzneykunst* [Journal de médecine et de chirurgie pratiques] ses cours magistraux, dans lesquels il fustige les «méfaits» («Unwesen») du mesmérisme, tout en les limitant à la phase parisienne de Mesmer (1778-1784) et soutient que sa réception en Allemagne par des «médecins philosophes» tels que Gmelin, Wienholt et Schelling notamment l'a transformé en un objet d'étude scientifique⁶². Adressé explicitement aux médecins, ce périodique recourt délibérément à la terminologie technique latine: «il est préférable que l'amateur n'en comprenne pas trop»⁶³. Autour de 1800, de nombreux périodiques à ambition scientifique sont fondés en vue de poser un champ de recherche spécialisé, fermé au public «mêlé»: les *Jahrbücher der Medicin als Wissenschaft* [Journaux de médecine en tant que science] fondés par Friedrich Wilhelm Schelling dès 1805 (avec Adalbert Friedrich Marcus), l'*Archiv für die Physiologie* [Archives de physiologie] de Johann Christian Reil (1759-1813), qui ancre le magnétisme dans l'électricité et le galvanisme. Le somnambulisme et le magnétisme animal sont présentés comme des expériences thérapeutiques, non plus en présence de témoins mais au moyen d'une expérimentation quantifiée: le nombre prend la place des témoins dans l'authentification de la preuve.

La presse strasbourgeoise n'a pas été une parenthèse avant la «scientification» berlinoise, qui resta précaire face au positivisme naissant. Böckmann était en effet épris de science et épousait les idéaux des Lumières. Non seulement son périodique a fait appel à une «République des médecins» mais il a tenté de lutter contre une fabrication médiatique de l'événement en un sens anti-mesmérisme entre Brême et Berlin. Surtout, en condamnant l'anonymat des articles de presse jusqu'alors largement pratiqué, il a contribué, vraisemblablement sans le vouloir, à un changement majeur de la presse, d'une presse de correspondants vers une presse d'auteurs – au service de la santé publique.

⁶² Hufelands *Journal der practischen Arzneykunde und Wundarzneykunst*, 29, Août 1809, pp. 1-68. Dès 1800 toutefois, il publie un article neutre sur la somnambulisme magnétique pratiqué à Brême: Lentin, *Lustreise nach Bremen*, «Hufelands Journal der practischen Arzneykunde und Wundarzneykunst», 11, 1800, 2, p. 130. Hufeland a fondé avec Christoph Himly ce journal qui paraît à Berlin en 83 volumes de 1795 à 1836.

⁶³ *Ibidem*, vol. 1, p. X.



Citation: Andrea Gatti (2023). On cultural transmission. A case study: Condillac and Italy. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 79-90. doi: 10.36253/ds-14166

Copyright: © 2023 Andrea Gatti. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Rolando Minuti.

Articles

On cultural transmission. A case study: Condillac and Italy

ANDREA GATTI

Università di Ferrara

Abstract. Étienne Bonnot de Condillac (1715-80) lived in Parma for nine years (1758-67) at the court of Philip and Louise Elizabeth (1758-67), as tutor to their son Ferdinand. His long stay in Italy provides an interesting model for investigating on what specific assumptions the concept of “cultural migrations”, or intellectual transmission, between different philosophical cultures should be considered. In fact, the philosophical innovations that the French philosopher introduced and that met with favor in the rest of Europe were sometimes rejected or neglected in the Duchy of Parma and throughout Italy. The difficulties for the historian of ideas in formulating hypotheses about the relevance and modalities of cultural transmission emerge precisely in a case such as Condillac’s, whose actual presence in Parma and Italy seems to raise some doubts as to whether or not the migration of authors also entailed the migration of their ideas. This essay aims to reconsider the basic assumptions of the method that usually guides research in the particular field of cultural exchanges.

Keywords: modern philosophy, cultural transfer, history of ideas, enlightenment, Étienne Bonnot de Condillac.

A PREMISE ON METHOD

The period that Étienne Bonnot de Condillac (1715-80) spent in Parma at the court of Philip and Louise Elizabeth (1758-67), as tutor to their son Ferdinand¹, offers an interesting model for inquiring under what specific assumptions the concept of “cultural migrations”, or intellectual transmission, between different philosophical cultures should be considered. The difficulties for the historian of ideas in formulating hypotheses about the relevance and modes of cultural transmission are evident even in a case such as Condillac’s, whose actual presence in Parma and Italy seems to support the obvious belief that such transmission necessarily occurred through the philosopher’s direct action: his conversations with local scholars, contacts with other philosophers, intellectual exchanges and so on. However, one may legitimately question this sort of easy conclusion. For the philosophical novelties that the French philosopher introduced and which met with

¹ Condillac and Italy: Pergoli 1903; Benassi 1923; Bédarida 1924; Grillenzoni 1979 e 1985; Biondi 2005.

favor in the rest of Europe were sometimes dismissed or neglected in the Duchy of Parma and throughout Italy, even by scholars less conservative and orthodox in their philosophical positions who were more open to novelty. Moreover, the migration of authors does not entail the migration of their ideas. Given such questions, a preliminary analysis of some of the methodological assumptions underlying this type of inquiry is worthwhile.

Intellectual historiography is a particular and specific genre of historical research². In a broader sense, the latter tends to reconstruct a fact that occurred at a certain time and place on the basis of actually existing documents. While aspiring to reconstructions that are no less faithful and objective, historians of ideas seek knowledge about cultural transmission, and they are compelled to proceed even when documents may be inadequate or do not exist. When Immanuel Kant speaks about the powerful influence that David Hume's thought exerted on his own philosophy (Kant 1994⁵, p. 8), one is led to believe him not only on the basis of his confession, but also because the three *Critiques* actually seek to answer some crucial questions raised by the English philosopher: each of the three *treatises* offer a long and complex reworking of issues that Hume had synthesized in pages of very elegant and simple writing. Likewise, in his *Enquiry concerning Human Understanding* (1748) Hume quotes the writer and critic Joseph Addison, commenting that he is likely to be read with satisfaction when Locke is instead completely forgotten³. Furthermore, in his essay *On the Standard of Taste* (1757), Hume takes up similar topics to those that Addison addressed in his papers on the *Pleasures of the Imagination* (1712), particularly those relating to aesthetics, a subject into which Locke never delved. Nevertheless, few would be willing to argue that Addison influenced Hume's philosophy more than Locke.

Reconstructing facts is different from establishing a relationship between them, because such a relationship may sometimes *not* be based on fact. I do not intend to dwell here on issues concerning historiographic practice; nevertheless, I think it is appropriate to question the basic assumptions of the method that should guide research in the particular field of cultural exchanges⁴. For the absolute value of individual documents or

events becomes relative depending on the relationships in which those facts are embedded or observed (Gatti 2001, pp. 157-168). For example, how should one consider the documented collective consciousness-raising that brought about the proliferation of youth movements in the 1960s, and the intense production of literary, figurative, musical and cinematic works that accompanied it? As an expression of the spirit of the age, the Hegelian scholar will say by relating facts; as a deterministic result of a set of socio-historical premises, the positivist will assert on the basis of no less compelling documented relationships among facts; as a profitable business, the follower of the Frankfurt School will argue after a keen analysis of the historical and social developments he witnesses. How much freedom are we willing to accord the historian of ideas in selecting and reading facts before denying our assent to his hypotheses? How can we determine, when objective data are lacking, what the most objective data possible are on which to draw an intellectual historiography? Facts are not unequivocal proofs of a definite state of things: the fact that there are certain books in our libraries in no way supports the hypothesis that their authors influenced our thoughts, nor even that we ever read or studied them. Like any other non-epistemological and object-oriented field of inquiry, the historiography of cultural migration is usually based on assertions that are never self-evident but rather conditional.

Moreover, in intellectual historiography, the production of documents is more often aimed at demonstrating interpretive assumptions. In the Preface to his *Iter italicum* Paul Oskar Kristeller writes: «... the study of any historical area cannot be placed on a solid foundation until the relevant primary sources are more or less fully inventoried, and thus made available for further study» (Kristeller 1965, p. XXI). However, the impressive digest he offers in his work is neither neutral nor merely anthological but instead aims at emphasizing the importance of the Aristotelian tradition, overshadowed by the Platonic, in the humanistic and Renaissance intellectual system. Thus, Kristeller's exposition of documents is objective and impartial, but the purpose is not. On the other hand, an anodyne list of sources would fall into the flaw stigmatized by Johan Huizinga, according to whom the need asserted with the renewal of nineteenth-century historiographical inquiry to always and in every case go back to direct sources «however salutary it was [...], could in time lead to an unnecessary and copious collection of historical sources, without any elaboration of the same sources and a sufficient distinction being

² On general issues concerning intellectual historiography, see Collini 1985; Kelley 1990; Whatmore 2016; Jay 2022; Drake 2022.

³ «The fame of Cicero flourishes at present, but that of Aristotle is utterly decayed. La Bruyere passes the seas, and still maintains his reputation: But the glory of Malebranche is confined to his own nation, and to his own age. And Addison, perhaps, will be read with pleasure, when Locke shall be entirely forgotten» (Hume 2000, p. 6, § 4).

⁴ On cultural exchanges, see Casanova 1999; Thomson *et al.* 2010; Broomans, Van Voorst 2012; Jørgesen, Lüsebrink 2021; Broomans 2021,

Jørgesen 2021.

made between the important things and those almost devoid of value and meaning. Moreover, rigid and conscientious criticism could also easily turn into hypercriticism, which precisely by its excessive concern to obtain fully assured data nullified the most basic norms of historical certainty»⁵.

The study of Condillac's influence in Italy may be exemplary in this sense: it has an implicit premise in the improper idea, already brought forward, that every great scholar who resides more or less permanently in a foreign cultural environment ends up modifying it with his mere presence by directly influencing the mental habits of his foreign colleagues to a greater or lesser extent. However, the hypothesis that the presence of a foreign scholar in a certain place constitutes cultural influence should be accepted only under certain conditions, that is, only in the case where facts of a certain kind occur. It is therefore worth trying to point out such conditions and whether there are sufficient and necessary elements to speak on actual grounds – and not just because it is suggestive to think so – about Condillac's possible influence on Italian culture.

The following elements are generally considered essential for truthful hypotheses about an alleged cultural transmission: 1) popularization of an author's work in foreign cultural circles, which may occur not only through book circulation, but also through reviews, literary notes, and partial translations or summaries; 2) documented acceptance (more or less enthusiastic) by foreign scholars of the main contents of that work; 3) appreciable changes, or strenuous resilience, in coeval and later thought, in terms of theoretical assumptions, as a result of the circulation and knowledge of those contents. The three points are not related to each other; nor does the third necessarily follow from the first two. There are works that circulate in other nations or cultures but do not attract the attention of scholars, and thus remain dead letters in cultural environments other than their original one. Other works, once read, do not exert any fascination on readers or foster any broadening of speculative horizons. The first two elements are therefore necessary conditions, but in themselves they are insufficient to guarantee the transmission of ideas. It is the third element that is essential and worth focusing on for our analysis.

⁵ Huizinga 1946, p. 18: «... per quanto salutare fosse [...], poté col tempo condurre ad un'inutile e copiosa raccolta di fonti storiche, senza che si procedesse ad una elaborazione delle stesse fonti e ad una sufficiente distinzione fra le cose importanti e quelle quasi prive di valore e significato. Inoltre, la critica rigida e coscienziosa poté anche trasformarsi facilmente in una ipercritica che proprio con la sua eccessività di preoccupazione per ottenere dati pienamente assicurati annullava le norme più elementari della certezza storica». (Where not otherwise indicated, the English translation is by the author.)

2. CONDILLAC AND ITALY

By the time he settled in Parma, Condillac was already a highly regarded philosopher of the French Enlightenment and one of the most influential encyclopedists of his time. He had already published his most celebrated works and secured himself a prominent place in 18th-century philosophical literature⁶. In his *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746), Condillac had addressed Locke-derived topics. These concerns were also taken up in the *Traité des systèmes* (1749), which presents a severe critique of non-empirical forms of gnoseology: from Cartesian hymnatism, to Malebranche's occasionalism, to Leibniz's monadology. Moreover, by 1754 he had already published his most successful work, *Traité des sensations*, in which he moved away from Locke's psychologism towards radical sensationism.

Locke had made all knowledge dependent on the action of two faculties: sensation (i.e., contents provided by the senses) and reflection (mental processing of sensory contents). Proposing a more radical reductionism, Condillac places sensation at the origin of the mental faculties, considering them modifications of sensory experiences. Underlying Condillac's doctrine is the assumption that all sensations are necessarily either pleasant or unpleasant, and that man is by nature inclined to enjoy the former and avoid the latter. It is precisely this natural inclination that suffices to explain the origins of the operations of the intellect and will; for judgment, reflection, desires, and passions are, in his view, but different modes of sensation itself⁷. Overcoming the classical distinction between sensation and cognition, Condillac's theory made him no longer an epigone but a leading figure on the Enlightenment philosophical scene. The concept of interest, or pleasure, gave rise to broader reflections (social, political, ethical, aesthetic) whose echoes reached Italy as well, equaling the attention gained by his metaphysics. Condillac's works do not appear to have been translated before his stay in

⁶ On Condillac's philosophy: Baguenault de Puchesse 1910; Lenoir 1924; Dal Pra 1942; Salvucci 1961; Knight 1968; Nuzzo 1973; Viano 1976 (see also pp. 73-76: *Nota bibliografica*); Derrida 1992; Charrak 2003; Fanari 2009; Marazzi 2010. For a more extensive review of the critical bibliography related to Condillac's thought, see Kreimendahl 1984.

⁷ Bringing the famous example of the statue that through a series of external impressions awakens to life and develops increasingly evolved and complex forms of knowledge, Condillac writes in the *Essai*: «Le principe que détermine le développement de ses facultés, est simple: les sensations mêmes les renferment: car toutes étant nécessairement agréables ou désagréables, la Statue est intéressée à jouir des unes & à se dérober aux autres. Or, on se convaincra que cet intérêt suffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement & de la volonté. Le jugement, la réflexion, les desirs, les passions &c. ne sont que la Sensation même qui se transforme différemment» (Condillac 1793, p. 4 f.).

Parma. The *Saggio dell'abate di Condillac accademico di Berlino sopra l'origine delle umane cognizioni* was published in 1784 by the abbot Tommaso Vincenzo Falletti (In Roma, nella Stamp. di G. Zempel). The *Trattato dei sistemi* and the *Trattato delle sensazioni* appeared respectively in the third and fourth volumes of Condillac's *Opere*, both printed in Venice in 1793⁸.

There is an extensive bibliography concerning the cultural and social structure of the Duchy of Parma at the time Condillac resided there (Mora 2005; Fragnito 2009; Tocci 2009). Among the accounts of that time, it is worth mentioning Carlo Denina's *Rivoluzioni d'Italia* (1769-70), which observes that «Parma and Piacenza, which in former times, even when ruled by the Farnese, were never numbered among the first cities of Italy, rose under Bourbon rule to such fame by the cultivation of the sciences, by the concurrence of the *forastieri*, and by the amount of money poured in from abroad, that Parma singularly may have its place among the most prosperous and courteous cities, notwithstanding the smallness of that dominion»⁹.

Along with Condillac, two other eminent foreign scholars resided in Parma at the same time: Auguste de Keralio (1715-1805), who was also entrusted with Ferdinand's education; and Alexandre Deleyre (1726-96), the duke's librarian, who had trained with the Jesuits and later became a collaborator with Enlightenment philosophers. The cosmopolitan cultural fervor and the process of secularization that was taking place in Parma made the small duchy a happy Enlightenment citadel¹⁰.

⁸ *Opere* del sig. ab. di Condillac, trad. dal francese dall'ab. Marco Fassadoni, Presso A. Santini and F. Milli, In Venezia 1793-97, voll. I-XXII

⁹ Denina 1817, p. 281: «Parma e Piacenza, che ne' passati tempi, neppure quando furono governate da' Farnesi, non si contarono mai tra le prime città d'Italia, si sollevarono sotto il governo Borbonico a tanta rinomanza per la coltura delle scienze, per lo concorso de' forastieri, e per la quantità del denaro che vi si versa da paesi stranieri, che Parma singolarmente può aver luogo fra le città più floride e polite, nonostante la picciolezza di quel dominio».

¹⁰ It has been noted that the unique position of the Duchy of Parma and Piacenza makes a specimen for the events of the Italian Enlightenment with all its contradictions, including the issue of cultural migrations: «If we move on from the ancient republics to the duchies of the Po and Apennines, to Parma and Piacenza, to Modena and Reggio, we find there too, albeit in different forms and with different intensity, the relationship and contrast between the circulation and diffusion of Enlightenment ideas, which was very wide, and their effective capacity to penetrate the depths of things and men» (Venturi 1965a, p. XX: «Se dalle antiche repubbliche passiamo ai ducati del Po e dell'Appennino, a Parma e a Piacenza, a Modena e a Reggio, ritroviamo anche là, sia pure in forme differenti e con diversa intensità, il rapporto e il contrasto tra la circolazione, la diffusione delle idee illuministiche, che là fu larghissima, e la loro effettiva capacità di penetrare nell'intimo delle cose e degli uomini»). On Keralio, see Bédarida 1930; while on Deleyre: Venturi 1965b: pp. 803-811 for his presence in Parma. Finally, on young Ferdinand's education see Badinter 2008: pp. 35-86 (II. «L'éducation d'un prince des Lumières [1758-1769]»).

Condillac was brought to Parma by Louise Élisabeth, who was eager for her son to have a tutor with new and open-minded ideas; she was thus able to replace the Jesuit Thomas de Fuméron, who had previously taken the place of Carlo Frugoni (Equini 1920, p. 18, n. 1). In Luisa Elisabetta's opinion, Condillac summed up all the characteristics of the perfect educator: he was an exponent of the most advanced European thought, a «proponent [...] of new and daring principles», without, however, being «neither a materialist nor an atheist»¹¹. Drawing on his experience as an educator, Condillac wrote the *Cours d'étude pour l'instruction du Prince de Parme*, a manual for the education of Prince Ferdinand. It was published in 1782 «Aux Deux-Ponts» (actually, at Giambattista Bodoni's printing house in Parma) in thirteen volumes, at the end of a troubled publishing affair (Dal Pra 1973; Guerci 1966, 1978a, 1978b; Kagdis 1984). Condillac left Paris on March 20, 1758, and arrived in Parma the following April 12, after stopping in Milan. He was received with full honors and was paid an annual sum of 12,000 francs for his position as educator: «a very lavish allowance, which made him an object of envy for poor old Frugoni, who complained about his quite different lot as a servant of the same court!»¹².

The short biography set in Parma by Henri Bédarida – which draws on the recollections of Gustave Baguenault de Puchesse (1843-1922), the philosopher's great-grandson – reveals that Condillac's character was «simple, rude même, désintéressé, fidèle aux amitiés», but also prone to «sensations épicuriennes»; so much so that upon returning to France he announced to his compatriots: «J'aime mieux quelques bouteilles de vin de plus dans ma cave et moins de magnificence dans mes meubles et mon logement» (Bédarida 1924, p. 232). The historian Umberto Benassi writes: «It is true that even if he was not as fond of solitude as some people liked to picture him, his strict studies did not allow him to live much in society; and this was also opposed by his reserved nature and his love of a simple and modest life, in absolute contrast to contemporary tastes»¹³. Unwilling to exercise the ministry to which he was devoted, Condillac nevertheless knew how to honor the cassock habit

¹¹ Benassi 1923, p. 4 (= p. 4): «un propugnatore [...] di nuovi e arditi principi [...] né materialista né ateo».

¹² Ivi, p. 5 (= p. 5): «... assegno lautissimo, che lo faceva oggetto d'invidia al povero e buon vecchio Frugoni, lagnantesi della sua tanto diversa sorte di servitore della medesima Corte!».

¹³ Ivi, p. 3 f. (= p. 3 ff.): «È vero che, se anche non fu così amante della solitudine come piacque di figurarselo ad alcuni, i suoi studi severi non gli permisero di viver molto nella società; e a ciò opponevasi pure il suo carattere riservato e il suo amore d'una vita semplice e modesta, in assoluto contrasto coi gusti contemporanei».

«with austerity of life, purity of morals, and the virtue of study and meditation»¹⁴.

His austere reserve, however, concealed a background of unyielding determination when it came to achieving his goals. Indeed, he assiduously insisted that a niece of his, Madame de Marsanne, be received into the Royal House of Saint-Cyr, the foundation of Louis XIV and Madame de Maintenon for the rearing of young nobles whose parents had grown old or died in the royal service. He obtained this after long negotiations and repeated entreaties, partly thanks to Du Tillot's good offices. He was equally obstinate in his diplomatic maneuvers for Mureaux Abbey, which he wanted assigned to him upon his return to France. Negotiations with Louis XV lasted about three years. Many difficulties were caused by the hostile plots of the Bishop of Orleans, who harshly opposed Condillac's philosophy (Benassi 1923, pp. 6-9 [= pp. 6-9]). The abbey was eventually awarded to him, but only as a result of a very near escape from death: in November 1764 Condillac had fallen seriously ill in Parma with *petite varole*, a disease that would not spare Don Philippe the following July. Rumors of Condillac's illness spread very soon, so much so that Voltaire, in two letters in December of that year, reported that news of the philosopher's death had reached Paris: «Vous savez, sans doute, que vous avez perdu l'abbé de Condillac, mort de le petit-vérole naturelle, et des médecins de l'Italie [...]. Nous perdons là un bon philosophe, un bon ennemi de la superstition...» (Voltaire 1821a, p. 528 s., nr. 367).

A little later Voltaire would rejoice with the scholar Charles Bordes (1711-81) about the false alarm, writing a letter from Ferney on January 4, 1765: «Vous savez à présent, mon cher monsieur, que l'abbé de Condillac est ressuscité; et ce qui fait qu'il est ressuscité, c'est qu'il n'était pas mort. [...]. Dieu merci, voilà un philosophe que la nature nous a conservé. Il est bon d'avoir un loquiste de plus dans le monde, lorsqu'il y a tant d'asinistes, de jansénistes, etc. etc.» (Voltaire 1821b, p. 1). From July to September Condillac spent his convalescence in Bagni di Lucca. Soon afterwards, he was the guest in Genoa of «a Lomellini of the ancient and noble family that gave several doges to the Republic»¹⁵.

¹⁴ «... con l'austerità della vita, la purezza dei costumi, la virtù dello studio e della meditazione» (*ibidem*).

¹⁵ Benassi 1923, p. 11 (= p. 11): «... un Lomellini dell'antica e nobile famiglia che più dogi diede alla Repubblica». The Lomellini in question is Antonio, doge of Genoa from 1760 to 1762 and Condillac's host. Passionate about literature, Agostino occupied among the poets of Liguria «one of the first places, with great esteem of his contemporaries [...]. His sonnets [...], not many to tell the truth, were sustained and did not bleat, like his contemporaries, sappy verses to nymphs and daphni. He sang the works of Creation, and chiefly the physical attraction

In October Philip died and Condillac's term as preceptor ended. He did not return home with Keralio, but spent the winter in Parma. He then went to Rome on March 22 the following year and to Naples in mid-June; in July he moved to Florence, then Lucca, and finally returned to Parma again on September 18.

Condillac departed for France in March 1767. At Du Tillot's insistence, Ferdinand awarded him an annual pension through a decree in which he lavished words of gratitude for the philosopher. In the Duke's heart, we read, will always be «engraved the memory of Abbot Don Stephen Condillac – to whose exalted merit and indefatigable solicitude are due all his progress in the various sciences»¹⁶. However, it is likely that such words did not flow spontaneously from the heart of the Catholic and reactionary Prince Ferdinand, whose relationship with the French freethinker was never too warm. On Condillac's systems and educational attitude, whose harshness and rigidity have long been the subject of hearsay, there are conflicting versions and accounts. Pezzana's far from benevolent portrait of Condillac seems to corroborate the rumors: «... Condillac [...] in so much dress of austerity showed himself to his pupil that he could never win his affections [...]. Several very trustworthy personages who at that season, or since, conversed with the young Prince, have attested to me that they heard him say not infrequently that so harsh were Condillac's methods towards him, that whenever the tutor came before him, the Prince was seized with trembling and concealed anything that might irritate him. Hence he became timid and deceitful with him»¹⁷. Taking his cue from other testimonies and documents, Benassi defends Condillac, advancing the hypothesis

of the planets and the solar system, as well as philosophical and religious subjects» (De Micheli 2011: p. 161: «... uno dei primi posti, con grande stima dei contemporanei [...]. I suoi sonetti [...], non molti per la verità, erano sostenuti e non belavano, come i suoi contemporanei, versi sdolcinati a ninfe e dafni. Egli cantò le opere della Creazione, e principalmente l'attrazione fisica dei pianeti e il sistema solare, oltre che soggetti filosofici e religiosi»). Lomellini in 1746 was also entrusted by the Republic with «the honorable task of going all the way to Nice to receive the Infante of Spain Don Filippo, later Duke of Parma, to transact important business with him» (ivi, p. 163: «... l'onorevole incarico di andare incontro fino a Nizza a ricevere l'Infante di Spagna Don Filippo, poi Duca di Parma, per trattare con lui importanti affari»).

¹⁶ Benassi 1923, p. 11 (= p. 12): «scolpita nel cuore la memoria dell'abate don Stefano Condillac – al merito esimio e all'inflessa sollecitudine del quale son dovuti tutti i suoi progressi nelle diverse scienze».

¹⁷ [Affò e] Pezzana 1883, p. 558 f.: «... il Condillac [...] in tanto abito di austerità mostravasi al suo alunno che mai poté conquistarsene le affezioni [...]. Più personaggi assai fededegni che in quella stagione, o poscia, conversavano col giovane Principe, mi hanno attestato di averlo udito dire non raramente che duri cotanto procedevano i metodi di Condillac verso lui, che qualunque volta il precettore venivagli dinanzi, era il Principe compreso da tremiti e nascondeva tutto ciò che potesse irritarlo. Ondè ch'ei fecesi timido e simulato con lui».

that his intransigence was a mere consequence of «the discovery of the prince's petty outbursts of disguised religiosity»¹⁸, and that Condillac's reputation as a stern preceptor was a false legend fueled by an adverse court. However, in *Storia della mia vita* (1770), Duke Ferdinand only briefly mentions Condillac, «showing that he holds dear, far more than the great philosopher from whom he learned so much, the accomplices of his early *bacchettonerie*» (emphasis mine).

Now, what were the effects of Condillac's stay in Parma and Italy in terms of intellectual influence? The philosopher's name and doctrine actually recur in almost every major exponent of the Italian Enlightenment. His work was well known to Pietro Verri – who in 1778 made an open profession of sensationalist faith in his *Discorso sull'indole del piacere e del dolore* – and Cesare Beccaria, among others. In a letter dated January 26, 1766, Beccaria admitted to the economist and *philosophe* André Morellet (1727-1819), translator of *Dei delitti e delle pene* in France, that he had learned many lessons from Condillac's writings: «J'ai puisé aussi beaucoup d'instruction dans les ouvrages de l'abbé de Condillac. Ce sont, à mon avis, des chefs-d'oeuvres de précision, de clarté et de bonne métaphysique», stating further: «J'ai eu en dernier lieu l'honneur de le connaître à Milan, et de me lier d'amitié avec lui» (Beccaria 1984a, pp. 219-228, nr. 68).

But it is especially in Beccaria's *Ricerche intorno alla natura dello stile* (1770) that one hears the echoes of the Frenchman's sensationalist doctrines. These provide the Italian author with the idea that stylistic choices are related to interest, that is, to the need to arouse pleasure or pain. «The celebrated abbot of Condillac», we read in the treatise, «and others too famous and superior to all my praise, whom it is not necessary to name here [*scil.* Diderot, Voltaire, Helvétius, Montesquieu], have been able to bring the light of analysis into this part of the fine letters which has become barren and fruitless by gloomy pedantism and servile imitation. They have begun to search in our faculties, in our manner of understanding and feeling, for the origin and laws of good taste, laws as invariable as human nature can be»¹⁹.

¹⁸ Benassi 1923, p. 12 [= p. 12]: «... alla scoperta di quei meschinissimi sfoghi della religiosità dissimulata del principino», «mostrando d'aver cari, assai più del grande filosofo da cui ha tanto appreso, i complici delle sue prime *bacchettonerie*».

¹⁹ Beccaria 1984b, p. 74: «Il celebre ab. di Condillac ed altri troppo famosi e superiori ad ogni mia lode, che non occorre qui nominare, hanno saputo portare la luce dell'analisi in questa parte delle lettere resa sterile ed infeconda dal fosco pedantismo e dalla servile imitazione. Essi hanno incominciato a ricercar nelle facoltà nostre, nella nostra maniera d'intendere e di sentire, l'origine e le leggi del buon gusto, leggi così invariabili come lo possa essere l'umana natura».

Traces of interest in Condillac's thought can also be detected in Paolo Frisi (1728-84), a mathematician and historian of science, who contributed to the Enlightenment journal «Il Caffè». Frisi was in correspondence with Keralio (as well as Paciaudi), from whom he asked about Condillac, as well as Voltaire and other philosophers of the age. Keralio sent him news, sometimes books, and their epistolary is now a valuable source of information about not only the secularization that was taking place in the Duchy but also the resulting opposition with Rome²⁰.

One of Genovesi's best-known pupils, the philosopher Giuseppe Maria Galanti (1743-1806), planned to write a *Storia filosofica e politica delle nazioni antiche e moderne*. This was an ambitious program to carry out, and he sought guidance from the French abbot and compiler Claude-François Millot (1726-1825), who «had been in Parma at the time when Condillac was also there and had participated with him in the whole little drama of Du Tillot's attempt»²¹. However, the operation soon proved to be exceedingly challenging. Galanti modified the original plan and decided to translate Millot's own *Elements d'histoire generale ancien et moderne*, which published in France in 1772-83. However, Galanti learned that a translation of the work had already begun in Venice as well, so he decided to modify Millot's original text, expanding it and adding «long pages from Condillac»; so much so that he asserted at the end that of two works «he had made one»; he also commented, «to execute this plan we took an inconceivable effort»²². Melchiorre Delfico (1744-1835) was himself a student of Genovesi, but he judged the master's gnoseology as not too firmly grounded: «Fortune [...] delivered into my hands the immortal works of Locke and Condillac, and it seemed that my spirit took on a new modification and a particular taste for moral sentiments»²³. Delfico's effort was to find a scientific and

²⁰ For a bio-bibliography of Frisi, along with a list of Italian libraries that hold his papers, which have been dispersed and stored in different places, see Boffito 1933; Baldini 1998; Venturi 1966.

²¹ Venturi 1962, p. 957 f.: «... era stato a Parma all'epoca in cui vi era anche Condillac ed aveva partecipato insieme a lui a tutto il piccolo dramma del tentativo di Du Tillot».

²² Ivi, p. 959: «... per eseguire questo piano abbiamo durato una fatica niente concepibile». An important part of vol. III of Galanti's *Reflections above the Arts, Literature and Sciences of the Greeks* resounds with echoes from Condillac; again, Galanti refers to the French philosopher in vol. IV where Condillac's *Conghietture sopra gli antichi popoli d'Italia* are found. Galanti himself admits that Condillac had continued to provide him with «the thread for everything concerning the history of ideas» (ivi, p. 961: «il filo conduttore per tutto quel che riguardava la storia delle idee»).

²³ «La fortuna [...] avendomi fatto pervenire nelle mani le immortali opere di Locke e Condillac, pareva che il mio spirito prendesse una nuova modificazione ed un gusto particolare pei morali sentimenti»

physiological basis for Condillac's sensationist principles, so he moved towards a sociological and historical development of those doctrines: «Thus even some of Delfico's conceptions about sociality, primitive peoples, the origin of languages, barbarism and even the Middle Ages, communes and fiefdoms in Italy and Europe, actually derive from Condillac, Diderot, Rousseau and French encyclopedism»²⁴.

Saverio Bettinelli (1718-1808) in his *Discorso sopra la poesia italiana* (1781) protested that the "philosophical century" sought to force the sweetness and richness of the Italian language – manifest in poetry and prose from their origins – within the cold limits of geometric and logical precision. «The gentlemen philosophers», he writes, «make me tremble more and more. Monsieur de Marmontel proposes to create a language philosophical and poetical at once, in which the terms are analogous to things, a language which would have neither the people for inventor, nor use for ruler, nor would be affected by the ignorance of the one or the whims of the other. The lord abbot of Condillac considers nothing but the language of algebra to be perfect, and so also in Italy, by dint of metaphysics, they want to lead us to write everything in figures and hieroglyphics»²⁵.

As for the city of Parma, Francesco Pizzetti (1756-1811), professor of logic and metaphysics, and Francesco Soave (1743-1806), professor of oratory until 1771, devoted themselves to teaching Condillac's doctrines at the University of Parma. Of Swiss origin, a pupil of Bettinelli and master of Manzoni (for a short period), Soave was one of the leading proponents of sensationalism. He wrote a compendium in three volumes of the *Saggio filosofico di Gio. Locke sull'umano intelletto* (1775), where he often refers to Condillac, expressing a certain unease at the Frenchman's reduction of consciousness to sensation. However, it was with his *Istituzioni di Logica*,

(quoted in Venturi 1962, p. 1162).

²⁴ Ivi, p. 1164: «Così anche talune delle concezioni di Delfico sulla socialità, sui popoli primitivi, sull'origine delle lingue, sulla barbarie ed anche sul medioevo, i comuni ed i feudi in Italia e in Europa, derivano in realtà da Condillac, da Diderot, Rousseau e dall'enciclopedismo francese».

²⁵ Bettinelli 1960, p. 1078, n. a: «Mi fan tremare i signori filosofi sempre più. Il signor di Marmontel propone a farsi un linguaggio filosofico e poetico insieme, in cui siano i termini analoghi alle cose, un linguaggio che non avrebbe né il popolo per inventore, né l'uso per arbitro, né risentirebbe l'ignoranza di quello o di questo i capricci. Il signore abate di Condillac non crede perfetto fuor che il linguaggio dell'algebra e così pure anche in Italia, a forza di metafisica, ci voglion condurre a scrivere in cifre e in geroglifici ogni cosa». An 'algebraic' theory of language is addressed by Condillac not only in vol. I (*Grammaire* I 1-14) of *Cours d'étude*, but also in *La logique, ou Les premières développements de l'art de penser* (Chez l'Esprit, libraire, au Palais Royal, À Paris 1780) et in *La langue des calculs*, incomplete and published posthumously in 1798 (De l'imprimerie de Ch. Houel, À Paris, voll. I-II).

Metafisica ed Etica (1791), a textbook in many schools, that Soave most effectively disseminated Condillac's thought by referring to it frequently in his pages. Condillac also appears mentioned in highly laudatory terms in *Ragionamento sulla filosofia del secolo XVIII* (1778) by the poet and literate Carlo Castone Della Torre di Rezzonico (1742-96)²⁶, who succeeded Frugoni in 1768 as secretary of the Accademia di Belle Arti di Parma. The poem *L'origine delle idee* (1778), dedicated by Rezzonico to the French philosopher, was also inspired by contemporary sensationalist doctrines²⁷.

²⁶ DELLA TORRE DI REZZONICO 1830. After celebrating Bacon (and even earlier Descartes, Newton and Locke), Rezzonico observes, «Following in the footsteps of so great a man came afterwards those celebrated metaphysicians, of whom our century is glorious, and of whom only two for testimony of honor it will suffice here to name, namely the Abbot of Condillac and Charles Bonnet. The scrupulous exactitude, mature pondering and careful escape from scholastic obscurity made [...] clear and intelligible the Arcana of Psychology, and this analytical spirit passing to many other thinkers, the principles of every vice and every virtue were placed in open light, and an almost algebraic rigor was introduced into the most relevant research on morals and laws, which to humanity are most suited» (p. 23 ff.: «Dietro l'orme di si grand'uomo vennero poscia que' celebri metafisici, di cui va glorioso il secol nostro, e di cui due soli per testimonianza d'onore qui basterà nominare, cioè l'abate di Condillac e Carlo Bonnet. La scrupolosa esattezza, il maturo ponderamento e l'attenta fuga dalla scolastica oscurità resero [...] chiari ed intelligibili gli Arcani della Psicologia, e questo spirito analitico passando a molti altri pensatori, si posero in aperta luce i principi d'ogni vizio e d'ogni virtù, ed un rigore presso che algebraico venne introdotto nelle più rilevanti ricerche sulla morale e sulle leggi, che all'umanità più si convengono»). And a little further: «So I sometimes imagine myself seeing in the Elysians Socrates, Plato, Aristotle and Tullius, besides the infinite array of the Greek sophists, frowning at the lip of Condillac, and recognizing the sources of their errors in the abuse of terms and analogy, and especially in giving substance to abstractions, and blushing at each other when they listen to the modern metaphysician settle their long and eloquent disputes, awarding none of them a crown» (p. 27: «Quindi mi figuro talvolta di veder negli elisj Socrate, Platone, Aristotele e Tullio, oltre la turba infinita de' greci sofisti, pendere accigliati dal labbro di Condillac, e riconoscere le fonti de' loro errori nell'abuso de' termini e dell'analogia, e segnatamente nel dar corpo alle astrazioni, ed arrossire a vicenda quando ascoltano il moderno metafisico dirimere le loro lunghe ed eloquenti dispute, aggiudicando a nessun d'essi corona»).

²⁷ DELLA TORRE DI REZZONICO 1977. It reads there among other things: «... Crede ciascuno | innato de' suoi sensi il facil uso, | benché di lunga esperienza ei sia | il tardo frutto; e tal error già festi | con lucido discorso altrui palese | tu, che di nostra umanità men carco | al vol ti mostri del sublime ingegno, | o meditante Condillac, maestro | de' pochi ardit che l'aereo albergo | tentan del metafisico sapere, | e di vederti non isdegni al fianco | l'itala musa, che vestir tuo magno | argomento di grazia ama, e di suono | severamente armonioso, e forse | col bel volto virgineo al tuo pensiero, | dolce ad un tempo e flebil ricordanza, | l'amabile Ferrando ella richiama» (p. 99 s., vv. 183-199). In Guagnini 1977, pp. 16-27, it is recalled how Garin saw in this composition «an interesting chapter in the history of Condillac's fortune in Italy» (p. 23: «un interessante capitolo della storia della fortuna del Condillac in Italia»). See Garin 1966, p. 957, and pp. 36-47 for a bio-bibliogr. note on Rezzonico.

ON CULTURAL EXCHANGES

Given these facts, we can now return to the original question and see if the data collected so far allow us to assert on a plausible basis to what extent and in what sense we can talk of migration of ideas in Condillac's case. Now, if widespread knowledge and recurring mention of his name are taken as signs of an author's influence on his own time, then Condillac and his thought meet, as we have seen, such requirements. This is true even if we take into account that empiricism and sensationalism were received in Italy with anything but unconditional favor; and that the names of Locke and Condillac certainly recur until the Unification of Italy, but often as polemical idols. Francesco de Sanctis recalls how still in Gioberti's time «all philosophy, from the negative and polemical point of view, had only one color: it was battle against sensism, later became battle against psychology itself. Mainly were marks to the target Locke and Condillac, later it went as far as Descartes, who became the first sinner, the author of the reform, the father of modern philosophy devoted to sensationalism»²⁸.

From Condillac the Italians derived a non-dogmatic morality adapted to the nature of man, along with an ideal of social justice, as shown in Beccaria's masterpiece, *Dei delitti e delle pene* (1764). Most of all, the sensationalist doctrine promoted the idea of a society in which man lives according to his natural ends, which are self-preservation, spiritual and material well-being, constant progress. Which is no small thing, of course; however, the same author who advocates similar principles, Gian Domenico Romagnosi (1761-1835), is also the one who rejects Condillac's metaphysics by shifting the

focus from sensation (passive appropriation of a content) to perception (active appropriation) (Romagnosi 1827). Antonio Rosmini (1797-1855) in his *Nuovo Saggio sull'origine delle idee* of 1830 makes harsh accusations against Condillac's sensationalism, which «still retains favor in Italy: although it certainly cannot be said to be the most in keeping with the way of thinking of this nation, which has preserved itself, unlike the others, free from a systematic and exaggerated spirit»²⁹. Rosmini calls sensationalism a kind of «lockeanism naturalized in France», recognizing in it a patchwork of «heterogeneous subjects that confuses and misrepresents research on the operations of the soul, enveloping it in medicine, anatomy and chemistry». So much so that «it does not deserve that we point to them, for they give no new explanation of the origin of ideas». He further adds that «In England, lockean philosophy was treated by much sharper spirits than in France, such as Berkeley and Hume, who pushed it with undaunted courage to its ultimate consequences, namely idealism and skepticism»³⁰.

Thus, it is legitimate to assume that the doctrines of Locke and Condillac did not radically change the philosophical frame of mind of Italian scholars in its substance, who, in the face of the proposals of the sensationalists, nevertheless remained anchored in spiritualistic

²⁸ De Sanctis 1931a, p. 287: «Tutta la filosofia, sotto il punto di vista negativo e polemico, aveva un solo colore: era battaglia contro il sensismo, diventò poi lotta contro la stessa psicologia. Principalmente furono segni al bersaglio Locke e Condillac, più tardi si andò fino a Cartesio, che divenne il primo peccatore, l'autore della riforma, il padre della filosofia moderna finita al sensismo». Of the polemic against sensism Leopardi offers a counterpart example. Around the 1920s he wanted to devote himself to philosophical studies «such as they are nowadays», as the poet pointed out, «not such as they were at the time of the innate ideas». However, De Sanctis comments: «This means that he studied the sensists, still in vogue, who did not admit innate ideas. Of course, philosophy was then in open rupture with the sensists, and Locke and Condillac were no longer his last term. He called "nowadays" what in philosophy was already yesterday» (De Sanctis 1931b, pp. 147-157: p. 152 f.: «Posta la base, si rivelano in lui nuovi bisogni intellettuali, e, maestro di sé, comincia i suoi studi filosofici, e, come scrive altrove, "quali sono oggidì, non quali erano al tempo delle idee innate". Ciò vuol dire che studiava i sensisti ancora in voga, i qual non ammettevano le idee innate. Certo, la filosofia era allora in aperta rottura con i sensisti, e Locke e Condillac non erano più l'ultimo suo termine. Chiamava egli "oggi" quel che in filosofia era già ieri»).

²⁹ Rosmini 1851, p. 55: «Ho creduto di dovermi trattenere un po' a lungo sul sistema del Condillac, come quello che conserva ancora in Italia del favore: sebbene non si possa dir certamente il più conforme alla maniera di pensare di questa nazione, che si è conservata, a differenza della altre, esente da uno spirito sistematico ed esagerato» (§ 99).

³⁰ *Ibidem*: «La filosofia condillacchiana non è, a volerla definire, che il lockismo naturalizzato in Francia. Quelle leggiere modificazioni che il lockismo può aver sofferto in Francia dopo il Condillac, quella giunta di materie eterogenee che confonde e travisa le ricerche sulle operazioni dell'anima, inviluppandole di medicina, di anatomia e di chimica, non merita che noi punto ce ne occupiamo, ché non danno nessuna nuova spiegazione dell'origine delle idee. In Inghilterra, la filosofia lockiana venne trattata da spiriti molto più acuti che in Francia, quali furono il Berkeley e l'Hume, che la spinsero con coraggio imperterrito all'ultime sue conseguenze, cioè all'idealismo e allo scetticismo...» (§§ 100-101). In his *Nuovo saggio* Rosmini carries out a severe critic against Condillac to whom he devotes a large section of his book (Rosmini 1851, pp. 28-55), observing among other things, «In the Lombardo-Veneto kingdom, Fr. Soave, with the purest of intentions, has done great harm by spreading Condillacism throughout, and reducing philosophy to a compassionate tenuousness which, while it lures the vulgar with apparent ease, ingenerates the presumption and vain belief of being philosophers in those who nor can be nor will ever be, and gives rise to contempt for great matters superior to their loquacious and sententious mediocrity» (*ibidem*, p. 55, n. 1: «Nel regno Lombardo-Veneto, il P. Soave, colle più pure intenzioni, ha fatto un gran danno diffondendo per tutto il Condillacchismo, e riducendo la filosofia ad una tenuità compassionevole che, mentre adessa il volgo coll'apparente facilità, ingenera la presunzione e la vana credenza di esser filosofi in quelli che nol possono essere né saranno giammai, e fa nascere il disprezzo per le grandi questioni superiori alla loro mediocrità loquace e sentenziosa»).

forms. They hesitated to reduce man to a mere sentient, non-constitutively thinking being, and defended the value of individual consciousness, implementing a prudent eclecticism that somewhat dampens the innovative and disruptive scope of those doctrines. The speculative systems of Condillac and the Empiricists had a major impact on the Italians' method of inquiry and speculative horizon, which is evidenced not by the philosopher's mere presence in a foreign environment, but by the intensity of the countermeasures put in place to neutralize it. These reactions, far from diminishing the value of that influence, offer a remarkable sign of its intensity. Cultural transmission is not only sanctioned by the circulation of works or widespread knowledge of a theory, unless they prompt a real discussion. Nor can we speak in terms of migration of ideas simply when a thought is present in countries far away or different from its place of origin: intellectual influence is not a categorical assertion, but a *question* for which the questioner awaits an answer – to prove that his question has raised interest and deep reflections. One can properly speak of influence, or transmission of ideas, not when there is action of a character or doctrine on a given cultural *milieu*, but only when there is reaction from that *milieu* towards one or the other. Hume praises Addison instead of Locke in terms of admiration: but it is the thought of the latter that he responds to with his own; therefore one is entitled to assume that Locke was a far more influential author on him, whatever his occurrence in the index of names at the end of the book.

The transmission of ideas can be reconstructed only in part by documents. In this particular matter, the work of the historian must at some point yield to that of the specialist (the philosopher, the scholar, the art historian), who alone, when clear evidence or explicit assertions are lacking, can recognize in one author the more or less obvious resumption of the ideas of another, recognize the implicit term of comparison, the unspoken inspirer, the unconfessed polemical idol. In this sense, and on this basis, it is possible to argue for the influence in Italy of Condillac's philosophy, which from the mid-eighteenth century became a benchmark with which coeval intellectuals had to measure themselves. Philosophers such as Descartes, Leibniz, Locke and Condillac himself revolutionized the paths of the metaphysical field, and no one, from then on, could wander around it with the maps of previous generations. In particular, with its devaluation of individual consciousness, Condillac's thought became a kind of sphinx whose riddle needed to be unraveled in order to gain access to the realms of philosophy. In this way, Condillac could give rise to one of the most interesting philosophical experiences of a not short period in Italian intellectual history.

BIBLIOGRAPHY

- [Affò e] Pezzana 1883
 [I. Affò e] A. Pezzana, *Memorie degli scrittori e letterati parmigiani*, Nella Ducale Tipografia, Parma 1883, VII.
- Badinter 2008
 E. Badinter, *L'infant de Parme*, Fayard, Paris 2008.
- Baguenault de Puchesse 1910
 G. Baguenault de Puchesse, *Condillac: sa vie, sa philosophie, son influence*, Librairie Plon, Paris 1910.
- Baldini 1998
 U. Baldini, s.v. «Frisi, Paolo», in *Dizionario biografico degli Italiani*, 50 (1998), pp. 558b-568b.
- Beccaria 1984a
 C. Beccaria, *Carteggio*, vol. I. 1758-1768, a cura di C. Capra et al., Mediobanca, Milano 1984 (Ediz. naz.le delle opere, IV).
- Beccaria 1984b
 C. Beccaria, *Ricerche intorno alla natura dello stile* (1770), in *Scritti filosofici e letterari*, a cura di [L. Firpo, G. Francioni e] G. Gaspari, Mediobanca, Milano 1984 (Ediz. naz. delle opere, II), pp. 63-232 (pp. 377-412).
- Bédarida 1924
 H. Bédarida, *Condillac à Parme. Quelques lettres inédites*, «Annales de l'Université de Grenoble», n.s., I, 1924, pp. 231-244.
- Bédarida 1930
 H. Bédarida, *Un educatore dimenticato: il Barone di Ker-alio, aio di Don Ferdinando*, Stamperia bodoniana, Parma 1930.
- Benassi 1923
 U. Benassi, *Il precettore famoso d'un nostro Duca*, «Bollettino Storico Piacentino», XVIII, 1923, pp. 3-19 [= *Per la biografia del Condillac*, Prem. Stab. Tip. A. Del-Maino, Piacenza 1923].
- Bettinelli 1960
 S. Bettinelli, *Discorso sopra la poesia italiana* (1781), in *Illuministi italiani*, vol. II. *Opere di Francesco Algarotti e Saverio Bettinelli*, a cura di E. Bonora, R. Ricciardi, Milano-Napoli 1960 (La letteratura italiana. Storia e testi, 46), pp. 1057-1111.

Biondi 2005

C. Biondi, *Un philosophe alla corte di Parma: Étienne Bonnot de Condillac, precettore di don Ferdinando*, in *Un Borbone tra Parma e l'Europa. Don Ferdinando e il suo tempo (1751-1802)*, Atti del convegno internaz. di studi (Fontevivo, PR, 12-14 giugno 2003), a cura di A. Mora, Diabasis, Reggio Emilia 2005, pp. 51-61.

Boffito 1933

G. Boffito, s.v. «Frisi, Paolo», in *Scrittori barnabiti*, vol. II. *F-M*, L.S. Olschki, Firenze 1933, pp. 72-98.

Broomans, Van Voorsts 2012

Rethinking Cultural Transfer and Transmission: Reflections and New Perspectives, ed. by P. Broomans, S. Van Voorst, assist. ed. K. Smits, Barkhuis, Eelde (nl) 2012.

Broomans 2021

P. Broomans, *The Meta-Literary History of Cultural Transmitters and Forgotten Scholars in the Midst of Transnational Literary History*, in *Cultural Transfer Reconsidered. Transnational Perspectives, Translation Processes, Scandinavian and Postcolonial Challenges*, ed. by ed. by S.B. Jørgesen, H.L. Lüsebrink, Brill, Leiden 2021, pp. 64-87.

Casanova 1999

P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Seuil, Paris 1999.

Charrak 2003

A. Charrak, *Empirisme et métaphysique. L'Essay sur l'origine des connoissances humaines de Condillac*, Vrin, Paris 2003.

Collini 1985

S. Collini, *What is Intellectual History?*, «History Today», XXXV, 10, 1985, pp. 105-119-

Condillac 1793

E.B. de Condillac, *Œuvres de M. l'abbé de Condillac*, Chez les Libraires Associés, À Paris 1793, vol. III.

Dal Pra 1942

M. Dal Pra, *Condillac*, Flli Bocca, Milano 1942.

Dal Pra 1973

M. Dal Pra, *Le «Osservazioni» sul «Cours d'études» di Condillac del p. Andrea Mazza*, «Rivista critica di storia della filosofia», XXVIII, 1973, pp. 37-49.

Della Torre di Rezzonico 1830

C.C. Della Torre di Rezzonico, *Ragionamento sulla filosofia del secolo XVIII* (1778), in *Opere*, raccolte e pubblicate da F. Mochetti, vol. IX. *Ragionamento sulla filosofia del secolo XVIII e Frammenti di viaggi*, Presso gli stampatori provinciali figli di C. Ostinelli, Como 1830, pp. 1-176.

Della Torre di Rezzonico 1977

C.C. Della Torre di Rezzonico, *L'origine delle idee* (1778), in *Opere poetiche*, a cura di E. Guagnini, Longo edit., Ravenna 1977, pp. 93-114.

De Micheli 2011

M. De Micheli, *Le famiglie Ottonello e Lomellini nella storia della Repubblica di Genova*, Accademia Urbense, Ovada [Tipogr. CAST, Torino] 2011.

Denina 1817

C. Denina, *Delle rivoluzioni d'Italia*, Tipografia Rosa, Venezia 1817, vol. IV.

Derrida 1992

J. Derrida, *L'archeologia del frivolo. Saggio su Condillac* (1978), trad. it. di M. Spinella, Introd. di M. Ferraris, Dedalo, Bari 1992.

De Sanctis 1931a

F. De Sanctis, *Opere complete*, vol. IV/II. *La letteratura italiana nel secolo decimonono. La scuola liberale*, a cura di N. Cortese, A. Morano, Napoli 1931.

De Sanctis 1931b

F. De Sanctis, *Opere complete*, vol. IV/IV. *La letteratura italiana nel secolo decimonono. Leopardi*, a cura di N. Cortese, A. Morano, Napoli 1931.

Drake 2022

R. Drake, *The Changing Landscape of Intellectual History*, «South Central Review», 39, 1, 2022, pp. 39-51.

Drei 1947

G. Drei, *Lettere inedite del Condillac al suo principe*, in *Miscellanea storica in honorem Leonem Van der Essen*, Éditions universitaires et Bibliothèque de l'Université, Brussel-Paris et Louvain 1947, vol. II, pp. 881-891.

Equini 1920

A. Equini, *C.I. Frugoni alle corti dei Farnesi e dei Borboni di Parma. Lembi di vita settecentesca parmigiana*, R. Sandron, Milano 1920.

Fanari 2009

R. Fanari, *Condillac. Ontologia ed empirismo*, Aracne, Roma 2009.

Farinella 1999

C. Farinella, s.v. «Gatti, Giovanni Angelo», in *Dizionario biografico degli Italiani*, 52 (1999), pp. 552a-554b.

Firpo 1984

L. Firpo, *Bibliografia*, in C. Beccaria, *Scritti filosofici e letterari*, a cura di L.F., G. Francioni e G. Gaspari, Mediobanca, Milano 1984 (Ediz. naz. delle opere, II), pp. 507-526.

Fragnito 2009

Elisabetta Farnese principessa di Parma e regina di Spagna, Atti del convegno (Parma, 2-4 ottobre 2008), a cura di G. Fragnito, Viella, Roma 2009.

Garin 1966

E. Garin, *Storia della filosofia italiana*, Einaudi, Torino 1966, vol. III.

Gatti 1998

A. Gatti, *Libertinage érudit e «bibliothecae selectae»*, «Giornale critico della filosofia italiana», LXXVII (LXXIX), s. vi, XVIII, 1998, pp. 307-311.

Gatti 2001

A. Gatti, «*Et in Britannia Plato*». *Studi sull'estetica del platonismo inglese*, Clueb, Bologna 2001.

Grillenzoni 1979

P. Grillenzoni, *Una ricerca in Parma su E. Bonnot de Condillac*, «Verifiche», VIII, 1979, pp. 403-423.

Grillenzoni 1985

P. Grillenzoni, *Condillac à la Cour de Parme. Lettres inédites*, «Dix-huitième siècle», XVII, 1985 (*Le protestantisme français en France*), pp. 285-296.

Guagnini 1977

E. Guagnini, *Introduzione a C.C. della Torre di Rezzonico, Opere poetiche*, a cura di E.G., Longo edit., Ravenna 1977, pp. 7-35.

Guerci 1966

L. Guerci, *La composizione e le vicende editoriali del «Cours d'études» di Condillac*, in *Miscellanea Walter Maturi*, Giappichelli ed., Torino 1966, pp. 187-220.

Guerci 1978a

L. Guerci, *Condillac storico: storia e politica nel «Cours d'études pour l'instruction du Prince de Parme»*, R. Ricciardi edit., Milano-Napoli 1978.

Guerci 1978b

L. Guerci, *Mably collaboratore di Condillac. Il «De l'étude de l'histoire» e il «Cours d'études»*, in *La politica della ragione. Studi sull'Illuminismo francese*, Atti del convegno (Bologna, Accademia delle Scienze, 9-11 novembre 1976), a cura di P. Casini, Il Mulino, Bologna 1978, pp. 135-165.

Huizinga 1946

J. Huizinga, *Civiltà e storia. Studi sulla teoria e il metodo della storia. Studi sulle idee storiche* (1943), a cura di G. Chiaruttini, Guanda, Modena-Roma 1946.

Hume 2000

D. Hume, *An Enquiry Concerning Human Understanding* (1748), ed. by T.L. Beauchamp, Clarendon Press, Oxford 2000.

Jay 2022

M. Jay, *Genesis and Validity. The Theory and Practice of Intellectual History*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia 2022.

Jørgesen, Lüsebrink 2021

S.B. Jørgesen, H.L. Lüsebrink, *Introduction: Reframing the Cultural Transfer Approach*, in *Cultural Transfer Reconsidered. Transnational Perspectives, Translation Processes, Scandinavian and Postcolonial Challenges*, ed. by S.B. Jørgesen, H.L. Lüsebrink, Brill, Leiden 2021, pp. 1-20.

Jørgesen 2021

S.B. Jørgesen, *Textual Transfers and the Poetics of Translation: Literature in Translation, Translation in Literature*, in *Cultural Transfer Reconsidered. Transnational Perspectives, Translation Processes, Scandinavian and Postcolonial Challenges*, ed. by S.B. Jørgesen, H.L. Lüsebrink, Brill, Leiden 2021, pp. 141-164.

Kagdis 1984

N.J. Kagdis, *Etienne Bonnot de Condillac's Cours d'études: analysis and implications*, Diss., Rutgers, The State Univ. of New Jersey-Graduate School of Education, New Brunswick (NJ) 1984.

Kant 1994

I. Kant, *Prolegomeni ad ogni futura metafisica che si presenterà come scienza* (1783), trad. it. di P. Carabellese, Introd. di R. Assunto, Laterza, Bari 1994⁵.

Kelley 1990

D.R. Kelley, *What is Happening to the History of ideas?*, «Journal of the History of Ideas», 51, 1990, pp. 3-25.

Knight 1968

I.F. Knight, *The Geometric Spirit. The Abbé Condillac and the French Enlightenment*, Yale University Press, New Haven (CT)-London 1968.

Kreimendahl 1984

L. Kreimendahl, *Bibliographie des Schrifttums zu Condillac (1840-1980)*, «Zeitschriften für philosophische Forschung», 38, 1984, pp. 311-321.

Kristeller 1965

P.O. Kristeller, *Iter Italicum*, vol. I. *Italy. Agrigento to Novara*, The Warburg Institute and E.J. Brill, London and Leiden 1965.

Lenoir 1924

R. Lenoir, *Condillac*, F. Alcan, Paris 1924.

Marazzi 2010

A. Marazzi, *Antropologia dei sensi. Da Condillac alle neuroscienze*, Carocci, Roma 2010.

Mora 2005

Un Borbone tra Parma e l'Europa: don Ferdinando e il suo tempo (1751-1802), Atti del convegno internaz. di studi (Fontevivo, PR, 12-14 giugno 2003), a cura di A. Mora, Diabasis, Reggio Emilia 2005.

Nuzzo 1973

E. Nuzzo, *L'ultimo Condillac e il mondo della storia*, Morano, Napoli 1973.

Pergoli 1903

U. Pergoli, *Il Condillac in Italia*, Tipo-litogr. G. Montanari, Faenza 1903.

Rosmini 1851

A. Rosmini, *Nuovo saggio sull'origine delle idee*, in *Opere edite e inedite*, vol. II/1. *Ideologia*, Pomba, Torino 1851.

Salvucci 1961

P. Salvucci, *Condillac filosofo della comunità umana*, Nuova Accademia, Milano 1961.

Thomson et al. 2010

Cultural Transfers. France and Britain in the Long Eighteenth Century, ed. by A. Thomson, S. Burrows, E. Dzienbowski, Oxford University Press, Oxford 2010.

Tocci 2009

G. Tocci, *Il ducato di Parma e di Piacenza tra Sei e Settecento*, in *Elisabetta Farnese principessa di Parma e regina di Spagna*, Atti del convegno (Parma, 2-4 ottobre 2008), a cura di G. Fragnito, Viella, Roma 2009, pp. 13-30.

Venturi 1962

F. Venturi, *Nota introduttiva a «Giuseppe Maria Galanti»*, in *Illuministi italiani*, vol. V. *Riformatori napoletani*, a cura di F.V., R. Ricciardi edit., Milano-Napoli 1962 (La letteratura italiana. Storia e testi, 46), pp. 941-985.

Venturi 1965a

F. Venturi, *Introduzione a Illuministi italiani*, vol. VII. *Riformatori delle antiche repubbliche, dei ducati, dello stato pontificio e delle isole*, a cura di G. Giarrizzo et al., R. Ricciardi edit., Milano-Napoli 1965 (La letteratura italiana. Storia e testi, 46), pp. VII-XXXVII.

Venturi 1965b

F. Venturi, *Un enciclopedista: Alexandre Deleyre*, «Rivista storica italiana», LXXVII, 1965, pp. 792-824.

Venturi 1966

F. Venturi, *La corrispondenza letteraria di Auguste de Kerallio e Paolo Frisi*, in *Europäische Aufklärung. Herbert Dieckmann zum 60. Geburtstag*, hrsg. v. H. Friedrick und F. Schalk, W. Fink, München 1966, pp. 301-309.

Viano 1976

C.A. Viano, *Introduzione a Condillac, Opere*, trad. it. a cura di G.V., Utet, Torino 1976, pp. 9-72.

Voltaire 1821a

Voltaire, *Oeuvres complètes*, vol. LII/VII. *Correspondence générale*, Chez A.-A. Renouard, À Paris 1821

Voltaire 1821b

Voltaire, *Oeuvres complètes*, vol. LIII/VIII. *Correspondence générale*, Chez A.-A. Renouard, À Paris 1821.

Whatmore 2016

R. Whatmore, *What is Intellectual History?*, Polity, Malden 2016.



Citation: Corrado Viola (2023). L'invention des identités culturelles italienne et étrangère dans la querelle sur le «goût présent» (1780-1786). *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 91-96. doi: 10.36253/ds-14009

Copyright: © 2023 Corrado Viola. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Andrea Gatti.

Articles

L'invention des identités culturelles italienne et étrangère dans la querelle sur le «goût présent» (1780-1786)*

CORRADO VIOLA

Università di Verona

Abstract. The essay reconsiders in the light of the crucial problem of translation the so-called controversy on the 'present taste', in which, starting from 1781, Matteo Borsa, Ippolito Pindemonte, Francesco Maria Colle, Clemente Sibiliato, Melchiorre Cesarotti, Saverio Bettinelli and others participated in varying degrees: a significant moment in the process of defining Italian cultural identity and of elaborating new critical and aesthetic ideas in an era of transition, particularly for the development of neoclassicism.

Keywords: Settecento, controversy on the present taste, Italian cultural identity, Matteo Borsa, Ippolito Pindemonte, Francesco Maria Colle, Melchiorre Cesarotti.

La querelle sur le «gusto presente» est considérée à juste titre comme un espace d'élaboration de nouvelles idées critiques et esthétiques à une époque de transition, les années quatre-vingt du XVIII^e siècle, en particulier en vue de ce que Walter Binni a identifié comme le «développement du néoclassicisme»¹. Je voudrais ici reconsidérer ce débat comme un moment significatif pour le processus de définition de l'identité culturelle italienne par rapport à d'autres nations. L'accent sera donc mis sur une question alors perçue comme cruciale, à savoir la traduction. Quel rôle cette pratique interculturelle joue-t-elle dans la définition du «goût présent» et de l'identité culturelle italienne?

En 1781, l'Académie royale des sciences et des belles-lettres de Mantoue lance un concours sur la question du goût dans les lettres italiennes et sur la façon de le restituer à son caractère originel s'il a été corrompu: «Qual sia presentemente il gusto delle belle lettere in Italia, e come possa restituirsi, se in parte depravato». Il en découle une série de discussions axées sur la cri-

* Je publie ici le texte de mon intervention au panel *Identités italiennes* de la XV^e Conférence internationale de la SIEDS sur les Lumières qui s'est tenue à Édimbourg du 14 au 19 juillet 2019. Je remercie Giovanna Bencivenga, Laura Colombo, Eric Francalanza et Aurélie Gendrat-Claudel, qui ont relu ces pages tout au long de leur élaboration.

¹ W. Binni, *Lo sviluppo del neoclassicismo nelle discussioni sul «gusto presente»*, «Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa», s. II, 22, 1953, pp. 275-289, repris dans Id., *Classicismo e Neoclassicismo nella letteratura del Settecento*, La Nuova Italia, Firenze 1967², pp. 123-144.

tique engagée, avec de longues polémiques. De nombreux et illustres intellectuels italiens s'engagent dans le débat: le Véronais Ippolito Pindemonte, Francesco Maria Colle de Belluno, le Mantouan Matteo Borsa, l'ex-jésuite espagnol Stefano Arteaga et d'autres encore. Je me concentrerai ici sur les trois personnalités les plus investies dans le débat: Matteo Borsa, Ippolito Pindemonte et Francesco Maria Colle².

Le débat impose une nouvelle réflexion sur la littérature des Lumières. En effet, tous les participants identifient le caractère fondamental du «gusto presente» dans le «filosofismo enciclopedico» (ou «stil filosofico»), c'est-à-dire dans la diffusion philosophico-encyclopédique, qui avait été la stratégie propre à la bataille des Lumières. Le didactisme philosophique est très largement perçu comme un phénomène d'importation étrangère, principalement français, et attribuable au cosmopolitisme des Lumières. Mais des influences britanniques et allemandes sont également identifiées, et on déplore en effet un nouveau goût «anglo-italiano o tedesco-italiano», comme l'écrit Pindemonte³. Les gardiens de la tradition nationale réagissent avec des attitudes à la fois patriotiques et relevant du classicisme. Les discussions sont particulièrement animées dans le nord de l'Italie, notamment dans la région vénitienne. Cela s'explique par deux causes: la première est qu'elle est un bastion du classicisme et du purisme; la seconde est à identifier dans son ouverture aux littératures étrangères. A cette époque, dans le nord de l'Italie, et en particulier en Vénétie, nombreux sont les hommes de lettres qui traduisent de la littérature étrangère moderne: on peut mentionner des auteurs célèbres, comme Cesarotti, mais aussi de nombreux polygraphes au service de l'imprimerie vénitienne. C'est précisément cette pratique intense, voire frénétique, de la traduction, cette «fiumana lutulenta e fangosa», comme le dit Matteo Borsa, qui déclenche le débat⁴. De fait, il est évident qu'au cours de

ces années la traduction a accéléré la transformation de la littérature nationale.

Afin de mieux comprendre les enjeux du débat, il sera instructif de rappeler deux textes de référence, étrangers au concours de Mantoue et pourtant intégribles au discours qui en fait l'objet: l'essai *Sopra lo studio delle belle lettere e sul gusto moderno di quelle* (1780), de Saverio Bettinelli, et un autre discours académique *Sopra la lingua italiana* (1785), de Melchiorre Cesarotti. Dans le premier cas, comme nous le verrons par la suite, l'objectif est de défendre la tradition littéraire et linguistique nationale contre les influences étrangères.

L'essai de Cesarotti soutient la thèse opposée. Le traducteur d'*Ossian* rejette tout repli à l'intérieur des frontières nationales: à l'heure actuelle, écrit-il, les coutumes et les opinions sont constamment en circulation, et la communauté des hommes de lettres européens constitue une grande famille («l'Europa tutta nella sua parte intellettuale è una grande famiglia»); ses membres partagent un patrimoine d'idées qu'ils s'échangent mutuellement, et bien que personne d'entre eux n'en soit le dépositaire exclusif, tous sont libres d'en disposer. Selon Cesarotti, il est donc absurde de penser que le génie des langues puisse rester immuable⁵.

Pindemonte, Arteaga (un des ex-jésuites qui ont immigré en Italie) et les universitaires de Padoue Francesco Colle, Clemente Sibiliato⁶ et Antonio Gardin⁷

incluse dans le second volume des œuvres posthumes de Borsa avec le titre modifié (*I vizj* etc.), et ayant fait l'objet d'une révision par la comparaison avec des matériaux préparés par l'auteur avant sa mort, probablement vers 1795; cette édition ajoutait au texte original les réponses aux critiques d'Arteaga.

⁵ M. Cesarotti, *Saggio sulla filosofia delle lingue*, a cura di R. Spongano, Sansoni, Firenze 1943, p. 115: «Ormai le usanze e le opinioni sono in una circolazione perpetua, sicché l'Europa tutta nella sua parte intellettuale è una grande famiglia, i di cui membri distinti hanno un patrimonio comune di ragionamento, e fanno tra loro un commercio d'idee, di cui niuno ha la proprietà, tutti l'uso. In tal rigenerazione di cose non è assurdo l'immaginare che il genio delle lingue possa conservarsi immutabile?». *Saggio sulla filosofia delle lingue* est le titre que le *Saggio sopra la lingua italiana* (1785¹, 1788²) a pris dans sa forme définitive: voir M. Cesarotti, *Opere*, vol. I. *Saggi sulla filosofia delle lingue e del gusto*, Tipografia della Società letteraria, Pisa 1800, pp. 1-227, où le titre complet est *Saggio sulla filosofia delle lingue applicato alla lingua italiana, con varie note, due rischiaramenti e una lettera*.

⁶ C. Sibiliato, *Memoria... sopra lo spirito filosofico nelle belle lettere (letta il dì XXIX novembre MDCCCLXXIX)*, in *Saggi scientifici e letterari dell'Accademia di Padova*, t. I, a spese dell'Accademia, Padova 1786, pp. 456-509. Sur l'abbé Sibiliato (1719-1795), professeur au Séminaire et à partir de 1759 à l'Université de Padoue, président de l'Académie de Padoue en 1786-1787 et en 1793-1794, mais aussi membre de l'Académie de Mantoue, on peut consulter la notice de M. Galtarossa, s.v. «Sibiliato, Clemente», dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, XCII (2018), pp. 485-487.

⁷ A. Gardin, *Ragionamento... in cui si prova che l'educazione morale delle nazioni è meglio affidata alle istituzioni poetiche di quello che alle filosofiche. (Letto l'anno MDCCCLXXX)*, in *Saggi scientifici e letterari dell'Accademia*

² Pour un aperçu plus large et plus détaillé, voir mon article, «*Quel fatal contagio*»: la traduzione moderna nel dibattito sul "gusto presente", dans *Traduzioni letterarie e rinnovamento del gusto: dal Neoclassicismo al primo Romanticismo*, Atti del convegno internazionale Lecce-Castro (15-18 giugno 2005), a cura di G. Coluccia e B. Stasi, Mario Congedo, Lecce 2006, vol. II, pp. 225-250: cette contribution, qui, à ma connaissance, reste encore la plus récente sur le sujet, est reprise et mise à jour dans la présente communication.

³ I. Pindemonte, *Dissertazione... sul quesito Qual sia presentemente il gusto delle belle lettere in Italia, e come possa restituirsi, se in parte depravato*, in *Opuscoli scelti sulle scienze e sulle arti*, t. VI, pt. II, Giuseppe Marelli, Milano 1783, pp. 169-193: 193.

⁴ M. Borsa, *I vizj più comuni e osservabili del corrente gusto italiano in belle lettere*, en Id., *Opere*, vol. II, Giuliani, Verona 1800, p. 45. Rédigée en 1783, la dissertation de Borsa fut imprimée l'année suivante, *absque notis* mais à Venise, chez Palese, par les soins et avec des remarques critiques d'Étienne Arteaga. Réimprimée sans changements un an plus tard, en 1785, toujours à Venise, mais par Antonio Zatta, elle sera

sont liés à différents degrés aux positions de Cesarotti. On peut dire que le concours de Mantoue réunit des interventions qui se ressemblent, même dans leurs différences.

L'Académie de Mantoue a été créée en 1768 par Marie-Thérèse et consolidée par Joseph II, avec l'intention déclarée d'établir une classe dirigeante instruite, capable d'opérer conformément au programme impérial: le but est de renforcer les structures de l'État par le biais d'un plan de réforme global⁸. Parmi les sujets de discussion proposés par l'Académie à l'époque de Marie-Thérèse et Joseph II, nous trouvons quelques-uns des thèmes les plus vivement débattus par les grands intellectuels européens de l'époque. Dans les Archives Historiques de l'Académie, il y a des mémoires manuscrits qui abordent différentes thématiques⁹: le statut de la méthode philosophique et scientifique, la physionomie caractéristique de la culture contemporaine (concours de 1776), l'éducation populaire, la question de l'influence du climat, la langue italienne, l'utilisation de la poésie comme source historique, la méthodologie de la critique littéraire, les genres littéraires de mode récente ou importée tels que les éloges et les «tragédies citoyennes» (c.-à-d. les drames bourgeois, 1788). Les thèmes portent aussi sur les mœurs dans ses relations avec la culture, sur la décadence politique de l'Italie, et sur le concept de beauté dans les arts figuratifs. Ces mémoires traitent également de l'inopportunité d'enterrer des cadavres dans les églises (1768), de la peine de mort (1770), des «préjugés de la torture» (1772), de la vaccination contre la petite vérole (1775), de l'influence de la poésie «nel bene dello Stato, e come diventar possa oggetto della politica» (1770), du luxe, de l'«amor patrio» (1784), du ballon aérostatique (1791) et ainsi de suite¹⁰.

demia di Padova, cit., pp. 510-529. Le peu connu Gardin est aussi l'auteur d'un intéressant mémoire intitulé *Memoria... sopra l'influenza del platonismo nella poesia*. (Letta nel giugno MDCCCLXXXIV), ivi, t. II, a spese dell'Accademia, Padova 1789, pp. 437-450, et d'un autre *Sopra l'influenza dell'istituto dell'antica cavalleria sulla poesia*, ivi, t. III, pt. II, 1794, pp. 210-224. Sur le savant vénitien (1742-1807), membre de l'Accademia di Scienze, Lettere ed Arti di Padova et son président en 1780-1781, 1801-1802 et 1803-1804, on peut consulter l'ouvrage d'A. Maggiolo, *I soci dell'Accademia patavina dalla sua fondazione (1599)*, Accademia Patavina, Padova 1983, pp. 137-138.

⁸ Voir *La città di Mantova nell'età di Maria Teresa*, Comitato Mantovano per le Celebrazioni di Maria Teresa - Regione Lombardia, Mantova 1980 (en particulier M. Vaini, *La società mantovana nell'età delle Riforme*, pp. 11-26).

⁹ Voir M. Baldi, *Filosofia e cultura a Mantova nella seconda metà del Settecento. I manoscritti filosofici dell'Accademia Virgiliana*, La Nuova Italia, Firenze 1979.

¹⁰ Voir *Catalogo delle dissertazioni manoscritte. Accademia Reale di Scienze e Belle Lettere di Mantova (sec. XVIII)*, a cura di L. Grassi e G. Rodella, Accademia Nazionale Virgiliana di Scienze, Lettere ed Arti, Mantova 1993.

Il s'agit d'un programme culturel unitaire, dans l'ensemble, capable de développer les leçons des Lumières de manière indépendante et avec originalité. La «décadence du goût» (*Verfall des Geschmacks*) avait été le thème d'un concours lancé en 1775 pour la classe des belles-lettres de l'une des principales académies d'Europe, l'Académie de Berlin, dont l'Académie de Mantoue suit les traces¹¹. Matteo Borsa, dans sa thèse, discute des dommages que la philosophie aurait causés à la littérature et cite l'un des représentants les plus influents de l'Académie prussienne, le critique bâlois Johann Bernard Merian, et aussi d'autres académiciens berlinois, tels que Johann Georg Sulzer, Giuseppe Luigi Lagrange et Paul-Jérémie Bitaubé¹².

En 1773, Saverio Bettinelli était de retour dans sa ville natale, Mantoue, lorsqu'il publia les discours académiques *Delle lettere e delle arti mantovane*, où il exalte l'Académie royale comme le pivot de la vie culturelle de la ville¹³. Dans son essai *Sopra lo studio delle belle lettere*, c'est la traduction, entendue au sens large de contamination culturelle, qui constitue l'enjeu principal de ses questionnements. Pour l'auteur, l'analyse du «gusto moderno» implique une réflexion sur la traduction. C'est à travers la traduction que se manifeste de manière emblématique cette nouvelle «superficiale letteratura», qui, en multipliant les répétitions continues, les copies, les mélanges, forme un amas inutile, verbeux, servile, qui fait obstacle à l'invention et à l'énergie qu'un auteur met à penser et écrire pour l'utilité de ses lecteurs. Le risque encouru est des plus sérieux: celui de «rinnovare sott'altro nome il seicento», dont l'enflure serait alors remplacée par une «affettazione di stil filosofico», qui de tous les goûts les plus dépravés est le pire, parce qu'il est «la corruzione dell'ottimo»¹⁴.

Matteo Borsa partage la même préoccupation. Dans son essai *Del gusto presente in letteratura italiana* (1783), Borsa a ainsi le mérite de fixer les caractères du «goût présent» dans une formule synthétique et efficace. Selon lui, le «gusto presente» a trois caractéristiques: le «neologismo straniero», le «filosofismo enciclopedico» et la «confusione de' generi». Le premier vice (néologisme étranger) produit le second (philosophisme encyclopédique), et le second cause le troisième (confusion des genres). En fait, les trois maladies sont plutôt trois aspects et manifestations d'une pathologie unique, qui prend des noms différents selon le point de vue choisi: celui de la langue (néologisme étranger), ou celui de la

¹¹ Sur cet aspect, voir Viola, «*Quel fatal contagio*», cit., pp. 233-234.

¹² Borsa, *I vizj*, cit., pp. 24 et 41-42.

¹³ S. Bettinelli, *Delle lettere e delle arti mantovane. Discorsi due accademici*, eredi Pazzoni, Mantova 1774.

¹⁴ Id., *Prefazione dell'autore sopra lo studio delle belle lettere, e sul gusto moderno di quelle*, en Id., *Opere*, t. I, Zatta, Venezia 1780, pp. 1-57: 20-23.

forme (le philosophisme encyclopédique dans l'espace culturel, et la confusion entre les genres dans la sphère plus strictement littéraire)¹⁵.

Dans les trois sections, Borsa introduit la question de la traduction des auteurs étrangers modernes. Concernant la question du néologisme étranger, Borsa identifie quatre moyens principaux par lesquels il nous dérober notre langue («ci toglie la nostra lingua») et détruit lo «spirito nazionale»; une insensibilité toujours croissante vis-à-vis de l'harmonie propre à la langue italienne; la désaffection à l'égard de l'étude de la langue latine, «madre dell'italiana»; et surtout la diffusion des traductions, «fiumana lutulenta e fangosa»¹⁶.

Pour Borsa la traduction est manifestement une pratique douteuse. Si parfois elle est effectivement nécessaire, écrit-il, il faut du moins que le traducteur et l'œuvre à traduire soient excellents. Par ailleurs, les traductions de mauvaise qualité encombrant les rayons des libraires, à tel point qu'il n'y a plus d'œuvres italiennes originales, et que les quelques-unes qui sont imprimées sont déguisées en traductions et toutes pleines de «vezzi francesi»¹⁷. Mais un autre aspect est encore plus intéressant: les mauvaises traductions ne contaminent pas seulement les genres littéraires, en les déformant et les confondant, mais également les échanges privés, telles que la correspondance familière («famigliare carteggio») et les conversations ordinaires («le conversazioni e le cordialità e i complimenti») ¹⁸. Les effets délétères de la traduction se manifesteraient ainsi dans la sphère sociale, et non seulement dans le cadre de l'expression littéraire. Ici, la traduction prend un sens beaucoup plus large: de nouveaux textes et de nouveaux codes de communication sont générés par le nouveau langage hybride issu de la pratique traductive. On peut alors considérer ce phénomène comme particulièrement grave car moins maîtrisable dans ses conséquences. Il produit la perversion du génie de la langue italienne, entraînant à son tour la corruption du génie de la nation et, *in fine*, la subversion du caractère culturel national.

La France n'est pas la seule nation à donner à l'Italie des livres «facili», «ameni», «singolari» et «spiritosi». L'Allemagne et l'Angleterre concourent aussi à cette corruption, en faisant parvenir dans la Péninsule leurs colonies d'auteurs «ad apprestarci nuovi sapor letterarj», pour dresser notre table de «frutta estranie di forma e di colore»¹⁹. D'une part, donc, la gallomanie conquérante assure l'entrée de la littérature de divertissement

française; d'autre part, les «fruits étrangers» anglais et allemands anticipent un nouveau goût, pour ainsi dire, «préromantique».

Dans la deuxième section, Borsa traite du «filosofismo enciclopedico», qu'il définit comme la tendance à «dogmatizzare e sentenziare», à porter un «jugement» critique, à instruire et à endoctriner le public dans n'importe quel genre de discussion ou de sujet, y compris la littérature et la poésie. S'ajoute à cela un fort désir de faire étalage «di filosofici assiomi» appris dans les innombrables dictionnaires modernes sans se soucier du style ou du langage. Ainsi, la culture, en raison de son extension progressive, devient «leggera», perd sa vigueur, en devenant lâche et inconsistante, enflée et artificielle, affectée et vaine: bref, baroque. Le «filosofismo enciclopedico» est donc le résultat de la diffusion massive, voire de la dissipation, des contenus philosophiques: après les «primi contemplatori e scopritori», d'autres philosophes prennent le relais pour vulgariser les notions. Cependant, ceux-ci ne sont pas de véritables philosophes mais des «minori ingegni», des vulgarisateurs qui ne retravaillent, en les banalisant, que les «minori idee», pour ainsi dire les déchets des grandes idées «tombées des mains des grands hommes»²⁰, afin de les soumettre à un public élargi et non cultivé, que Borsa qualifie de «popolo filosofante»²¹, un peuple de faux philosophes. Algarotti avec son *Newtonianisme pour les dames* en est exemple criant²².

Pour Ippolito Pindemonte, la traduction relève d'un espace et d'une importance analogues, bien que le contexte théorique soit opposé à celui de Matteo Borsa. Dans son essai, il refuse d'adopter le point de départ du concours de Mantoue, à savoir l'idée de corruption du goût: le style philosophique est pour lui le «carattere universale», nécessaire et inévitable du «secolo», non seulement en Italie, mais aussi en Europe. Voulez-vous changer le caractère universel du siècle?, demande-t-il de façon provocante²³. À la vérité, selon Pindemonte, c'est l'abus de l'esprit philosophique, et non pas l'esprit philosophique en tant que tel, qui devrait être corrigé. Cela pourrait se faire en étudiant en profondeur les anciens, et, évidemment, les meilleurs d'entre eux. Le but n'est pas de les imiter servilement, mais d'observer leur goût propre, en essayant de les adapter au temps présent²⁴. Ensuite, Pindemonte préconise une plus large tolérance vis-à-vis des néologismes étrangers. De même que Cesarotti, il souhaite la création d'une académie nationale qui

¹⁵ Borsa, *I vizj*, cit., p. 40.

¹⁶ Ivi, pp. 45-48.

¹⁷ Ivi, p. 35.

¹⁸ Ivi, p. 36.

¹⁹ Ivi, p. 31.

²⁰ Ivi, p. 56.

²¹ Ivi, p. 60.

²² Ivi, p. 58.

²³ Pindemonte, *Dissertazione*, cit., p. 178.

²⁴ Ivi, p. 186.

rassemble les objectifs de la Crusca et de l'Arcadie, afin de préserver la langue et le goût en traduisant «in buon italiano qualunque buon libro francese» qui a été publié: cela aurait le double avantage d'éviter la lecture des originaux français (lecture évidemment perçue comme dangereuse pour le goût national) et la diffusion de «traduzioni incolte e brutte»²⁵.

Comme on peut le voir, tant Pindemonte que Borsa insistent sur la qualité des traductions et de l'adaptation des néologismes étrangers au génie de la langue italienne, et veulent que ces locutions étrangères soient autorisées par une académie nationale italienne. Cette académie nationale devrait servir de substitut à l'esprit national qui caractérise les grandes nations européennes comme la France et l'Angleterre, mais que l'Italie n'a pas à cause de sa physionomie politique fragmentaire.

Le dernier cas que je vais proposer est celui de Francesco Maria Colle, élève de Cesarotti²⁶. Colle se concentre sur une question spécifique: l'influence des mœurs sur la langue et le style littéraire. Les prémisses de son discours sont rationalistes: «le vicende tutte delle parole», écrit-il, «dipendono unicamente da quelle delle idee», dont les mots sont une image nécessaire, si bien que les nouvelles idées ont toujours besoin de nouveaux vocables²⁷. C'est la traduction qui introduit ces «nuove voci». Ici, le néologisme étranger et la traduction ont un rôle positif, enrichissant la pensée d'une nation par la langue.

Pourtant, à y regarder de plus près, même Colle s'avère dubitatif à l'égard de la traduction: selon lui, il est nécessaire que les néologismes soient ratifiés par une autorité extérieure. Néanmoins, contrairement à ce qu'affirme Pindemonte, cette autorité extérieure ne devrait pas être une académie, mais «l'uso della nazione», qui est à son tour réglementé par «il costume», c'est à dire par les mœurs. Ce n'est qu'ainsi qu'une nation peut légitimement adopter des idées qui ne sont pas les siennes, même s'il y avait d'autres équivalents à celles-ci, comme les «sinonimi» l'attestent²⁸. La langue prendrait donc le risque de voir une prolifération de nouveaux mots qui ne sont pas tout à fait nécessaires. La conséquence de ce raisonnement est la condamnation de la «version letterale», qui est précisément responsable de

l'introduction de ces synonymes²⁹. Ainsi, dans les travaux de Colle on remarque encore une fois l'insatisfaction, déjà exprimée par d'autres auteurs, que provoquent les mauvaises traductions livrées au public par le marché de l'imprimerie.

Dans la deuxième partie de son essai, qui traite de l'influence des mœurs sur les termes métaphoriques (*Dell'influenza del costume sulle voci traslate*), Colle fait un discours «préromantique» sur le rôle poétique de la fantaisie, qu'il oppose à celui de la raison. Il soutient que l'héritage des traducteurs et l'emploi des figures sont exclusifs à chaque langue et donc non transposables. Cela n'est pas tellement dû à la différence entre les «génies de la langue», mais à la disparité de l'imaginaire des idées. Que dire, se demande Colle, de ces si nombreuses métaphores qui, quoique décentes dans une langue, nous paraissent viles, recherchées et incongrues, lorsqu'elles sont restituées dans une autre langue?³⁰ Si, pour lui, la traduction est permise dans le domaine des «voci proprie», c.-à-d. des termes propres, elle est à éviter dans celle des «voci traslate», c.-à-d. des expressions métaphoriques. Malgré les apparences, le raisonnement de Colle n'est pas contradictoire: ce différentiel critique touchant à la traduction est conforme à la polarisation de deux domaines, «l'intelletto» et le «cuore», c'est-à-dire la prose non littéraire et les belles-lettres. En fait, il peut juger le «style littéraire» de son temps comme «riprendibile» à cause des nombreux vices qui le caractérisent, mais cela ne l'empêche pas d'affirmer que le langage de la science a presque atteint sa perfection grâce à la «proprietà dei vocaboli» et grâce à «quella elegante precisione, perspicuità, nettezza ed ordine» que nous cherchions en vain chez les anciens; ce qui nous montre que plus l'intellect acquiert de la clarté et de l'ordre dans les idées, plus le «cuore» perd son «ingenuo suo fuoco», sa flamme primitive³¹. On peut alors conclure que la littérature est dévoyée par le «filosofismo», qui pourtant n'est pas vicieux en soi, et surtout par le «costume troppo colto», à savoir les manières trop cultivées, l'affectation du sentiment, qui force et déforme le style³². Encore une fois, les accusations croisent la problématique du style baroque.

En conclusion, nous avons vu que tous les participants au débat sur le «gusto presente», à cet examen commun de conscience qui marque un premier, quoique temporaire, aboutissement des conceptions stylistiques de l'époque³³, n'excluent pas les positions critiques de

²⁵ Ivi, p. 191.

²⁶ F.M. Colle, *Memoria... sopra l'influenza del costume nello stile letterario (letta il dì 11 maggio MDCCCLXXXII)*, in *Saggi scientifici e letterari dell'Accademia di Padova*, t. II, a spese dell'Accademia, Padova 1789, pp. 363-403. Sur le savant et ex-jésuite de Belluno (1744-1815), actif à Padoue entre 1774 et 1800 dans l'entourage de Cesarotti, voir P. Preto, s.v. «Colle, Francesco Maria», dans *Dizionario biografico degli Italiani*, XXVI (1982), pp. 797-799.

²⁷ Colle, *Memoria*, cit., pp. 367 et 369.

²⁸ Ivi, p. 374.

²⁹ Ivi, p. 379.

³⁰ Ivi, p. 395.

³¹ Ivi, p. 392.

³² Ivi, pp. 393-394.

³³ C'est le jugement très juste de G. Finzi, *Ippolito Pindemonte e un concorso settecentesco sul "gusto"*, «Archivio veneto», s. V, 89, 1958, 98, pp. 41-62: 41.

ceux qui ne partagent pas l'idée d'une dépravation du goût (Pindemonte, par exemple). Cependant, ils ressentent le besoin de maîtriser le déferlement de la culture étrangère, qui, par les nombreuses traductions, sape les fondements du génie national. Un implicite gouverne les différentes interventions: la médiation culturelle (représentée par la traduction d'œuvres étrangères modernes) est en soi une pratique qui risque d'entamer profondément le goût national. La traduction moderne, d'ailleurs, a prospéré de plus en plus en marge de la grande littérature et en dehors de ses circuits institutionnels. Un nouveau public s'est constitué, celui des amateurs (le «popolo filosofante» de Borsa). Ce public se nourrit des «frutta estranie» de la littérature dite «d'esprit» ou de «divertissement», en particulier française, et de celle «du sentiment», tant française qu'anglaise.

Trente ans plus tard, en 1816, Madame de Staël exhortera les Italiens à étudier et à traduire la littérature étrangère moderne, déclenchant la célèbre querelle des classiques et des romantiques. Cependant, pendant un siècle, l'Italie a été occupée à traduire et à imiter³⁴. Beaucoup de choses, en 1816, avaient changé depuis les années quatre-vingt du XVIII^e siècle. Mais une fois de plus, le débat comporte un discours sur la traduction, également comprise au sens large comme une comparaison (médiation ou friction) entre les différentes traditions littéraires. Et même en 1816, un examen de conscience commun a secoué les lettrés italiens, en les appelant à se confronter à de nouveaux horizons culturels: horizons lointains, différents, en un mot étrangers. Encore une fois, une inquiétude qu'on avait crue dépassée refait surface: celle d'un regret durable de la part de la culture italienne pour une précellence qu'elle avait perdue depuis longtemps.

³⁴ C'est ce que remarquait déjà, entre autres, G. Petrocchi, *Lezioni di critica romantica*, Il Saggiatore, Milano 1975, p. 141.



Citation: Jolanta Dygul (2023). La Polonia negli scritti di Domenico Caminer e Giacomo Casanova: due politiche dell'informazione a confronto. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 97-104. doi: 10.36253/ds-14225

Copyright: © 2023 Jolanta Dygul. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Massimo Galtarossa.

Articles

La Polonia negli scritti di Domenico Caminer e Giacomo Casanova: due politiche dell'informazione a confronto

JOLANTA DYGUL

Università di Varsavia

Abstract. The events in Poland between the years 1763 and 1772 that led to the first partition of Poland aroused great interest in Europe. The information in question also appeared in the newspaper pages of several Italian states. The theme returned in volumes written by several authors, including Domenico Caminer's *Storia della guerra presente tra la Russia e la Porta Ottomana* and *Istoria delle turbolenze della Polonia dalla morte di Elisabetha Petrowna fino alla pace fra la Russia e la porta Ottomana in cui si trovano tutti gli avvenimenti cagione della rivoluzione di quel regno* by Giacomo Casanova. The article aims to highlight the two different models of information used to elaborate on the same historical subject: Caminer's dry style, typical of gazetteers who tend rather to stick to the facts and show great reticence in their comments, and Casanova's polemical and subjective style.

Keywords: the first partition of Poland, cosmopolitan press, information, Domenico Caminer, Giacomo Casanova.

Gli eventi che in Polonia tra gli anni 1763 e 1772 portarono alla prima spartizione del paese suscitavano grande interesse in Europa¹ e vennero discussi sulle pagine dei più importanti giornali europei a diffusione internazionale pubblicati in lingua francese. Fra queste 'international gazettes', definite anche «cosmopolitan press»², vi erano la «Gazette de Leyde» (chiamata anche «Nouvelles extraordinaires de divers endroits»)³, il più famoso titolo olandese diretto da Jean Luzac, la testata governativa «Gazette de France», nonché giornali editi nel territorio prussiano come la «Gazette de Cologne» redatta da Jacques Dambrin, abbé de Jeurinvillier e il «Courriere du Bas-Rhin» fondato nel 1767 da Jean Manzon⁴. L'obiettivo della stampa con-

¹ F. Venturi, *Settecento riformatore*, vol. III. *La prima crisi dell'Antico Regime 1768-1776*, Einaudi, Torino 1979, pp. 173-236.

² S. Burrows, *The Cosmopolitan Press, 1759-1815*, in *Press, Politics and the Public Sphere in Europe and North America, 1760-1820*, ed. by H. Barker and S. Burrows, Cambridge University Press, Cambridge 2002, p. 23.

³ Sulla storia del giornale olandese, cfr. J.D. Popkin, *News and Politics in the Age of Revolution: Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Cornell University Press, London 1989.

⁴ Sulla questione polacca nella stampa internazionale cfr. J. Łojek, *Gazety międzynarodowe w języku francuskim i ich rola w sprawach polskich w epoce Stanisława Augusta*, in *Problemy kultu-*

sisteva nel fornire delle informazioni imparziali spesso utilizzando dei documenti ufficiali (trattati, decreti, discorsi, rapporti) segnalati con data e luogo di provenienza⁵. I redattori degli avvisi rimanevano anonimi⁶ e si astenevano dall'esprimere dei diretti commenti o giudizi di natura politica, anche se questa tendenza, come osserva Simon Burrows, inizia a cambiare a partire dalla fine degli anni Sessanta⁷. Anche Giuseppe Ricuperati osserva che in quel periodo il «mito della notizia obiettiva, tanto più tale quanto meno commentata, veniva lentamente sostituita dal giudizio del giornalista»⁸. Comunque la stampa non era mai libera dalla manipolazione o dalla propaganda dei politici⁹.

La presenza della questione polacca nella stampa italiana di quell'epoca non è ancora stata complessivamente studiata¹⁰, eppure le informazioni sulle turbolenze della Polonia compaiono sulle pagine dei giornali di diversi stati italiani, come la «Gazzetta di Milano»¹¹, le «Notizie del mondo», la «Gazzetta di Firenze» o negli annali, pubblicati a Venezia nella tipografia di Francesco Pitteri dal 1737, della *Storia dell'anno*, titolo che offriva un bilancio «di quella cronaca che giorno per giorno i quotidiani andavano costruendo per il pubblico europeo, una storia a più mani, abile *pastiche*, che talvolta era riassunto di fonti diverse, talvolta semplicemente selezione del superfluo»¹². Il tema ritorna anche nei volumi di alcuni autori, dalla cui penna in un breve arco di tempo escono quattro titoli (i primi tre pubblicati senza il nome dell'autore): *Storia*

della guerra presente tra la Russia e la Porta Ottomana (Venezia, Antonio Graziosi 1770-1776)¹³, una molto concisa *Descrizione storico-politico-geografica del Regno di Polonia, diviso ne' suoi palatinati, compreso nella carta seconda geografica del teatro terrestre della guerra presente tralla Russia, la Polonia e la Porta Ottomana* (Venezia, stamperia Fenzo 1770), *Istoria delle turbolenze della Polonia dalla morte di Elisabetha Petrowna fino alla pace fra la Russia e la porta Ottomana in cui si trovano tutti gli avvenimenti cagione della rivoluzione di quel regno* (Gorizia, Valerio de' Valeri 1774), e la *Storia della guerra originata dalla discordia dei polacchi per la elezione d'un nuovo re di Carlo Rizzardi* (Venezia 1775). Si vede che la città lagunare è, come dice Mario Allegri osservando lo sviluppo del giornalismo settecentesco, «costituzionalmente curiosa e sempre attenta, per motivi insieme politici ed economici, ai "rumori" provenienti da altri paesi: a maggior ragione lo diventa dopo aver abbracciato la decisione di una neutralità fondata sull'equilibrio e quindi sulla previsione»¹⁴. La crisi polacca diviene l'emblema della debolezza del sistema politico e all'epoca, come osserva Franco Venturi, «si presentò come una lotta tra le idee repubblicane e quelle assolutistiche»¹⁵, l'esempio negativo, l'«indicazione di una strada sbagliata, in cui bisogna accuratamente evitare di inoltrarsi»¹⁶.

Nell'affrontare la questione polacca nei titoli italiani prevale generalmente uno stile espositivo, tipico dei gazzettieri che tendono piuttosto ad attenersi ai fatti e mostrano grande reticenza nei commenti. Il miglior rappresentante di questo vecchio modello appare «un gazzettiere ed un compilatore»¹⁷, Domenico Caminer, che non mise mai piede in Polonia e raccolse gli avvisi da diverse fonti informative. All'estremo opposto invece va collocato Giacomo Casanova il quale conobbe il paese vivendoci per nove mesi tra l'ottobre del 1765 ed il luglio del 1766¹⁸. Oltre a conoscere personalmente Sta-

ry literackiej polskiego Oświecenia, red. T. Kostkiewiczowa, Ossolineum, Wrocław 1978, pp. 135-150; P. Ugniewski, *Między absolutyzmem a jakobinizmem. "Gazeta Lejdejska" o Francji i Polsce 1788-1794*, Wydawnictwo DiG, Warszawa 1998.

⁵ Burrows, *The Cosmopolitan Press*, cit., p. 24.

⁶ L'anonimato dava loro «una garanzia di sopravvivenza, una cautela necessaria in un mestiere tutt'altro che privo di rischi», cfr. M. Infelise, *Scrivere gli avvisi: autori ignoti e autori da fama*, in *La invención de las noticias: las relaciones de sucesos entre la literatura y la información (siglos XVI-XVIII)*, a cura di G. Ciappelli, V. Nider, Università degli studi di Trento, Trento 2017, p. 23.

⁷ Ivi, p. 25.

⁸ G. Ricuperati, *Giornali e società nell'Italia dell'«ancien régime» (1668-1789)*, in V. Castronovo, G. Ricuperati, C. Capra, *La stampa italiana dal Cinquecento all'Ottocento*, Laterza, Roma-Bari 1976, p. 351.

⁹ Il re polacco stipendiava negli anni 1774-1793 Jean Manzoni, redattore del «*Courier du Bas-Rhin*», cfr. Łojek, *Gazety międzynarodowe w języku francuskim i ich rola w sprawach polskich w epoce Stanisława Augusta*, cit., pp. 142-143; Burrows, *The Cosmopolitan Press*, cit., pp. 32-33; le lettere del re a Filippo Mazzei mostrano dei tentativi di influenzare anche la «*Gazette de Leyde*», cfr. Ugniewski, *Między absolutyzmem a jakobinizmem*, cit., pp. 23-31.

¹⁰ Un quadro generale del problema è offerto in Venturi, *Settecento riformatore*, cit., pp. 204-225.

¹¹ K. Żaboklicki, «*I torbidi della Polonia*» nella «*Gazzetta di Milano*» (1769) di Giuseppe Parini, in *Studi in memoria di Giovanna Finocchiaro Chimirri*, a cura di S. Cristaldi, CUECM, Catania 2002, pp. 417-433.

¹² Ricuperati, *Giornali e società nell'Italia dell'«ancien régime» (1668-1789)*, cit., p. 241.

¹³ Il libro esce anonimo, comunque nel *Prospetto degli affari attuali dell'Europa, ossia Storia della guerra presente* (Lugano 1793) redatto a partire dal 1788 da Domenico Caminer, a pie' di pagina 55 leggiamo: «possono leggersi quegli avvenimenti nell'opera di Domenico Caminer in 15 volumetti, stampata nel 1770 in Venezia dal Graziosi, ed intitolata "Storia della guerra tra la Russia e la Porta Ottomana", ec.». Le pubblicazioni storiche del gazzettiere veneziano sono enumerate in G.A. Moschini, *Della letteratura veneziana del secolo XVIII*, t. II, Stamperia Palese, Venezia 1806, pp. 121-122.

¹⁴ L. Allegri, *Venezia e il Veneto dopo il Lepanto*, in *Letteratura italiana. Storia e geografia*, vol. II. *L'età moderna*, Einaudi, Torino 1988, p. 986.

¹⁵ Venturi, *Settecento riformatore*, cit., p. 174.

¹⁶ Ivi, p. 175.

¹⁷ *Giornali veneziani nel Settecento*, a cura di M. Berengo, Feltrinelli, Milano 1962, p. 56.

¹⁸ Del suo soggiorno polacco parla Casanova nel *Duello* (1780) e nella *Histoire de ma vie* (capitolo X e XI del terzo tomo). Sugli scritti di Casanova concernenti la Polonia, cfr. J. Reychman, *Polonica w dziełach Casanovy: przyczynek bibliologiczno-bibliograficzny*, «Przegląd Huma-

nislao Augusto Poniatowski, il re polacco, Casanova fu spesso ospitato dalla corte, non solo quella del re ma anche quella di alcuni magnati polacchi, tra cui il principe Adam Czartoryski e soprattutto suo padre, Augusto, consultò inoltre la biblioteca di Monsignor Załuski, la prima biblioteca pubblica a Varsavia. Il presente contributo intende delineare le diverse prospettive adoperate nel presentare la stessa materia storica.

Nel 1770 Domenico Caminer, giornalista veneziano, editore del giornale l'«Europa letteraria», iniziò a pubblicare nell'officina di Antonio Graziosi la *Storia della guerra presente tra la Russia la Porta Ottomana*, un'opera in 14 volumi. Si tratta di una pubblicazione che prende a modello l'annuario *Storia dell'anno* offrendo una sintesi annuale degli accaduti. Ogni tomo, tranne gli ultimi due, è diviso in sei capitoli nei quali viene riportata abbastanza dettagliatamente la cronaca degli eventi a partire dal 1761, anno della morte di Elisabetta Petrovna imperatrice delle Russie, fino al 1774, anno in cui finisce la sudetta guerra. Nel 1770 compaiono i primi cinque volumi, i seguenti riportano sul frontespizio l'anno 1776 e il titolo leggermente cambiato, ossia *Storia della ultima guerra tra la Russia e la Porta Ottomana*. All'interno della pubblicazione tutti i tomi contengono un titolo più ampio che direttamente rimanda al coinvolgimento della Polonia nel panorama bellico (*Storia della guerra presente tra la Russia, la Polonia e la Porta Ottomana*). I sottotitoli dei successivi volumi ci permettono di dividere la materia di quell'ampia pubblicazione in tre parti dedicate in linea di massima a presentare la situazione prima della guerra (1762-1767), lo svolgimento della guerra (1768-1770) e l'ultima fase della guerra con la spartizione della Polonia (1771-1774). Questa tripartizione del materiale viene confermata dai sottotitoli dati ad ogni tomo¹⁹. La questione polacca occupa ovviamente molto spazio nella cronaca di Caminer, il quale spiega:

*Che la guerra presente tra la Russia, e la Porta Ottomana abbia avuta la sua origine dalle turbolenze della Polonia, o almeno che abbiano quelle servito di pretesto alla mossa delle armi è ormai comprovato a segno, che il solo dubitare sarebbe una dimostrazione della più grossolana ignoranza de' fatti de' giorni nostri*²⁰.

Il discorso sulla Polonia comincia nel secondo tomo con gli ultimi anni di regno e la morte di Augusto III, prosegue con l'elezione di Stanislao Augusto Poniatowski protetto dalla Russia. Il re non venne riconosciuto inizialmente dalla Turchia che protestava anche contro la presenza dell'esercito russo nel territorio polacco, prosegue con le turbolenze all'interno del paese, le confederazioni e le sconfitte dei confederati con l'esercito russo, l'attentato dei confederati al re (tomo dodicesimo) – un evento che viene commentato in tutta l'Europa –, fino ad arrivare nel tomo quattordicesimo alla prima spartizione della Polonia tra le tre potenze alleate (1772). La pubblicazione godette di popolarità, ebbe inoltre un'edizione napoletana, greca e tedesca²¹.

Nel 1774 Giacomo Casanova diede alle stampe a Gorizia *Istoria delle turbolenze della Polonia dalla morte di Elisabetha Petrovna fino alla pace fra la Russia e la porta Ottomana in cui si trovano tutti gli avvenimenti cagione della rivoluzione di quel regno*. Come sostiene l'autore, «à cause de la coquinerie de l'imprimeur, qui ne me tint pas les conditions que nous avons stipulées»²² dei sette tomi progettati ed annunciati ai lettori vengano pubblicati solo tre volumi, anche se il quarto, come sostiene l'autore, era pronto²³. Casanova entrò in conflitto con l'editore Valerio de Valerii, il quale nel 1784 intentò una causa giudiziaria di risarcimento per la mancata prosecuzione dell'opera, che si concluse in maniera favorevole per lo stampatore²⁴. Comunque sia, il quarto volume venne ritrovato da Giampiero Bozzolato tra i manoscritti casanoviani e da lui pubblicato nel 1974. Occorre notare che alcune informazioni sulla Polo-

nistyczny», 2, 1966, pp. 163-164; K. Żaboklicki, *La Polonia di Giacomo Casanova*, in *Tra l'Italia e la Polonia*, Accademia Polacca delle Scienze, Warszawa-Roma 2005, pp. 178-192; M. Forycki, *Casanova and his considerations on the partition of Poland*, in *Casanova: Enlightenment philosopher*, ed. by I. Cerman, S. Reynolds, D. Lucci, Oxford University Studies in the Enlightenment, Voltaire Foundation, Oxford 2016, pp. 119-131; L. Palmarini, *La Polonia nelle opere letterarie di Giacomo Casanova*, «Annales Universitatis Paedagogicae Cracoviensis. Studia Historiocolletteraria», 17, 2017, pp. 53-67.

¹⁹ Nei primi tre volumi del sottotitolo leggiamo: «degli avvenimenti antecedenti, della morte della Imperatrice delle Russie Elisabetta; detronizzazione, e morte di Pietro III. Successione a' quel trono di Caterina II. Morte di Augusto III, elezione di Stanislao Poniatowski; ed origine e proseguimento della guerra». Dal quarto fino al sesto il sottotitolo riporta: «degli avvenimenti antecedenti, origine e proseguimento della guerra stessa». Dall'ottavo volume nel sottotitolo leggiamo: «sino alla conclusione della Pace fra le due Potenze, ed agli ultimi considerabili Avvenimenti della Polonia, non che degli altri Regni analoghi alla storia suddetta».

²⁰ *Storia della presente guerra tra la Russia e la Porta Ottomana*, vol. III, Presso Antonio Graziosi, Venezia 1770, pp. 3-4.

²¹ F. Venturi, *La rivolta greca del 1770 e il patriottismo dell'età dei Lumi*, Unione Internazionale degli Studi di Archeologia, Storia e Storia dell'Arte, Roma 1986, p. 36.

²² G. Casanova, *Histoire de ma vie*, t. 3, édition établie d'après le manuscrit autographe sous la direction de G. Lahouati et M.F. Luna avec la collaboration de F. Luccichenti et H. Watzlawick, Gallimard, Paris 2015, p. 875.

²³ *Ibidem*.

²⁴ Le vicende legate alla stampa del trattato sono presentate dettagliatamente da Giacinto Spagnoletti nella prefazione al volume G. Casanova, *Istoria delle turbolenze della Polonia*, a cura di G. Spagnoletti, Guida, Napoli 1974, pp. 7-12. La corrispondenza riguardante i problemi con l'editore si trova in P. Molmenti, *Carteggi Casanoviani. Lettere di Giacomo Casanova e di altri a lui*, Editore Remo Sandron, Firenze 1918, pp. 87-114.

nia e sulla sua crisi politica si trovavano in una pubblicazione precedente di Casanova, ossia nella *Confutazione della Storia del Governo Veneto d'Amelot de la Houssaie*²⁵ edito nel 1769. Nella lettera ad un amico posta in apertura del secondo volume della prima parte dell'*Istoria* Casanova ammette di essersi servito dei ricordi di un certo Rustant. In base a queste parole Carlo Leone Curiel ha messo in discussione l'originalità dell'opera²⁶. Il plagio, almeno parziale, lo ha confermato recentemente Antonio Trampus il quale ha individuato quell'enigmatico amico come Joseph Vicente de Rustant, autore della *Historia de las turbaciones de Polonia, para servir de continuacion a las Decadas de la Guerra de Prussia* (2 voll., Madrid 1768)²⁷. Infatti, l'opera dell'avventuriero²⁸ veneziano deve molto al trattato dello spagnolo, comunque vi sono delle osservazioni riguardanti gli statisti, il re incluso, ed alcuni particolari costumi polacchi che senza dubbio nell'*Istoria* sono dettati dall'esperienza personale di Casanova.

Istoria delle turbolenze riprende, anche se non rigorosamente, la struttura del libro spagnolo²⁹. La materia viene suddivisa, analogamente alla *Storia dell'anno*, secondo le annate, a partire dal 1764, fino al 1770, dunque non arriva alla prima spartizione della Polonia. Tuttavia grazie agli inserti («Origine de' cosacchi», «Prospetto politico o punto di vista sotto il quale la Repubblica di Polonia doveva contemplare l'impero russo – fino all'anno 1763», «Spiegazione di nomi turchi»), che non si trovano nell'opera di Rustant, Casanova riesce ad approfondire la materia studiata ed esaminare la storia più remota, e a presentare un quadro più complesso tenendo conto della geografia³⁰, del clima, dei costumi e del temperamento della nazione. La cronaca serve

all'autore per introdurre delle ampie riflessioni di natura filosofica sul dispotismo e sulla religione³¹, ma anche sul lusso o sui viaggi. Secondo Giampiero Bozzolato, il libro, nonostante gli sforzi, dell'autore non riscosse successo³², di parere diverso è invece Antonio Trampus³³.

Per evidenziare i due diversi modelli di informazione vorrei paragonare alcuni aspetti stilistici usati da entrambi gli autori per elaborare la stessa materia storica. Nel confrontare le due opere il primo aspetto da notare è la narrazione. Quella di Caminer è condotta in terza persona con l'obiettivo di apparire all'opinione pubblica come imparziale. Probabilmente anche per questo l'autore si cela dietro l'anonimato, parla da neutrale cronista, relaziona i fatti accaduti in base ai quali il lettore può da solo riflettere sul progresso della storia perché, come precisa:

L'oggetto della storia è certamente quello di rappresentare a' viventi, ed a' posteri le virtù, e vizj dominanti negli anni de' quali presenta il dettaglio, onde coll'esempio delle virtuose azioni, e coll'orrore in cui lo storico pone le malvagie s'abbia quel giovamento, che talora anche i soli romanzi apportano, che ne dicano alcuni rigidi censori delle piacevoli lezioni. Formatosi da uno storico un tale sistema, e postasi la verità per conduttrice della sua penna null'altro dovrebbe certamente temere che un trasporto di adulazione, o di satira, come anche ne' più accreditati storici, dell'antichità purtroppo rilevasi. Ma quella conduttrice, quella delizia delle anime oneste se gloria apporta al suo seguace, in pericolose vicende non meno lo inabissa spessissimo; quindi uno storico, cui prudenza regoli la mano, a' soli fatti si attiene, e questi pure non altera, ma saggiamente racconta allora quando abbiano in se stessi biasimevoli particolarità, o rispettabili moventi³⁴.

Anche Casanova nella parte preliminare definisce l'obiettivo della sua opera dichiarando: «Io mi accingo nella fine di quest'anno 1773, a scrivere la storia della presente rivoluzione della Polonia, nata da turbolenze che fecero verificarsi in quel vasto regno disgrazie, che non si possono ricapitolare senz'orrore»³⁵. Ponendo all'inizio della frase quel pronome personale il famoso avventuriero impone la sua autorialità. Si attribuisce anche competenza ed esperienza in quanto esperto e giudice. Il suo compito non è soltanto quello di relazio-

²⁵ G. Casanova, *Confutazione della storia del governo veneto d'Amelot de la Houssaie*, t. I, presso Pietro Mortier, Amsterdam 1769, pp. 34-45.

²⁶ C.L. Curiel, *Trieste settecentesca*, Sandron, Palermo 1922, p. 33.

²⁷ A. Trampus, *Gorizia tra la Spagna e la Polonia: la Istoria delle turbolenze di Giacomo Casanova e il mistero risolto di Vicente de Rustant*, in *Da Casanova a Michelstaedter. 200 anni della Biblioteca Statale Isontina*, a cura di A. Polo, Ronzani Editore, Trieste 2022, pp. 35-49.

²⁸ Per l'uso di questo termine cfr. G. Bozzolato, *Proposta per una revisione storiografica: Giacomo Casanova*, Edizioni Dedalo, Bari 1967, pp. XXI-XLVI.

²⁹ Oltre agli inserti, il libro di Casanova ha due capitoli (uno non numerato) in più rispetto al titolo spagnolo, cfr. J.V. de Rustant, *Historia de las turbaciones de la Polonia para servir de continuacion a las Decadas de la Guerra de Prussia*, 2 voll., Imprenta de Pantaleon Aznar, Madrid 1768.

³⁰ Nella descrizione politico-geografica Casanova poteva ispirarsi al secondo volume della *Nuova geografia all'Altezza Reale di Pietro Leopoldo* di Anton Friedrich Büsching apparsa a Firenze nel 1769 nella traduzione italiana di Christian Joseph Jagemann, cfr. A. Trampus, *Storia di un plagio, di un equivoco e di una ripicca, con una lettera inedita di Christian Joseph Jagemann a Giacomo Casanova*, in *Lectüren und Relektüren. Leggere, riflettere e rileggere. Nrescides letereres y lectures critiches*, ed. by L. Moroder, H. Obermair, P. Rina, Istitut Ladin Micurá de RÜ, San Martine de Tor 2021, pp. 500-501.

³¹ M. Skrzypek, *Casanova wśród Sarmatów*, «Przegląd Humanistyczny», 4, 2010, pp. 9-12.

³² Bozzolato, *Casanova uno storico alla ventura*, cit., p. 60. Lo stesso parere presenta Molmenti, *Carteggi casanoviani*, cit., p. 104; G. Spagnolletti, *Presentazione*, in *Casanova, Istoria delle turbolenze della Polonia*, cit., p. 8.

³³ Trampus, *Gorizia tra la Spagna e la Polonia*, cit., p. 45.

³⁴ *Storia della presente guerra tra la Russia e la Porta Ottomana*, vol. III, cit, pp. 4-5.

³⁵ Casanova, *Istoria delle turbolenze della Polonia*, cit., p. 36.

nare i fatti, ma piuttosto di spiegarli, di offrire al lettore una propria visione servendosi di quel «principio di verità»³⁶ del testimone, tipico per la letteratura di viaggio. Nel suo libro, accanto al resoconto degli avvenimenti presentati in terza persona, tratti prevalentemente dal trattato di Rustant, abbiamo degli inserti in cui l'autore si rivolge direttamente al lettore talvolta presentandosi come «chi scrive», talvolta anche in prima persona. Va precisato che entrambe le forme che mettono fortemente in risalto l'individualità autoriale non appaiono nel libro spagnolo. Generalmente questi inserti servono a convincere il lettore non solo della competenza, ma anche dell'esperienza diretta dello scrittore nei riguardi della materia trattata. L'autore fa da testimone e conferma con le sue osservazioni la specificità della società polacca. Uno dei casi riguarda la diversificazione religiosa all'interno del paese e la convivenza pacifica tra i diversi rappresentanti:

*La religione dominante è la cattolica, ma oltre il numero de' greci, ch'è maggiore di quello de' cattolici, v'è anche una quantità considerabile d'Armeni, Sociniani, Arriani, Luterani, e Calvinisti. Vi si trovano ancora Anabattisti, che tengosi celati come dappertutto, poiché dannati anche dalle sette tolleranti. Avvenne nell'anno 1766 allo scrittore di questi fatti un incontro, che non potea avvenirgli che in Polonia. Egli si trovò a desinare a Leopoli con tre vescovi, tutti e tre diocesani e tutti e tre di rito differente: il cattolico era il Sierakowski arcivescovo, il greco era il Szeptijcki, ed il terzo l'Augustinovitz arcivescovo degli armeni*³⁷.

Anche quando descrive il carattere della nazione o i costumi particolari Casanova ostenta la sua esperienza vissuta in Polonia:

*Sono iracondi, ma facili ad addormentare il loro sogno, e capaci d'intendere e rendersi alle buone ragioni generalmente più quando hanno molto bevuto che quando sono digiuni. La qual cosa osservai particolare a quella sola nazione, che propone ed eseguisce bene una cosa, che domanda attività e condotta, malgrado i vapori del vino, che imbriaica le altre nazioni, mentre in Polonia non ha l'ungarico liquore altra forza che quella di animare i suoi cultori svegliando le loro virtù, che per disgrazia poi strascinano seco anche i vizii*³⁸.

La prima persona compare soprattutto nelle descrizioni dei personaggi conosciuti da Casanova durante il suo soggiorno polacco:

*[...] Signor Augusto Sulkowski, principe del Sacro Romano Impero, adorno di rare qualità, di eloquenza dolce ed insinuante, di graziosi ed onesti modi, di amore di patria e di profondo studio unito a forte esperienza. Chi scrive questa storia conobbe questo principe munito d'animo fermo nelle avversità, superiore agli eventi, sprezzatore della Fortuna, vago di meritare, lontano dal pretendere, ed abile nelle negoziazioni*³⁹.

*[Adam Czartoryski] Egli è dotto un poco più che non si conviene ad un principe, ed osservai che ne' suoi parlari, nelle sue azioni non cura né di nascondersi né di propalarsi. Egli dorme nella sua biblioteca. Conobbi che, amante della quiete e della tranquillità, sa prendere ciò nonostante gravi incumbenze, ma le prende con la disinvoltura con cui altri prendono divertimenti di puro solazzo, e tutto ciò che fa lo fa bene. Il solo difetto che notai in lui, e che sul trono sarebbe divenuto grandissimo, mi parve che consistesse nel non saper egli, o non poter risolversi a fingere; quantunque sappia tacere*⁴⁰.

Inoltre non di rado l'autore usa l'appello al lettore per creare un vivo dialogo con il pubblico. Sospende il racconto soprattutto quando vuole porre l'attenzione ai fatti non legati in maniera diretta con la situazione odierna da lui analizzata, perché più remoti o troppo dettagliati. Adopera la prima persona e l'appello diretto al lettore per chiedere scusa del suo indugiare erudito perfino quando traduce il testo spagnolo: «Se ho in quest'importante materia troppo diffusamente discusso me lo perdoni il leggitore: non mi estesi che per provargli la certezza delle mie riflessioni»⁴¹.

Un altro elemento che distingue entrambe le opere è il modo di presentare i personaggi. Caminer si concentra sui fatti, Casanova invece cerca di offrire al lettore un ritratto psicologico degli statisti. Lui stesso osserva nel suo libro l'importanza di questo procedimento:

*Bisogna dire il vero che sappiamo molto in istoria, ma di quello che sappiamo pochissimo è vero. La ragione si è che gli storici non vollero quasi mai impegnarsi a spiegare il carattere particolare de' personaggi che figurano nelle loro storie: forse non li conobbero; ma si può egli chiamar sapere quello di sapere il falso? Una tale scienza è peggiore dell'ignoranza*⁴².

Il personaggio a cui dedica più spazio l'avventuriero è il re polacco, figura presente anche nella pubblicazione

³⁶ L. Braidà, *L'autore assente. L'anonimato nell'editoria italiana nel Settecento*, Laterza, Roma 2019, p. 54.

³⁷ Casanova, *Istoria delle turbolenze della Polonia*, cit., p. 42.

³⁸ Ivi, p. 46.

³⁹ Ivi, p. 40.

⁴⁰ Ivi, p. 94.

⁴¹ Ivi, p. 201. Nel trattato spagnolo leggiamo invece: «Si nos hemos anticipado algo demasiado sobre este importante asunto, no ha sido sino para demostrar la certidumbre de nuestras reflexiones» (Rustant, *Historia de las turbaciones de la Polonia para servir de continuacion a las Decadas de la guerra de Prusia*, cit., p. 185).

⁴² Casanova, *Istoria delle turbolenze della Polonia*, cit., p. 417.

di Caminer. Il gazzettiere generalmente mostra Stanislao Augusto in una luce positiva, soprattutto in opposizione all'anarchia della Repubblica, alla corruzione del sistema. Loda le riforme introdotte dal re polacco riguardo la moneta e l'industria:

Proseguendo intanto Stanislao Augusto nel rimediare a' sommi disordini radicati nella Polonia, regolò il valore delle monete ormai confuso a segno, che appena poteva determinarsi; e nel promuovere gli studi e le scienze divideva fra le cure del trono, e gli ottimi eccitamenti gelosamente il suo tempo. Talmente ingrandiva ogni giorno con nuove fabbriche Varsavia la capitale, e talmente la rendeva brillante cogli spettacoli e le feste che molti grandi lasciate le loro residenze passarono colà a stabilirsi⁴³.

Ne presenta il progetto di «ammolire gli animi» con spettacoli pubblici e «distrarli da una continua attenzione alle civili discordie, onde meno inferociti fra loro i partiti se ne impedissero gli ulteriori disordini e si passasse ad una pacifica conclusione»⁴⁴. Comunque, come si è già accennato, l'autore si limita a fornire fatti: evita pettegolezzi sulla relazione con la zarina, non si sofferma sull'aspetto, sul carattere o sull'indole del re polacco. Casanova usa invece nei confronti del re polacco un tono fortemente elogiativo, pur cadendo nel pettegolezzo. Parlando del soggiorno di Poniatowski alla corte russa non indugia di informare sulla relazione amorosa del polacco con la gran duchessa Caterina. Presenta la famiglia, ritrae l'aspetto del sovrano, ne loda l'educazione, la cultura, il carattere, ne presenta le riforme e non si dimentica di sottolineare il fatto di averlo conosciuto di persona⁴⁵. Va anche notato il suo costante tentativo di spiegare al lettore le ragioni del comportamento del re e la difesa delle sue azioni. In molti passaggi del libro l'autore adopera le proposizioni condizionali, soprattutto quando cerca di giustificare il re polacco dando la colpa dei suoi insuccessi alle circostanze o ad altre persone:

Quel re che ha una mente vasta e giusta, che con le sue mire abbraccia il passato, il presente e l'avvenire, dee ren-

⁴³ Ivi, p. 105.

⁴⁴ *Storia della guerra presente*, vol. III, cit., pp. 105-106.

⁴⁵ Nella presentazione del re Casanova si distacca dal libro spagnolo da cui attinge i fatti. Lo dimostra bene la questione della famiglia del re. Il veneziano scrive «figlio del famoso Poniatowski (che fu prima l'amico di Carlo XII re di Svezia e poi del re di Polonia Augusto secondo) e di Costanza Czartoryski, sorella del nobilissimo principe palatino di Russia, del Gran Cancelliere di Lituana e del vescovo di Poznania» (Casanova, *Istoria delle turbolenze della Polonia*, cit., p. 88), Rustant osserva soltanto «és de una familia originaria, y distinguida de Polonia, aunque no de las primeras; pero emparentada con algunas, como son las de Branicki, y Czartorinsky» (Rustant, *Historia de las turbaciones de la Polonia para servir de continuacion à las Decadas de la guerra de Prusia*, cit., p. 67).

der felice la nazione ch'ei governa. Il re Stanislao avrebbe condotti a prospero fine tutti li suoi savii progetti, se le potenze istesse che lo collocarono sul trono non avessero trovato ed impiegado il modo di porvi ostacolo⁴⁶.

Come ho già accennato sopra, Caminer è concentrato sui fatti, in linea di massima possiamo dire che si sottrae a una valutazione esplicita degli eventi presentati, il che non significa necessariamente che egli sia oggettivo nell'esposizione della storia. Vediamo come entrambi gli autori presentano il giorno antecedente alla dieta straordinaria del 4 ottobre 1767, definita nella storiografia polacca come la «dieta di Replin», per sottolineare l'aggressiva politica dell'ambasciatore russo, Nikolaj Replin. Caminer scrive in maniera concisa attenuando così l'ingerenza russa nella politica polacca:

Arrivò in tale stato di cose la gran giornata del 4 ottobre; fece nel palazzo del Principe Maresciallo della Generale Confederazione [Radziwill] l'apertura del Tribunale di essa, vi si unirono tutti i confederati dissidenti, ed entrate nuove numerose truppe russe in Varsavia si appostarono ne' principali luoghi, e specialmente circondarono il Palazzo del loro Ambasciatore, e lo fortificarono con sei cannoni⁴⁷.

Casanova invece in base al testo spagnolo che traduce fedelmente, presenta i fatti in maniera più dettagliata e – sempre attenendosi a Rustant – li commenta aggiungendo riflessioni di tipo moralistico senza lasciare spazio al libero giudizio del lettore. Nel descrivere la situazione punta sulla presenza dell'esercito russo nella capitale per rendere il clima del terrore creato da Replin ed esprime anche il giudizio di sdegno:

Dovendosi aprir la Dieta il giorno 5 di ottobre, il giorno 3 entrò in Varsavia un grosso corpo di granatieri con sei pezzi di cannone, il quale corpo unito a' cosacchi ed a tre battaglioni di truppe regolate della medesima nazione formavano un'armata di sei mila uomini, otto altri mila accammando nelle vicinanze della città, ripartite all'intorno e formando cordone; sicché niuno potea più né uscire né entrare che non avesse prima sostenuto il più rigoroso esame. A' signori della Dieta medesimi non era permesso più uscire senza un passaporto firmato dal principe Replin. Quanto alle truppe interiori, esse furono divise in grossi corpi di guardia per le piazze della città, ed i cosacchi giravano in pattuglie giorno e notte per tutte le strade.

Questa era la situazione della capitale del regno di Polonia, risiedendovi il monarca, centro d'una potente nazione, che ne' suoi deputati congregati rappresentava la repubblica, oppressa nell'esercizio della sua sovranità. Quale stra-

⁴⁶ Casanova, *Istoria delle turbolenze della Polonia*, cit., p. 220.

⁴⁷ *Storia della guerra presente tra la Russia e la Porta Ottomana*, vol. III, cit., pp. 135-136.

*nissimo contegno per una potenza a cui, sotto il pretesto d'essere riconosciuta per amica ed alleata, si lascia esercitare il più odioso dispotismo!*⁴⁸

In seguito, nel corso degli avvenimenti, Caminer osserva l'atteggiamento del principe russo di fronte al mancato accordo dei polacchi notandone l'uso della forza (l'arresto di alcuni deputati) ma giustificandolo:

*Scioltasi senza effetto anche questa sessione conobbe finalmente il russo ambasciatore non esservi rimedio alcuno, né modo di conciliazione senza una delle più forti risoluzioni. Già pattuglie di Cosacchi scorrevano ogni notte per le strade della capitale, ed i principali posti erano da esse occupati i vescovi di Cracovia, di Kiovia, il castellano di Cracovia stessa ed altri de' più opposenti furono arrestati, spogliati di tutte le loro carte e trasportati nello stesso istante a Smolensko. Un fatto così strepitoso ad a cui non eravi chi s'attendesse rese mutoli tutti gli altri opposenti e timorosi di una eguale sorte, lasciarono libero il campo nella sessione del di 16. a loro avversari*⁴⁹.

Il gazzettiere, come molti osservatori di allora, attribuisce la responsabilità della violenta azione russa all'anarchia polacca⁵⁰. Casanova invece, traducendo alla lettera il testo di Rustant, è molto più diretto nella valutazione negativa della tattica russa a cui oppone il corag-

gio e la costanza nella resistenza dei polacchi, tace però sulla – criticata da molti osservatori⁵¹ – passività del re. Anche questa volta esprime l'indignazione per l'operato di Repnin: «Durerebbe fatica un curioso a trovar nelle storie de' passati tempi un avvenimento più scandaloso, un colpo di dispotismo più mostruoso di questo ordito da quest'ambasciatore nella notte del dí 13 di ottobre»⁵². A giudicare dall'esposizione dei fatti sopraccitati sembra che la cronaca di Caminer, almeno in questo passaggio, corrisponda più alla prospettiva filorussa. Vale la pena notare che nell'appendice al primo volume della pubblicazione troviamo due saggi di Voltaire – famoso critico dell'anarchia polacca⁵³ – dedicati alla Russia, il che potrebbe essere un elemento significativo. Del resto l'«Europa letteraria» diretta dal gazzettiere presentava la Russia in modo positivo e perfino pieno di ammirazione⁵⁴. Casanova invece nel riprendere il testo spagnolo pare più vicino alla visione dei confederati polacchi, anche se mette sempre in buona luce Stanislaò Augusto e ne giustifica la condotta. Nella presentazione degli eventi l'avventuriero ostenta di essersi servito delle «fonti pure»⁵⁵ e critica i gazzettieri di presentare in maniera parziale i fatti dettati dall'«autorità dell'ambasciatore russo, che li fece scrivere non tali quali avvennero, ma come egli desiderava che fossero avvenuti»⁵⁶.

In conclusione, i due libri qui presentati rappresentano due modi diversi di informare sulle vicende polacche, anche se bisogna notare che entrambi presentano l'argomento in una prospettiva molto ampia che coinvolge praticamente tutti gli eventi accaduti nell'arco del tempo studiato nel tentativo di evidenziare le relazioni profonde tra di essi e di darne un'interpretazione il più plausibile possibile. È un approccio tipico di un annuario come la *Storia dell'anno*. Caminer è più riassuntivo, legato alla situazione attuale, Casanova sicuramente ostenta di più un'ambizione storica e filosofica. Nel testo adattato dallo spagnolo l'avventuriero veneziano introduce degli inserti per spiegare le origini di alcuni problemi storici o perfino linguistici, ha una *verve* polemica.

⁴⁸ Casanova, *Istoria delle turbolenze della Polonia*, cit., pp. 270-271. Rustant scrive: «Enfin, acercandose la avertura de la Dieta, la antevispera, que fue el dia 3. de Octubre, entrò un grueso cuerpo de granaderos en Varsovia con seis piezas de cañon, cuyas tropas unidas à los Cosakos, y tres batallones de tropa reglada de la misma nacion, formaban un cuerpo de seis mil hombres, sin contar otros ocho mil que campaban en las cercanias de esta capital. Repar tieronse las tropas de afuera à modo de cordon al rededor de esta Ciudad, sin que nadie pudiese entrar, ni salir, que no padeciese el mas rigoroso examen; y à los Señores de la Dieta tam poco se les permitia ausentarse sin passaporte, firmado del Principe Rapnin. En quanto à las tropas de lo interior, se formaron gruesos cuerpos de guardia en las plazuelas, y los Cosakos patrullaron de noche, y dia en todas las calles. Tal era la situacion en que se hallaba Varsovia, Capital del Reyno de Polonia, residencia de su Monarca que se mantenía en ella, centro de una poderosa nacion, que representaba por sus Diputados congregados la Republica, primida en el libre egercicio de su Soberania. Què estraña deferencia por una Potencia, la qual con el pretexto de amiga, y aliada se la deja egercer el mas iniquo despotismo!» (Rustant, *Historia de las turbaciones de la Polonia para servir de continuacion à las Decadas de la guerra de Prusia*, cit., pp. 290-291).

⁴⁹ *Storia della guerra presente tra la Russia e la Porta Ottomana*, vol. III, cit., p. 138.

⁵⁰ John Williams sull'operato della Russia scrive: «But it is generally believed that she had no other motives for taking this step than those of serving her friend Poniatowski and a desire of correcting some of the abuses which the Poles had made of their liberties» (*The rise, progress and present state of the northern governments*, t. II, T. Becket, London 1777, p. 620). L'opinione condivisa da molti filosofi, cfr. M. Belissa, *La République polonaise dans le debat politique des Lumières* in G. Bonnot de Mably, *Du gouvernement et des lois de la Pologne*, Éditions Kimé, Paris 2008, pp. 71-77.

⁵¹ S. Lubomirski, *Pod władzą księcia Repnina. Ułamki pamiętników i dzienników historycznych (1764-1768)*, red. J. Łojek, Pax, Warszawa 1971.

⁵² Casanova, *Istoria delle turbolenze della Polonia*, cit., pp. 277-278. Rustant scrive: «Nunca se cometiò igual escandalo, ni se egerciò despotismo mas inaudito, que el que egecutò el Ministro de Rusia, la noche del 13. de Octubre» (*Historia de las turbaciones de la Polonia para servir de continuacion à las Decadas de la guerra de Prusia*, cit., p. 306).

⁵³ S. Fiszer, *L'image de la Pologne et des Polonais dans l'œuvre de Voltaire*, Voltaire Foundation, Oxford 2001.

⁵⁴ F. Venturi, *Qui est le traducteur de l'essai sur la littérature russe?*, «Revue des études slaves», XXXVIII, 1961, pp. 217-221.

⁵⁵ Casanova, *Istoria delle turbolenze della Polonia*, cit., p. 357.

⁵⁶ *Ibidem*. Anche in questo passaggio Casanova riprende, anche se non alla lettera, le parole di Rustant diffidente verso la versione russa dei fatti.

Comunque, per quanto riguarda gli avvenimenti attuali, entrambi i compilatori dispongono di notizie piuttosto corrette. Ciò che li distingue è il modo di presentare gli eventi discussi in tutta l'Europa. Caminer si lascia influenzare dalla prospettiva filorusa, piuttosto dominante in Europa, Casanova invece sceglie di adattare il libro spagnolo molto più vicino all'ambiente favorevole ai confederati che l'avventuriero del resto dovette conoscere dopo il suo allontanamento dalla capitale polacca dovuto al famoso duello con Branicki⁵⁷. Dal punto di vista stilistico, il primo autore si preoccupa dell'esposizione imparziale dei fatti, obbligatoriamente in terza persona, adoperando lo stile tipico dei gazzettieri che informano e non commentano. Nondimeno il modo di presentazione dei fatti indica l'uso di fonti tendenziose. L'avventuriero invece, pur servendosi del libro altrui, propone per un'ottica soggettiva, non di rado adoperando la prima persona e ricorre alle proprie esperienze e conoscenze per rafforzare l'autenticità del resoconto. Si tratta di un discorso più riflessivo, emotivamente coinvolgente, ma anch'esso non privo di tendenziosità visibile soprattutto nell'apologia del sovrano polacco⁵⁸. Quell'elogio troppo forzato scompare successivamente nel resoconto dei fatti presentati nell'*Histoire de ma vie*, dove l'autore risulta molto più aspro nel suo giudizio⁵⁹. Entrambi i titoli esaminati basandosi sulle notizie circolanti in Europa presentano un taglio specifico del complesso quadro delle vicende politiche.

⁵⁷ Casanova, *Histoire de ma vie*, cit., pp. 341-345.

⁵⁸ Questo elemento lo distingue anche dal testo di Rustant, che comunque, è favorevole al re polacco.

⁵⁹ Casanova, *Histoire de ma vie*, cit., pp. 876-877. Quell'eccessivo tono ha fatto nascere un'ipotesi presentata da Marian Skrzypek che il libro fosse stato ispirato o addirittura commissionato dal re polacco il quale fu molto generoso nei riguardi dell'avventuriero (M. Skrzypek, *Casanova wśród Sarmatów*, «Przegląd Humanistyczny», 4, 2010, pp. 5-18: 9), di parere contrario è François Rosset che recentemente ha scritto: «C'est en vain que l'on chercherait d'autres motivations à l'écriture de ce traité. Personne n'a rien demandé à Casanova, ni les Confédérés de Wielhorski, ni le roi de Pologne, ni les agents de Catherina II» e riassumendo in breve «L'Istoria delle turbolenze della Polonia est, de fait, un libre pour rien» (F. Rosset, *Les turbolenze de Casanova en contrepoint des Considérations de Rousseau: variations sur la Pologne*, in *Casanova/Rousseau. Lectures croisées*, dir. J.C. Igalens, É. Leborgne, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2019, pp. 28-29).



Citation: Justyna Łukasiewicz, Małgorzata Ewa Kowalczyk (2023). L'immagine degli italiani nella letteratura odepórica polacca del Secolo dei Lumi: i diari di Moszyński e Węgierski. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 105-114. doi: 10.36253/ds-14230

Copyright: ©2023 Justyna Łukasiewicz, Małgorzata Ewa Kowalczyk. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Daniela Mangione.

Articles

L'immagine degli italiani nella letteratura odepórica polacca del Secolo dei Lumi: i diari di Moszyński e Węgierski

JUSTYNA ŁUKASZEWICZ, MAŁGORZATA EWA KOWALCZYK

Università di Breslavia

Abstract. The article is dedicated to two travelogues written in French by leading figures of the Polish Enlightenment such as Tomasz Kajetan Węgierski and August Fryderyk Moszyński. It aims to present and compare the portrayal of Italians conveyed by the two travellers. Węgierski toured to Italy in 1779, while Moszyński went to Italy between 1785 and 1786. The authors of this article mainly focus on the two travellers' attitudes towards the people they met along their journeys and their observations of Italians in general as well as the inhabitants of different regions. Moszyński and Węgierski's perception of certain aspects of Italian lifestyle and society have also been discussed in this paper. The analysis of the two journals shows that the authors were good and critical observers, who wanted to convey a subjective but realistic view of the country they visited.

Keywords: Italian journey, travel writing, image of Italians, August Fryderyk Moszyński, Tomasz Kajetan Węgierski.

Lo studio dell'immagine dell'Altro nei diari considerati in questa sede si situa all'incrocio di vari campi di ricerca comparatistica: viaggio in Italia, imagologia e italianismo, ovvero «l'interesse per la letteratura, la cultura e lo spazio naturale dell'Italia» che ha lasciato (e continua a lasciare) tracce in innumerevoli opere di tutte le letterature occidentali¹ in virtù dell'attrazione per l'italianità, definita quale «un insieme di caratteristiche percepite come appartenenti alla mentalità degli abitanti, al clima e al paesaggio, all'ambiente spirituale e intellettuale dell'Italia»². Per quanto riguarda l'imagologia, condividiamo il parere di Joep Leerssen, secondo cui «le rappresentazioni di tipi nazionali ([...] etnotipi) [sono] oggetti discorsivi: percorsi narrativi e formule retoriche»³. La percezione degli italiani nella cultura polacca settecentesca è stata approfondita, tra l'altro, attraverso studi panoramici, dedi-

¹ O. Płaszczewska, *Przestrzenie komparatystyki - italianizm*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2010, p. 260. D'ora innanzi, la traduzione in italiano di tutte le citazioni è a nostra cura.

² Ivi, p. 268.

³ J. Leerssen, *Imagologia: o zastosowaniu etniczności do nadawania światu sensu*, «Porównania», 2, 21, 2017, p. 12.

cati all'immagine dell'Italia nella letteratura geografica e odeporica polacca dell'epoca⁴ e alla «frontiera letteraria» italo-polacca del Secolo dei Lumi⁵. In questa sede ci concentriamo su due diari di viaggio in Italia, scritti da protagonisti dell'Illuminismo polacco, con lo scopo di analizzare e paragonare le visioni degli italiani in essi contenute. Nel presente lavoro non è, invece, inclusa la percezione dell'arte italiana, già oggetto di altre indagini⁶. La percezione della natura nei diari presi qui in considerazione sarà al centro di trattazioni future.

Sia August Fryderyk Moszyński (1731-1786) sia Tomasz Kajetan Węgierski (1755-1787) partirono dalla Repubblica delle Due Nazioni per compiere un viaggio in Italia nel periodo di punta dell'Illuminismo polacco, tra la seconda (1772) e la terza (1793) spartizione della Polonia⁷, sotto il regno di Stanislao Augusto (1764-1795), francofilo, anglofilo e italofilo⁸. Moszyński e Węgierski, per età appartenenti a due generazioni diverse, erano istruiti e brillanti partecipi della corrente illuminista, attivi in diversi campi. Tutti e due stanchi e delusi dalla loro situazione in Polonia, si misero in viaggio per l'Italia per rin vigorirsi ed entrambi morirono all'estero. I due viaggiatori scrissero i propri diari in francese, lingua franca dell'epoca, in particolare tra nobili

(come Węgierski)⁹ e aristocratici (come Moszyński)¹⁰. I due conoscevano anche in qualche misura l'italiano. Węgierski era interessato ai dialetti di questa lingua¹¹ (ammirava il veneziano)¹², mentre nel suo diario Moszyński usava volentieri l'espressione italiana *e tanto basta*¹³. Entrambi si erano preparati a visitare l'Italia attraverso delle letture, in parte comuni, tra le quali *Voyage d'un français en Italie, fait dans les années 1765 et 1766* di Joseph Jérôme Lefrançois de Lalande (Parigi 1769). I due viaggiatori, tuttavia, trattarono questa fonte in maniera critica, prendendone le distanze in base alle proprie osservazioni: «Lalande, secondo la sua consuetudine, raccomanda ciò che non vale la pena di guardare e omette, invece, cose molto più interessanti»¹⁴; «Si noti che il sig. Lalande deve essersi basato su relazioni inaffidabili, perché riporta cose che non ci sono»¹⁵. Moszyński aveva alle spalle l'esperienza di un precedente viaggio in Italia, compiuto circa quarant'anni prima, verso il 1747. Nel diario talvolta paragona le sue impressioni recenti a quelle di allora: ad esempio, a Venezia trova «il popolo tanto allegro, buono e sottomesso quanto all'epoca» e menziona «la dissolutezza, la galanteria e la devozione superficiale» dei Veneziani¹⁶.

Il conte Moszyński, di origine polacco-sassone, sassone di spicco, cosmopolita, uomo di interessi enciclo-

⁴ M.E. Kowalczyk, *Obraz Włoch w polskim piśmiennictwie geograficznym i podróżniczym osiemnastego wieku*, Wydawnictwo Adam Marszałek, Toruń 2005.

⁵ J. Łukaszewicz, *Włosko-polskie pogranicze literackie za panowania Stanisława Augusta*, Universitas, Kraków 2021.

⁶ Per quanto riguarda August Fryderyk Moszyński, vedi M. Wyrzykowska, *Percepcja barokowych dzieł sztuki w XVIII wieku w świetle "Dziennika podróży do Francji i Włoch w latach 1784-1786" Augusta Moszyńskiego*, «Quart», 1, 2012, pp. 19-43; Z. Ważbiński, *August Moszyński – i jego spotkania ze sztuką wenecką*, in *Polska i Europa w dobie nowożytnej. Księga pamiątkowa dedykowana Profesorowi Juliuszowi Chrościckiemu*, a cura di T. Bernatowicz, Zamek Królewski-Arx Regia, Warszawa 2009, pp. 483-496.

⁷ Altri viaggiatori provenienti dalla Repubblica delle Due Nazioni scrissero in questo periodo diari di viaggio in Italia. Citiamo quelli pubblicati nel XXI secolo: T.K. Morawska, *Diariusz podróży, 1773-1774*, a cura di B. Rok, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2002; K. Platerowa, *Moja podróż do Włoch. Dziennik z lat 1785-1786*, a cura di M.E. Kowalczyk, Wydawnictwo LTW, Łomianki 2013; F.K. Bohusz, *Dzienniki podróży*, a cura di F. Wolański, Księgarnia Akademicka, Kraków-Wrocław 2014; *Dziennik podróży Franciszka Bielińskiego z lat 1787-1788*, edizione critica a cura di M. Forycki, in *Europejskie drogi staropolskich peregrynantów*, a cura di B. Rok, F. Wolański, Księgarnia Akademicka, Kraków-Wrocław 2018, pp. 325-431.

⁸ L'ultimo re di Polonia si circondava di italiani (in particolare artisti, quali Marcello Bacciarelli, e consiglieri politico-diplomatici, quali Scipione Piattoli), conosceva l'italiano, apprezzava l'arte italiana e riceveva dall'Italia molte informazioni attraverso i suoi agenti, ma non riuscì mai a compiere un viaggio nel Bel Paese. Si veda soprattutto S. Graciotti, *Per non morire: Stanislao Augusto e l'Italia*, in *Polonia 1795 / Venezia 1797: morte ed eredità di due repubbliche*, Atti del X Convegno di Studi ideato da J. Axer e S. Mossakowski (Varsavia, 13-18 aprile 1996), red. H. Osiecka-Samsonowicz e A. Rabińska, Instytut Sztuki PAN, Warszawa 2002, pp. 7-29.

⁹ Nella sezione Manoscritti della Biblioteca Jagellonica di Cracovia (dòra in poi BJ) sono conservati i diari di Węgierski sotto forma di lettere, redatte durante i suoi viaggi in Italia, nei Caraibi e in Nord America negli anni 1779-1783: Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgierski Polonois, écrites à différentes personnes, pendant son séjour en Italie et son voyage en Amérique fait l'année 1783 au quel on joint le journal, écrit par l'Auteur, sur fin de ses jours*, cc. 1-165v.

¹⁰ Nella Biblioteca dei Principi Czartoryski di Cracovia sono custoditi quattro quaderni della relazione del viaggio che condusse Moszyński in Francia e in Italia negli anni 1784-1786: manoscritto 1536 I Rkps (Cahier II), manoscritto 1537 II Rkps (Cahier IV), manoscritto 1538 II Rkps (Cahier V), manoscritto 1535 III Rkps (Cahier VII). Ne esiste una traduzione polacca: A.F. Moszyński, *Dziennik podróży do Francji i Włoch 1784-1786*, trad. a cura di B. Zboińska-Daszyńska, Wydawnictwo Literackie, Kraków 1970, da cui provengono tutti i brani citati in questo saggio, tradotti da noi in italiano.

¹¹ Cfr. A. Sajkowski, *Włoskie przygody Polaków. Wiek XVI-XVIII*, Państwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa 1973, p. 203.

¹² «Il ne serait point de paradoxe à dire, que le dialecte vénitien est la plus belle langue de l'Europe» (BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgierski Polonois*, cit., c. 31v).

¹³ Ad esempio: «Non cerco di istruire gli altri, tanto meno di limitarmi nel giudizio. Voglio ricordare a me stesso ciò che mi ha interessato o che ha suscitato sentimenti positivi o negativi; mi limito a fare un resoconto a me stesso *e tanto basta*» (Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 226). Tra le altre parole italiane nel testo di Moszyński citiamo: mezzogiorno, scagliole, marcolino, pozzolana, carceri, lazzarone, presepi, zendale, tabarro.

¹⁴ BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgierski Polonois*, cit., c. 6. Tutti i brani citati da questo manoscritto sono stati da noi tradotti in italiano.

¹⁵ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 289.

¹⁶ Ivi, p. 565.

pedici, appassionato delle scienze, architetto, esperto di numismatica, nacque a Dresda e da giovane era legato alla corte sassone di Augusto III per poi diventare amico e stretto collaboratore del re Stanislao Augusto. A Varsavia svolse varie funzioni connesse alle collezioni e agli edifici reali, nonché al Teatro Nazionale fondato nel 1765; organizzò per il re un gabinetto di fisica e astronomia e scrisse diversi memoriali anche su questioni economiche¹⁷. Il suo viaggio era finanziato dal sovrano e la sua relazione di viaggio gli era destinata.

Il viaggiatore giunse a Genova alla fine del marzo 1785, si fermò a Firenze, soggiornò a Roma da maggio a ottobre e poi a Napoli fino all'aprile del 1786. Da lì andò a Roma, a Padova e a Venezia, dove morì il 3 luglio 1786¹⁸. Il suo viaggio attraverso l'Italia durò 15 mesi. Dalla lettura del diario emergono diverse caratteristiche di un viaggiatore illuminista *par excellence*: erudito e colto, esprime opinioni che tradiscono una forte personalità e sottolinea la soggettività dei suoi commenti; è severo e spesso ironico, ma vede anche i lati positivi di quanto criticato, osserva lo stesso oggetto da prospettive diverse e ricorre volentieri a paragoni; il suo racconto è vivido e la sua visione dell'Italia è individuale¹⁹. Il diario di Moszyński contiene notizie dettagliate e riflessioni acute su una gamma straordinariamente ampia di interessi, quali il teatro, l'architettura, le tecniche di conservazione dei dipinti e le maree. Delinea utili progetti architettonici: a Venezia quello di un acquedotto, proponendo soluzioni che tengono conto della fattibilità e del contenimento dei costi, a Roma quello della ricostruzione e utilizzo del Colosseo.

Węgiński, poeta, satirico e scrittore di talento, nacque in una famiglia nobile benestante. Ricevette un'attenta educazione domestica e una solida formazione scolastica, conseguita tra il 1764 e il 1771 presso l'elitario Collegium Nobilium di Varsavia. Poco dopo aver lasciato la scuola, si dedicò alacremente alle attività letterarie. Nei suoi scritti maliziosi e allusivi, sia in prosa che in versi, smascherava senza pietà la presunta moralità di

noti personaggi polacchi e biasimava la degenerazione della vita socio-politica. La messa in ridicolo di aristocratici gli causò l'esclusione dai circoli sociali di Varsavia. La sua penna tagliente e i suoi giudizi intransigenti gli valsero molti acerrimi nemici. L'aridità della sua vita e le speranze deluse di una carriera politica furono determinanti per la sua decisione di lasciare il Paese²⁰.

Węgiński arrivò nella Penisola appenninica nell'autunno del 1779, via Spa, Aquisgrana, Colonia, Magonza, Francoforte sul Meno, Augusta, Innsbruck, Rovereto e Trento. Durante i suoi viaggi in Italia, scrisse un diario sotto forma di lettere indirizzate a un'amica, una certa Julia. Questo odepórico non è, purtroppo, completo: sono rimaste solo sette lettere integrali, composte tra il novembre e il dicembre 1779 da Verona, Vicenza, Padova e Venezia, oltre all'inizio di un'ottava, anch'essa data a Venezia. Disponiamo anche dei commenti del poeta ad alcune lettere mancanti, quattro dei quali si riferiscono alla città di San Marco e uno a Ferrara. Si è conservato, inoltre, il frammento di una lettera scritta da Roma e dedicata alle catacombe, dal cui contenuto apprendiamo che il poeta aveva intenzione di tornare a Venezia²¹.

Węgiński era un viaggiatore esperto e un eccellente osservatore. Le sue lettere non contengono aride presentazioni di opere d'arte e di architettura, enumerazioni di iscrizioni o esemplari raccolti nei gabinetti di storia naturale. Al contrario, ci troviamo di fronte ad avvincenti relazioni, spesso sotto forma di aneddoti, dei costumi e della mentalità degli abitanti dell'Italia, del loro aspetto, dei loro tratti caratteriali, dei loro passatempi o delle loro abitazioni²².

1. CONTATTI DEI VIAGGIATORI CON GLI ITALIANI

Prima di attraversare le Alpi, Węgiński sollecitò diverse lettere di raccomandazione per essere introdotto nei salotti dell'aristocrazia italiana²³. Grazie a tali lettere il poeta polacco conobbe a Verona una contessa affasci-

¹⁷ Cfr. K. Wierzbicka-Michalska, *Moszyński August Fryderyk*, in *Polski słownik biograficzny*, a cura di E. Rostworowski, vol. 22, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1977, pp. 108-112.

¹⁸ Per i risultati delle più recenti ricerche relative alle circostanze della sua morte vedi: J. Łukaszewicz, *La Padova di August Fryderyk Moszyński*, «Italica Wratislaviensia», 12, 2021, 1, pp. 123-140, e Ead., *August Fryderyk Moszyński, un illuminista polacco in viaggio tra Padova e Venezia*, /«Perspectives on Culture»/«Prospettive sulla cultura», 2/1(41), 2023, pp. 89-103. DOI: 10.35765/pk.2023.410201.09. (in corso di stampa).

¹⁹ Cfr. T. Kostkiewiczowa, *L'Italie vue par des Polonais éclairés. Relations des voyages de Stanisław Kostka Potocki et d'August Moszyński*, in *Viaggiatori polacchi in Italia*, a cura di E. Kanceff e R.K. Lewański, Slatkine, Genève 1988, pp. 205-210.

²⁰ Cfr. W. Kanończuk, *Pożyteczny obywatel z Grabowa, czyli nieznaną kartę biografii Tomasza Kajetana Węgińskiego*, «Pamiętnik Literacki», 3, 2017, pp. 235-250; P. Kaczyński, *Niedokończona podróż. Proza Tomasza Kajetana Węgińskiego. Studia i przekroje*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2001, pp. 19-51.

²¹ BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgiński Polonois*, cc. 2-49.

²² Cfr. M.E. Kowalczyk, *Le lettere di Tomasz Kajetan Węgiński scritte durante il viaggio del 1779 attraverso il Veneto*, «Italica Wratislaviensia», 12, 2021, 2, pp. 69-85; P. Kaczyński, *Niemieckie i włoskie miasta w oczach oświeconego Polaka (Listy T.K. Węgińskiego z podróży po Niemczech i Włoszech)*, «Prace Historycznoliterackie», 16, 1993, pp. 87-103.

²³ Per quanto riguarda l'importanza delle lettere di raccomandazione per i viaggiatori dell'epoca si veda A. Mączak, *Peregrynacje, wojaże, turystyka*, Książka i Wiedza, Warszawa 2001, p. 160.

nante, colta e «molto illuminata», di cui purtroppo non fece il nome. Questa lo introdusse nella vita sociale della città. Con simili raccomandazioni, si recò a Vicenza: «Colui per il quale portavo la lettera mi mostrò tutto ciò che valeva la pena di vedere nella sua piccola patria»²⁴. A Padova, invece, lettere di raccomandazione garantirono a Węgierski la conoscenza di Giovanni Alvise Mocenigo, patrizio veneziano e mecenate delle arti, il quale invitò il viaggiatore al matrimonio della figlia. Durante la cerimonia nuziale il poeta conobbe molti nobili cittadini della Repubblica di Venezia, tra cui Francesco Lorenzo Morosini, custode della Basilica di San Marco, «un piccolo gobbo simpatico, con un animo raffinato»²⁵.

Węgierski era socievole e amava stringere amicizie, anche occasionali. In ogni città che visitava si sforzava di essere presente nei luoghi d'incontro della società: entrava nei caffè, frequentava i casinò e passeggiava nelle piazze, osservando con interesse la nobiltà locale che sfilava in carrozza. Né aveva la minima reticenza a passare da residenze private quando voleva vederle: ad esempio, a Villa Almerico-Capra, detta La Rotonda, trovò il padrone di casa «in vestaglia, a cenare», ma gli fu gentilmente concesso di visitare la casa. Non soddisfatto, il poeta si rammaricò di non essere stato invitato a cena²⁶.

Moszyński si differenziava da Węgierski a tal proposito: «Come menziona più volte nel suo diario, il conte evitava la 'compagnia' e frequentava, invece, studiosi, collezionisti, artisti, ecc.»²⁷; tra l'altro, a Firenze conobbe «il famoso Felix Fontana, naturalista, direttore e creatore del Gabinetto di Fisica e Storia Naturale, il più grande che esistesse all'epoca in Europa»²⁸, a Roma il cardinale Francesco Saverio de Zelada, bibliotecario di Santa Romana Chiesa e antiquario, «un uomo veramente pieno di meriti e di zelo nel diffondere il progresso delle arti e delle scienze»²⁹, a Napoli «il Della Vega, direttore del Museo di Ercolano, [che] gli mostrava le collezioni, e il signor Ferraresi, architetto napoletano, [che] andava con lui a Paestum e si arrampicava sulla scala per misurare i templi»³⁰; a Firenze incontrò il Bandini, direttore della Laurenziana, «studioso di grande modestia e cortesia»³¹. A Padova Moszyński fece conoscenza con Simone Filippo Stratico, il colto direttore del Gabinetto di Fisica, e visitò

il Prato della Valle in compagnia dell'illustre Andrea Memmo, promotore del progetto di rinnovamento della piazza al servizio della Serenissima³². Il suo accesso a personalità di rilievo era garantito dalla sua stretta relazione con il re di Polonia (anche se viaggiava sotto mentite spoglie) e dai suoi legami massonici³³.

Ricordando il suo viaggio giovanile in Italia, Moszyński nota che da allora un'intera generazione si era estinta e che le persone di vero affetto si trovavano tra la plebe piuttosto che nelle classi elevate³⁴. Il suo diario conserva le tracce della sua curiosità nei confronti della gente semplice, alimentata dal suo bisogno di avvicinarsi al vero:

Pensavo di non vedere nulla se non partecipavo agli incontri sociali, se non assistevo alle rappresentazioni teatrali, se non andavo di qua e di là a guardare i quadri, le statue e persino gli epitaffi nelle chiese. Ma mi convinsi più tardi – quando imparai che le corti, i cortigiani, la bella società, e perfino la musica e i dipinti hanno ovunque molti tratti in comune – che le sfumature differiscono poco, e che il carattere, l'intelligenza e i volti delle persone di buon tono seguono un unico modello; così sentii che dovevo associarmi a gruppi di persone più genuine, cioè al nuovo partito chiamato 'il popolo'...»³⁵.

In genere, nonostante la moltitudine delle sue varie osservazioni critiche, l'atteggiamento del conte è molto aperto nei confronti del paese che sta visitando, come testimonia quest'affermazione annotata a Venezia: «Quando si viaggia, si diventa cosmopoliti: il luogo in cui ci si trova diventa per un po' una patria d'adozione. È opportuno e prudente amare questa patria»³⁶.

Vale la pena menzionare un famoso italiano che Moszyński non incontrò in Italia, ma che aveva conosciuto qualche anno prima a Varsavia: Cagliostro, che durante le sue incessanti peregrinazioni attraverso l'Europa soggiornò nella capitale polacca per circa due mesi nel 1780. A questi Moszyński dedicò un opuscolo intitolato *Cagliostro démasqué à Varsovie ou relation authentique de ses opérations alchimiques et magiques faites dans cette capitale en 1780 par un témoin oculaire* (1786). Inoltre nel suo diario, su influenza della lettura di articoli di giornale sul celebre affare della collana, si abbandonò a una lunghissima digressione riguardante il cardinale Rohan, Cagliostro e il proprio contributo allo smasche-

²⁴ BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgierski Polonois*, cit., c. 13.

²⁵ Ivi, cc. 23-24.

²⁶ Ivi, c. 14.

²⁷ B. Zboińska-Daszyńska, *Wstęp [Introduzione]* a Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., pp. 29-30.

²⁸ Ivi, p. 30.

²⁹ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 439.

³⁰ Zboińska-Daszyńska, cit., p. 30.

³¹ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., pp. 205-206.

³² Cfr. Łukaszewicz, *La Padova di August Fryderyk Moszyński*, cit., pp. 131-132, e Ead., *August Fryderyk Moszyński, un illuminista polacco in viaggio tra Padova e Venezia*, cit.

³³ Nel 1769 fu eletto Gran Maestro della loggia di Varsavia (cfr. Wierzbicka-Michalska, *Moszyński August Fryderyk*, cit., p. 111).

³⁴ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 442.

³⁵ Ivi, p. 593.

³⁶ Ivi, p. 584.

ramento degli imbrogli dell'avventuriere. Di Cagliostro Moszyński scrisse lì che aveva «una mente ricca di idee» e «mosse ingegnose» e che era capace, grazie anche alla sua sfacciataggine, di trarre in inganno perfino persone eminenti e altolocate³⁷.

2. OSSERVAZIONI SUGLI ITALIANI IN GENERALE

Nel diario epistolare di Węgiński si riscontrano poche opinioni sugli italiani in generale che, a detta del poeta polacco, sono per di più molto educati, aperti e disponibili. Inoltre vengono dipinti come grandi ballerini e, soprattutto, come eccellenti attori nella vita di tutti i giorni: «Complessivamente gli italiani danzano più con le mani e con il corpo che con le gambe, le muovono a malapena [...]; padroneggiano bene la pantomima [...], gesticolano tutti vivacemente»³⁸.

Moszyński aveva molto di più da dire sugli abitanti del Bel Paese. Infatti in varie parti del testo il conte esprime il suo giudizio in merito:

*In linea di massima l'Italia è piena di una devozione pomposa che, insieme alle donazioni ai monaci, cancella tutti i peccati a cui il clima caldo rende questa gente più suscettibile rispetto agli abitanti dei paesi freddi*³⁹.

*Gli italiani si distinguono generalmente per la loro fecondità di pensiero, da cui l'abbondanza di commedie dette dell'arte: qui in battute comuni e in scene mediocri e slegate si manifestano le qualità involontarie dell'intelligenza di cui gode la massa di poeti e improvvisatori così cospicua in Italia – capita spesso che un barcaiolo, un ciarlatano, un lazzarone o un facchino siano poeti*⁴⁰.

*Mi sembrava che fosse la tendenza a esagerare, così comune in Italia, a proclamarli [i famosi giardini di Frascati] miracoli della natura e della scienza*⁴¹.

*La destrezza degli italiani, dovuta al loro frequente arrampicarsi sulle scale e al decorare le chiese, è indicibile*⁴².

*I presepi rivelano la predilezione e l'abilità degli italiani nelle arti decorative*⁴³.

*Il popolo italiano non riesce a fare nulla senza gridare e gesticolare*⁴⁴.

Come si può vedere, secondo Moszyński gli italiani sono caratterizzati da una devozione pomposa, da una fertilità d'ingegno (grazie alla quale si sarebbe sviluppata la commedia dell'arte), da una tendenza all'esagerazione, dalla destrezza e dall'estro decorativo. La percezione che Moszyński, osservatore acuto e spirito indipendente, ha degli italiani non diverge da alcuni stereotipi validi ancora al giorno d'oggi (come la propensione alla vivida gesticolazione) né dalle opinioni in circolazione a quei tempi. Ad esempio, nel 1785, cioè all'epoca del viaggio di Moszyński in Francia e in Italia, la rivista «Magazyn Warszawski» pubblicò un articolo sul *Carattere degli italiani*, in cui fra i tratti più essenziali si citavano «l'immaginazione e la fantasia lussureggiante», e si diceva che per quanto riguarda il teatro «la commedia improvvisata è la più adatta al [loro] carattere...»⁴⁵.

Il metodo comparativo costantemente adottato da Moszyński lo conduce a paragonare gli italiani ad altre nazioni. Al conte, che prima di recarsi in Italia era andato in Francia, vengono in mente innanzitutto i francesi. In particolare a Genova, la sua prima tappa italiana, scrive: «Nelle osterie [...] non si siedono senza troppe cerimonie allo stesso tavolo di eventuali avventori stranieri, come avviene dappertutto in Francia»⁴⁶. A seguire il conte menziona gli ebrei, descritti come più trasandati persino degli italiani, ma altrettanto rumorosi⁴⁷. A questo proposito vale la pena ricordare che gli ebrei costituivano circa la metà della popolazione delle città polacche nel 1765 (in media, con una ripartizione molto disomogenea)⁴⁸. L'etnonimo *żyd* (ebreo) appariva spesso con connotazioni negative nei drammi allestiti in quel periodo al Teatro Nazionale di Varsavia, solitamente in amplificazioni rispetto agli originali francesi di cui tali spettacoli erano il più delle volte adattamenti⁴⁹. D'altro canto, Moszyński riporta una lunga conversazione appassionante avuta sulla Cabala con un ebreo a Venezia, «un vero filosofo e uomo sensibile»⁵⁰. In epoca illuminista molti viaggiatori polacchi paragonavano gli italiani pure agli zingari: la carnagione olivastria, i capelli neri e gli occhi scuri inducevano chi arrivava dalla Vistola a compiere generalizzazioni soprattutto nel tentativo di trovare un facile termine di paragone, quale per esempio la risaputa

³⁷ Ivi, pp. 492, 495-496.

³⁸ BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgiński Polonois*, cit., c. 31.

³⁹ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 139.

⁴⁰ Ivi, p. 200.

⁴¹ Ivi, pp. 270-271.

⁴² Ivi, p. 294.

⁴³ Ivi, p. 472.

⁴⁴ Ivi, p. 422.

⁴⁵ Cfr. Łukaszewicz, *Włosko-polskie pogranicze literackie za panowania Stanisława Augusta*, cit., p. 28.

⁴⁶ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 129.

⁴⁷ Ivi, p. 441.

⁴⁸ M. Rosman, *Żydzi pańscy. Stosunki magnacko-żydowskie w Rzeczypospolitej XVIII wieku*, Biblioteka Narodowa, Warszawa 2005, pp. 61-67.

⁴⁹ J. Łukaszewicz, *Dramaty Franciszka Zabłockiego jako przekłady i adaptacje*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2006, pp. 134-137.

⁵⁰ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 579.

fisionomia degli zingari. Di conseguenza, si proiettavano sugli italiani i tratti di questa minoranza etnica, attribuendo loro avidità, frodolenza e chiassosità⁵¹.

Varie volte, ovviamente, appaiono riferimenti alla Polonia e a Varsavia, a proposito di questioni politiche (in particolare con allusioni alla prima spartizione avvenuta nel 1772) o della vita teatrale. Ad esempio, avvicinandosi a Roma, Moszyński così commenta:

Non si dovrebbe parlare male della Polonia ora! Ho qualcosa con cui contrastare le accuse dei critici, inviandoli nei dintorni di Roma. Che vedano i campi, i villaggi deserti, gli ammassi di mendicanti, le luride locande prive di pane e latticini, che malgrado ciò spennano i viaggiatori; che vedano i modi rozzi e grossolani della popolazione, la sporcizia di queste persone e la sporcizia di queste abitazioni, la malizia, le imprecazioni e la maleducazione dei cittadini, degli artigiani, dei cocchieri, degli osti e di tutto il popolo in generale, e che poi li confrontino con le orrende immagini con cui hanno diffamato la Polonia. So che questo confronto risulterà favorevole per la Polonia, almeno sotto molti aspetti. Tuttavia, siamo giusti e, anziché scoprire gli errori di cui nessun Paese è esente, valutiamo ciò che è degno di riconoscimento⁵².

3. OSSERVAZIONI SUGLI ABITANTI DI DIVERSE REGIONI

Węgierski rimase in Italia per alcuni mesi, visitando varie regioni italiane. Purtroppo ci sono pervenute solo le lettere scritte durante i suoi viaggi in Veneto, che contengono non solo osservazioni acute sulle maggiori città della regione (Verona, Vicenza, Padova, Venezia), ma anche caratterizzazioni perspicaci dei loro abitanti.

Il poeta ammette esplicitamente di essere incuriosito soprattutto dalla capitale della Repubblica di Venezia, in particolare «dalla morale di questa grande città, dal suo governo, dalle predisposizioni dei suoi abitanti, dai loro costumi, dalle loro abitudini, dal loro modo di vestire»⁵³. È degno di nota il fatto che, secondo Węgierski, il governo veneziano trattava gli abitanti delle città sotto la sua autorità come 'schiavi', mentre questi ultimi sopportavano pazientemente la loro 'servitù' per l'indulgenza della classe dirigente («non esige da loro alti tributi e li lascia in pace»)⁵⁴. Conclude, dunque, che i veronesi, i vicentini e i padovani erano caratterizzati da un provincialismo che consisteva proprio nell'incasellarsi negli affari locali.

Degli abitanti di Verona il poeta polacco afferma senza mezzi termini che erano vanitosi e fingevano di essere sontuosi. Infatti nel diario leggiamo che «i loro vestiti sono sporchi e vecchi, i servi mal vestiti, i mobili logori e da tempo fuori moda. I giovani sono piuttosto maleducati, con l'eccezione di alcuni ragazzi la cui raffinatezza si è accresciuta grazie ai loro viaggi. In generale, il tutto sembra poco interessante e sa di provincialismo»⁵⁵. Węgierski ritiene, inoltre, che tra i veronesi siano più comuni la gelosia, la rabbia e la disperazione che la tenerezza e l'amore e che le donne difficilmente possano essere definite belle: «Tra i nobili ne ho viste solo tre la cui bellezza fosse tollerabile»⁵⁶.

A Vicenza scoprì con stupore che la maggior parte delle case aveva una magnifica facciata e un ingresso maestoso, che conduceva a stanze sudice dalla parvenza di «una soffitta», dove i tappeti erano rattoppati o, addirittura, a brandelli. Notò che nel resto d'Italia la povertà unita all'avarizia dei vicentini aveva fatto guadagnare loro il soprannome di «mangia-gatti»⁵⁷. La loro miseria lo colpì in particolare durante i popolari intrattenimenti serali della città, che includevano un giro sulla spiagnata nota come Campo Marzio. «È qui che i vicentini mostrano ogni giorno la loro povertà ed è allora che la vera natura dei mangia-gatti diventa evidente», scrisse⁵⁸.

Non aveva una buona opinione neanche dei padovani: riteneva che commettessero numerose rapine e che «l'architettura della città, dove le strade erano ristrette su due lati da chiostrì» rendesse molto facile compiere questo tipo di malefatte, nonostante il divieto assoluto di portare con sé qualsiasi arma e di camminare senza luci di notte⁵⁹. Sottolineò anche che Padova era «affollata» di veneziani, che passavano «tutto il giorno» nei caffè e, soprattutto, giravano in carrozza per il Prato della Valle. Aggiunse senza tanti giri di parole: «Chi trascorre tre quarti della propria vita sull'acqua ama questo tipo di passeggiate»⁶⁰.

Il culmine del viaggio di Węgierski attraverso il Veneto fu il suo soggiorno a Venezia, come del resto nel caso di Moszyński, per il quale Venezia era la meta agognata dell'intero viaggio. Durante il Secolo dei Lumi la città di San Marco era, infatti, in cima alla lista dei luoghi più visitati d'Italia⁶¹. Sebbene si siano conserva-

⁵¹ *Ibidem*.

⁵² *Ibidem*.

⁵³ Sopravvissuto fino ad oggi nel detto: «Veneziani gran signori / Padovani gran dottori / Vicentini magnagatti / Veronesi tutti matti».

⁵⁴ BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgierski Polonois*, cit., cc. 14v-15.

⁵⁵ Ivi, c. 19.

⁵⁶ Ivi, c. 19v.

⁶¹ Cfr. A. Tenenti, *Venezia e il Veneto nelle pagine dei viaggiatori stranieri (1650-1790)*, in *Storia della cultura veneta*, vol. V/1. *Il Settecento*,

⁵¹ Cfr. Kowalczyk, *Obraz Włoch w polskim piśmiennictwie geograficznym i podróżniczym osiemnastego wieku*, cit., pp. 242-243.

⁵² Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 221.

⁵³ BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgierski Polonois*, cit., c. 27.

⁵⁴ Ivi, c. 11v.

te soltanto due lettere (la seconda solo in parte) scritte da Węgierski da Venezia, in esse troviamo una grande quantità di osservazioni sugli abitanti della città lagunare. In particolare, fin dal suo primo giorno a Venezia, il poeta polacco rimase affascinato dalla comunità dei gondolieri che, a suo dire, erano persone molto attaccate alla loro professione, sempre allegre e ben informate su tutti gli scandali cittadini. I continui capricci degli aristocratici veneziani che servivano li costringevano a obbedire a ogni tipo di ordine senza tradire il minimo stupore. Era nell'interesse dei gondolieri essere discreti: se uno di loro fosse stato licenziato dal servizio per aver spettegolato, non avrebbe trovato lavoro da nessun'altra parte⁶².

Węgierski riteneva che la vita dei veneziani fosse caratterizzata da un amore per il divertimento e da un edonismo sfrenato. Inoltre la loro ricerca del piacere iniziava, stando al suo racconto, nella prima giovinezza e non cessava fino alla morte: nell'intimità delle loro camere da letto, nei caffè, nei teatri, nelle gondole e nelle piazze facevano l'amore, con maggiore o minore trasporto. Secondo il poeta polacco, in particolare le donne davano poca importanza alla fedeltà, mentre attività manuali come il ricamo, l'uncinetto o la tessitura erano considerate patetiche. «Per sventare l'infedeltà di un amante, bisogna essere sempre vigili e all'erta. L'unico modo è spiare, ed è per questo che qui va molto di moda. Le donne spiano i loro amanti, i mariti le loro mogli, gli amanti le loro amanti. Tutto ciò che si vede in continuazione sono spie che camminano avanti e indietro»⁶³, annota. A detta di Węgierski, i veneziani non avevano idea di cosa fosse un «punto d'onore» e consideravano il duello un metodo ridicolo e molto inappropriato per vendicare un insulto. Allo stesso tempo, erano pieni di energia e di passione e si esprimevano senza una nota di preziosismo, con parole giuste che venivano loro naturali nella conversazione. Il poeta polacco sosteneva che il dialetto veneziano era una lingua logica, gentile ed espressiva e che acquisiva una particolare grazia se pronunciato da una voce femminile⁶⁴.

Il poeta sottolinea, inoltre, che le veneziane si vestivano di nero a ogni tipo di cerimonia, sia essa ecclesiastica, statale o privata, considerando questo colore

come festivo. Molti viaggiatori settecenteschi osservarono che il colore nero era d'obbligo nella moda delle donne italiane⁶⁵, ma tutti, incluso Węgierski, ne rimasero fortemente perplessi, poiché nella cultura polacca antica il nero era associato al lutto, alla tristezza e alla morte. Di conseguenza, non stupisce che i polacchi, abituati a vestirsi con colori forti, vivaci e allegri, percepissero negativamente gli abiti neri⁶⁶. Węgierski aggiunge che i gioielli erano accessori obbligatori dell'abbigliamento festivo delle veneziane: «Alcune donne ne hanno davvero tanti, ma essi non sono belli e le pietre sono incastonate male», dichiara con una certa competenza⁶⁷.

Moszyński restò a lungo nella penisola italiana e visitò diverse regioni. Il suo viaggio ebbe inizio a Genova e si concluse a Venezia. Il conte si spostò con soste più o meno lunghe da nord a sud, con un soggiorno di vari mesi a Roma e poi a Napoli (da dove raggiunse Paestum); tornando a nord, percorse una strada in parte (da Firenze) diversa.

Secondo Moszyński, i genovesi sono inclini alla ribellione, alle rivolte e agli omicidi, sono dediti principalmente ad attività quali la concessione di prestiti, sono molto gentili, si vestono di nero tutto l'anno e si distinguono per un culto insolitamente forte delle reliquie⁶⁸. A Livorno «la popolazione è meno pia che in tutte le altre città d'Italia»⁶⁹, i fiorentini sono «onesti e tranquilli, non ci sono furti né omicidi», applicano i prezzi giusti e non spillano quattrini agli stranieri⁷⁰. In Toscana, tra Firenze e Siena «la gente di montagna sembra buona e laboriosa»⁷¹. «Per quanto riguarda il carattere, i senesi hanno generalmente la reputazione di essere cortesi con gli stranieri e cordiali, cosa piuttosto insolita tra gli italiani»⁷². «Il popolo napoletano pensa solo a riempirsi la pancia», ma è anche caratterizzato «da un'immaginazione smisurata che aderisce facilmente a cose straordinarie»⁷³. Infine, lo scrittore dipinge gli abitanti di Venezia come un popolo allegro e dotato di buon senso.

a cura di G. Arnaldi e M. Pastore Stocchi, Neri Pozza, Vicenza 1985, pp. 557-578; *Venezia e la Polonia nei secoli dal XVII al XIX*, a cura di L. Cini, Istituto della Collaborazione Culturale, Venezia-Roma 1968; M.E. Kowalczyk, *Polki w Wenecji w drugiej połowie XVIII wieku. Zapiski z podróży Teofili z Radziwiłłów Morawskiej i Katarzyny z Sosnowskich Platerowej*, «Italica Wratislaviensia», 5, 2014, pp. 317-337.

⁶² BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgierski Polonois*, cit., cc. 27-28.

⁶³ Ivi, cc. 29-29v.

⁶⁴ Ivi, c. 31v.

⁶⁵ Cfr. M.E. Kowalczyk, «*In chiesa sono come sante, nel giardino frivole come caprette, in casa cattive come il diavolo, per strada paiono angeli e alle finestre sirene*». *Le donne italiane agli occhi degli uomini polacchi nel Settecento*, in *Iter Italicum. Sztuka i historia / arte e storia*, a cura di M. Wrzeński, Wydawnictwo UKSW, Warszawa 2011, pp. 285-286.

⁶⁶ Cfr. Id., *Obraz Włoch w polskim piśmiennictwie geograficznym i podróżniczym osiemnastego wieku*, cit., p. 245; Z. Kuchowicz, *Człowiek polskiego baroku*, Wydawnictwo Łódzkie, Łódź 1992, p. 183.

⁶⁷ BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgierski Polonois*, cit., c. 30v.

⁶⁸ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., pp. 127-131.

⁶⁹ Ivi, p. 147.

⁷⁰ Ivi, p. 556.

⁷¹ Ivi, p. 209.

⁷² Ivi, p. 218.

⁷³ Ivi, pp. 504-505.

Secondo Moszyński, il metodo comparativo porta a una comprensione approfondita delle cose e dei fenomeni. Il viaggiatore paragona tra di loro città italiane e i rispettivi abitanti:

[...] di recente ho urtato malamente una donna, tanto che siamo quasi caduti entrambi a terra in mezzo alla strada. Il popolo qui [a Venezia] è molto buono e quando ho iniziato a scusarmi con lei, invece di maledirmi – come avrebbe fatto sicuramente una donna napoletana – ha espresso il suo rammarico che mi fossi fatto male per colpa sua⁷⁴.

Un notevole interesse è destato nel viaggiatore proprio dai residenti dei grandi centri urbani e culturali dai lui visitati: i romani, i napoletani, i veneziani e i genovesi. Nei suoi parallelismi Moszyński sottolinea le varie differenze e mette in rilievo anche tratti stereotipati (come la chiososità della gente del Sud). Alcuni brani del diario contenenti paragoni tra più di due elementi etnici sembrano attingere dalla tradizione della *descriptio gentium*, viva nella poesia polacca durante quasi tutto il Settecento⁷⁵.

Il romano è triste e grida solo quando vende merce, il napoletano urla sempre quando si diverte e persino quando dice amenità; a Venezia l'artigiano e il barcaiolo ridono, cantano e raccontano barzellette⁷⁶.

[...] a Genova uccidono in ogni momento, spinti da una cattiveria covata a lungo, a Roma in modo silenzioso e per malinconia, per vendetta, per il fatto di avere il sangue caldo o per avidità; a Napoli ammazzano in preda all'ira, con grande chiasso [...]⁷⁷.

Al pari di Węgierski, Moszyński formula alcune osservazioni sulla bellezza delle donne italiane. Il nostro *bon vivant* e donnaiolo⁷⁸ varie volte compara le abitanti di diverse regioni: a Livorno «le donne sono più brutte che a Genova»⁷⁹, a Firenze le signore «sono in genere meno belle delle abitanti di Pisa e Pistoia»⁸⁰.

⁷⁴ Ivi, p. 597.

⁷⁵ T. Kostkiewiczowa, *Oświecenie: próg naszej współczesności*, Semper, Warszawa 1994, pp. 50-51.

⁷⁶ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 594.

⁷⁷ *Ibidem*.

⁷⁸ A Venezia, durante le ultime settimane della sua vita, Moszyński frequentò Anna Binetti, una ballerina di origine veneziana che era stata sua amante quando trionfava come *étoile* al Teatro Nazionale di Varsavia negli anni 1765-1767. La causa immediata della morte di Moszyński, avvenuta il 3 luglio 1786 nella Locanda del Leon Bianco, fu imputata ai suoi eccessi: il consumo spropositato di vino e la notte passata con una cameriera. Cfr. Łukaszewicz, *August Fryderyk Moszyński, un illuminista polacco in viaggio tra Padova e Venezia*, cit.

⁷⁹ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 148.

⁸⁰ Ivi, p. 198.

4. ALCUNI ASPETTI DELLA VITA IN ITALIA

I due viaggiatori delineano più dettagliatamente l'immagine degli italiani in alcuni settori, che rispecchiano i loro interessi o la loro fascinazione per vari aspetti della vita in Italia. Infatti i temi ricorrenti sono il teatro, l'università e la religione, riguardo ai quali sia Moszyński sia Węgierski esprimono sovente opinioni negative. Nel caso di Moszyński l'attitudine critica è riconducibile non solo alla sua indole o allo spirito dei tempi, ma anche a uno degli obiettivi esplicitati dall'autore stesso nel suo diario di viaggio: «spiegare lo stato attuale delle belle arti e le ragioni del loro progresso o declino»⁸¹. Perciò il conte scrive ad esempio: «[...] in tutte le città italiane che ho visitato finora, non ho sentito altro che lamentele sul declino del commercio e dell'artigianato»⁸². L'immagine della decadenza traspare anche dal brano in cui Moszyński riferisce all'amico sovrano i risultati del suo studio della Serenissima:

Vi confesso, Maestà, che più studio questa repubblica e più ne scopro la decadenza: sovrabbondanza, egoismo, venalità, corruzione dei costumi, noncuranza in alcuni e brama di potere in altri, dominio e influenza delle donne. Anche la pace di cui si gode qui dalla perdita della Morea ha talmente degenerato lo spirito di chi è al potere che tutto languisce⁸³.

La vita teatrale è un argomento di particolare interesse per Moszyński, che ricoprì diversi incarichi di rilievo legati al Teatro Nazionale di Varsavia, istituzione fondata nel 1765 all'inizio del regno di Stanislao Augusto, destinatario dei resoconti di viaggio di Moszyński stesso. In Italia il viaggiatore rimane in linea di massima deluso dagli spettacoli: «In Italia non ho avuto fortuna: c'è stata un'opera comica scadente a Genova, una pessima commedia a Livorno, una misera opera a Pisa e niente a Lucca, che pure ha tre teatri»⁸⁴. «[A Firenze] le voci sono nella media, l'azione pessima. I balletti non hanno senso, i costumi sono di cattivo gusto e le decorazioni sono stracci»⁸⁵. «Ho assistito a uno spettacolo a Roma, in un teatro di marionette. [...] Non vedevo l'ora che finisse il primo atto tanto mi sembrava orribile»⁸⁶.

Il nostro secondo viaggiatore parla in termini simili della vita teatrale di Verona. Węgierski, che era stato invitato più volte a teatro da una contessa conosciuta tramite lettere di raccomandazione, aveva la peggio-

⁸¹ Ivi, p. 258.

⁸² Ivi, p. 157.

⁸³ Ivi, p. 596.

⁸⁴ Ivi, p. 159.

⁸⁵ Ivi, p. 199.

⁸⁶ Ivi, p. 437.

re opinione possibile sulla capacità di recitazione degli attori, ritenendoli in grado solo di sfiancare il pubblico in sala. Così riassume la sua visita al teatro di Verona: «Se non avessi avuto paura della vergogna di essere svegliato da quella signora, probabilmente cento volte sarei caduto in un sonno profondo»⁸⁷. Al contrario, era affascinato dal teatro di Venezia, ma nelle lettere giunte fino a noi ne scrive poco, se non che gli abitanti potevano presentarsi agli spettacoli indossando maschere o toghe⁸⁸.

Węgierski considera molto basso il livello di quasi tutte le università e le accademie in Italia: «È difficile trovare un altro Paese in cui ci siano più accademie e, allo stesso tempo, la letteratura sia meno sviluppata», lamenta il poeta in una delle sue lettere⁸⁹. A suo dire, nella Penisola spesso i mediocri sono giudicati i migliori, ottenendo incarichi grazie al clientelismo, agli intrighi o alle coincidenze. In questo contesto menziona l'accademia di Rovereto (deve trattarsi dell'Accademia degli Agiati), descrivendola come «un convegno di poche persone tanto pedanti quanto limitate»⁹⁰.

Nei suoi appunti Węgierski dedica uno spazio considerevole all'Università di Padova, pur non entusiasmandosi per la sua antica fama, che attirava in città tanti giovani d'Oltralpe. Si limita a valutare il valore dell'ateneo patavino dal punto di vista dello stato delle scienze dell'epoca: un tempo dominato dalla teologia morale tomistica e dalla filosofia di Aristotele, allora era celebre semplicemente per l'ignoranza dilagante tra la gente, cui bastava poco per vedere soddisfatte le proprie aspettative. Pur ricordando figure eminenti come Galileo Galilei o Gabriele Falloppio tra le file di professori del passato, asserisce che la maggior parte di essi peccava di un basso livello intellettuale e morale e che la ridicola pedanteria era il loro merito principale. Aggiunge che grazie alle riforme moderne le cattedre erano sì occupate da chi le meritava, eppure non mancavano, soprattutto a causa di intrighi, professori poco brillanti: «Oggi l'università non è né così grande né così famosa come prima, anche se persone molto sapienti vi tengono lezioni su molte cose utili», scrive il 29 novembre 1779⁹¹. Molto simili sono le osservazioni di Moszyński sullo stesso Ateneo, estremamente importante per la cultura polacca specialmente nel Cinquecento e nel Seicento⁹²: anche lui

ne denuncia la decadenza, affermando pure che «Padova la dotta» non era più un'espressione attuale, nonostante si annoverassero scienziati di spicco nel corpo docente, valutato in genere negativamente («I professori sono per di più sacerdoti di sessant'anni, il che mi è bastato»⁹³). A conferma della severità dei due viaggiatori nei confronti della vita universitaria italiana, e in particolare dell'Università di Padova, citiamo uno studio dedicato alla storia di questa istituzione: «Della generale decadenza economica e politica che investiva la Repubblica Veneta negli ultimi decenni del XVIII secolo era naturalmente partecipe anche l'Ateneo padovano»⁹⁴. Come curiosità, vale la pena segnalare due pubblicazioni polacche del 1787: da un lato, una presentazione dell'Italia a puntate apparsa sulla rivista varsaviana *Pamiętnik Historyczno-Polityczny* e contenente una visione piuttosto negativa della vita scientifica e universitaria italiana (come si è scoperto recentemente, si trattava della traduzione di un testo dello storico prussiano Johann Wilhelm Archenholz), dall'altro, la fervida difesa degli istituti scientifici e degli studiosi italiani scritta da Grzegorz Piramowicz, in aspra polemica con l'articolo della rivista appena menzionato⁹⁵.

In linea di massima l'Illuminismo in Italia pare debole agli occhi di Moszyński:

*È incredibile che, in un'epoca così illuminata, a San Pietro si siano limitati a istituire una messa quotidiana con l'intenzione di preghiera affinché un fulmine non colpisca la chiesa. Ancora oggi manca un parafulmine. Ogni folgore provoca dai sei ottomila talleri di danni. Ho visto la stessa cosa nel Duomo di Firenze. Oh esseri umani, quando smetterete finalmente di impreagnarvi di superstizione!*⁹⁶

Moszyński e Węgierski erano razionalisti e, in quanto tali, criticavano il culto dei santi, delle reliquie e dei miracoli e raccontavano ironicamente le loro visite a chiese o a cappelle, dove venivano loro mostrate reliquie con presunte proprietà miracolose. Entrambi erano unanimi nel ritenere che il clero italiano avesse delibe-

Padova / Metrica of the Polish Nation in Padua. 1592-1745, voll. 1-2, a cura di M. Lenart, Narodowy Instytut Polskiego Dziedzictwa Kulturowego za Granicą POLONIKA, Warszawa 2018; *Statuta Universitatis scholarium iuristarum studii generalis Paduani ab anno 1331 ad annum 1404 (Codex Bibliothecae Cathedralis Gnesnensis 180)*, a cura di K. Stopka, Uniwersytet Opolski, Opole 2020; *Polonia-Veneto: viaggi, contatti, scambi*, a cura di J. Łukaszewicz e M.E. Kowalczyk, «Italica Wratislaviensia», 12, 1 e 12, 2, 2021.

⁹³ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 563.

⁹⁴ M.C. Ghetti, *Struttura e organizzazione dell'Università di Padova dalla metà del '700 al 1797*, «Quaderni per la storia dell'Università di Padova», 16, 1983, p. 84.

⁹⁵ Łukaszewicz, *Włosko-polskie pogranicze literackie za panowania Stanisława Augusta*, cit., pp. 30-39.

⁹⁶ Moszyński, *Dziennik podróży*, cit., p. 382.

⁸⁷ BJ, Rkps 5634, *Lettres du feu comte Thomas Cajetan Węgierski Polonois*, cit., c. 11.

⁸⁸ Ivi, c. 31v.

⁸⁹ Ivi, c. 34.

⁹⁰ Ivi, c. 6.

⁹¹ Ivi, cc. 22v-23.

⁹² Si vedano recenti pubblicazioni polacche in occasione degli ottocento anni dell'Università di Padova: *Album polonicum. Metryka nacji polskiej w Padwie/ Registri di immatricolazione della nazione polacca a*

ratamente tenuto i fedeli nell'arretratezza per arricchirsi, approfittando della credenza dei fedeli nei poteri soprannaturali. Secondo i due viaggiatori, le numerose feste celebrate dalla Chiesa cattolica, di solito con sfarzo e grandezza, avevano poco a che fare con la pietà⁹⁷. Per Moszyński la rovina dell'Italia era addirittura il numero eccessivo di monaci, cui non risparmia critiche nelle pagine del suo diario, condannando, allo stesso tempo, lo sfarzo della corte papale e la ricchezza di cardinali e vescovi⁹⁸.

5. CONCLUSIONI

Moszyński e Węgierski erano figli dell'Illuminismo, credevano perciò nel potere della ragione umana ed erano convinti delle possibilità illimitate dell'uomo istruito, il che spiegherebbe l'abbondanza, nelle loro relazioni, di osservazioni critiche sugli italiani in relazione alla Chiesa cattolica. Da notare che l'approccio di Moszyński era sicuramente rafforzato dalla sua appartenenza alla massoneria. Moszyński ebbe modo – per via dell'età, delle numerose funzioni e dei vari incarichi, nonché della vastità di interessi – di accumulare più esperienza ed erudizione. Ambedue raccolsero con dovizia di dettagli le proprie osservazioni e le conclusioni tratte da quanto avevano visto, sentito e vissuto personalmente nel corso dei rispettivi soggiorni nel Bel Paese. Si sforzarono di non soccombere a stereotipi e a pregiudizi (anche se non sempre ci sono riusciti), tracciando un quadro dell'Italia e dei suoi abitanti il più aderente possibile alla realtà.

Per quanto riguarda il ritratto della gente del posto, i due si dimostrarono altrettanto buoni osservatori dotati di senso critico, basti pensare alle differenze individuate tra gli abitanti delle diverse città e regioni. Entrambi erano donnaioli e, non a caso, nei loro scritti prestavano un'attenzione particolare alla bellezza delle donne (o alla sua scarsità). Da questo punto di vista non facevano eccezione: nel Secolo dei Lumi molti viaggiatori polacchi erano soliti includere nei propri diari di viaggio ampi commenti sulla fisionomia e sull'abbigliamento delle italiane, sul loro carattere, sui loro passatempi, sui loro costumi e usanze. I diari di Moszyński e Węgierski sono accomunati anche dalla critica del clero, mentre il primo si differenzia dal secondo per l'interesse riservato alle

classi sociali inferiori, per l'estensiva applicazione del metodo comparativo (come nel caso dei paragoni tra gli abitanti di diverse regioni) e per le numerose osservazioni di carattere generale sugli italiani.

Laddove le lettere di Węgierski ruotano principalmente intorno al Veneto, il testo di Moszyński offre una visione più ampia dell'Italia. La città che, insieme ai suoi abitanti, incontrò il giudizio più favorevole di Moszyński sembra essere Firenze, ma non possiamo trascurare il fascino esercitato sui due viaggiatori da Venezia, dai suoi abitanti e dal suo governo.

I due viaggiatori si dimostrarono critici nei confronti della vita intellettuale italiana, benché avessero avuto – specialmente Moszyński – contatti con personalità illustri. Nella loro riflessione una parte importante è dedicata alla vita teatrale, anche perché si tratta di un'epoca in cui il teatro svolgeva, dappertutto in Europa, un ruolo di primissima importanza, favorendo diversi tipi di scambi interculturali⁹⁹. A tal proposito, tutti e due, anche se in vario modo, e nonostante le rispettive opinioni sfavorevoli su singoli teatri o spettacoli, percepivano gli italiani come un popolo di attori, particolarmente portato per l'improvvisazione. Sotto questo aspetto i nostri viaggiatori si inscrivono bene in una delle tendenze osservate su un vasto materiale letterario prodotto da autori polacchi della seconda metà del Settecento (testi scritti in polacco o in francese oppure tradotti dall'italiano): «l'uso e persino l'enfasi della teatralità come componente del genio italiano»¹⁰⁰.

Revisione linguistica a cura di Laura Pillon

⁹⁷ Cfr. M.E. Kowalczyk, *Le lettere di Tomasz Kajetan Węgierski scritte durante il viaggio del 1779 attraverso il Veneto*, «Italice Wratislaviensia», 12, 2021, 2, p. 78; J. Łukaszewicz, *La Padova di August Fryderyk Moszyński*, «Italice Wratislaviensia», 12, 2021, 1, pp. 128-129.

⁹⁸ Cfr. A. Kucharski, *Czy wszyscy staropolscy peregrynanci wierzyli w cuda i relikwie? Uwagi na marginesie dzienników podróży XVII i XVIII wieku*, in *Laicyzacja i sekularyzacja społeczeństwa nowożytnego (XVI-XVIII w.)*, a cura di J. Wiśniewski, Hosianum, Olszyn 2008, pp. 165-166.

⁹⁹ Diverse truppe italiane di attori e cantanti si alternarono a Varsavia durante il trentennio del regno di Stanislao Augusto, soggiornandovi per circa la metà della sua durata. A proposito delle traduzioni teatrali dall'italiano nella Polonia dell'epoca si veda ad esempio: Łukaszewicz, *Włosko-polskie pogranicze literackie za panowania Stanisława Augusta*, cit., pp. 69-165; Ead., *Carlo Goldoni w polskim Oświeceniu*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 1997; J. Miszańska, *Z ziemi włoskiej do Polski... Przekłady z literatury włoskiej w Polsce do końca XVIII wieku*, Collegium Columbinum, Kraków 2015.

¹⁰⁰ Łukaszewicz, *Włosko-polskie pogranicze literackie za panowania Stanisława Augusta*, cit., p. 288.



Citation: Giuseppina D'Antuono (2023). *Filosofia e politica dei Lumi. Giornata in ricordo di Alberto Postigliola*, 17 ottobre 2022 - Palazzo du Mesnil, Napoli, Università degli studi di Napoli "L'Orientale". *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 115-120. doi: 10.36253/ds-14554

Copyright: ©2023 Giuseppina D'Antuono. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Notes and Discussions

Filosofia e politica dei Lumi. Giornata in ricordo di Alberto Postigliola, 17 ottobre 2022 - Palazzo du Mesnil, Napoli, Università degli studi di Napoli "L'Orientale"

GIUSEPPINA D'ANTUONO

Università di Roma "Tor Vergata"

In un'assolata giornata di metà ottobre del 2022 di fronte al mare di Napoli – la sua città eletta, come amava definirla Alberto Postigliola – nella magnifica sala del Palazzo du Mesnil, sede del rettorato dell'Università di Napoli "L'Orientale", si è svolta una mattinata densa di emozioni, di relazioni e di vividi ricordi del compianto studioso, professore e filosofo. Dopo l'intensa commemorazione svoltasi a Roma il 14 gennaio 2022 presso la Biblioteca Angelica, era molto atteso un seminario di studi a Napoli, divenuta da molti anni la 'seconda città' di Postigliola e rimasta tale ben oltre il 2012, anno in cui ha smesso di insegnare all'Università "L'Orientale".

La pubblicazione per l'editore Mimesis di *Filosofia e politica nel secolo dei Lumi*, raccolta di scritti di Alberto Postigliola su Montesquieu e Rousseau curata dall'allieva Mariassunta Picardi e corredata da un'utile bibliografia di scritti postigliolani¹, ha offerto l'occasione ai tanti colleghi, amici e allievi per incontrarsi e onorare la memoria di Alberto, venuto a mancare nell'agosto 2021. Il volume, presentato per l'occasione e il seminario stesso sono stati fortemente voluti dal Dipartimento di Scienze umane e sociali e dal Centro Interuniversitario di Ricerca Bioetica, del cui direttivo Postigliola era parte e per il quale, da promotore 'instancabile', aveva ispirato numerose iniziative editoriali e scientifiche su questioni sociali importanti, quali la vita nelle carceri, le forme di discriminazione di genere e razziale, il rapporto medico-paziente.

Dopo i saluti del Magnifico Rettore Roberto Tottoli e di Andrea Patroni Griffi, direttore del DISUS e del Centro Interuniversitario di Ricerca Bioetica, i lavori sono stati introdotti dalla decana del Dipartimento Rossella Bonito Oliva, curatrice del *Ricordo* in apertura del volume. La mattinata è stata coordinata da Lorenzo Bianchi, docente di Storia della filosofia presso "L'Orientale" e direttore della rivista «Studi Filosofici», diretta per un decennio da Postigliola. In una sala gremita il seminario ha preso via via corpo, prima con interventi sul volume e sugli studi dello studioso scomparso, dando spazio poi ad alcuni ricordi di colleghi e amici.

¹ A. Postigliola, *Filosofia e politica nel secolo dei lumi. Studi su Montesquieu e Rousseau*, a cura di M. Picardi, Mimesis, Milano 2022.

In una densa relazione Carlo Borghero, professore emerito di Storia della filosofia all'Università "Sapienza" di Roma, ha tracciato un breve quadro della ricerca storico-filosofica sul Settecento in Italia, concentrandosi sugli studi sull'Illuminismo condotti dalla generazione sua e di Alberto a partire dalla fine degli anni Settanta dello scorso secolo. In quella fase storica in Italia si confrontavano almeno quattro letture diverse dei Lumi: le prime due di lunga data e le ultime nate nel secondo Dopoguerra. Per ragioni di sintesi possiamo schematizzarle nel modo seguente:

1. la lettura cattolica, che portava avanti una sorta di apologetica anti-illuministica e che poggiava sul mito storiografico dell'Illuminismo cattolico;
2. la lettura crociana, che dichiarava un'astrattezza dei Lumi quale eredità hegeliana;
3. la lettura neoilluministica, che dei Lumi evidenziava la rottura con Descartes e proponeva l'alleanza tra empirismo lockiano e scienza newtoniana;
4. la lettura marxista, che giudicava un'insufficienza 'riformista' dell'Illuminismo e una carenza nella predilezione per una dimensione sociale e poco dialettica.

Rispetto a queste quattro prospettive ermeneutiche, Borghero ha definito Postigliola un «simpatizzante della lettura marxista», benché in una forma critica: piuttosto che seguire solchi di ricerche già tracciate, egli preferiva occuparsi di autori non studiati, come Montesquieu, oppure proponeva un'interpretazione originale di Rousseau precursore di Marx.

Era stato non a caso un membro fondatore della Société Montesquieu e grande ideatore di iniziative sull'autore dell'*Esprit des Lois*. Alberto Postigliola veleggiava sempre verso prospettive allargate oltrefrontiera. Come affermato da Borghero, negli anni '60-'70 gli studi internazionali sull'Illuminismo dilatavano i confini della provincia italiana, affrontando nuovi temi in rinnovati rapporti: Illuminismo e Bibbia, Illuminismo e selvaggi, Illuminismo e schiavitù. Anche i confini temporali del secolo dei Lumi erano letti oltrefrontiera in modo differente rispetto al passato: si pensi al lungo preilluminismo di eredità rinascimentale, come agli studi su un tramonto dell'Illuminismo che si spingeva fino all'Ottocento. Nel corso della sua carriera di studioso Alberto Postigliola si è confrontato di continuo con nuovi e interessanti oggetti di ricerca sul Settecento, ma anche con le posizioni di coloro che insistevano sulla riproposizione del vecchio dogma della povertà teoretica dei Lumi.

Solo diversi anni dopo sarebbero giunti cambiamenti sostanziali con gli studi sull'Illuminismo radicale, che nella gerarchia dei filosofi ha ridato spazio alla schiera dei materialisti; nell'abbandono del modello

inglese, si pensi a Locke e alla tipologia del *Conservative Enlightenment*; nell'insistenza sull'eredità del naturalismo rinascimentale; nel nuovo peso assegnato allo spinozismo; nello scarso interesse per la rivoluzione scientifica classica, *iter* iniziato da Galileo e terminato in Newton, cui subentra l'attenzione per la 'seconda rivoluzione scientifica' e soprattutto per il mesmerismo.

Nella seconda parte del suo denso intervento, Borghero si è dedicato analiticamente ai primi dieci saggi ripubblicati dalla Picardi, chiedendosi quale Montesquieu e quale Rousseau emergessero dagli scritti scelti dalla curatrice. Molti di essi tratteggiano un Montesquieu classico: il teorico della politica, delle forme di governo, della separazione dei poteri, oggetto di ricerca e di riflessione prediletto da Postigliola. Tuttavia, come Borghero ha fatto notare, Postigliola si è occupato anche di un altro Montesquieu, l'accademico di Bordeaux che studiava la storia naturale e maturava in queste ricerche la nuova epistemologia dell'*Esprit des lois*. A questo Montesquieu però è dedicato un solo saggio, quello sulla *Histoire véritable*, occasione di molte osservazioni e riflessioni confluite e messe in ordine nell'*Esprit des lois*.

Per quanto riguarda Rousseau, cui è dedicata la seconda parte del volume, ciò che emerge secondo Borghero è un «Rousseau montesquieuizzato», ossia un autore letto con le lenti di Montesquieu. Borghero intende far riferimento a quel Rousseau che si occupa di legislazione, di governo, di modello politico romano e che trova in Malebranche, autore caro a Montesquieu, gli incunaboli della volontà generale.

A parte gli ovvi e insanabili contrasti con Montesquieu, Postigliola ha avuto allora il merito di presentare un Rousseau realista e relativista, pronto a moderare il modello rigido della Sparta di Licurgo con la lezione di William Penn, attento come Montesquieu all'etica e al costume come basi della politica. Com'è noto la fortuna del ginevrino finì con l'eclissare, negli anni della Rivoluzione, la fama di Montesquieu e fu necessario attendere Benjamin Constant per avere una valutazione più equilibrata. La relazione di Carlo Borghero si è conclusa con una riflessione, direi obbligata, sulle pagine di *Ripensare l'illuminismo* (1994), ultimo saggio della raccolta curata da Picardi. Borghero ha ben inquadrato il tentativo compiuto trent'anni fa da Postigliola di porre un freno all'esplosione della categoria «illuminismo», mettendone in salvo almeno tre punti, che qui schematizziamo per semplicità:

1. i valori giusnaturalistici e filosofici che recuperano l'eredità rinascimentale attraverso il libertinismo e la letteratura clandestina;
2. l'indagine della natura secondo i metodi della rivoluzione scientifica;

3. il principio di pubblicità che deve accompagnare il *sapere aude*.

Entrando nel merito, Borghero ha espresso il proprio accordo sugli ultimi due ma ha mostrato riserve sul primo punto, portatore di una continuità eccessiva senza cesure che rischia di mettere in ombra gli elementi identificativi dei Lumi, includendoli in un lungo processo nel quale hanno un peso importanti fattori che contrastano con gli altri due punti, quali il naturalismo rinascimentale (incompatibile coi metodi della rivoluzione scientifica) e la doppiezza e la dissimulazione libertina (incompatibile col principio di pubblicità). Non vi è dubbio che quest'ultima posizione, discussa da Borghero, meriterebbe l'apertura di un più ampio dibattito.

Dopo l'intervento di Borghero è stata la volta di Paolo Quintili, docente di Storia della filosofia all'Università di Roma "Tor Vergata", che ha richiamato l'attenzione su uno dei meriti maggiori (e dei tratti di originalità) del lavoro storiografico di Alberto Postigliola. Quintili aveva già espresso altrove – e precisamente durante la commemorazione romana nelle sale della Biblioteca Angelica – alcuni dei concetti che poi ha sviluppato a Napoli. A suo parere un grande merito di Postigliola è consistito nell'aver dato voce e spazio, per primo in Italia, ad autori meno noti della tradizione illuminista (Helvétius, Dom Deschamps) e, parallelamente, nell'aver letto sotto un prisma nuovo autori già ben noti (Montesquieu, Rousseau).

La raccolta curata da Picardi raccoglie, a parere di Quintili, diversi saggi importanti e consegna una ricca prospettiva sul lavoro storiografico postigliolano. Anzitutto il ripensamento dei Lumi e delle categorie di analisi e di periodizzazione, messe in discussione da Postigliola arrivando a una ridefinizione della 'etichetta' (secondo alcuni interpreti un po' consueta) Lumi/Illuminismo, che ne conserva la carica politica ed emancipatoria. Postigliola è stato testimone diretto degli eventi che hanno segnato gli studi sul Settecento e sull'Illuminismo a partire dal 1969, anno di fondazione, ad opera di Theodor Bestermann, dell'International Society for Eighteenth-Century Studies (ISECS), in seno alla quale si muovevano diverse tendenze storiografiche tanto conservatrici, quanto progressiste. Non a caso nel 1978 intuì l'importanza di fondare in Italia, insieme ad altri studiosi, la Società italiana di studi sul secolo XVIII (SISSD), una società consorella dell'ISECS di cui è stato segretario generale per oltre un trentennio. In seguito Alberto Postigliola sarebbe stato il primo studioso italiano a ricoprire la carica di presidente dell'ISECS (1999-2003)

Il Montesquieu di Postigliola è innovativo perché viene da subito tolto dal novero dei cosiddetti «moderati» – categoria tornata prepotentemente di moda, in

quanto opposta ai «radicali», grazie al celebre saggio di J. I. Israel, *Radical Enlightenment* – per essere in certa misura 'rousseauizzato'². Viceversa, e correlativamente, Rousseau viene 'montesquieuizzato'. Postigliola anzi fa di più: riconsidera in modo nuovo i lavori di Montesquieu, apparentemente marginali o minori, anche di carattere scientifico, come *l'Essai touchant les lois naturelles et la distinction du juste et de l'injuste* (metà del 1720) o ancora *l'Essai sur les causes physiques et morales qui peuvent affecter les esprits et les caractères* (1736-1743), dai quali emerge una sorta di materialismo di Montesquieu riguardo le questioni del fisico e del morale.

Per quanto concerne Rousseau, innovativa è apparsa a Quintili la lettura della genesi della nozione di «volonté générale», a partire da un'analisi incrociata delle opere di Malebranche, Montesquieu e Diderot. Il filosofo Postigliola appare un acuto lettore dei suoi tempi, che non ha eluso scottanti domande tra cui: in che cosa consiste e com'è possibile, oggi, un vero 'ripensamento' dei Lumi?

Nella narrazione del percorso scientifico di Alberto Postigliola c'è una domanda alla quale il terzo relatore, Girolamo Imbruglia, docente di Storia moderna all'Università di Napoli "L'Orientale", ha inteso rispondere con una congettura mista alla speranza, a suo dire, che altri possano dare una risposta più dettagliata alla domanda: cosa fu per lui il '68? Era un quesito che non si erano mai posti reciprocamente, pur se la loro amicizia l'avrebbe consentito come consentì appunto il fatto di non porlo, forse preferendo il silenzio su idee che entrambi sapevano diverse. Eppure non è una domanda marginale, perché per intendere la storia culturale recente, a partire dalle crisi degli anni '70, è indispensabile unire l'attenzione ai grandi movimenti sociali e ideali con quella per le vite e le scelte delle persone.

Come per molti della sua generazione, Postigliola fu spinto a tornare all'Illuminismo proprio dal movimento del '68³ una prospettiva allora ancora difficile da sostenere entro il generale impianto dello storicismo, crociano o gramsciano. In Italia lo studio dell'Illuminismo, soprattutto con Franco Venturi e Furio Diaz, ebbe l'originalità di sfuggire all'antitesi della storiografia francese – che oscillava tra una rappresentazione essenzialmente letteraria e l'immagine di un mero laboratorio della rivoluzione – individuandone le autonome linee politiche e

² Si veda la sintesi di D. Siragusa, *La repubblica dei settecentisti. Storia della Società Italiana di Studi sul Secolo XVIII (1978-2015)*, «Diciottesimo Secolo», 1, 2016, pp. 192-262.

³ Sul rapporto tra le categorie di Illuminismo e la storiografia illuministica nei progetti di ridefinizione dei paradigmi storiografici a seguito dei movimenti politici nell'Italia del secondo dopoguerra, rinvio a M. Battini, *Necessario illuminismo. Problemi di verità e problemi di potere*, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 2018, pp. 61-74.

culturali secondo una periodizzazione che, grosso modo, andava dalle *Lettere persiane* di Montesquieu alla fine degli anni Ottanta. L'Illuminismo rappresentava dunque un problema politico e storico.

All'interno di questa prospettiva Postigliola ebbe una posizione singolare. Allora chi si iscriveva alla Facoltà di Lettere e filosofia e desiderava studiare l'Illuminismo si indirizzava allo studio della storia dell'età moderna. Postigliola, invece, rimase filosofo e studiò la cultura francese del Settecento, la *philosophie*, che tuttavia anche per lui era di natura diversa dalla filosofia dei secoli precedenti. Il *philosophe* – lo aveva sostenuto Diaz già nel titolo del suo *Filosofia e politica nel Settecento francese* (1962) – era filosofo e politico: e non a caso quel termine risuona come un'eco nella raccolta dei saggi di Postigliola. Questi fu in effetti assai vicino al gruppo della «Rivista storica italiana», in particolare a Giuseppe Ricuperati, del quale fu grande amico, ma conservò sempre una prospettiva diversa. Quali furono dunque – si chiede Imbruglia – la filosofia e la politica di Postigliola? La sua visione politica si legò alla lezione di Antonio Gramsci, che provò a congiungere alla ricerca illuministica nel saggio⁴ su *Rousseau e il marxismo italiano negli anni Sessanta* e, seguendo il cammino inverso, in uno studio sul rapporto tra antropologia e storia in Gramsci (1975). Nel Settecento con la figura del *philosophe* si era definita la nuova figura dell'intellettuale moderno, autonomo tra opinione pubblica e politica, trasformata in seguito dal romanticismo e dal marxismo. Quest'ultima fu la tradizione teorico-politica in cui Postigliola si era formato e con essa si confrontò nella sua ricostruzione della genesi e delle forme del mondo settecentesco, che si unì ad altre voci – più alla *Filosofia dell'illuminismo* di Adorno e Horkheimer che a Michel Foucault – rimanendo fecondamente fedele al giovanile storicismo. La critica sessantottesca, la domanda radicale sui fondamenti e sulla legittimità delle istituzioni si trasformò nell'indagine sul modo in cui quelle istituzioni erano state pensate e sulla maniera in cui si pensò a trasformarle, correggerle e riformarle.

Il problema politico dell'Illuminismo fu dunque per Postigliola anche il problema delle categorie mentali con cui fu rappresentato. Fin da subito i suoi autori furono Helvétius, Rousseau, Montesquieu, dei quali, a eccezione del primo, continuò a occuparsi. Ma innanzitutto è opportuno considerare cosa significò studiare quei tre *philosophes* negli anni '70 e '80 del secolo scorso. È evidente che l'interesse per Helvétius e Rousseau nacque dentro la tradizione socialista. Helvétius non fu studiato come teorico dell'utilitarismo ma come capo-

fila del materialismo francese; e di Rousseau Postigliola guardò al lato suo politico, quello che aveva entusiasmato Marx nell'analisi della voce *Économie politique* dell'*Encyclopédie*. L'attenzione che Postigliola mostrò per Helvétius e per Rousseau si fonda sull'interesse per la repubblica intesa, nel caso del genevrino, in quello che aveva di pratico e di effettivo; mentre si tenne lontano dalla componente utopista repubblicana che si poteva scorgere nel *De l'Esprit* e nel *De l'Homme* di Helvétius (fu proprio per questo comune ma diverso interesse che Imbruglia incontrò per la prima volta Postigliola)⁵. Sorprendente, invece, l'attenzione per Montesquieu, un autore non molto presente nella tradizione socialista, spesso appiattito sull'interpretazione liberale ottocentesca; la scuola di Lefebvre e Mathiez non lo aveva di certo collocato al centro del movimento illuminista, poi sfociato nella rivoluzione francese. Anche in Italia lo *Spirito delle leggi*, con due significative eccezioni di cui ora si dirà, non era stato particolarmente studiato pur se, come ovvio, Noberto Bobbio gli aveva dedicato pagine di grande profondità. Ad esempio Diaz non affrontò mai da vicino Montesquieu, probabilmente perché condivise l'impostazione à la Lefebvre della centralità del binomio Illuminismo-rivoluzione francese; del resto per la cultura socialista e comunista il pensatore risolutivo dei Lumi era stato Voltaire, del quale si era occupato pure Palmiro Togliatti. Al contrario, Franco Venturi aveva dedicato a Montesquieu un capitolo di *Utopia e riforma nell'illuminismo* (1970) e aveva più in generale ricostruito la tradizione repubblicana moderna, così come la si stava ricomponendo nel mondo anglosassone. Accanto a Venturi, l'altro studioso italiano che si era occupato di Montesquieu fu Salvatore Rotta, che nel 1970 aveva pubblicato *Montesquieu nel Settecento italiano. Note e ricerche* e pochi anni dopo, nel 1974, *Il pensiero politico francese da Bayle a Montesquieu*. Si pensi al fatto che proprio a Pisa con Rotta si formarono due studiosi europei di Montesquieu, Guido Abbattista e Rolando Minuti, i quali ebbero modo, di collaborare con Postigliola in vario modo. L'attenzione per Montesquieu non era, dunque, isolata. Postigliola aveva scorto con originalità le correnti profonde dell'Illuminismo europeo e può darsi che avesse voluto risalire al comune maestro di Helvétius e Rousseau, i quali avevano riconosciuto il comune debito nei confronti dello *Spirito delle leggi*: un'ipotesi soltanto apparentemente debole, perché esprimeva l'altro centro della sua formazione e della ricerca, ossia, la filologia. Il prosieguito di quegli studi, nel loro insieme sono stati ben discussi da Mariassunta Picardi nella sua Introduzione al volume.

⁴ A. Postigliola, *Rousseau e il marxismo italiano negli anni Sessanta*, «Critica marxista», IX, 1971, 4, pp. 70-83.

⁵ Cfr. G. Imbruglia, *L'utopia "philosophique" di Helvétius*, «Rivista storica italiana», XCII, 1980, pp. 309-359.

Accanto agli studi filosofici, l'altro aspetto della formazione di Postigliola si ricollega alla partecipazione all'edizione dei *Quaderni* di Gramsci, e si potrebbe definire la sua esigenza di filologia, visibile già nell'edizione del *Dello spirito* di Helvétius (1970) e che non lo abbandonò mai. Per lui il nesso tra filosofia e filologia fu strettissimo: per questa ragione fu tra i primi in Italia a condividere il bisogno di un'edizione critica delle opere di Montesquieu. Negli anni '80 del '900 avevano cominciato a fiorire, soprattutto nel mondo anglosassone, numerose edizioni critiche di pensatori illuministi. Fin dal 1955 gli «Studies on Voltaire and the Eighteenth Century» avevano costituito un'importante fucina per lo studio della cultura settecentesca. Postigliola si rese conto subito dell'importanza di un'edizione critica delle opere di Montesquieu, nella quale il suo ruolo è stato rilevante per almeno due ragioni: da un lato per l'importante funzione direttiva che vi ha avuto; dall'altro perché ha spronato la ricerca settecentista italiana a parteciparvi. A tal proposito, non bisogna dimenticare lo scontro, non privo di ruvidezza, che vi fu tra Rotta e Postigliola sui criteri di edizione dell'*Esprit des lois*, che nulla ebbe di personale, ma che fu la dimostrazione di quanto l'approccio filologico fosse oggetto di dibattito. Rotta, che aveva un'erudizione sterminata, propose un criterio non ortodosso nella scelta del testo di riferimento, mentre Postigliola, più sensibile al valore dell'interpretazione, difese una soluzione più consolidata.

Imbruglia ha richiamato quelle polemiche, discusse con serietà e radicalità, perché, a suo parere, l'acribia è una caratteristica tipica di chi abbia un controllo al tempo stesso ampio e profondo della materia in gioco. E questa fu la conoscenza della cultura europea moderna di Alberto Postigliola. Ecco perché un primo bilancio sul suo ruolo negli studi italiani sull'Illuminismo deve tenere conto di queste due direttrici della sua formazione, nonché della capacità di interpretazione e della cura filologica dei testi. Eredità che è viva ancora nell'«Orientale».

Infine è intervenuta la curatrice Picardi, che ha illustrato le ragioni e i motivi di fondo scientifici e personali che hanno ispirato la raccolta degli scritti del suo maestro. La studiosa ha messo in luce come il volume raccolga una selezione di saggi sulla cultura filosofica del XVIII secolo e in particolare sulla riflessione politica e sui nessi tra filosofia e politica, ambito privilegiato da Postigliola fin dal 1978: una silloge di scritti che si collocano nell'arco di quattro decenni e possono essere letti come una sorta di documento unitario dell'opera sul pensiero del *Président* e sul filosofo ginevrino, i due poli d'indagine dell'autore. Gli studi su Montesquieu hanno toccato rilevanti snodi teorici dell'*Esprit des lois* e della sua concezione politica, l'idea della legge e del rappor-

to con la libertà, la teoria stessa della libertà politica, la questione della religione e della tolleranza, la relazione tra educazione e politica. Il primo saggio, edito nel 1978, confronta Montesquieu e il naturalista Bonnet e pone sotto esame l'applicazione della categoria newtoniana di legge alla politica e alla storia, anticipando i nuclei dell'antologia intitolata *Le leggi della politica*, edita l'anno successivo. Si tratta di una questione aperta, che Postigliola riprende nel 1994 nel suo lavoro sui livelli di legalità in Montesquieu, una ricostruzione genetica delle tappe della sua concezione attraverso gli scritti giovanili del *Président*. Era un ragionamento sulla libertà politica e sui rapporti tra i poteri dello Stato che l'autore aveva aperto nel 1985, rileggendo un capitolo della *Constitution d'Angleterre*.

Un altro aspetto interessante è costituito dal rapporto tra educazione e politica, sviluppato in un saggio edito nel 2008 che studia nessi tra virtù, leggi e forme del governo civile nel IV libro dell'*Esprit des lois*. Al fenomeno controverso della tolleranza religiosa, in quanto rapporto tra religione, credo, legge e governo civile è dedicato invece l'articolo successivo, che riflette su un vero *topos* paradigmatico dell'opera del *Président*. Sono pagine fondamentali ed emblematiche della produzione di Postigliola, il quale non si limitava a studiare un autore, ma individuava gli aspetti teorici salienti che altri filosofi in precedenza avevano già affrontato, come Grozio, Pufendorf, Hobbes, Bayle, Leibniz, Locke.

I saggi dedicati a Rousseau della seconda parte sono inaugurati dall'articolo edito nel 1978 sulla sovranità legittima e sulla *volonté générale*. Anche in questo caso sono indagati gli antecedenti teorico-politici in Hobbes, Burlamaqui, Pufendorf e Diderot. Molto interessante è il saggio *Roma in Rousseau*, in cui si analizza in particolare il IV libro del *Contratto sociale* e in esso il modello politico romano che, fino alla fine degli anni Ottanta, neppure i critici più avveduti di Rousseau avevano rilevato. Non è casuale il ritorno, dopo qualche anno, al concetto e al termine *révolution* nelle opere del ginevrino. A chiudere la silloge è infine un intervento sull'Illuminismo come categoria storiografica.

La bibliografia degli scritti di Postigliola, posta a conclusione del volume, illustra la mole imponente della sua produzione. Come ricorda la curatrice, non è possibile non menzionare almeno i suoi fondamentali lavori su Helvétius e Dom Deschamps, così come i saggi su Gramsci e sulla filosofia italiana del XX secolo. Di Postigliola sono sempre vivi nella memoria di tutti i suoi colleghi il suo attivismo nell'organizzazione di seminari e convegni internazionali, come quello del 1984 su *Storia e ragione*, tenutosi a Napoli nella sua Università, «l'Orientale». Era lo stesso spirito che, fin dagli inizi, ha infuso

nel suo ruolo di membro del Comitato editoriale delle *Œuvres complètes* di Montesquieu.

Le sue formidabili doti di organizzatore culturale sono state vividamente e con commozione messe in luce da Marina Formica, Presidente della SISSD e da Lida Viganoni, già Rettrice dell'Università "L'Orientale". La prima ha illustrato le diverse caratteristiche del filosofo Postigliola e dell'amico Alberto, il suo pluralismo scientifico e la sua sensibilità interdisciplinare di storico segretario generale della SISSD – fin dai primi anni di vita della società – e di animatore instancabile dei convegni annuali. Anche Lida Viganoni ha ricordato la precisione e la grande maestria del professore e filosofo, mostrata in occasioni importanti come il conferimento della laurea *honoris causa* a Jean Starobinski. L'ex rettrice ha ricordato quel 19 dicembre 2008, quando proprio in quella stessa Sala delle Conferenze di Palazzo du Mesnil allo studioso ginevrino, punto di riferimento fondamentale per la cultura del Novecento, specialmente per il contributo da lui offerto nel campo della ricerca e degli studi sull'Illuminismo e in quelli della teoria della letteratura, fu conferita la laurea in Filosofia, Politica, Comunicazione. In quegli anni Starobinski era una figura di primo piano nel panorama della critica letteraria: studioso di letteratura e di medicina, i suoi interessi di ricerca spaziavano dalle scienze cosiddette dure a quelle umane.

In quell'occasione fu Alberto Postigliola a tenere una *laudatio accademica* dal titolo *Jean Starobinski, un moderne 'en mouvement'*. Partendo dai diversi interessi dello scrittore francese – il ruolo del mito, soprattutto nei regimi totalitari, gli studi sul pensiero di Rousseau e sull'idea di *contratto sociale*, il tema della malinconia, per citarne solo alcuni – mise in luce la natura poliedrica di Starobinski, leggendone il profilo in un confronto molto interessante con quello del pensatore del secolo XVIII. Postigliola fece anche riferimento al legame tra Starobinski e l'Ateneo partenopeo, iniziato nel 1978, allorché lo scrittore ginevrino con un memorabile contributo partecipava al primo fascicolo degli Annali di «Studi filosofici», dedicato al bicentenario rousseauiano.

E in quel legame tra Starobinski e Partenope nel solco rousseauiano vogliamo credere – non senza commozione – che Alberto Postigliola rivedesse sé stesso.

Prima di congedarsi, chi scrive non può non ricordare con profonda stima colui il quale molti anni fa la incoraggiò a proseguire i suoi studi anche nel campo della storia delle idee, a riflettere sui rapporti intricati tra storia, politica e filosofia nel Settecento europeo e a studiare i Lumi politici e l'altro Diderot, il politico teorico della *volonté générale* liberato da schemi storiografici incrostati e talvolta fallaci.



Citation: Daniela Mangione (2023). Il «fiume reale»: gli acuti del pensiero illuminista italiano, Pietro Verri e le nuove *Méditations sur le bonheur*. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 121-124. doi: 10.36253/ds-14552

Copyright: © 2023 Daniela Mangione. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Notes and Discussions

Il «fiume reale»: gli acuti del pensiero illuminista italiano, Pietro Verri e le nuove *Méditations sur le bonheur*

DANIELA MANGIONE

Università di Padova

«Mons. Voltaire ha stampato o scritto o detto ad alcuno, non so poi come, che *l'Ecole de Milan fait des grands progrès*. Così si chiama la nostra compagnia»¹: era l'8 marzo 1767, e Alessandro Verri così osservava stupito scrivendo al fratello Pietro. Lo avrebbe ripetuto in una lettera di qualche giorno più tardi², registrando ancora la sorpresa di vedere sé e l'Accademia dei Pugni, «noi altri», osservati dai *philosophes* e definiti con quella locuzione che da lì in poi li avrebbe accompagnati stabilmente. Con le parole di Voltaire sulla *École de Milan* si faceva corporeo e reale uno tra i più fertili tratti del Settecento italiano – un tratto che i fratelli Verri, generosi di opere, scritti privati, ricostruzioni epistolari hanno raccontato e permesso di percorrere largamente, e che oggi è consentito sondare con più attenta acribia grazie all'apertura dell'Archivio Verri³, dopo la pubblicazione dell'edizione nazionale delle opere di Pietro Verri e di Cesare Beccaria⁴ e grazie ai materiali presenti sul sito dedicato all'Illuminismo lombardo (<https://illuminismolombardo.it>)⁵.

Nel giro di circa quattro anni si concentrarono, in quei primi Sessanta, scritture cruciali: nel 1763 furono date alle stampe le *Meditazioni sulla felicità* di Pietro Verri, nel 1764 «Il Caffè» diede inizio alle pubblicazioni e, nato

¹ Così scriveva nella lettera da Parigi dell'8 marzo 1767, in *Viaggio a Parigi e a Londra (1766-1767)*. *Carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, a cura di G. Gaspari, Adelphi, Milano 1980, p. 353.

² Ivi, p. 361: A. Verri a P. Verri, Parigi 13 marzo 1767.

³ P. Musitelli, *L'Archivio Verri. Réorganisation récente et perspectives éditoriales*, «Laboratoire italien», 8, 2008, pp. 231-246.

⁴ P. Verri, *Edizione nazionale delle opere*, voll. I-VIII, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 2003-2015; C. Beccaria, *Edizione nazionale delle opere*, diretta da L. Firpo e G. Francioni, voll. I-XVI, Mediobanca, Milano 1984-2009. Tutti i volumi delle opere di C. Beccaria si trovano online: <<https://archivistorico.mediobanca.com/publicazione/edizione-nazionale-delle-opere-di-cesare-beccaria>> (cons. 05/2023).

⁵ Il sito nasce da un progetto dell'Università degli Studi di Pavia finanziato dalla Regione Lombardia e in collaborazione con la Fondazione Raffaele Mattioli. Vi si trovano le opere di Cesare Beccaria, Giambattista Biffi, Paolo Frisi, Giuseppe Gorani, Alfonso Longo, Alessandro e Pietro Verri; è presente interamente inoltre «Il Caffè» secondo l'edizione definitiva curata da Gianni Francioni. È in completamento la sezione dedicata ai manoscritti. Ricordiamo anche l'edizione critica digitale delle *Osservazioni sulla tortura* a cura di M. De Blasi, 2020, condotta sul manoscritto autografo del testo conservato presso l'archivio Verri di Milano: <https://www.edizionicritiche.it/verri-digitale> (cons. 05/2023).

tra il '63 e il '64, *Dei delitti e delle pene* di Cesare Beccaria avrebbe avuto nel 1766 la propria edizione definitiva. Una sorta di acuto del pensiero illuminista italiano, composto di riflessioni a tal punto intrecciate che fin dall'inizio, anche per i contemporanei, l'attribuzione dei testi fu incerta. La cooperazione degli ingegni si era mostrata in più momenti – la stesura dei *Delitti* che era avvenuta nella compresenza fisica di Alessandro e Beccaria, «nella ultima stanza dell'appartamento a pian terreno»⁶ della casa del maggiore dei Verri; la copiatura e risistemazione del testo da parte di Pietro; la risposta a Facchinei composta in sei giorni dai due fratelli⁷. Lo stesso Giuseppe Aubert, direttore della tipografia livornese Coltellini che stampava sia le *Meditazioni sulla felicità* che *Dei delitti*, era incappato nell'errore di attribuire, in un foglio volante, le due opere a una stessa mano – pronta era stata la reazione dei due autori e la richiesta di rettifica da parte di Pietro. Lo stesso era accaduto a Facchinei, che dopo avere scritto nel gennaio 1765 le celebri *Note* contro *Dei delitti*, poco dopo contestava con 55 note anche le *Meditazioni*, credendole dello stesso autore: aveva definito i due testi «due mostruosi gemelli» dominati dalla «stessa loica ingannatrice». Questa volta Pietro Verri aveva scelto una risposta privata a Facchinei – ma la minor esibizione delle reciproche ragioni non era valsa a più sobri scambi. Pur dopo tali disambiguazioni usciva nel 1767 a Modena un'edizione pirata dei *Delitti e delle pene* che recava in sé anche le *Meditazioni*⁸; e ancora nel 1777 un anonimo francese, da Marsiglia, si complimentava con Beccaria per le sue *Meditazioni sulla felicità*⁹.

Pietro Verri stesso segnalava il momento non comune nel quale si immetteva: «Lo spirito filosofico va dilatandosi da ogni parte, e questo ruscello un tempo povero e disprezzato è vicino a diventar un fiume reale», osservava nella prima edizione delle sue *Meditazioni sulla felicità*¹⁰. Dopo avere partecipato alla guerra dei Sette anni ed essere passato, dal 1761, dal campo di battaglia alla biblioteca, Pietro si inseriva nel flusso europeo del pensiero illuminista e contribuiva a far gemmare una nuova stagione intellettuale. Ne era in certo senso artefice: grazie e attorno a lui si erano raccolti gli intel-

lettuali dell'Accademia dei Pugni; la sua guida era stata fondamentale per la nascita di *Dei delitti e delle pene*. La mescolanza di così intense attività di testi e pensiero, nate in seno all'Accademia dei Pugni, ha costituito nel tempo un problema critico – quello dei rapporti tra Pietro Verri, Alessandro Verri e Cesare Beccaria – che è ancora oggetto di indagine. La sensibile portata delle reciproche influenze intellettuali, raccontata da Venturi nel *Settecento riformatore*¹¹, percorsa da Carlo Capra nella biografia di Pietro Verri¹², indagata da Gianni Francioni nella lunga *Nota al testo* dell'edizione nazionale delle opere di Cesare Beccaria¹³, si mostra ancora aperta agli studi; e dischiusa si presenta, altrettanto, la questione dei rapporti personali fra i tre, sui quali diverse sono state le interpretazioni. Le analisi di Bartolo Anglani, che hanno perlustrato il *dissotto delle carte*¹⁴, hanno reso fonte di illuminazione materiali poco evidenti al primo sguardo; le note di William Spaggiari sui rapporti fra Beccaria, Pietro Verri e Teresa Blasco hanno ricostruito e chiarito alcune dinamiche interpersonali¹⁵; Pierre Musitelli ha raccontato la biografia intellettuale di Alessandro Verri, i suoi rapporti con il fratello, con l'Accademia dei Pugni e Cesare Beccaria in *Le flambeau et les ombres* (2016)¹⁶. Il rapporto intellettuale e personale fra Pietro Verri e Cesare Beccaria promette di avere ancora lati da contemplare e intendere; la voce del «viaggiatore malinconico»¹⁷ Beccaria è rimasta fievole e sembra ancora da indagare quel Pietro Verri «impigliato nell'ossessione di decifrare l'enigma di Cesare Beccaria»¹⁸ – di decifrarne la particolare natura, la diversità rispetto a lui, lo sfuggire all'autoanalisi – cardine, invece, della riflessione personale di Pietro. Resta ancora da decrittare lo squilibrio tra la strabordante presenza documentale della corrispondenza tra i fratelli Verri e il più silente, indecifrabile sottrarsi – quello di Cesare Beccaria. Comune, invece, lo snodo costituito dalla riflessione sulla felicità, che negli stessi anni si manifestava nei testi di entrambi – nel momento in cui tutta Europa tessava le fila della felicità per l'umanità futura¹⁹.

¹¹ F. Venturi, *Settecento riformatore*, Einaudi, Torino 1969.

¹² C. Capra, *I progressi della ragione*, il Mulino, Bologna 2002.

¹³ G. Francioni, *Nota al testo* in Beccaria, *Dei delitti e delle pene*, in *Edizione nazionale delle opere*, cit., I, pp. 217-326.

¹⁴ B. Anglani, *Il dissotto delle carte. Sociabilità, sentimenti e politica fra i Verri e Beccaria*, FrancoAngeli, Milano 2004.

¹⁵ W. Spaggiari, *Scene ridicole e segrete malinconie. Cesare Beccaria alla moglie*, «Versants. Revue suisse des littératures romanes», 59, 2009, pp. 49-63; <<http://doi.org/10.5169/seals-271239>> (cons. 05/ 2023).

¹⁶ Musitelli, *Le flambeau et les ombres*, cit.

¹⁷ Anglani, *Il dissotto delle carte*, cit., p. 21.

¹⁸ Ivi, p. 33.

¹⁹ Cfr. *Felicità pubblica e felicità privata nel Settecento*, a cura di A.M. Rao, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 2012; e anche C. Capra, *La felicità per tutti. Figure e temi dell'illuminismo lombardo*, Aracne, Roma 2017.

⁶ A. Verri a I. Bianchi, Roma 16 aprile 1803, in C. Beccaria, *Dei Delitti e delle pene*, a cura di F. Venturi, Einaudi, Torino 1994, pp. 124-125.

⁷ P. Musitelli, *Le flambeau et les ombres: Alessandro Verri, des Lumières à la Restauration*, École Française de Rome, Roma 2016, pp. 67-78.

⁸ C. Beccaria, *Dei delitti e delle pene. Edizione sesta di nuovo corretta ed accresciuta del trattato "De Tormenti" e delle "Meditazioni sulla felicità"*, s.e., Buglione [Lucca] 1767.

⁹ Lettera di anonimo da Marsiglia, 18 ottobre 1777, in Beccaria, *Edizione nazionale delle opere*, cit., V, p. 512.

¹⁰ P. Verri, *Meditazioni sulla felicità*, s.e., Londra [i.e. Livorno], 1763, p. 26.

L'autografo di 29 pagine non paragrafate delle *Meditazioni sulla felicità* è intanto tornato in una nuova traduzione francese per la cura di Pierre Musitelli²⁰. Era stato pubblicato in tre edizioni (1763, 1765 e 1766) e poi rimaneggiato nei *Discorsi* del 1781. È del 1766, per la mano del pastore valdese Gabriel-Henry Mingard, la prima traduzione francese: e aveva agito sul testo con la stessa volontà regolatrice che aveva poi portato anche l'altro testo della *École de Milan, Dei delitti e delle pene*, a essere radicalmente lavorato – giungendo in quel caso, ad opera del Morellet, a un rimodellamento dei capitoli, a spostamenti di intere parti. Non a tanto arrivò Mingard nella sua versione dei *Pensée sur le bonheur*; ma ancora agì scandendo il testo, non paragrafato nell'originale, in capitoli. Pierre Musitelli sceglie ora di offrire una nuova traduzione francese e un nuovo titolo – *Méditations sur le bonheur* – rispettando il più possibile la lettera dell'opera. Si tratta di una versione del testo diremmo necessaria, a fronte di una certa scarsità di edizioni francesi. Musitelli rileva infatti come quella del 1766 sia stata la sola traduzione francese completa – altre due, fra il 1766 e il 1769, erano state annunciate ma non compiute, e una terza tradotta come *Réflexions* era una riduzione dell'opera a 7 pagine in-8°: in realtà la stessa sintesi contenuta in una recensione della *Gazette littéraire de l'Europe*²¹. La nuova traduzione è riproposta nella veste conforme alla prima edizione, non scandita da paragrafi, all'interno della collana delle Éditions Rue d'Ulm dell'École normale supérieure che ospita testi offerti da studiosi alla rilettura, spesso con nuova traduzione. L'edizione è di misura inconsueta, singolarmente tascabile, ben fruibile, e quasi dissimula il proprio ricco apparato di commento, note e *annexes* che richiamano la gloriosa edizione dei *Delitti e delle pene* del 1965 a cura di Franco Venturi, che radunava materiali sulla ricezione europea dell'opera²².

Nella nuova traduzione si rendono necessarie alcune scelte. Davanti alla doppia possibilità di tradurre in francese un termine univoco in italiano, Musitelli sceglie di rendere 'felicità' con *bonheur*, pur rilevando e discutendo la scelta di *félicité* da parte del primo traduttore; la presenza di simile oscillazione in lingua inglese – *happiness/felicity* – apre a riflessioni, sulle quali ha scritto Annamaria Rao nell'introduzione al volume dedicato

alla *Felicità pubblica e felicità privata nel Settecento* uscito nel 2012²³. Così l'infelicità è *misère*, come da tradizione francese settecentesca, mentre Musitelli sceglie di utilizzare *Méditations* anziché *Pensées* poiché già negli anni Sessanta nella lingua francese il significato di 'meditazione' non era più limitato all'area semantica teologica.

Le *Meditazioni* furono composte in un momento di particolare felicità interiore di Pietro Verri e sarebbero state poi perfezionate nei *Discorsi* – ancora grazie ad un afflato collaborativo: questa volta furono i consigli del fratello Alessandro a guidare la riproposizione del 1778²⁴, pubblicata poi nel 1781. E se dopo quasi due decenni a dominare la nuova versione sarebbe stata la riflessione sul dolore – un allontanarsi dall'infelicità, coerentemente alla parallela riflessione sull'indole del piacere e del dolore –, nella prima edizione il postulato indiscusso è la tensione alla felicità possibile. Pietro Verri è il primo ad utilizzare in lingua italiana il principio espresso da Hutcheson nel 1725 («that action is best, which procures the greatest happiness for the greatest numbers»), che sarà ripreso da Helvétius e che diventerà centrale in Jeremy Bentham: ma il principio compare per la prima volta non nelle verriane *Meditazioni* bensì nelle sue *Considerazioni sulla proposizione di restringere il lusso nello Stato di Milano*, poi divenute *Considerazioni sul lusso* nel «Caffè». Da qui quel mantra che dischiude una nuova visione del mondo, «la massima felicità divisa nel maggior numero», si ripeterà pervasivamente negli scritti dell'École del Milan: due volte nelle *Meditazioni*, in seguito nei *Delitti* e nel *Frammento sugli odori* di Beccaria; poi nelle *Osservazioni su i fedecommessi* di Alfonso Longo; ancora nella *Interpretazione delle leggi* di Pietro Verri²⁵. Non sono le sole espressioni comuni al gruppo milanese: se nelle *Meditazioni* Pietro Verri scrive che l'associarsi umano serve ad abolire «il feroce muscolare dispotismo»²⁶, Beccaria scriverà poco dopo che le prime leggi nacquero per riparare «ai disordini del fisico dispotismo di ciascun uomo»²⁷.

Di fatto, delle tre edizioni di queste *Meditazioni* solo la prima fu curata dall'autore. La seconda uscì infatti insieme alle *Note* di Facchinei, mentre la terza, del 1766, fu accompagnata da una difesa del testo da parte di Dalmazzo Francesco Vasco. Poi fu accantonata per un oltre un decennio, per quanto Pietro Verri ne avesse scritto: «sappia chi legge che questo è il mio sublime, ossia che

²⁰ P. Verri, *Méditations sur le bonheur*, traduit, présenté et annoté par P. Musitelli, Éditions Rue d'Ulm, Paris 2023.

²¹ Si ebbero poi ristampe successive: si veda G. Francioni, *Nota introduttiva* a P. Verri, *Discorso sulla felicità*, in I «Discorsi» e altri scritti degli anni Settanta, a cura di G. Panizza, *Edizione nazionale delle opere*, III, p. 460, n. 97.

²² C. Beccaria, *Dei delitti e delle pene: con una raccolta di lettere e documenti relativi alla nascita dell'opera e alla sua fortuna nell'Europa del Settecento*, a cura di F. Venturi, Einaudi, Torino 1965.

²³ A.M. Rao, *Introduzione*, in *Felicità pubblica e felicità privata*, cit., pp. XXIII-XXV.

²⁴ Francioni, *Nota introduttiva* a Verri, *Discorso sulla felicità*, cit., p. 161.

²⁵ Ivi, p. 242, n. 119.

²⁶ Verri, *Meditazioni*, cit., pp. 238-239.

²⁷ Beccaria, *Dei delitti e delle pene*, in *Edizione nazionale delle opere*, cit., I, p. 50.

questo è il confine della elevazione della mia mente; e di più che queste sono cose che io credo tutte vere»²⁸. La declinazione di alcuni ideali riproduceva nelle *Meditazioni* l'esatto scenario ideale e mentale del momento:

L'impostura freme, ma s'indebolisce per ogni verso; secreti più non vi sono; l'arte persino di governare i popoli, la quale per lo passato era confinante con la magia, ora sta in mano de' libraj. La natura de' principati [...] l'indole e il carattere di chi presiede, tutto è palese. Lo spirito filosofico va dilatandosi per ogni parte...²⁹.

mentre più tardi si restringerà il numero di chi potrà contribuire alla vita politica. L'ambizione nelle *Meditazioni* e in queste nuove *Méditations* è ancora quella politica – e non solo letteraria, come sarà nei *Discorsi*; sono nominati governi e paesi «liberi» – che nei *Discorsi* scompariranno; ed è l'«uomo» a dover cercare la propria felicità – mentre nei *Discorsi* spetterà solo al saggio³⁰. La felicità è nelle mani di tutti; e davvero, con parole di Musitelli, è qui «un nouveau principe pour penser la relation entre l'individu et la collectivité»³¹.

Rileva Musitelli come Pietro Verri abbia dialogato a lungo con questa sua prima riflessione sulla felicità. E in una nota riprende un passo del testo in cui, dopo le lodi della tecnica e del progresso, dopo avere citato le nuove possibilità raggiunte dall'uomo nell'ingrandire ciò che è piccolo e ciò che è lontano, nel mandare velocemente la corrispondenza, nel potere solcare i mari dedicati prima solo ai pesci, Verri fa intendere ulteriori sviluppi: «e chi sa che un giorno...». La nuova traduzione di Musitelli rende – finalmente – giustizia a Pietro Verri, staccandosi dalla volontà ordinatrice della prima edizione francese. Mentre infatti la traduzione francese del 1766 aveva scelto di completare la frase eliminando i puntini di sospensione senza restituire il non detto («et qui sait jusq'ou un jour la sagacité humaine pourra parvenir?»), in questa nuova traduzione il testo resta inconcluso come Verri volle, e diventa «et qui sait si un jour...». Nel contestare l'opera, Facchinei aveva ben capito il sottinteso di Pietro Verri e lo aveva redarguito: «sembra che volesse scrivere che forse un qualche giorno l'uomo giungerà anche a poter volare; ma ha fatto bene a tacerlo, perché avrebbe fatto giudicare della bontà della sua fisica come si giu-

dica di quella della sua metafisica». Appunterà a mano Verri oltre vent'anni dopo, il 24 dicembre 1783: «Il Sig. Mongolfier lo ha fatto»³².

²⁸ P. Verri, *Cose vere, varie, buone mediocri, cattive del conte Pietro Verri, fatte ne' tempi di sua gioventù*, Fondazione Raffaele Mattioli, Archivio Verri, AV 373.I; cfr. Francioni, *Nota introduttiva a Verri, Discorso sulla felicità*, cit., p. 157.

²⁹ Verri, *Meditazioni sulla felicità*, in *Edizione nazionale delle opere*, cit., I, p. 761.

³⁰ Cfr. Francioni, *Nota introduttiva a Verri, Discorso sulla felicità*, cit., p. 192.

³¹ P. Musitelli, *Politique et économie du bonheur dans l'Italie des Lumières*, in Verri, *Méditations sur le bonheur*, cit., pp. 59-109: 65.

³² Verri, *Méditations sur le bonheur*, cit., p. 43, n. 12.

Book Reviews



Citation: Franco Arato (2023). Alessio Bottone, *Settecento dialogico. Scienza, “militanza”, letteratura*, Edizioni dell’Orso. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 125-127. doi: 10.36253/ds-14194

Copyright: © 2023 Franco Arato. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Alessio Bottone, *Settecento dialogico. Scienza, “militanza”, letteratura*, Edizioni dell’Orso, Alessandria 2022, 300 pp.

Riusciamo a immaginare Cartesio o Spinoza – forse i due filosofi del passato prossimo che più influenzarono i settecentisti – mentre scrivono un dialogo per mostrare la dialettica incerta, le disperate sorti della *veritas in itinere*? Entrambi preferirono la forma del trattato denso di rigorose deduzioni logiche, tanto che, notoriamente, per quei filosofi anche le passioni umane (per definizione incerte e cangianti) erano riconducibili a una rigorosa analisi da distillare *more geometrico*. Fedeli al metodo platonico del dialogo furono invece tanti nel secolo dei lumi: platea di cui questo bel libro, dedicato all’Italia ma non senza utili riscontri stranieri, dà conto in tre ampi capitoli. Il primo (*Dialogo e scienza*, pp. 11-105) sul dialogo d’argomento scientifico (gran maestro, naturalmente, Galileo Galilei); il secondo (*Dialoghi “militanti”*, pp. 107-171) in cui si tocca una militanza ideologica che implica un sovrappiù d’intenzione dottrina; il terzo (*Dialogo e letteratura*, pp. 173-255) contenente una distesa riflessione sulle tecniche retoriche adoperate. Opportunamente l’Autore riferisce un giudizio non troppo benevolo, proprio di Cartesio (in una lettera dell’11 ottobre 1638 a Mersenne), sulla strategia ‘politica’ adottata da Galileo nel redigere il *Dialogo sopra i due massimi sistemi*: «sa façon d’écrire par dialogues, où il introduit trois personnes qui ne font autre chose que louer et exalter ses inventions chacun à son tour, aide fort à faire valoir sa marchandise». Difendere le proprie scoperte – in italiano, non in latino –, cercare di persuadere i riluttanti, soprattutto quelli presenti all’interno della Chiesa, intorno alla verità del sistema eliocentrico: la sfida pubblicamente lanciata dal pisano ai suoi settant’anni (o quasi) fu, come ognuno sa, perduta; con rammarico, s’intende, anche del copernicano Cartesio. Ma la scelta di metter l’uno di fronte all’altro i tre interlocutori (due reali, uno fittizio) in una sorta di vivo teatro dialettico-didattico non era stata dettata, come credeva Cartesio, solo da un fine propagandistico: anche i *Discorsi e dimostrazioni matematiche intorno a due nuove scienze*, che Galileo riuscì a far pubblicare nel 1638 fuori d’Italia, a Leida, presso gli Elzeviri (è il suo capolavoro scientifico, che getta le basi della dinamica moderna: testo arduo e perciò oggi poco letto), sono in forma di dialogo, con i medesimi interlocutori di sei anni prima (Salviati, Sagredo, Simplicio). Perché? Era l’obbedienza a un canone letterario, tanto antico quanto fortunato? Entrava piuttosto la volontà di mostrare il lento approssimarsi dell’autore alla comprensione di leggi fisiche cui andava meditando sin dalla giovinezza? Probabilmente le due cose insieme.

È certo che da noi più d’uno scienziato si sentì vincolato a seguire il modello dialogico, diversamente da quanto accadde altrove in Europa (con la parziale eccezione della Francia di Voltaire e Diderot). L’A. illustra i casi di

una pletera di scrittori, grandi e piccoli. Ci sono i divulgatori, innanzi tutto: il più celebre è, a inizio secolo, il veneziano Francesco Algarotti con il suo *Newtonianismo per le dame* (1737, rivisto e corretto nel 1752, col meno accattivante titolo di *Dialoghi sopra l'ottica newtoniana*), che citò esplicitamente la prosa galileiana in opposizione allo stile boccacciano (con piglio polemico, diceva d'aver rinunciato ai «lungi periodi col verbo in fine nemici de' polmoni», destinandoli «a coloro che hanno abbandonato il *Saggiatore* per la *Fiammetta*»). E tuttavia si sa che Algarotti guardò anche a un altro modello ben più recente – e forestiero –, gli *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) di Fontenelle, il celebre segretario perpetuo dell'Académie des sciences cui la prima edizione del libro è dedicata (il francese vegliando sarebbe morto centenario nel 1757, pochi anni prima del suo tanto più giovane imitatore). L'«air de copie» rispetto al modello fu rimproverata da Voltaire, e poi da altri, all'Algarotti: ed è un peccato che le volute un po' roccò di quella prosa abbiano finito spesso per oscurare la sostanza delle affidabili notizie scientifiche là fornite, perché, sì, lo scrittore veneziano si rivolgeva ai dilettanti ma non era, lui, del tutto un dilettante, avendo tra l'altro verificato tra i primi in Italia (nella Bologna del suo maestro Eustachio Manfredi) l'esattezza degli esperimenti newtoniani con i prismi. Di tanti imitatori, più o meno diretti, dell'Algarotti il libro dà conto: da Eusebio Sguario, veneziano anche lui, con il suo *Dell'Elettricismo* (1746), scritto forse a due mani con un collega tedesco, C. X. Wabst, al più tardo, e certo molto più noto, letterato romagnolo Giuseppe Compagnoni (*La chimica per le donne*, 1796), ad altri minori e minimi. Lo schema salottiero e galante non fu certo esclusivo: si è già citato Manfredi, astronomo di vaglia, che affrontò con galileiano nitore anche l'antica questione idraulica dell'inalveazione delle acque del fiume Reno nel Po (problema di non poco momento, che occupò a lungo scienziati e dilettanti) nei suoi *Dialoghi fra Giorgio, Aurelio e Petronio* (1718); ancora diverso lo stile dei *Dialoghi sull'aurora boreale* (1748) del dalmata Giuseppe Boscovich, opera che rimanda, come ben mostra l'A., a una forma di teatralizzazione arcadica: in Arcadia le occasioni di scrittura dialogica mai non mancarono, sin dalle opere in prosa del fondatore, Giovanni Mario Crescimbeni.

Fuori dall'ambito scientifico il libro si sofferma opportunamente sul modello fornito dal gesuita, e cardinale, Pietro Sforza Pallavicino col *Trattato dello stile e del dialogo* (1662), in cui la retorica ciceroniana si sposa con la pedagogia tridentina: ma, osserva l'A. riprendendo uno spunto di Maria Luisa Altieri Biagi, neppure il cardinale sfuggì al fascino della prosa galileiana (il rapporto tra il Linceo e i gesuiti era stato, a dir poco, ambi-

valente). La persuasione dell'eretico (o addirittura dell'ateo) impegnò a lungo la pedagogia cattolica, i manuali oscillando tra petizioni di principio e argomentazione dialettica: anche i catechismi, del resto, procedevano per domande e risposte (sino a quello, letterariamente *non illustre*, di Pio X). Di catechismi, più o meno dialogici, il libro si occupa, ricordando come persino Voltaire si industriasse a fornire il controcanto ironico di domande e risposte al fine di inoculare nel lettore i propri ideali deistici (seguito poi dai catechismi repubblicani d'età giacobina); non è un caso che, al contrario, il materialistico *Entretien*, col seguito del *Rêve*, di Diderot avesse all'epoca solo una circolazione manoscritta: del resto là non di botta e risposta si trattava, ma di complesse argomentazioni fisico-filosofiche. Più di un libro di apologetica religiosa (per esempio, l'opera cospicua del gesuita Alfonso Muzzarelli) finì poi sulla scrivania del Leopardi adolescente: che infatti emulò quello stile affabile, da cattolico illuminato quale allora egli si sentiva ancora d'essere, nel *Dialogo filosofico* del 1812, confutazione di un *idéologue* di provincia (il maceratese Mariano Gigli). Quando, molti anni dopo, un recensore distratto (o forse malizioso) confuse le *Operette morali* leopardiane con i maldestri *Dialoghetti* antimoderni scritti dal padre Monaldo, Giacomo, in una lettera al cugino Giuseppe Melchiorri (15 maggio 1832), non mancò di sfogare il proprio disappunto contro «quei sozzi, fanatici dialogacci» (così li definiva: e non si potrebbe dargli torto). Le *Operette morali* appartengono per altro a una diversa costellazione rispetto al dialogo settecentesco, che il vecchio Monaldo – fanatici a parte – aveva ancora in mente. Eppure il modello greco di Luciano, caro a Leopardi, si ritrova già nel secolo dei lumi: l'A. menziona, tra gli altri, il *Dialogo sopra la nobiltà* di Parini (1757: in *exergue* reca una significativa citazione da Pope che prelude alla satira del *Giorno*), i *Dialoghi dei morti* di Giuseppe Colpani (1765), i *Nuovi dialoghi de' morti* di Giuseppe Pelli Bencivenni (1770). Fontenelle aveva scritto – è noto – non solo le galanterie che tanto erano piaciute a inizio secolo, ma quei *Nouveaux dialogues des morts* ben intinti nell'inchiostro lucianesco (Fontenelle dedicò il libro proprio «à Lucien, aux Champs Élyséens»). La letteratura francese continuava dunque a essere una guida per i letterati italiani; ciò che lasciava insoddisfatto per esempio Vittorio Alfieri, il quale nel breve dialogo intitolato alla *Virtù sconosciuta* (1789) si sforzò di interrogare l'ammiratissimo amico defunto Francesco Gori adoperando un'impeccabile, forse a tratti un po' impacciata, forma toscana esente da gallicismi.

Il libro è efficace nelle analisi e nelle deduzioni, munito di un'eshaustiva bibliografia, che allinea oltre un centinaio di titoli settecenteschi, insieme a un'ampia,

aggiornata letteratura critica. Poiché quasi ogni scrittore nel Settecento ha prodotto almeno un dialogo, esiste forse il rischio che in questo gran mare la tipicità faccia premio sull'individualità, la forma sui contenuti: sullo sfondo parrebbe aggirarsi il vecchio, caro fantasma dei generi letterari della, per altro benemerita, serie Valardi di primo Novecento (la lirica, la satira, la poesia didascalica, eccetera). L'A. avverte il pericolo e lo schiva, distinguendo ogni volta i valori letterari e culturali, non scambiando i grandi con i piccoli, gli innovatori con gli epigoni; e interrogandosi anche sulle ragioni del tramonto del dialogo come forma espressiva nei secoli successivi, tramonto che spiega persuasivamente con la fine della funzione pedagogica e parentetica della letteratura. Il trionfo del romanzo (anche del romanzo dove si dialoga filosoficamente: il caso di tante opere di Thomas Mann) ha divorato di fatto ogni forma retorica alternativa. Oggi, si sa, gli scrittori, i filosofi, gli stessi giornalisti scrivono semmai non dialoghi ma lunghe lettere fittizie (ai figli, ai nipoti, addirittura al proprio animale domestico) per intrattenerli su argomenti gravi (la guerra, l'amore, il razzismo). Si immaginano evidentemente interlocutori muti e assenzienti, in una socialità molto diversa da quella settecentesca, quando l'arte dialettica poteva decidere della fama di un letterato: si ricordi, per fare un solo esempio, il nostro abate, anzi abbé, Galiani, formidabile conversatore nei salotti di Parigi, che merita uno spazio in questo libro in veste di brillante autore di dialoghi (francesi). Se l'assordante chiacchiericcio della cosiddetta comunicazione digitale troverà, quando che sia, una tregua, ritroveremo un giorno di nuovo sulla pagina le antiche, civilissime forme della conversazione? È una domanda, suggerita dalla lettura di questo libro, che vuol essere un auspicio.

Franco Arato
Università di Torino

Book Reviews



Citation: Francesco Baldanzi (2023). Barbara Innocenti, *Il vaccino in commedia. Teatro, scienza e medicina nella Francia del secolo dei Lumi*, Libreriauniversitaria.it. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 129-131. doi: 10.36253/ds-14443

Copyright: © 2023 Francesco Baldanzi. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Barbara Innocenti, *Il vaccino in commedia. Teatro, scienza e medicina nella Francia del secolo dei Lumi*, Libreriauniversitaria.it, Padova 2021, 245 pp.

È un dato lungamente consolidato in storiografia che, per varietà e complessità delle sue implicazioni, il dibattito sull'innesto del vaiolo umano prima (la 'variolizzazione') e, poi, dell'inoculazione di quello vaccino (la 'vaccinazione') abbia superato l'ambito strettamente medico e sanitario, investendo problemi di ordine religioso, scientifico, civile e politico, costituendo un momento di indubbio rilievo nella vita culturale dell'Europa settecentesca. Le critiche e l'entusiasmo nei confronti della scoperta della vaccinazione da parte di Edward Jenner, e, più in generale, le questioni scientifiche (dall'applicazione dell'elettricità ai primi voli di palloni aerostatici) sono rintracciabili in una grande varietà di fonti: nei trattati e nei giornali medici, nei componimenti poetici, nelle caricature dei vignettisti satirici e nelle opere rappresentate sui palchi dei maggiori teatri europei. L'autrice, docente di letteratura francese all'Università di Firenze, ripercorre nei primi due capitoli le principali tappe di questa «presa in carico» di questioni scientifiche e mediche da parte dei drammaturghi francesi, tra fine XVIII e inizio XIX secolo, in un momento in cui il teatro si fa, sempre più, «riflesso» di una società in cambiamento (p. 5). Tra i primi che si presentano come innovatori nell'introduzione e nella drammatizzazione della scienza sui palcoscenici francesi si ricordano le figure di Louis Figuier (1819-1894) e Antoine Andraud (1795-1859). La scienza, com'è noto, era al centro di un interesse di stampo illuminista che, da una parte, metteva in mostra e spettacolarizzava nuovi esperimenti scientifici e applicazioni tecniche, dall'altra divulgava e 'volgarizzava' questi contenuti.

Tra gli altri 'attori' che producevano scienza, i medici faticarono, più degli altri, nel vedersi riconosciuta pubblicamente la propria autorità interpretativa, poiché a lungo minati nella loro credibilità da pregiudizi di matrice molieriana e classica. I ciarlatani itineranti che vendevano i propri medicinali, decantandone le proprietà in pubblico, e i medici rappresentanti delle corporazioni ufficiali (come la Facoltà di Medicina parigina), con il loro linguaggio artificiosamente incomprensibile ai pazienti e con un *habitus* da sapienti, erano entrambi considerati disonesti e avidi di guadagno, personaggi teatrali che 'recitavano' una parte, più che uomini di scienza. Questo pregiudizio nei confronti dei medici e della medicina iniziò a perdere vigore nella lotta contro il vaiolo e nell'affinamento di tecniche, importate in Inghilterra dall'Oriente, per evitare il contagio attraverso l'immunizzazione e, così, evitare di rimanere sfigurati al volto, lasciando profonde cicatrici, conseguenza frequente nel decorso della malattia. A questa parte l'autrice dedica i capitoli centrali, dal sesto all'ottavo (pp. 77-98). Da una parte i detrattori di queste pratiche, per ragioni religiose e filosofico-morali e contrari a un

cosmopolitismo scientifico, si scagliavano contro una pratica immorale e contraria al volere divino, paventando il rischio per gli uomini di trasformarsi in bestie o di contrarre malattie veicolate dai fluidi animali. I favorevoli, invece, utilizzarono la poesia e il teatro per divulgare queste pratiche e infondere fiducia tra la popolazione. Il medico sarebbe diventato, in questo paradigma, un guaritore del corpo e, al tempo stesso, dell'animo corrotto della società, con una stretta interconnessione tra malattia del corpo sociale e singolo individuo. Di tutto questo dibattito l'autrice dà puntuali riferimenti letterari, teatrali e storici. A questo cambiamento corrispondeva anche una nuova figura di medico 'in scena', pubblicamente e professionalmente: un medico *philosophe* e rivoluzionario, con un percorso di formazione che includeva, ora, anche le lingue straniere, le materie umanistiche e tutto ciò che poteva nutrire moralmente l'animo sensibile dell'uomo di cultura settecentesca. Grande attenzione era poi rivolta alla capacità di utilizzare un linguaggio medico chiaro e 'vero' nell'alleanza terapeutica medico-paziente, una «*nécessité de refaire la langue médicale*» (p. 69).

Edward Jenner rappresentava, ed era rappresentato ed elogiato, proprio per il suo *status* di medico di campagna, medico di 'secondo livello' rispetto ai medici delle Facoltà, disinteressato al guadagno, vaccinatore per il bene comune e celebrato come medico *philosophe*: uomo semplice, saggio e modesto (p. 88). Per valutare la portata della scoperta del vaccino da parte di Jenner, la sua diffusione in Francia e la sua messa in scena in epoca napoleonica, l'autrice individua una selezione paradigmatica di pièces, e si sofferma, negli ultimi due capitoli (pp. 99-114), su due opere in particolare. *La Vaccine* (1801) di Moreau, Dumersan e Ponet fu accolta dal pubblico parigino con entusiasmo. Dietro a una semplice trama (l'imposizione del vaccino a una giovane donna da parte della zia), era messo al centro della scena tutto il dibattito pro e contro vaccinazione: la nuova profilassi era assimilabile ad altre pseudo-scoperte scientifiche del tempo, oppure era solo una moda («Come, zia, dal momento che sto bene, volete che mi ammali per precauzione», «È la moda, nipote mia», trad. it. p. 164) o aveva una propria validità scientifica? Con alcuni stratagemmi un giovane militare riuscirà a convincere la giovane a vaccinarsi ma, al tempo stesso, a imporre un principio di precauzione («Avete ragione, cara zia, ma almeno attendete un po' più di tempo prima di pronunciarvi su una scoperta di così grande importanza» trad. it. p. 167). Dopo pochi anni, il medico avignonese, *officier de santé*, Louis Delosme (1768-1828) mise al centro di una commedia in due atti la figura dell'uomo tradizionalista e antilluminista in *L'Anti-vaccinateur* (1809).

Nella lunga prefazione, prima del testo, Delosme aveva ripercorso le principali tappe della scoperta jenneriana e, rivolgendosi direttamente ai padri di famiglia, presentava la scoperta «universalmente» riconosciuta «come antidoto» ma, al tempo stesso, affidava alla sua opera un intento pedagogico: far «respingere i cattivi consigli» e combattere «le falsità», per rendere i padri «partigiani incorruttibili di Jenner» (trad. it. p. 153). Lo scontro tra due visioni opposte della società è nuovamente al centro della scena e attorno alla vaccinazione se ne evidenziano i tratti: una lotta del bene contro il male. In questa commedia il padre di una fanciulla, Monsieur Lourville, è contrario a ogni forma di innovazione, e, di conseguenza, alla vaccinazione della figlia. La ritiene una «invenzione mortifera», verso cui mostra i canonici pregiudizi della fazione anti-vaccinista: corrompe la società, è solo entusiasmo per la novità, veicola malattie, come la rabbia, e fa morire «muggendo come una vacca» (pp. 202-203). L'amato della figlia, Clairfons, giovane *philosophe* «dolce, sensibile, solitario, studioso e osservatore», lettore avido delle «opere che possono istruirvi sulle scoperte moderne» (pp. 172-174) e il servo di casa Frontin riusciranno alla fine a far cambiare idea all'uomo solo con un inganno, mettendolo di fronte agli effetti trasfiguranti della malattia, «alla "verità" dei fatti, o almeno a quella che gli apparirà come tale» (p. 113).

Il volume è strutturato in dieci capitoli di natura saggistica ed è accompagnato, dopo la trattazione, da un'appendice di facile consultazione con le citazioni testuali tradotte dall'inglese e dal francese, rispettando l'andamento morfo-sintattico e stilistico delle lingue originali. Completa il volume la prima traduzione italiana de *L'Antivaccinista* (1809), con testo francese a fronte, qui per la prima volta ripubblicato. L'autrice, in continuità con studi precedenti sul rapporto tra Teatro e Rivoluzione (*I sogni della ragione. La rappresentazione dell'Altro nel teatro della Rivoluzione francese*, Bibliotheca Aretina, Arezzo 2011; *Il piccolo Pantheon. I grandi autori in scena sul teatro francese tra Settecento e Ottocento*, Firenze University Press, Firenze 2018), offre al lettore un agevole volume per riflettere sul complesso rapporto tra teatro, scienza, medicina e società nella Francia del Secolo dei Lumi e del periodo napoleonico, con puntuali riferimenti a opere poetiche e teatrali legate alle differenti questioni trattate. La scelta di focalizzarsi sulla lotta all'epidemia di vaiolo e sull'introduzione della vaccinazione in Francia – tecnica proveniente dall'Inghilterra, paese al tempo nemico – ha richiesto all'autrice l'utilizzo di concetti e strumenti della storia sociale e delle idee, nonché dell'indagine storico-medica, che vengono maneggiati con particolare capacità critica, intrecciando aspetti multidisciplinari, all'interno del composito

quadro delle *Medical Humanities*. Il volume si inserisce in un fervente dibattito scientifico nazionale ed europeo su questi temi di ricerca nonché tra le attività promosse dall'Unità di Ricerca Interdipartimentale, di recente istituzione, "Letteratura, Medicina e Scienze" dell'Università degli Studi di Firenze (DILEF-DMSC), che ha creato un primo momento di confronto e di riflessione con il Convegno Internazionale "Teatro, Scienza e Medicina" (Firenze, 20-21 giugno 2022).

Francesco Baldanzi
Università degli Studi di Firenze

Book Reviews



Citation: Branko Aleksić (2023). Gianluca Simeoni, *Storia editoriale di una vita. Bibliografia delle edizioni dell' Histoire de ma vie di Giacomo Casanova 1822-2019*, Presentazione di Furio Luccichenti, Prefazione di Antonio Trampus, Oltrepagina. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 133-134. doi: 10.36253/ds-14553

Copyright: ©2023 Branko Aleksić. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Gianluca Simeoni, *Storia editoriale di una vita. Bibliografia delle edizioni dell' Histoire de ma vie di Giacomo Casanova 1822-2019*, Oltrepagina, Verona 2021, 432 pp.

Cette *Histoire éditoriale d'une vie, Bibliographie des éditions d' Histoire de ma vie de Giacomo Casanova*, que Gianluca Simeoni publie dans une collection universitaire de Vérone, à la typographie soignée, couvre la période des années 1822 – où l'éditeur Friedrich Arnold Brockhaus (1772-1823), détenteur du manuscrit original des mémoires casanoviens, commença à le dévoiler –, jusqu'à 2019, et il y a presque 1400 éditions référencées! La richesse des informations et des sources consultées, catalogues des libraires, antiquaires, et les bibliographies de plusieurs continents éditoriaux croisés, que présente la bibliographie historique de Simeoni, la promulgue plus comme un instrument de travail très utile pour les spécialistes. Antonio Trampus le souligne dans sa Préface : l'ouvrage de Simeoni présente désormais «*una guida culturale attraverso la storia della stampa e dell'editoria internazionale*» (p. 12) des mémoires casanoviens. Cette globalisation matérialise une ancienne donnée: l'éditeur Albert Brockhaus (1855-1921), héritier éclairé de cette maison d'édition, entouré d'une bibliothèque casanovienne de trois cents ouvrages publiés, attendit pendant des années qu'une communauté de chercheurs européens se forme autour de l'exégèse des *Mémoires* (voir *Corrispondenza tra Bernhard Marr e Aldo Rava (1910-1922)*, a cura di F. Luccichenti, Roma 2010; notre compte-rendu in *Dix-huitième siècle*, 44, 2012, pp. 667-668).

Pourtant, la Grande guerre de 1914-1918 laisse les séquelles. Joseph Pollio, par exemple, déclare en 1926 partager le sentiment de son collègue italien Aldo Ravà, «nuancé de légère satisfaction, que nous nous sommes toujours inclinés en Europe, devant l'érudition allemande» (*Bibliographie anecdotiques et critique des œuvres de Jacques Casanova*, Giraud-Baudin, Paris 1926, p. 9). Pollio, en termes sans équivoque, proteste contre la tradition herméneutique allemande, personnifiée dans les bibliographies élaborées par Victor Ottmann (1900)¹ et Arthur Mahler (1905): «son espionnage intellectuel, pour employer un mot brutal, quoique juste et de bonne guerre» (*ibidem*). L'édition de la Sirène, en douze grands volumes, commencée en 1924-25, pour le tricentenaire de la naissance de Casanova, et achevée en 1935, a définitivement aboli les craintes sinon les préjugés nationaux. La «famosa Internazionale casanovista» (p. 123) – l'équipe conduite par Raoul Vèze et Octave Uzanne, sans oublier ici l'un des éditeurs techniques, Blaise Cendrars –, a réuni des spécialistes tels que l'allemand Gustav Gugitz, l'italien Alberto Ravà, l'anglais Rolleston, le tchèque Bernhard Marr, et j'en passe. Leurs noms

¹ Ravà et Tage Bull projettent de «corriger les nombreuses fautes de M. Ottmann» (lettre en français de 1900 à Brockhaus; *Corrispondenza Brockhaus-Ravà*).

(au début, pour signer l'édition des *Aventures galantes de Casanova en France*, Raoul Vèze se cache sous le pseudonyme «Jean Hervez» (la référence Simeoni pour 1912:4); et pour éditer Casanova en allemand, Hugo Storm prend le pseudonyme Heinrich Conrad) scandent les recherches approfondies de Simeoni. Il ajoute à la fin de son ouvrage les quatre index distinctifs: par le lieu de l'impression, par les contributeurs, par les auteurs des paratextes des *Mémoires*, enfin par les personnages et titres d'œuvres casanoviennes.

Simeoni, par ailleurs membre du comité d'une nouvelle revue «Casanoviana» fondée à Venise dès 2018, a entrepris ce grand travail avec les prérogatives d'une présentation moderne. Il prolonge – et à maintes reprises corrige – les données de la grande bibliographie mondiale descriptive, de John Rives Childs: *Casanoviana, An Annotated World Bibliography of Casanova and of works concerning him* (Vienne 1956). Au cours de l'écriture de ses mémoires, Casanova promettait d'ajouter divers documents à la fin de son texte. Plusieurs éditeurs, depuis le t. 12 de la 'version Laforgue' (chez F. A. Brockhaus, Leipzig-Bruxelles 1838) ont suivi cette idée. L'avantage principal de la bibliographie de Simeoni sur celle de Childs, est qu'elle renseigne en détail les annexes des éditions recensées, les titres de chapitres aussi bien que les paratextes. Nous dirions aussi qu'elle prolonge celle de Joseph Pollio (1852-1930), car les 235 pages de la *Bibliographie anecdotique et critique des œuvres de Jacques Casanova* (Giraud-Badin, Paris 1926), contiennent bel et bien l'histoire commentée des rivalités éditoriales autour des *Mémoires* 1822-1925 (cf. «Deuxième série: Mémoires», pp. 161-228, avec les reproductions de sept couvertures des années 1822-1924, en pleine page). Or, c'est contraire à l'affirmation de Simeoni, peut-être trompé par les réserves provenant de la lecture hâtive de Childs (*Casanoviana*, p. VII), indiquant que Pollio, «però, non prende in considerazione le edizioni dei Mémoires, ma solo le opere 'altre' scritte da Casanova...» (p. 15n.). Il semblerait que la contre-indication que Furio Luccichenti donne dans sa Présentation élogieuse de l'ouvrage de Pollio (p. 8), est arrivée trop tard...

Or, Pollio, comme Bordes de Fortage, représenteraient les exemples parfaits des bibliophiles alliés à la tâche d'un éditeur éclairé – autre point d'appui de Simeoni. De Fortage publie la première réédition française d'*Histoire de la fuite de Casanova* (Prague 1788), à Bordeaux, en 1884, accompagnée d'un *Essai de bibliographie casanovienne* (pp. XVIII-XXXII). Or, Luccichenti fait une erreur en taxant cette bibliographie, de «solo 7 opere più i Mémoires» (p. 8). C'est mal lire: Bordes de Fortage (*Essai de bibliographie casanovienne*, pp. XVIII-XXV), énumère de I à VIII les ouvrages publiés

par Casanova lui-même, à quoi s'ajoute le pamphlet *Né Amori Né donné*, découvert par de Fortage plus tard (qui devrait être le numéro IX dans son énumération; recensé en 1884, aux pages de XXX à XXXI).

Plusieurs autres remarques. S'imposent encore les mineurs ajustements quant aux paratextes d'Emile Henriot et Roger Vailland (1957: 9 et 1967: 9), ainsi qu'à l'orthographe et la transcription de titres en langues slaves. Entre autre, parmi les «textes casanoviens», Simeoni cite le texte sur la beauté, publié en annexe de l'édition Lacassin d'*Histoire de ma vie* (éd. Laffont Paris, 1993)... La référence exige d'être rectifiée: les *Pensées sur la beauté et sur le goût dans la peinture* ne sont pas de Casanova. Il s'agit de la retraduction du texte théorique allemand du peintre R. Mengs (cf. B. Aleksić, *Comment une traduction peut en révéler une autre. Les pensées esthétiques de Mengs attribuées à tort à Giacomo Casanova*, «La Revue des Deux Mondes», 8, 2001, pp. 134-143). La recension des éditions fragmentaires des *Mémoires* de Casanova, concomitant avec «l'internationale casanoviste», et des *Mémoires* comme matière des libraires spécialisées, révèle un phénomène d'intérêts nationaux.

L'ancien rêve d'Aldo Ravà sur une bibliographie mondiale casanovienne, est réalisé par un chercheur italien de la capacité de Gianluca Simeoni. Les données matérielles et l'histoire des éditions signifient pour la première fois un ouvrage en soi-même. Mentionnons que Simeoni continue de recenser la bibliographie casanoviste en cours, dans la rubrique spéciale de la revue «Casanoviana», 2, 2019.

Branko Aleksić

Ancien dir. du séminaire
à l'Université Philosophique Européenne, Paris

Book Reviews



Citation: Alessia Castagnino (2023). Giulia Iannuzzi, *Geografie del tempo. Viaggiatori europei tra i popoli nativi nel Nord America del Settecento*, Viella. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 135-137. doi: 10.36253/ds-14547

Copyright: © 2023 Alessia Castagnino. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Giulia Iannuzzi, *Geografie del tempo. Viaggiatori europei tra i popoli nativi nel Nord America del Settecento*, Viella, Roma 2022, 321 pp.

Rielaborazione di una tesi di dottorato discussa presso l'Università di Firenze, il volume di Giulia Iannuzzi si configura come un interessante tentativo di rileggere un tema a lungo frequentato dalla storiografia – la definizione dell'idea di tempo storico maturata nella cultura europea del lungo Settecento – alla luce di un'originale prospettiva basata sull'analisi delle conseguenze che l'incontro e il contatto tra viaggiatori europei e altre «alterità umane» avrebbe avuto su tale concettualizzazione. Si tratta di una ricerca che ha il merito di portare all'attenzione degli studiosi un ricco e variegato corpus di fonti a stampa di lingua inglese e, in misura minore, francese, costituito da «resoconti di viaggio, relazioni, trattazioni della storia delle popolazioni nordamericane» (p. 8), che vengono esplorate tenendo conto di alcune delle più recenti proposte metodologiche avanzate all'interno del dibattito storiografico internazionale.

Appaiono chiari fin dalle prime righe dell'Introduzione (pp. 7-14) gli obiettivi principali che l'autrice intende raggiungere, le coordinate cronologiche e spaziali del suo lavoro, e, soprattutto, le motivazioni alla base della decisione di escludere dall'indagine alcune fonti (come le produzioni letterarie, teatrali o le raffigurazioni pittoriche) già ampiamente utilizzate negli studi disponibili sul tema, per privilegiare l'esame di una serie – almeno in parte – meno nota di testimonianze che consentono di ragionare in termini più generali «sulla compresenza e sulla dialettica tra stereotipo e validazione empirica della conoscenza» (p. 9). Se da un lato, infatti, gli *accounts* di viaggio e altre trattazioni di taglio storico e proto-antropologico o proto-etnografico possono essere considerati dei veri e propri palinsesti culturali, frutto di sedimentazioni e rielaborazioni di conoscenze indirette e stereotipate, dall'altro essi sono un serbatoio di riflessioni e informazioni acquisite grazie ai contatti di prima mano e alle esperienze sul campo di un gruppo eterogeneo di soggetti (viaggiatori, mercanti, naturalisti, missionari, esploratori, amministratori e militari).

Nel primo capitolo (*Distanze temporali, distanze spaziali. Cenni storiografici*, pp. 17-52) viene delineato il quadro teorico e metodologico di riferimento della ricerca, che si muove all'interno della storia culturale – approccio che, più di altri, ha posto una «precipua attenzione a elementi e processi inerenti rappresentazioni, riti, atti discorsivi, valori» (p. 39) –, pur senza rinunciare ad adottare quando possibile un'ottica interdisciplinare. Partendo da un'ovvia premessa sull'importanza del Settecento come secolo chiave nello sviluppo di nuove forme di organizzazione e narrazione del sapere storico, l'autrice sposta immediatamente il discorso sulla particolare chiave di lettura che ha inteso adottare, soffermandosi su contributi dedicati agli usi cul-

turali delle concezioni del tempo nelle diverse fasi e nei singoli contesti della storia europea. Non di meno, nella prima parte viene sottolineata l'importanza di contributi – anche italiani – che hanno affrontato in maniera più specifica la questione della maturazione nel XVIII secolo di un interesse sistematico per la comparazione e la classificazione di diversi tipi di umanità: operazioni ritenute essenziali per cercare di rintracciare testimonianze utili allo studio del passato delle società europee. Coerente e ben contestualizzato è il richiamo alle ricerche, ormai consolidate nel panorama storiografico, sul concetto di civilizzazione, così come appare del tutto convincente il dialogo instaurato dal volume con la *Global* e la *World History*, con i *Critical Indigenous Studies* e i *Post Colonial Studies*. Come è facile intuire, occupano un ampio spazio in queste pagine iniziali (e anche nei successivi capitoli di approfondimento sui diversi casi studio, come il terzo e il quinto) gli studi sulla letteratura di viaggio, che forniscono indicazioni preziose per individuare ed esaminare i vari livelli presenti nelle fonti, che sono, allo stesso tempo, «un resoconto fattuale» e «un'opera di finzione» (p. 47).

Dal secondo capitolo (*Resoconti di viaggio e conflitti conoscitivi*, pp. 53-102) si entra, invece, nel merito di un'analisi approfondita dei testi presi in considerazione nel lavoro. Non ci troviamo di fronte a una mera presentazione dei contenuti delle opere e delle biografie degli autori, quanto piuttosto a un tentativo di indagare i caratteri peculiari dei contesti culturali e sociali di produzione di tali documenti, e di riflettere criticamente su linguaggi, terminologie e categorie di descrizione dell'alterità impiegate in ogni singolo contributo (basti pensare a quelle di buon selvaggio, primitivo o barbaro). Benché le opere storiografiche e i resoconti di viaggio esaminati siano in prevalenza di area anglofona, come anticipato non mancano approfondimenti su produzioni in lingua francese, come le opere di Charlevoix o Lafitau, o come i *Nouveaux Voyages* del barone di Lahontan, un autentico bestseller di inizio Settecento, scritto in forma epistolare e basato sia sull'esperienza diretta dell'autore sia sul bagaglio di conoscenze che si era formato grazie alle letture di opere storiografiche, filosofiche e scientifiche. Un'attenzione particolare è rivolta alla ricostruzione delle molteplici ragioni che potevano spingere a intraprendere il viaggio e a dar conto della propria attività in resoconti, trattati od opere più strutturate. Motivazioni più o meno connesse a progettualità di più ampio respiro – finalizzate a consolidare l'espansione coloniale in quelle aree, anche attraverso un'iniziale «egemonia conoscitiva» (p. 53) e la costruzione di un «archivio dell'umanità americana» (p. 126) –, e in buona parte riconducibili all'ambito politico-amministrativo, militare

ed economico (come nel caso dei cosiddetti *fur traders*, i commercianti di pellicce), ma anche a quello scientifico, antropologico, e religioso.

Già da questa panoramica generale dei materiali documentari e dalle considerazioni preliminari emerge un quadro piuttosto ricco e articolato di testimonianze, riflessioni e interpretazioni, che non possono essere inquadrare all'interno di schematizzazioni troppo rigide e dicotomiche. L'obiettivo perseguito da Iannuzzi è quello di ragionare sulla complessità dei processi, mettendo in rilievo tanto i tratti comuni nelle descrizioni delle popolazioni native – dei loro usi e costumi – quanto i punti di distanza – o di vera e propria divergenza – nelle tesi sostenute dai diversi autori o nelle teorie da loro sviluppate grazie alla rielaborazione di categorie culturali e concettuali convenzionali e stereotipate, messe in discussione a seguito delle osservazioni dirette e dei dati raccolti sul suolo americano.

Non stupisce, dunque, il fatto che, a partire soprattutto dal terzo capitolo (*Declinazioni diacroniche della diversità americana*, pp. 103-152), il corpus di fonti venga esplorato da diverse angolazioni e interrogato sulla base di precise domande che chiamano in causa concetti fondamentali come quello di progresso e sviluppo stadiale delle società nordamericane, o quello di contaminazione – tanto sul piano culturale, quanto, ad esempio, su quello biologico – tra osservati (i nativi) e osservatori (i diversi viaggiatori europei). Alla comparazione delle risposte date dai diversi *accounts* a specifiche questioni di carattere culturale e all'analisi della loro fortuna e circolazione editoriale – spesso testimoniata dalle numerose ristampe, nuove edizioni e traduzioni realizzate – sono dedicati, rispettivamente, il quarto e il quinto capitolo (*Scrivere la storia degli altri*, pp. 153-186, e *Inscrivere gli altri nella storia*, pp. 187-226). Tra i vari esempi su cui l'autrice si sofferma maggiormente meritano di essere ricordate almeno due fonti particolarmente interessanti, la *History of the American Indians* di James Adair, pubblicata nel 1775 e destinata ad avere una vasta eco nei dibattiti relativi alla teoria della possibile discendenza ebraica dei nativi nordamericani, e il resoconto ufficiale del terzo viaggio di James Cook, compiuto tra il 1776 e il 1780. Due eccellenti casi studio, particolarmente adatti per mettere in evidenza, il rapporto che queste produzioni hanno con la scrittura storica. È proprio su tale problematica, sulle scelte inerenti le possibili tipologie di documentazione, a stampa o manoscritta, e sulle strategie comunicative adottate dai vari viaggiatori/autori – ma anche dai diversi committenti, editori o curatori delle edizioni originali, delle ristampe e delle traduzioni – che Iannuzzi si concentra in questi due densi capitoli, che permettono al lettore di comprendere in maniera

ancora più efficace quanto i resoconti di viaggio siano prodotti editoriali e culturali complessi.

Il tema del confronto/incontro tra Europei e nativi e la questione della reciproca ibridazione culturale, esplorata nel terzo capitolo, tornano protagonisti nei successivi due capitoli, il sesto e il settimo (*Storia e discorso. Interpreti, genealogie, gerarchie*, pp. 227-256, e *Vocabolari selvaggi*, pp. 257-282), in cui a essere messi al centro del ragionamento sono il problema del linguaggio, il passaggio dall'oralità alla scrittura e le strategie di mediazione che i viaggiatori si trovano a mettere in campo in seguito al contatto coi nativi nordamericani. Anche in questo caso, la lettura dei documenti proposta da Iannuzzi si rivela particolarmente efficace e, per certi versi, originale. In primo luogo, l'interesse è rivolto alle motivazioni sottese alla decisione presa da alcuni autori di riservare uno spazio considerevole all'interno dei propri lavori alla trattazione di tali aspetti (decidendo, in alcuni specifici casi, di inserire in appendice anche vocabolari, dizionari, frasari e liste di termini in uso tra le diverse popolazioni nordamericane). In secondo luogo, l'obiettivo è quello di comprendere quanto le descrizioni e i ragionamenti sulla questione siano correlati alle dirette esperienze comunicative vissute sul campo, oppure alle conoscenze pregresse delle teorie interpretative sull'evoluzione stadiale dei sistemi linguistici diffuse nell'Europa dell'epoca.

Una ricerca dedicata alla concettualizzazione del tempo storico nel Settecento non poteva concludersi senza un riferimento alla dimensione del futuro. La riflessione – che meriterebbe ulteriori approfondimenti – viene sviluppata nell'ottavo e ultimo capitolo (*Un futuro malleabile*, pp. 283-302), e si concentra, soprattutto, sulle nuove possibilità e progettualità volte all'organizzazione e gestione dei territori nordamericani; tutti processi decisionali dai quali i nativi vengono deliberatamente esclusi.

Alessia Castagnino
Università degli Studi di Firenze

Book Reviews



Citation: Jake Dyble (2023). *Histories of trade as histories of civilisation*, edited by Antonella Alimento, Aris Della Fontana, Palgrave Macmillan. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 139-140. doi: 10.36253/ds-14190

Copyright: © 2023 Jake Dyble. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

***Histories of trade as histories of civilisation*, edited by Antonella Alimento, Aris Della Fontana, Palgrave Macmillan, Cham (Switzerland) 2021, XII-361 pp.**

Thomas Hobbes was perhaps the last European philosopher who could afford to give commerce a secondary role in an account of human history, politics, and society. By the Eighteenth century, the paradigm shift occasioned by global trade was too big to ignore. *Histories of Trade as Histories of Civilization* brings together ten essays examining how Eighteenth-century thinkers from across Europe wrote histories of a trade as a means of reflecting upon the challenges brought about by this transformation. The book travels a path broken by Istvan Hont, whose collection of essays published as *Jealousy of Trade* in 2005 reminded us that Eighteenth-century reflections on commercial society were much richer and wide-ranging than modern economics textbooks suggest. Rather than considering canonical thinkers, however, the contributions in *Histories of Trade* focus on figures who are generally less well known.

It is perhaps a slight exaggeration to say that all of these writers contributed to a theory of civilisation through their histories. Many – perhaps most – were more mundane in their outlook, and their works are best grouped under the rubric of political economy: as Koen Stapelbroek’s contribution states, these ‘histories of trade could be, and increasingly were, written for political purposes, to instigate new commercial policies and initiatives’ in a context of global commercial competition, even if this did not necessarily exclude considerations on the wider implications for morality, justice, and human society. It is significant that most of the contributions here end up talking of ‘histories of civilisations’ in the plural. William Ashworth contextualises seventeenth-century English writing on trade and industrial policy within the ultimately successful attempt of the English state to improve its position with respect to French and Dutch competition (*Emulation, Wealth and Civilisation: Works on the History of Trade and Industry in Early Modern England*, pp. 151-80). The physiocrats of the second half of the century, meanwhile, certainly did not see mercantile activities as the engine of civilisation, but free trade could nevertheless help to rebuild the French Empire on a new basis by defeating the international ‘traffickers’ who wrongfully occupied a commanding position *vis a vis* the state, as Arnault Skornicki’s essay argues (*The Physiocratic Counter-History of Trade*, pp. 83-116).

In Naples, contemporaries were painfully aware of the challenge posed by the kingdom’s dependent position with regards to global trade: the tracts penned by Nicola Fortunato and Michele de Jorio, examined here by Alida Clemente, presented didactic and identity-building accounts that might alleviate this situation, but searched with difficulty for an ethical solution that

did not simply involve a dominated state becoming a dominator (*From Contemporary Models to the Glories of Antiquity: Power, Decline and National Virtues in the Neapolitan Histories of Trade*, pp. 245-76). Ere Nokkala considers August Ludwig von Schlözer's essay on the general history of trade, showing how late cameralists, unlike some of their predecessors, believed that domestic economic development and foreign trade could form a compatible policy which would in time improve Sweden's political economy (*August Ludwig Schlözer's General History of Trade and of Seafaring (1758): Cameralism, Natural History, and the Rise of Civilisation*, pp. 217-44). Aris Della Fontana, meanwhile, examines the transnational migrations of Francesco Mengotti's *Del commercio de' romani dalla prima guerra punica a Costantino* (1785), written with a geopolitically vulnerable Venetian state in mind, but significantly altered when translated into Spanish and French in order to speak directly to different political concerns (*In the Mirror of Rome: Commerce, Conquest and Civilisation Between Venice, Spain and France (1781-1800)*, pp. 245-76).

Other contemporaries wrote histories of trade to consolidate the identity of their home state, sometimes with a view to influencing domestic policy. Antonella Alimento examines the way that the Florentine patrician Carlo Ginori and his circle helped to institutionalize the memory of the Medici – and their support for commerce – as a means of 'educating' the new Habsburg rulers of Tuscany, hoping thus to win support for their own political-economic projects (*Re-employing Sources to Reflect on Merchants and Sovereigns: Medici Nostalgia and Civilisation in Eighteenth-Century Livorno*, pp. 181-216). Koen Stapelbroek's essay (*The History of Trade and the Legitimacy of the Dutch Republic*, pp. 117-150) looks at the way that seventeenth-century Dutch discourse on their own emergence as a trading nation was used to justify the Dutch state and legitimate its presence on an international level (though it would be wrong to dismiss this as simple nation-building, given the need to explain the radical changes in material circumstances that accompanied the emergence of the Republic).

Not all histories of trade were written under the shadow of a particular state and its policies, of course. Some writers, like the Abbé Raynal, explicitly sought to 'soar above' the particular concerns of individuals and nations and 'behold the globe beneath'. Jenny Mander's fascinating essay focuses on Raynal's idiosyncratic and thought-provoking critique of European trade and colonialism, whose supposedly civilised representatives became 'more barbarous than the savage' on the frontier. Raynal's account emphasised the role of the unrooted, wandering coloniser – the *flibustier* – whose

rapacious energy was intensified by temporal and emotional constraints resulting from a spatial estrangement from the homeland (*The City, War and Modern Civilisation from the Perspective of Raynal's Histoire Des Deux Indes*, pp. 277-308). Jansenist pedagogues, on the other hand, saw international trade, along with other forms of enrichment, as potentially commendable and even a sign of divine election, if this flowed from hard, creative work and a proper understanding of one's true interest, as argued by Arnaud Orain's essay (*Figurism, Temporal Goods, and the Manifestation of the Divine: The History of Trade Among Eighteenth-Century Jansenist Pedagogues*, pp. 57-82).

The resulting collection presents a highly coherent account of a heterogeneous intellectual landscape: an undergraduate or masters student hoping to understand the intellectual preoccupations of Eighteenth-century Europe could do far worse than read the volume from cover to cover. All contributions are clearly written and translated and give a rich sense both of the specific contexts in which works emerged and their place within a broader European conversation. By shifting focus away from the Enlightenment canon, moreover, the book gives a sense of both the shared concerns and wildly different responses that were occasioned by the rise of commercial society and a global commercial order.

Jake Dyble
Università di Padova

Book Reviews



Citation: Emilia Pantini (2023). Élodie Oriol, *Vivre de la musique à Rome au XVIII^e siècle*, École française de Rome. *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 141-143. doi: 10.36253/ds-14215

Copyright: © 2023 Emilia Pantini. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Élodie Oriol, *Vivre de la musique à Rome au XVIII^e siècle*, École française de Rome, Roma 2021, VII-XI, 578 pp.

Come spiega la stessa autrice proprio all'inizio dell'Introduzione (pp. 1-3) del suo libro, molti musicologi del XX secolo – valga per tutti il nome di Daniel Heartz – ritengono la vita musicale romana del secondo Settecento assai meno esuberante e significativa rispetto alla vivacità e ricchezza attribuite ad altre realtà urbane come quelle di Napoli e di Venezia. Alla capitale dello Stato pontificio si riconosce generalmente una primazia per quanto attiene la musica sacra e operistica del XVII secolo, ma per il XVIII si guarda alla figura del cardinal Ottoboni come alla linea di dislivello tra l'estremo apice di una fase di grandezza e il successivo ripiegamento verso una vita musicale fatta di una stagione ridotta, nei teatri papali, ai minimi termini (cioè ai due mesi o poco più di carnevale, ossia il lasso di tempo circoscritto tra il termine delle festività natalizie e il Mercoledì delle Ceneri), unitamente a una produzione di musica sacra considerata come poco più che *routine*. Ne discende che il Settecento musicale romano è stato in effetti assai poco studiato per quanto attiene la seconda metà del secolo. Tutto ciò è in contrasto, però, con le descrizioni dei contemporanei – l'autrice cita Verri, La Platière, Richard, Burney, tra gli altri – che non si stancano di descrivere l'esuberanza, la qualità e l'onnipresenza della musica a Roma anche negli anni dal 1750 in poi: testimonianze che peraltro non sono passate inosservate e che nel Novecento confluiscono nelle riflessioni di studiosi come Vittorio Giuntella, Maurice Andrieux o Franco Piperno. Com'era la musica a Roma nel Settecento? Davvero esiste una pendenza che inverte la direzione più o meno a metà secolo? Le testimonianze dei contemporanei, l'abbiamo visto, lasciano poco spazio ai dubbi e alle domande: quindi, come conclude Oriol, preso atto di:

une culture musicale diffuse, un goût pour la musique présent dans tous les groupes sociaux, y compris les plus populaires, la profusion des musiques religieuses: ces observations invitent à une relecture approfondie de la place de la musique dans la société romaine, ainsi que de son rôle dans la construction d'une identité urbaine spécifique – toutes choses qu'une analyse conduite en termes d'exportation et d'importation des productions musicales ne saurait suffire à saisir dans toute leur profondeur historique (p. 5).

La scelta dell'autrice, come si legge, è quella di tralasciare una prospettiva che si limiti a stilare, seduti comodamente alla propria scrivania, la partita doppia delle importazioni e esportazioni di titoli teatrali – che pure potrebbe riservare parecchie sorprese rivelando quanto Roma fosse comunque un cen-

tro produttivo di prima grandezza che esportava intensivamente all'estero¹ le produzioni commissionate per i suoi teatri – scegliendo invece di tuffarsi nella polvere degli archivi per riportare in luce le vite stesse dei musicisti romani, così come si sono dipanate lungo il corso dell'intero Settecento, unitamente a tutto il contesto effettivo in cui operarono, compresa la mappa d'epoca dei luoghi che li videro in attività.

Riflessa nel titolo solo apparentemente dimesso, tale scelta ambiziosa – che l'autrice ha compiuto in sede di dottorato, dato che il libro è la sua tesi parzialmente rivista, discussa nel 2014 all'Università d'Aix-Marseille in cotutela con l'Università Sapienza di Roma – rende questa ricerca un *unicum*. Essa è un punto di riferimento obbligato per chiunque affronti la storia della musica del periodo, segnatamente quella capitolina – e comunque non esistono ricognizioni che possano essergli comparate per impostazione, ampiezza e cura del dettaglio: è un volume con una mole di 578 pagine – ma lo è anche per chiunque desideri approfondire da una prospettiva storica, culturale e sociologica la vita dei prestatori d'opera romani del Settecento, poiché i musicisti – vuoi compositori, vuoi esecutori, vuoi grandi e riconosciuti artisti, vuoi semplici artigiani e mestieranti – tali erano considerati, e solo in caso di una particolare riuscita della loro carriera potevano attingere a uno *status* più alto.

Il libro è diviso in tre parti. Nella prima, intitolata *Les musiciens dans la ville: lieux, milieux, ressources* (pp. 19-185), si presentano i luoghi romani dell'impiego dei musicisti, le occasioni e le risorse ad essi destinate. Sono passate in rassegna le istituzioni religiose e laiche che avevano al loro servizio musicisti per le loro attività statutarie – la Confraternita dei musici di Santa Cecilia, le cappelle musicali, le bande cittadine (Concerto dei tromboni e cornetti del Senato, i Trombetti del popolo romano, il Concerto dei trombetti e pifferi di Castello), i teatri, nonché tutti i soggetti e le circostanze che prevedevano la presenza eccezionale di musica dal vivo (mecenati e famiglie aristocratiche, cerimonie straordinarie, divertimenti pubblici profani autorizzati). Nella

seconda, *Exercer la musique, conduire une carrière* (pp. 189-377), si entra nel vivo dell'indagine storico-sociale investigando dove i musicisti romani imparavano la professione, in quali condizioni lavoravano e che tipo di carriera erano in grado di pianificare, l'eventuale controllo esercitato sulle loro professioni dall'autorità papale, che genere di contratti erano soliti vedersi offerti e come li negoziassero, quanto e come fosse richiesto loro di legarsi o meno a una tipologia di attività. Inoltre, dove vivevano, quale livello di benessere potevano aspettarsi dal loro mestiere, cosa lasciavano in eredità quando morivano e a chi, senza dimenticare di soffermarsi sui legami sociali che potevano favorire il loro inserimento nel mercato del lavoro e l'avanzamento delle loro carriere, e di chiedersi se e quanto la città fosse attrattiva per i musicisti nati altrove e quanto i musicisti romani trovasero buona accoglienza all'estero. Non si tralascia, infine, di riprendere un tema già apparso nella prima parte, (pp. 140-144) le problematiche legate all'essere donna e musicista a Roma. La terza sezione, *La profession musicale à l'épreuve des évolutions du siècle* (pp. 381-474), si focalizza sui cambiamenti avvenuti nei teatri e nelle cappelle a partire dalla seconda metà del secolo, con alcune pagine davvero rimarchevoli che sviscerano i delicati problemi della scelta e del reclutamento dei musicisti da parte delle istituzioni, con evidenti conflitti tra le parti in causa ben messi in luce dall'Autrice. Oltre alle centinaia di citazioni da fonti archivistiche primarie, la discussione di specifici *études de cas* puntualizza nei dettagli alcuni casi concreti seguiti nel loro svolgersi: vedi quelli relativi alla famiglia Vacca (musicisti le cui vicende l'a. riesce a seguire dal loro arrivo a Roma nel 1703 fino al 1753), a André-Modeste Grétry e Charles Wiseman (che scelsero di formarsi a Roma), a Domenico Ricci, Giovanni Battista Casali, Giovanni Battista Costanzi, Antonio Aurisicchio (questi ultimi esempi di carriere di successo). Il contesto sociale in cui operavano i lavoratori della musica di Roma è insomma ricostruito con la massima attenzione al dettaglio, e da diversi punti di vista. Le conclusioni (pp. 475-483) riannodano tutti i fili della trama e rendono compatto l'arazzo pazientemente tessuto. Le due appendici in cui si riporta l'elenco dei musicisti e dei ballerini censiti in 38 parrocchie romane tra il 1741 e il 1746, e nella parrocchia di San Lorenzo in Lucina tra il 1715 e il 1788, la ricchissima bibliografia e l'elenco delle fonti archivistiche sono degli strumenti preziosi di consultazione per chi voglia portare avanti ricerche simili sugli archivi romani, ancora non abbastanza studiati su questo secolo.

Il musicologo che legga questo volume noterà – forse con un senso di straniamento – la mancanza del dato di fatto propriamente musicale, visto che vi si parla di

¹ V. i due studi sui rapporti tra i teatri romani e quelli viennesi negli anni intorno al 1770, cioè Federico Pirani, «I due baroni di Rocca Azzurra»: un intermezzo romano nella Vienna di Mozart, in *Mozart e i musicisti italiani del suo tempo*, Atti del convegno internazionale di studi, Roma 21-22 ottobre 1991, a cura di Annalisa Bini, Lucca, LIM 1994, pp. 105-108; e Federico Pirani, «Il curioso indiscreto». Un'opera buffa tra Roma e la Vienna di Mozart in *Mozart. Gli orientamenti della critica moderna*, Atti del convegno internazionale, Cremona 24-26 novembre 1991, a cura di Giacomo Fornari, Lucca, LIM 1994, pp. 47-67. Aggiungiamo inoltre che la riuscita più esplosiva di tutto il Settecento, *La buona figliuola* di Niccolò Piccinni/Carlo Goldoni, pur figlia di un avvocato veneziano e di un «maestro di cappella napoletano» nato a Bari, debuttò e iniziò la sua marcia trionfale nel febbraio del 1760 proprio a pochi passi da Piazza del Popolo, al Teatro delle Dame.

musicisti ma la presa in considerazione delle partiture effettive è del tutto assente come, di conseguenza, pure valutazioni estetiche: spetterà dunque ad altri provare a raccordare questo studio imponente con la produzione artistica effettiva dei musicisti in attività a Roma.

Rileviamo, infine, che questa ricerca – che riporta la vita musicale romana del XVIII secolo a pieno titolo accanto a quella napoletana e veneziana – è stata pianificata e condotta a termine da una studiosa francese e pubblicata dall'École française di Roma, presso cui Oriol ha lavorato con un contratto post-dottorale triennale. Un merito ineludibile della cultura d'Oltralpe, che va a confluire felicemente nel novero delle moltissime attività che Palazzo Farnese svolge a favore dell'Italia e della sua cultura, e che legano fruttuosamente paese ospitante e paese ospitato.

Emilia Pantini
Conservatorio di musica "Girolamo Frescobaldi",
Ferrara

DICIOTTESIMO SECOLO SISSD

Rivista della Società Italiana di Studi sul Secolo XVIII

PERIODICALS AND HEALTH IN THE 18TH CENTURY

Introduction

Yasmine Marcil

«Santé publique et libertés»: Considérations sur la peste dans «The Free-Thinker» (1718-1721)

Claire Boulard-Jouslin

L'inoculation dans les périodiques suédois au dix-huitième siècle

Charlotta Wolff

La «Gazette d'Épidaure» (1761-1763) et la poétique du périodique médical au XVIII^e siècle

Bénédictte Prot

Entrer en contact avec sa clientèle: la rubrique médicale du «Journal de Genève» (1787-1791)

Philip Rieder

La presse professionnelle des médecins parisiens (1750-1789). Un «magasin où chacun peut apporter sans s'appauvrir et d'où il peut emporter sans appauvrir les autres»

Isabelle Coquillard

La médecine au risque de ses publics: les *Archives du magnétisme et du somnambulisme* (Strasbourg, 1787-1788)

Claire Gantet

SAGGI

On cultural transmission. A case study: Condillac and Italy

Andrea Gatti

L'invention des identités culturelles italiane et étrangère dans la querelle sur le «goût présent» (1780-1786)

Corrado Viola

La Polonia negli scritti di Domenico Caminer e Giacomo Casanova: due politiche dell'informazione a confronto

Jolanta Dygul

L'immagine degli italiani nella letteratura odepórica polacca del Secolo dei Lumi: i diari di Moszyński e Węgierski

Justyna Łukasiewicz, Małgorzata Ewa Kowalczyk

NOTE E DISCUSSIONI

Filosofia e politica dei Lumi. Giornata in ricordo di Alberto Postigliola, 17 ottobre 2022 - Palazzo du Mesnil, Napoli, Università degli studi di Napoli "L'Orientale"

Giuseppina D'Antuono

Il «fiume reale»: gli acuti del pensiero illuminista italiano, Pietro Verri e le nuove *Méditations sur le bonheur*

Daniela Mangione

RECENSIONI

A. Bottone, *Settecento dialogico. Scienza, "militanza", letteratura, Alessandria 2022*

Franco Arato

B. Innocenti, *Il vaccino in commedia. Teatro, scienza e medicina nella Francia del secolo dei Lumi, Padova 2021*

Francesco Baldanzi

G. Simeoni, *Storia editoriale di una vita. Bibliografia delle edizioni dell'«Histoire de ma vie di Giacomo Casanova 1822-2019, Verona 2021*

Branko Aleksic

G. Iannuzzi, *Geografie del tempo. Viaggiatori europei tra i popoli nativi nel Nord America del Settecento, Roma 2022*

Alessia Castagnino

Histories of Trade as Histories of Civilization, edited by A. Alimento, A. Della Fontana, Cham (Switzerland) 2021

Jack Dyble

E. Oriol, *Vivre de la musique à Rome au XVIII^e siècle, Roma 2021*

Emilia Pantini

3

11

21

31

43

55

67

79

91

97

105

115

121

125

129

133

135

139

141